

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Le Masque*, série 2, Bruxelles, 1912.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

52893

Série II

N° 1

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

Le Masque a publié des pages inédites de

Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre,  
Francis de Miomandre, Henri de Regnier, Jean Dominique,  
Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden,  
Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite  
Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier,  
Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Stuart Merrill, Prosper  
Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van  
Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.

---

La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :

20 Francs.



Supplément au *Masque*, n° 1, Janvier 1912

*Le présent numéro du MASQUE est le premier d'une série nouvelle de douze numéros qui paraîtront mensuellement au cours de l'année 1912.*

*C'est le moment, nous semble-t-il, de rappeler à nos fidèles abonnés cette forte parole du directeur de l'une de nos revues littéraires les plus connues : « Si chacun de nos anciens abonnés nous amenait un abonné nouveau, le nombre de nos abonnés serait doublé. »*

*Il est tiré de chacun des numéros du MASQUE dix exemplaires sur papier de Hollande; le prix de l'abonnement à cette édition de luxe est fixé à cent francs.*









## Dans le Jardin, à l'Aube

*L'aube a bu la fraîcheur de votre main levée  
Frissonnante déjà du baiser des corolles  
Qui s'extasiaient en plein azur et qui s'affolent  
De vous trouver si tôt près d'elles arrivée :*

*O vous, limpide et chaste et si candide, fleur  
D'un sang plus riche et plus pur ! ô vous, dans l'éveil  
Du jour songeur et doux dont le lys s'émerveille,  
Vous accueillez en votre éclatante pâleur*

*Les dons de la rose et du jasmin, les parfums  
Et les baleines et les pudeurs matinales  
De la couleur encore hésitante aux pétales  
Dont la gloire vaincra les midis importuns ;*

*Vous absorbez et vous fondez par le sourire  
Dans l'éclat fier de votre geste et de vos yeux  
Tout le rêve subtil du ciel audacieux,  
Et par vous la beauté de l'univers respire.*

ANDRÉ FONTAINAS.







## W. B. YEATS

Il y a peu de jours, les journaux annonçaient qu'une pension de cent cinquante livres sterling avait été octroyée, par la Liste civile, à W. B. Yeats. Ces pensions officielles sont destinées uniquement à des cas de pauvreté méritante. John Davidson, notre meilleur poète réaliste, en reçut une et, lorsqu'il se tua, il n'y a guère longtemps, une des raisons qu'il donna de son suicide, dans la lettre d'accusation qu'il laissa, était que cette pension ne suffisait pas à suppléer aux maigres revenus de sa plume. La poésie traverse une période difficile en Angleterre. Tennyson fit fortune avec ses vers, et il fut élevé à la pairie, sans doute parce qu'il était un poète sans égal... Mais cela se passait à l'époque de Victoria, et la poésie de Tennyson était si peu compromettante, si « respectable », qu'on pouvait impunément la laisser traîner dans une maison de mœurs sévères et que, placée au premier rang dans la bibliothèque d'un pasteur, elle y répandait même un air de culture; elle n'avait pas besoin, comme les vers de Swinburne et de Rosetti, d'être tenue au secret, dans les tiroirs de quelques méchants célibataires. Pour nos philistins, qui ne peuvent pardonner à Oscar Wilde d'avoir été un poète, poésie est inévitablement synonyme de fièvre lesbienne;

c'est pourquoi ils ont toujours ignoré Ernest Dowson, et ils continuent à regarder avec malveillance Georges Moore, qui essaya de leur faire comprendre Rimbaud et Laforgue, et Arthur Symons, notre meilleur disciple de Verlaine. De tous les jeunes poètes du Rymers' Club, qui firent entendre une note nouvelle il y a quelque trente ans, W. B. Yeats est le seul qui se soit imposé, sans réserve, à l'attention du public; et la pension que vient de lui conférer un gouvernement, qui compte parmi ses ministres des lettrés remarquables, tels que lord Morley, lord Haldane et M. Augustin Birrell, depuis qu'elle garantit le poète inoffensif, peut l'aider à écouler ses œuvres complètes, récemment publiées par la Shakespeare Head Presse.

Nous possédons donc un poète, dans l'empire britannique, que nous pouvons considérer comme officiellement reconnu. Et, cependant, de tous les poètes anglais vivants, Yeats est le dernier qui soit à la portée du public. L'écrivain favori du public anglais est Rudyard Kipling, dont les vers tumultueux et impérialistes sont aussi bien compris et goûtés par le simple soldat que par un professeur de l'Université d'Oxford. (Et Kipling, en faisant appel à des sentiments grossiers, s'est enrichi par ses vers comme par sa prose.) Mais Yeats n'est, à vrai dire, un poète anglais qu'en ce sens qu'il appartient de naissance à la Grande-Bretagne; car seuls les anglais suffisamment cultivés pour goûter la poésie pour elle-même, savent le comprendre. En réalité, on ne peut le considérer comme un poète véritablement anglais, parce qu'on ne trouve dans ses poèmes aucun élément qui soit universellement anglais. Il est, dans toute l'acception du terme, un poète irlandais. Il s'en est expliqué lui-même dans son poème *À l'Irlande des temps futurs* :

*Sache que je voudrais être estimé  
Comme un frère fidèle de ces poètes  
Qui vouèrent aux malheurs de la douce Irlande  
Leurs ballades et leurs contes, leurs chants et leurs hymnes.*

. . . . .

*Je ne suis pas moins étroitement uni  
À Davis, Mangan et Ferguson,  
Parce que pour ceux qui savent réfléchir,  
Mes vers plus que leurs vers  
Racontent l'obscur, antique et profonde sagesse  
Que Dieu répand dans le sommeil de l'homme.  
Car, ça et là, autour de ma table,  
Se meuvent les êtres élémentaires ;  
Dans le flot et le feu, dans la boue et le vent,  
Ils se dérobent à l'esprit qui les cherche.  
Cependant, celui qui chemine sur les routes austères  
Est sûr d'y rencontrer leurs antiques regards.  
L'homme marche sans cesse avec eux  
En quête de l'ourlet bordé de roses rouges.  
Ah ! fées qui dansez sous la lune  
Dans le pays harmonieux des Druides !*

. . . . .

*Je jette mon cœur dans mes vers,  
Afin qu'aux temps obscurs qui viendront  
Tu saches comment mon cœur est parti avec eux  
En quête de l'ourlet bordé de roses rouges.*

Il s'identifie soi-même, on le verra, avec ce qu'il appelle ailleurs « la cause qui ne meurt jamais », c'est-à-dire l'émancipation de l'Irlande, ou, pour employer un terme politique, le « Home Rule de l'Irlande ». Mais il est trop poète pour se montrer grand agitateur politique, bien qu'en écrivant *Catbleen et Houliban* il nous ait donné le plus compatissant de ces drames où domine la figure légendaire de Erin. Nul homme de cœur ne peut lire ou voir jouer sans larmes cette petite pièce, dans laquelle « La pauvre Vieille » (une ancienne appellation de l'Irlande) erre d'un pas douloureux à travers la campagne, pleurant ses quatre champs magnifiques (les

quatre provinces de l'Irlande) qu'on lui a volés, et arrachant l'époux des bras de l'épouse pour le mener contre l'opresseur.

Après la mort du grand agitateur Parnell et après l'insuccès de la loi de Home Rule de Gladstone, on sentait en Irlande que, pour aider le mouvement vers l'émancipation, il fallait rendre sa conscience au peuple irlandais, en alimentant une culture spécifiquement irlandaise, en faisant revivre d'anciennes mœurs, et en reprenant la langue gaélique (1) encore en usage dans les montagnes reculées et dans les villages irlandais, où elle allait s'éteignant. La « Ligue gaélique » se forma, et quelques hommes caressèrent le rêve d'une patrie irlandaise, exclusivement irlandaise, débarrassée des éléments saxons, et catholique romaine d'une mer à l'autre. Mais ici s'avèrent d'insurmontables difficultés. Pour n'en citer qu'une, l'étude de la langue gaélique exige d'incessants efforts. Or l'on connaît l'indolence du peuple irlandais; de plus, le sort a voulu que les hommes les plus illustres et les plus grands patriotes de l'Irlande fussent des protestants et appartenissent à cette église saxonne, que le fanatisme des Celtes catholiques romains a en abomination.

Parnell, le plus fameux patriote irlandais, était protestant; et des hommes tels que lui ne seraient guère disposés ni à apprendre l'irlandais ni à se convertir à la religion catholique. Quant à Yeats, qui est la véritable incarnation du « Renouveau celtique », bien qu'il ait passé sa jeunesse à Sligo, sur l'Atlantique occidental, c'est un païen, et il éprouverait de sérieuses difficultés à apprendre l'Erse. Il en est de même pour plusieurs de ceux qui luttent aujourd'hui pour la Jeune Irlande (2).

On comprend, dès lors, que la plupart des partisans du renouveau irlandais en sont réduits à se servir de l'anglais (3); non pas,

---

(1) Le gaélique irlandais (Erse) ressemble fort au gaélique parlé dans les régions montagneuses d'Écosse (le gaélique d'Ossian). Le welsh est une autre branche du gaélique.

(2) Synge connaissait un peu le gaélique.

(3) Le D<sup>r</sup> Douglas Hyde écrit l'irlandais, mais il s'intéresse surtout aux questions de folklore.

cependant, de la langue parlée en Angleterre, car l'anglais, tel qu'il est parlé en Irlande, est un dialecte émaillé de mots irlandais intraduisibles. Mais, à côté de mots et de locutions de terroir, il existe un rythme irlandais très caractéristique, et l'on trouve en Irlande des directions de pensée et de sentiment qui se sont maintenues même dans ces familles dont les ancêtres perdirent jadis les traditions gaéliques. C'est pourquoi, pour un anglais, la langue anglaise parlée en Irlande semble une langue étrangère. C'est, en réalité, un idiome contenant des éléments traduits littéralement d'un autre idiome, très différent du premier (1).

Prenez, par exemple, le poème de Yeats intitulé : *La plainte du vieil invalide* :

*A chaque foyer j'avais ma place,  
Mais nul ne se retournait pour me voir,  
Disant : " Regardez donc ce vieux compagnon,  
Et qui peut-il bien être ? "  
C'est pourquoi je suis devenu vagabond,  
Et le destin pèse sur ma vie.*

*Au bord de la route, les arbres poursuivent leurs murmures,  
Ah! pourquoi murmurent-ils,  
Comme naguère, aux jours anciens,  
Le chêne vert et le peuplier ?  
Tous les visages familiers se sont évanouis,  
Et le destin pèse sur ma vie. "*

Toute l'émotion de ce petit poème est concentrée dans le refrain : « Et le destin pèse sur ma vie. » Pour un anglais, « fret » veut dire « irritation », mais dans le poème de Yeats, ce mot prend sa

---

(1) Chez Verhaeren, plusieurs tournures, comme le « Dites », et la séparation de la préposition de son substantif, par construction adverbiale (« avec, à côté d'eux, leur petite lumière. ») sont traduites du flamand.

signification irlandaise et se traduit par « destin ». Dans un autre poème, que nous transcrivons plus loin, Yeats fait pousser à son vieux pêcheur ce cri : « My sorrow ! », exclamation qui ne s'entend jamais en Angleterre, et qui est la traduction du Erse : « My Ohron » (transcrit en général ailleurs par Yeats, « mavrone »). De même, des expressions comme celle-ci : « Praised be the Saints » sont seulement irlando-anglaises.

Ce dialecte parlé par les paysans, avec son rythme enchanteur et sentimental, est la langue qu'emploient les écrivains de la jeune école irlandaise. Yeats écrit l'anglais avec plus de pureté que la plupart d'entre eux; dans les drames de J.-M. Synge, dont la mort récente est une catastrophe pour l'Angleterre, la langue est irlandaise jusqu'aux racines. Les pièces de Synge sont des merveilles, de loin ce que nous avons eu de meilleur dans le drame depuis longtemps.

Yeats proclame qu'il est « étroitement uni à Davis, Mangan et Ferguson ». C'est comme si Verhaeren s'écriait : « J'ai l'âme belge et je suis étroitement uni à André Van Hasselt (1) et à Xavier de Reul. » L'admiration de Yeats pour les anciens poètes irlandais est sans aucun doute sincère, mais si l'on se place à un point de vue général, ces poètes sont cependant négligeables. Yeats n'est pas, chronologiquement, le premier poète irlandais, mais il est le premier dont l'autorité n'est pas uniquement locale. Et, de même qu'en Belgique il existe une pléiade de poètes très remarquables qui semblent groupés autour de Verhaeren, de même en Irlande, groupée autour de Yeats, il s'est constitué une école irlandaise de poètes, dont les vers sont fort supérieurs à tous ceux qui ont été écrits en Irlande avant 1880. Citons le poète mystique qui signe des initiales « A. E. » (Georges Russel). Voici un de ses poèmes, intitulé : *Le Montagnard* :

---

(1) La seule appréciation sur Van Hasselt que j'aie rencontrée dans les ouvrages anglais, se trouve dans celui du professeur Léon Kastner : *Histoire de la Poésie française* (1903). On y lit : « André Van Hasselt, peut être le plus grand poète belge. »

*Oh, reposer, à hauteur d'aigle,  
Dans la douceur du soleil!  
L'un après l'autre, les voiles prennent leur vol,  
Et Dieu et l'univers ne font plus qu'un!*

*Oh, la nuit étendue sur la pente!  
Tout ce qui paraissait sombre à ses yeux  
S'éclaircit dans l'abîme profond,  
Et Dieu est seul avec lui.*

Il convient de mentionner aussi les traducteurs de l'Erse, le D<sup>r</sup> Douglas Hyde et Lady Gregory, qui ont exercé tous deux une grande influence sur Yeats. Les pièces de Lady Gregory ne le cèdent qu'à celles de Synge; elle est l'auteur comique de la jeune école irlandaise.

Nous avons cité le poème : *À l'Irlande des temps futurs*, pour montrer, premièrement, que Yeats se considère lui-même comme un poète national irlandais, ensuite qu'il est, de son propre aveu, un symboliste. Il distingue nettement sa méthode de celle des poètes irlandais qui l'ont précédés. Ces derniers écrivaient des vers extrêmement clairs; Yeats, au contraire, voile ses idées. Ferguson aimait à célébrer les exploits héroïques, Yeats est un conteur de rêves. Yeats chante, sous la forme de fées, les âmes séparées des corps; il oppose les puissances de la lumière, de la vie et de la chaleur (Tuath te Danaan) aux puissances de la nuit, de la mort et du froid (Fomoroh). Ses personnages sont souvent plutôt des créations de la pensée que des entités humaines actuelles.

Son symbolisme est patriotique, puisqu'il cherche ses symboles, non parmi les divinités grecques, mais dans les mythes de l'Irlande. Que cela soit toujours sage, on en peut douter. Le symbolisme, pour être efficace, n'exige pas une étude préalable des symboles. Le symbolisme de Henri de Régner est efficace parce que ses symboles sont familiers; celui de Verhaeren, dans *les Villages illusoires*, est puissant, parce que tous ceux qui sont entrés dans un village ont pu voir un forgeron ou un sonneur de cloches ou un fossoyeur, occupés à leur métier. Mais les symboles de Yeats sont

puisés d'un fond de légendes oubliées depuis des siècles et qui viennent à peine d'être tirées de l'ombre. Dégager le cycle de la Branche Rouge du cycle de Fenian exige toute une étude. La façon de prononcer les noms (l'orthographe irlandaise est étrangement illogique) demeure un mystère, même pour Yeats. « Un savant celtisant français, dit-il, m'enseigna la prononciation de quelques noms, et me dit que M. Whitley Stokes avait écrit quelque chose sur ce sujet, en allemand; mais je ne connais pas l'allemand. » Bien plus, Yeats lui-même n'est pas toujours sûr de ses interprétations. Voyez sa note sur « Orchil » : « Une *Fomorob* est une sorcière, si je me souviens bien. J'ai oublié tout ce que j'ai su sur elle. » Il n'apporte pas la précision d'un folkloriste dans sa façon de traiter les mythes; il lit une histoire, l'oublie à moitié, et la refait ensuite. (Voyez ses remarques pleines de naïveté.)

On peut goûter la poésie de Yeats sans absolument la comprendre, parce que la musique en est supérieure au sujet, le sentiment plus profond que la pensée. Prenez son poème : *À quelques amis, avec qui j'ai parlé près du feu* :

*Tandis que j'achevais ces vers souvent interrompus,  
Mon cœur se plaisait à rêver du temps passé,  
Quand, penchés sur les tisons vacillants,  
Nous devisions du monde obscur qui, pareil aux chauves-souris,  
Dans l'arbre mort, bante les âmes passionnées.  
Et des troupes capricieuses du crépuscule  
Dont la joie toujours est mêlée de tristesse  
Parce que jamais leurs rêves fleuris ne se sont courbés  
Sous le fruit du bien et du mal.  
Et de ces foules tumultueuses, rangées en bataille,  
Qui s'élèvent, aile sur aile, flamme sur flamme,  
Criant, d'une voix de tempête, le Nom ineffable,  
Et dont les glaives entrechoqués  
Font une musique énivrante, jusqu'à ce que l'aube paraisse  
Et que sa clarté blanche mette fin à tout, sauf au battement  
Clair de leurs longues ailes et à l'éclat de leurs pieds blancs.*



Ceux qui ne connaissent pas la mythologie féerique de l'Irlande comprendront difficilement les allusions d'un tel poème. Si l'on veut se documenter pour entreprendre l'étude de Yeats, on ne peut faire mieux qu'en lisant son recueil : *Les Contes merveilleux et populaires des campagnes de l'Irlande* (Walter Scott, 136).

L'obscurité des sujets traités par le poète est encore renforcée par le manque de clarté de sa manière. Yeats est le poète du « Crépuscule celtique », et ses couleurs, la plupart du temps, sont celles de la brume. « Obscur » est son expression favorite : « Le sein blanc de la mer obscure », « la mer émaillée d'obscurité », « des cheveux obscurs », « des flots obscurs », les sables d'un gris obscur », « l'écume lumineuse sur le sable obscur », « les peuples obscurs de Danaan », « les puissances obscures de la pensée endormie », « le sol qui a obscurément sommeil », etc. Les voiles du crépuscule adoucissent ses vers, comme les splendeurs du soleil illuminent *Les Flamandes* de Verhaeren : « A l'heure du papillon nocturne », « le soir a imposé silence à la vague ailée », « l'amour est moins doux que la lumière grise du crépuscule ».

Pour les poètes médiocres seuls, le travail poétique consiste à aligner des épithètes banales. Les poètes authentiques aperçoivent chaque chose sous un jour nouveau, et se forgent un vocabulaire personnel. Aucun, avant Yeats, ne manifesta jamais une pareille maîtrise dans les demi-teintes. Plus soutenu que Rodenbach, il est le poète des grisailles : « La mer gris-obscur », « le rivage de la mer gris-de-colombe », « les bosquets ombrageux des coudriers sous lesquels fluent des eaux gris-de-souris », « les pierres grises des tombeaux sur la montagne, lorsque le jour sombre, noyé dans la rosée », « des villes tout en marbre dans de féeriques pays gris-de-colombe », « des nuages gris-d'encens ». Il y a aussi beaucoup de tons « pâles » sur sa palette : « La pâle coupe de la mer », « les eaux pâles dans leur course hivernale », « le flot pâle, lorsque la lune s'est couchée », « la lune de pâle écaille », « une écaille d'une pâleur de perle », « une jeune femme pâle comme une perle », « une main d'une pâleur de perle », « des paupières d'une pâleur de nuage tombant sur des yeux obscurcis de rêve », « l'espoir pâle

comme la mort », « le daim pâle comme la mort ». Lorsque Yeats chante la « Beauté blanche », l'esprit est tellement impressionné par la vision de choses blanches, qu'il semble que l'on n'ait jamais rencontré « Beauté blanche » auparavant. Tant de choses sont blanches dans ses vers : « Les étoiles blanches », « la lune blanche », « la lune pareille à une rose blanche », « les oiseaux dans la blancheurs des airs », « des oiseaux blancs », « des fleuves blancs », « des corps plus blancs que caillebote », « des fronts blancs comme du lait odorant », « une blanche femme que la passion a exténuée, comme le flot épuise les sables gris-de-colombe ». Combien blanche et froide est cette image : « Des lis d'une froideur de rosée ». Il a écrit le vers le plus argentin de la langue anglaise : « Stars grown old in dancing silver sandalled on the sea » (Des étoiles vieilles dans de l'argent dansant glissaient sur la mer). Il emploie des couleurs languissantes là où de plus violents poètes se seraient servi de teintes éclatantes. Le ciel même est « obscur » pour lui : « Prosternez-vous, archanges, dans votre séjour obscur. » Lorsqu'il délaisse par hasard l'Irlande et qu'il décrit, par exemple, des flamants sur les marches d'un temple indou, ce n'est pas leur plumage rouge qui le frappe, mais l'ombre qu'ils projettent sur le marbre : « Voyez comme les vieux flamants sacrés s'en viennent, colorant de leur ombre toutes les marches de marbre. » Les teintes dont il fait usage sont si générales que, lorsqu'il parle de la splendeur dorée de midi ou de capucines rouges, elles semblent un enduit éclatant sur un fond blanc. Il remarque « les oiseaux colorés de l'Asie », et tout de suite, comme s'il craignait que le mot ne suggérât un éclat trop prononcé, il ajoute : « Vers le soir, dans leurs contrées sans pluies. » (Dans un autre passage, il compare « les oiseaux asiatiques » à des tulipes battant de l'aile dans les arbres; il éprouve le besoin d'adoucir toutes les couleurs éclatantes.) Quelle sombre tache rouge l'image qui suit évoque :

*Un cbien-fantôme,  
Tout entier d'une blancheur de perle, sauf l'oreille rouge.*

D'autres mots et d'autres images caractérisent encore le style de Yeats, de même que les mots « rouge, bouge, gouge » sont caractéristiques de celui de Verhaeren. Chez lui, les combats sont « rompus ». Cuhoolin « rompt la chaîne du combat avec ses mains ». Il est hanté par diverses choses « qui tombent en gouttes » (1), comme la rosée; ainsi, par exemple, dans *L'Indien à sa fiancée* : « L'île rêve sous la lumière qui se lève, et de grandes branches font pleuvoir la tranquillité... » La rosée tombe en gouttes de sommeil; les étoiles escaladent le ciel d'où tombe la rosée; des chevelures dénouées, lourdes de rosée, versent un parfum languissant.

Il est hanté par le mot « vagabond » et par ses synonymes. Cela, parce que les fées, dont le nom irlandais « Sidhe » (prononcez « shee ») veut aussi dire « vent », errent sans cesse dans les vents qui tourbillonnent. « Quand les habitants des campagnes aperçoivent les feuilles tournoyant sur la route, ils se signent, parce qu'ils pensent que les fées passent à côté d'eux », dit Yeats. Il se sert du vent « comme d'un symbole de désirs et d'espairs vagues, non tant parce que les fées se meuvent dans le vent, ni parce que le vent souffle où il veut, mais parce que vent, esprit et désir vague ont été associés partout ». Toute chose est agitée : « La pensée vagabonde », « les étoiles vagabondes », « le flot vagabond », « une fumée vagabonde et laiteuse », « une fumée flottante », « la tristesse grise comme une orfraie vagabonde », « l'âme voyageuse », « les étoiles éphémères, écume du ciel ».

Il a des mots magiques pour évoquer l'ondoiement des chevelures déroulées dans le vent (comme lorsque des esprits volent à travers la tempête ou que des âmes s'échappent des serres des démons). « Caolte secouant ses cheveux brûlants », « des étoiles errant échevelées », « les cheveux secoués » des amours ailés dans les branches embrouillées; « le flot échevelé », « une chevelure qui tourbillonne », « des cheveux flottants ». Comme elle sonne doucement tragique, cette phrase, sur les lèvres de la comtesse Cath-

---

(1) « Dropping. »

leen, lorsqu'elle se sent mourir : « La tempête souffle dans ma chevelure, et je dois partir. »

De même qu'il affectionne les teintes languissantes, il aime les sonorités profondes. « Le grondement des abeilles » est une de ses notes les plus élevées. Les vers suivants sont caractéristiques :

*Les paroles tombaient de ses lèvres comme des gouttes de miel,  
Mais plus faibles qu'un bêlement d'agneau.*

Et ceux-ci :

*Les vents étaient-ils moins doux que le souffle d'une colombe  
Sommeillant dans son nid,  
Et la vague timbale de la mer n'était-elle pas égarée  
Dans les étoiles et les parfums ?*

Les lumières qu'il évoque dans l'obscurité viennent, exactement, des sommets des collines loitaines, ou bien il les aperçoit loin devant lui, trompeuses comme des feux-follets : « Là où des étoiles se promènent sur la crête d'une montagne », « murmure... comme l'amour fuyait, et marchait par dessus la cime des montagnes, ou se cachait la face dans un grouillement d'étoiles », « Fées, arrachez-moi de ce monde stupide, je voudrais m'en aller avec vous sur l'aile du vent,... et danser sur les montagnes, comme une flamme »; « le monde,... l'affolante liberté de ses forêts et de ses flots, et les lumières déroutantes sur les collines »; « nous (les fées) ne sommes fidèles qu'aux clartés lointaines, que nous suivons en chantant par dessus vallées et collines ».

Puisqu'il est le poète de « l'Irlande portée par les vagues », il s'en suit naturellement que son œuvre est pleine de la mer et qu'elle contient les images familières aux marins : « Tumultueux comme des goëlands déchirant le cadavre d'un poisson », par exemple. Voici une marine splendide :

*Là-bas, près de Fair Head, nous apercevions  
Les silhouettes minuscules de vos bateaux, reposant, tout calmés,  
Dans la nuit profonde, et si tranquilles qu'il semblait  
Que leurs lanternes miroitantes brûlaient dans la mer.*

Il connaît le langage des pêcheurs, témoin *La Méditation du Vieux Pêcheur* :

*O vagues, bien qu'à mes pieds vous dansiez comme des enfants,  
Malgré votre éclat, vos ronronnements et vos sauts,  
Jadis, aux mois de juin plus chauds,  
Les vagues étaient plus gaies,  
LORSQUE J'ÉTAIS ENFANT, SANS NULLE FÉLURE AU CŒUR.*

*Dans les flots, les harengs ne vont plus comme autrefois ;  
O ma tristesse ! car le panier a craqué plus d'une fois dans la  
Qui portait la pêche à Sligo, pour y être vendue, [charette  
LORSQUE J'ÉTAIS ENFANT, SANS NULLE FÉLURE AU CŒUR.*

*Et vous, ah ! fière jeune fille, vous n'êtes pas si belle,  
— Lorsque sa rame frappe l'onde, — que celles  
Qui passaient, le soir, fières et farouches,  
Près des filets, sur le rivage caillouteux,  
LORSQUE J'ÉTAIS ENFANT, SANS NULLE FÉLURE AU CŒUR.*

Le cœur de l'Irlande bat dans le rythme naïf du *Violoneux de Dooney* :

*Lorsque je joue du violon, à Dooney,  
Le peuple danse comme les vagues de la mer ;  
Mon cousin est prêtre à Kilvarnet,  
Mon frère est prêtre à Moharabaice.*

*J'ai rencontré mon frère et mon cousin,  
Ils lisaient dans leurs livres de prières,  
Moi je lisais dans mon livre de chants  
Qu'à la foire de Sligo j'achetai.*

*Lorqu'à la fin des temps nous paraîtrons  
Devant saint Pierre sur son trône,  
Aux trois vieux esprits il sourira,  
Mais c'est moi qu'il fera passer le premier.*

*Car les justes sont toujours gais,  
Sauf si le sort les persécute,  
Et les hommes gais aiment le violon  
Et les hommes gais aiment de danser.*

*Et lorsqu'au ciel ils me verront,  
Ils viendront tous à ma rencontre,  
Criant : " Voilà le violoneux de Dooney. "  
Et ils danseront comme les vagues de la mer.*

L'Irlandais est le peuple le plus enjoué de la terre (Bernard Shaw est Irlandais). Mais ce n'est pas l'élégance de l'esprit — un élément de style que Yeats bannit — qui fait le charme du *Violoneux de Dooney* : c'est l'éclat féerique de la légende illuminant la foi chrétienne. En Irlande, le christianisme est une épopée païenne.

Quand on lit Yeats, il est impossible de respirer de l'air anglais. L'atmosphère de son œuvre est purement irlandaise. C'est, à vrai dire, ce qui le distingue de « Davis, Mangan et Ferguson », de Aubrey de Vere, et de ses autres prédécesseurs, lesquels, même lorsqu'ils se servaient de sujets irlandais et qu'ils usaient de la langue du pays, avaient une forme de style qui ressemblait fort à celle des poètes anglais. Seuls les poètes de terroir peuvent créer une atmosphère ; encore n'y réussissent-ils pas sans une souveraine maîtrise de style. Si Yeats s'était servi, dans ses poèmes irlandais, du vocabulaire commun à tous les poètes anglais, son atmosphère ne serait pas irlandaise. Il faudrait un livre pour montrer avec quelle adresse il sait limiter son vocabulaire, rejetant les épithètes reçues dans le vers saxon, absolument comme, pour ménager l'obscurité crépusculaire de sa pensée, il élimine les mots trop brillants. Si éloigné de la vie qu'il puisse paraître, il a souvent,

lorsqu'il décrit l'Irlande, surtout dans son théâtre, l'exactitude des réalistes. Ainsi, le rumex et les orties, qui poussent en Irlande autour des murailles en ruines des chaumières d'argile, sont des mauvaises herbes dont il sait tirer grand effet. Écoutez cette description de la famine :

*La mère de Dieu,*  
*Silencieuse dans l'ondoiement des ailes immortelles,*  
*S'est endormie et ne peut entendre la voix du pauvre :*  
*J'ai passé devant Margaret Nolan's; pendant neuf jours*  
*Le rumex et le pissenlit verdoyèrent sur sa bouche;*  
*Et maintenant on veille la morte avec des cris et des chandelles.*

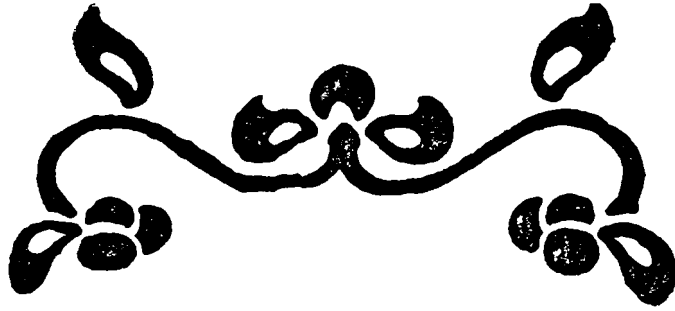
Tout ceci est réalisme, si l'on entend par réalisme la description sincère de la vie. Des critiques mal renseignés allèguent que les paysans de Synce parlent une langue poétique invraisemblable. Mais ceux qui connaissent l'Irlande savent que le paysan irlandais parle poétiquement, à son insu. Et Yeats a des métaphores frappantes, prises en pleine vie des champs, par exemple lorsque Maire, dans la *Comtesse Cathleen*, dit aux démons qui achètent les âmes en temps de famine :

*Vous vous dessécherez comme des feuilles sèches, et vous pendrez,*  
*Comme de la vermine morte, aux portes de Dieu...*

*(À suivre.)*

JETHRO BITHELL.

Trad. FRANZ HELLENS.



## POÈMES

### THRÈNE POUR CHARLES DE SPRIMONT

*Joins doucement les mains, ô toi, qui viens t'asseoir  
Au pied de ce tombeau que la pourpre du soir  
Vêt d'un royal manteau diamanté d'étoiles.  
Bientôt tu pourras voir, plus blanches que leurs voiles,  
S'approcher une à une, en effeuillant des fleurs,  
Les Trois Vierges pour qui se tut, malgré nos pleurs,  
Cet enfant dont l'éveil, la vie et la mort même,  
Furent un décevant et magique poème.  
Tu les reconnaîtras, ô Passant attristé :  
Celle qui tient les yeux baissés, c'est la Beauté,  
Celle qui fait chanter sous le plectre d'ivoire  
Sa grande lyre d'or et d'airain, c'est la Gloire,  
Et Celle qui sourit et songe tour à tour,  
C'est la Mélancolie et c'est aussi l'Amour.  
Elles furent pour lui, qui dans la solitude,  
Aimait à se baigner de leur sollicitude,*



*Les admirables Sœurs de son rêve bautain.  
Il guettait leur divin réveil, chaque matin,  
Dans l'éblouissement joyeux de la lumière,  
Offrant à leurs baisers son amour en prière,  
Qu'elles avaient marqué du signe des élus.  
Il chanta...*

*Mais, hélas, nous ne l'entendrons plus,  
Car dès ses premiers chants, le fier et doux poète  
Brava, sans le vouloir, Apollon Musagète  
Qui, jaloux de cette âme où frémissait un dieu,  
La perça brusquement d'une flèche de feu,  
Arrachée au carquois d'un Amour sans défense,  
Caché parmi les fleurs de cette pure enfance...  
Il repose aujourd'hui, couronné de laurier,  
Sous ce tertre où ses Sœurs en deuil viennent prier,  
Malgré l'ombre du Dieu meurtrier qui le veille...  
Joins les mains, car voici que sa voix, ô merveille,  
Raillant de vains décrets, dans ton cœur attristé,  
Plus belle qu'autrefois, ô Passant, va chanter !*

### THRÈNE POUR CHARLES DULAIT

*Il ne fut pas de ceux que le bonheur assiste :  
Impuissant à fléchir d'implacables décrets,  
Toujours il ennoblit son âme fière et triste,  
De songes décevants et de tourments secrets.*

*Qu'il vous souviennne encor de son grave visage  
Où de grands yeux d'enfant précocement vieilli,  
Gardaient jalousement la merveilleuse image  
De ce laurier divin qu'il n'avait pas cueilli.*

*Tu l'entourais en vain de ta sollicitude,  
O tendre Espoir, fantôme ingénu du Bonheur :  
Sans cesse il l'opposait sa morne certitude  
Qui bannissait tes clairs mirages de son cœur.*

*Ayant sucé le lait de cette âpre nourrice  
Qu'est la Douleur, il sut, dès l'aube de ses jours,  
Combien de lâcheté souille le Sacrifice  
Et combien d'amertume empoisonne l'Amour.*

*Aussi s'exila-t-il dans l'ombre et le mystère,  
Abolissant en soi tout émoi passager,  
Dont se fut attendri son esprit volontaire  
Qu'il promenait parfois parmi les étrangers.*

*Près de son lit de fer brûlait la lampe austère  
De ceux, qui dans la nuit où les plonge l'orgueil,  
Savourent la cruelle ivresse de se taire  
Devant la multitude arrêtée à leur seuil.*

*Un soir, pourtant, il crut reconnaître dans l'ombre,  
Assise à son chevet, prête au suprême aveu,  
Celle qui porte au front, avec le laurier sombre,  
L'asphodèle d'argent et la rose de feu.*

*Et les yeux éblouis d'espoir et d'allégresse,  
Devant la Gloire, enfin attentive à sa voix,  
De toute la ferveur enclose en sa jeunesse,  
Il célébra l'Amour pour la première fois.*

*Mais chancelant, hélas, aux pieds de l'Inconnue,  
Qui déploya soudain ses grandes ailes d'or,  
Comme en rêve, il sentit sur son âme ingénue  
Se poser doucement les lèvres de la Mort.*

*Et le voici couché sous ces roses d'automne,  
Dont le parfum léger imprègne son linceul...  
Épargne-lui, Passant, tes larmes monotones,  
Puisqu'il goûte à jamais la gloire d'être seul.*

### THRÈNE POUR RENÉE VIVIEN

*Ce tertre solitaire abrite une humble enfant  
Qui vécut dans un rêve et qu'un rêve défend.  
Elle a souri : Les lys ont gardé son sourire.  
Elle a chanté : Mais rien, hélas, ne peut redire,  
Ni l'oiseau qui parfois visite son tombeau,  
Ni l'onde où se mira son visage si beau,  
La divine douceur de sa chanson ailée  
Qui retentit un jour au fond de la vallée.  
Elle aima d'un amour ineffable et tremblant  
L'aurore qui venait baiser son voile blanc,  
Les printemps embaumés de lilas et de roses,  
Le murmure des eaux, l'émoi des fleurs écloses,  
Tout ce qui lui semblait, comme elle tendre et pur...  
Mais un soir ses grands yeux de lumière et d'azur,  
S'étant clos sur un songe à la fois triste et calme,  
Vers elle descendit un ange dont la palme  
S'effeuilla lentement autour de sa beauté...  
Hélas, depuis ce jour, elle n'a plus chanté!*

## Stances

à GRÉGOIRE LE ROY  
en souvenir des *Silences*.

*Puisse le soir qui tombe à présent sur ma vie,  
M'accorder la faveur d'évoquer quelquefois,  
Les jours où j'écoutais mon âme inassouvie,  
Prier comme une enfant à l'ombre de la Croix !*

*Si je sais aujourd'hui la vanité des choses  
Et que le ciel, hélas, m'est fermé pour toujours,  
Faut-il que je renonce à parfumer de roses,  
La tombe abandonnée où dorment mes beaux jours ?*

*O doux Crucifié, dont j'implorais naguère  
La grâce douloureuse et l'austère bonté,  
Tu ne viens plus hanter mes veilles solitaires,  
Du mensonge obsédant de ta divinité.*

*Car j'ai gardé de toi, la décevante image  
D'un homme, condamnant ses frères affligés,  
À lui sacrifier, jusqu'à la fin des âges,  
La récolte des plus beaux fruits de leurs vergers...*

*Maintenant que la mort lentement accumule,  
Dans mon cœur résigné, les cendres du passé,  
J'aime à ressusciter au fond du crépuscule,  
Les mirages divins dont je m'étais lassé.*

*Il est une heure où l'homme en proie à la détresse,  
S'attarde sur le seuil de ses temples déserts :  
Qu'êtes-vous devenus, rêves de sa jeunesse,  
Qui berciez son labeur de vos tendres concerts ?*

*Hier encore, il guettait dans l'aube printanière,  
Vos rondes et vos jeux sous les lauriers en fleurs  
Et l'on voyait s'épanouir à la lumière  
Son cœur vierge, baigné d'ineffables langueurs.*

*Le plus beau d'entre vous, celui que l'on accueille,  
Avec l'espoir secret qu'il nous suivra toujours,  
Une rose à la bouche et couronné de feuilles,  
Lui souriait : Il était nu... C'était l'Amour...*

*C'était l'Amour... Il souriait... O Bien-Aimée,  
Vous qui l'avez mené comme un enfant, vers moi,  
Rappelez-vous le jour, où vos mains embaumées  
Cueillirent, grâce à lui, les lys de mon émoi!*

*Mais vous m'avez quitté, peut-être êtes-vous morte,  
Peut-être, ô châtement plus effroyable encor,  
Entendez-vous parfois, frapper à votre porte,  
La Vieillesse et l'Oubli qui raillent votre sort...*

*Vous donc aussi, vous mon orgueil et mon ivresse,  
Vous, ma sainte Gardienne, hélas, vous reposez,  
Dans l'affreux cimetière où, ce soir, ma tristesse,  
Rôde, Ophélie en pleurs, parmi ses dieux brisés...*

*Ab, que me reste-t-il, pour apaiser ma fièvre?  
Je suis seul, je suis las, tout m'abandonne et fuit...  
Quel bon Samaritain viendra poser ses lèvres,  
Sur mes yeux envahis par l'éternelle nuit?*

*En vain je prie, en vain j'attends : Le soir qui tombe,  
Emporte mon espoir avec ses derniers feux  
Et lentement, je m'achemine vers la tombe,  
Sans rêve, sans désir, sans amour et sans dieu.*

*Souvenirs, souvenirs, fantômes monotones,  
À qui se confiait mon cœur désespéré,  
Vous qui venez chanter sous ce beau ciel d'automne,  
Retournez au néant d'où je vous ai tirés...*

*Et que l'ombre où ma vie inutile s'achève,  
Dans la suprême horreur de sa médiocrité,  
M'épargne désormais votre réveil, ô Rêves,  
Et me noie avec vous dans son immensité!*

GEORGES MARLOW.



## Les Chevaux du Soleil

Morne épouse, la vaste nuit avait, quinze ans plus tôt, scellé son indissoluble union avec Ouranidès de Sala, celui dont le fils fut sculpteur à Olympie.

Lentement, jour par jour, elle avait distillé dans ses prunelles les terribles ténèbres, et enfin victorieuse, régnait désormais dans toute son âme.

Ouranidès, d'abord désespéré, car il était sculpteur lui aussi, s'était lamenté avec des larmes brûlantes : « O, Nuit, très pitoyable, Mère et fin des dieux et des êtres, envoie-moi promptement tes divins fils, Hypnos et Tanathos, les messagers du bon repos... » Mais le temps avait passé, et ses plaintes s'étaient adoucies. Jeune, il avait été prodigue en tout, et même de mépris pour la mort, mais lorsque, vieux et aveugle, il eut pendant quelques temps usé son baton d'olivier, par les routes, de bourgade en bourgade, il goûta mieux la saveur de la vie, précisément par le regret et le souvenir de ce qu'il avait perdu.

Vains avaient été ses pèlerinages aux temples lointains, vaines ses prières, inutiles les macérations d'herbes et les remèdes les plus compliqués des guérisseurs thessaliens.

Il rôdait autour des feux des bergers, le soir, lorsque l'odeur

de la pâte cuite s'épandait dans l'air calme. Alors, il chantait quelques fragments orphiques, trop beaux pour les rustres, et inventait souvent aussi, contant les combats de Zeus et des géants, avec des mots catapultueux, qui imitaient le fracas des rochers éboulés sur les fils de la terre. Mais sans fin, comme une source s'épanche, il pleurait en son âme la lumière, la pure, la chère lumière perdue.

Au début, le vaillant instinct qui palpait en ses doigts encore imprégnés de souple beauté, l'incitait à modeler quelque argile pour les enfants, et des statuettes funéraires pour les pauvres. Mais, hélas, le sens divin des proportions harmonieuses l'avait fui progressivement, avec la mort du regard, et les douloureuses lacunes de ces œuvrettes, les avaient rendues bientôt si misérables que nul ne les achetait plus. Un jour enfin, Ouranidès s'était redressé, victorieux de lui-même, en disant : « Non, je suis lâche, cette sculpture est toute souffrance, et je ne la reconnaitrais plus moi-même, s'il m'était donné de la voir. Arrêtons-nous, c'est assez... » Et sur la planche que lui prêtait un potier ami, il avait, d'un seul revers de main, rendu à l'argile libérée sa simple innocence qu'il n'avilirait plus désormais. Depuis, Ouranidès se bornait à tirer la corde grasseuse qui fait marcher le tour, et parodiant les exploits des dieux, il savait désennuyer le tourneur. C'étaient les meilleurs moments donc, que ceux où le potier ne chômait point. Alors, l'homme donnait au milieu du jour une pleine écuelle de fèves à l'huile à l'aveugle, qui les dévorait avec délice.

Ensuite, pendant la sieste d'après-dîner, Ouranidès songeait, et se reposait en implorant : « Malgré tout, Zeus, père des dieux, conserve moi encor, afin que j'aie quelque jour des nouvelles de l'enfant qui travaille à Olympie. » Mais le bourg de Sala en Thrace est bien loin de la sainte cité d'Elide, aucune nouvelle ne venait jamais et nul n'existait qui aurait eu la charité d'en inventer pour le vieillard. Et Ouranidès suppliait encor : « L'on dit, ô Phoïbos Apollôn, que les yeux des mourants s'ouvrent parfois sur des splendeurs merveilleuses, et qu'ils comprennent la raison cachée des choses à la tragique minute; voilà pourquoi, sans doute, les ombres sont conscientes après la suprême initiation... Juvénile



Citharète, le marbre sous ma main n'a pu conquérir le rêve, j'ai pressenti cependant, et je pressens plus que jamais, les suprêmes vérités lumineuses... Fais, ô dieu, dont l'arc est d'argent, puisque tu m'as retiré depuis quinze ans la lumière, fais que je puisse la contempler une dernière fois, à l'heure de mourir, la chère lumière, mère de toutes les splendeurs, car, quoi qu'on en dise, l'atmosphère élyséenne est, à côté d'elle, à peine la vapeur d'un rêve. »

De telles idées hantaient souvent Ouranidès; peu à peu, un souvenir magnifiant s'établissait en lui, et ce qu'il avait perdu lui paraissait, par l'oubli de toute laideur, tellement adorable que terrible eût été sa déception, si ses yeux s'étaient froidement rouverts un instant à la vraie lumière.

Or, la guerre dépeupla le pays et lui enleva son ami le potier; mais Ouranidès devenait indifférent aux petits événements du présent et se délectait de souvenir et d'espoirs absurdes. Il dû reprendre ses promenades errantes. Ses jours furent amers, longs et muets; seuls les femmes et les enfants étaient restés, une grande sécheresse pesa sur la contrée, et partout la solitude était poignante. Il ne fut plus même certain de manger chaque jour sa tèle de fèves ou quelques oignons séchés. Sa dernière fortune fut de rencontrer sur un roc ensoleillé au bord de la mer, un groseiller sauvage dont il dévora les fruits acides, non sans se piquer aux épines qui le défendaient. La pensée de l'enfant qui travaillait à Olympie l'obsédait singulièrement; jamais il n'aurait cru, lorsqu'il était né, qu'il le chérirait ainsi, cet enfant de sa vieillesse! Était-il devenu un maître dans son art, ou bien n'était-il même pas arrivé jusqu'en Elide? Peut-être le navire avait-il été pris et l'enfant accomplissait-il, en souffrant, quelque besogne interminable, d'esclave...?

Le soleil était délicieux, la mer légère et chantante à peine bruissait comme un incessant bourdonnement d'abeilles; il la devina très bleue, avec de l'ambre au creux des vagues. Peu à peu sa mélancolie se dissipa. Des pierres surchauffées, montait un parfum calcareux et sucré, dont le goût singulier se mêlait au sel frais de la brise.

Malgré la guerre et le pays désert, une gaieté de vie heureuse régnait dans l'espace couronné très haut par de longs sifflements d'oiseaux. Il reconnaissait encor l'arôme des menthes et des herbes sèches en humant du côté de la terre, et une senteur capiteuse, comme de roses pourries, montait de la mer, dont d'innombrables guirlandes d'algues rouges et vertes séchaient sur la grève. Tout cela lui rendit courage, et il fut heureux malgré tout de sentir s'éjouir intacte la noblesse fière de son âme dégagée de toute étroitesse terrestre. Parmi les pierres couvertes d'une mousse tiède et très douce, il s'étendit.

« Puissé-je mourir à présent, songea-t-il, plutôt que les dieux seuls savent quand et comment ! » Il murmura encor : « Kallichoros, mon petit, si tu voyais ton vieux père ; si tu savais, tu souffrirais, mon petit... » Puis le divin Hypnos consolateur le berça au rythme des vagues, et il s'endormit en souriant. Il rêva.

C'était là-bas, sur les bords de l'Alphée, à l'orée d'un bois séculaire, dont les clairières se peuplaient de chef-d'œuvres. D'admirables esclaves taillaient les blocs de marbre à coups vigoureux, les yeux gonflés de poussière et tout blancs sous le ciel bleu. Le jeu de leurs muscles était une joie pleine et logique. Un homme au milieu d'eux retouchait sous une tente, et d'un ciseau fervent, une œuvre si merveilleusement belle qu'Ouranidès en tressaillit de plaisir. C'était les chevaux de Phoïbos Apollôn, cabrés et nerveux, avec leurs courtes et roides crinière, leurs croupes frémissantes, leurs bouches entr'ouvertes, et un tel élan semblait précipiter les impérieux étalons qu'on eut craint de se tenir devant eux. « Demain, se répétait le jeune homme, demain je les briderai d'or, on les joindra au quadrigé et à la statue de Phoïbos Appollôn lui-même. Alors, je pourrai enfin gagner à la côte le navire d'Archer-mos qui vogue vers la Thrace. Je reverrai bientôt, si les dieux le veulent, mon pauvre père, et je le ramènerai ici, où il mourra honoré et servi par une esclave attentive. » Mais un vieillard s'avançait en même temps vers le jeune homme, avec la démarche pesante des marins ; il lui disait : « Salut, Kallichoros, fils d'Ouranidès, les gens de Sala m'ont chargé de te dire que ton père Oura-

nidès n'est plus; ils l'ont trouvé mort et souriant sur le rivage au bas des rochers, comme s'il était tombé de très haut. Je te rapporte donc ces pièces d'argent que tu me confias afin de lui donner des jours meilleurs. J'employai ce qu'il fallut à lui faire des funérailles dignes de lui et de toi, et nous compterons quand tu voudras... »

Ouranidès voulait crier à son fils : « Merci, mon enfant, me voici, mon cher petit Kallichoros; tu es et tu seras grand et admirable parmi les hommes; ne pleure point, réjouissons-nous; assouplis encor, pendant le temps d'un air de flûte, leurs riches encolures, et réjouissons-nous. » Mais sa voix s'étouffait en sons inhumains, dans son sommeil. Soudain, cependant, un bruit formidable éclatait, et les chevaux du soleil s'élançaient, vivants tout à coup, dans l'espace. Mais Kallichoros, sans les voir, sanglotait comme un enfant, la face contre terre.

Ouranidès s'éveilla ou, pour parler plus justement, reprit conscience du monde réel.

« Merci, dit-il baigné de larmes, merci o dieux, de me l'avoir montré ainsi, et de m'avertir que mon heure est venue. » Insensiblement il lui sembla que le froid mortel du cœur caché des pierres montait en lui, l'envahissant, et une solennité mystérieuse l'emplissait, vin consacré des prophétie épouvantes.

Alors l'affolement d'un suprême désir le tendit tout entier vers l'azur : « La lumière, la lumière, donne moi le clair étincellement des choses, je veux voir encore la lumière, Phoïbos Apollôn, je t'ai consacré mon ciseau de sculpteur, prends maintenant ce bâton d'olivier qui ne guidera plus mes pas aventureux, prends ma suprême offrande, aie pitié, dieu de Délos, jamais je ne t'ai trahi, donne moi le dernier rayon de ta couronne de flamme. » Il lança l'offrande dans l'espace, une vie nouvelle, une invincible joie confiante le posséda, et il attendit...

Or l'immuable voile noir se déchira violemment devant ses prunelles, ce fut un tourbillon d'éclairs fous, un torrent de splendeurs magnifiques, tellement irrésistibles qu'elles le pénétraient tout entier, et faisaient de ses yeux ressuscités deux plaies vives et brûlantes. Mais un chant ineffable bruit à ses oreilles et appaisa toute douleur.

« Ouramidès, tu fus mon très fidèle servant, je l'exauce, viens à moi, et je te donnerai la lumière. »

Il leva les yeux ; dans le flamboiement du soleil, il vit Phoïbos Apollôn lui même, l'éphèbe des souveraines harmonies, Thargélios dont les chauds rayons font partout éclater la vie, resplendissant et plus vermeil que la neige des montagnes à l'aurore, lauré de feu, coiffé d'or fluide, et à son char d'ivoire, piaffaient les chevaux mêmes sculptés par Kallichoros à Olympie, les chevaux rêvés et réels, de marbre vivant et ailé.

Le vieillard se rejeta en arrière, les mains sur les yeux, consumé jusqu'au fond de l'âme par l'ineffable vision.

« Monte à mes côtés, Ouranidès, ordonna le dieu flamboyant monte et je te donnerai la lumière. »

« Seigneur des merveilles, je n'ose et ne sais », répondit le sculpteur.

« Souhaite le ardemment et tu le pourras ! »

Et Ouranidès s'éleva doucement au gré de son désir, il osa sans plus trembler et sans autre soutien que sa foi, franchir les espaces vibrants, monter sur la poussière dorée des rayons, et se placer, lui en haillons aux côtés du dieu radieux et nu.

« Arraches tes haillons », dit le dieu. Ouranidès obéit avec une joie vigoureuse et juvénile, et les haillons arrachés devinrent sur la terre des taches de soleil si divines qu'elles guérissent et animèrent tout ce qu'elles touchèrent.

« Vois ces rênes d'or, ton fils y inscrivit ton nom pour honorer ta mémoire, elles sont à toi, prends les, chante et conduis la lumière. »

Ouranidès prit les rênes d'or, et il conduisit lentement la lumière jusqu'à l'horizon, mais n'osa point chanter, et il tremblait d'orgueil et de crainte, dans son cœur. Le dieu souriant au souvenir de Marsyas et de Midas, fit frémir sa lyre d'argent ; sous le char divin, la mer parut noire, et très haut le ciel blond comme le miel.

Le chant célébra la vie des dieux, des êtres et des choses, l'origine la fin et la raison de tout ce qui est, les sourires et les

fureurs de Maïa, le cours majestueux et l'harmonie des grands astres enflammés. Longtemps le pauvre coroplaste entendit les chants du soleil que nul mortel n'avait connu, ils l'énivrèrent avec la puissance qu'aurait un cratère de nectar sur un assoiffé du désert.

Soudain, la mer se rapprocha, le ciel devint pourpre, les chevaux fumèrent, un déchaînement de lumière sanglante s'exhala du dieu, sa lyre se fit grave, puis se tut. Il lança par l'espace l'adieu de ses dernières flèches. Tandis que le char fléchissait vers le flot et les mystères de l'ombre, Ouranidès se sentit s'évanouir, lui aussi, avec le règne finissant des clartés, dans le grand repos inconnu. Il ne fut plus que la brume de perle, la lueur violette du ciel, un peu d'écume sur la mer, un souffle de brise mourante, il devint toutes choses et s'anéantit dans l'inconsciente sérénité du rêve éternel.

GEORGE VAN WETTER.



## VOYAGE

*On s'assied rancuneux au bord de la banquette,  
Se jurant de ne plus penser, de ne rien voir...  
Est-ce trahir que s'accouder à la fenêtre ?  
— À peine rafraîchir sa douleur sans espoir...*

*On laisse dans ses yeux filer des paysages...  
Est-ce un enchantement?... À chacun des buissons  
Que le train semble prendre et lâcher au passage,  
On laisse de sa peine ainsi qu'une toison.*

*Les fils aux longs poteaux sont des cordes de harpe  
Et l'âme s'harmonise aux doigts légers du vent...  
Est-ce notre rancœur qui s'envole en écharpe  
Et se perd avec la fumée en flocons blancs ?*

*Un conseil résigné sort d'humides maisons closes  
Et des champs où l'on voit peiner de vieilles gens  
Qui ont inscrit leurs ans sur ce chemin morose  
Qui va des champs chez eux et de chez eux aux champs.*

*Et c'est aussi l'église où l'on va le dimanche,  
Eglise de campagne en simple robe grise,  
Que nimbe un tournoiement de colombes très blanches,  
— Et l'humble cimetière est auprès de l'église.*

*Des couronnes de fleurs semblent les lèvres fraîches  
Des filles qui chantaient aux Fêtes-Dieu dernières,  
Ou des petits enfants qu'on menait à la crèche  
Et qui ne joueront plus aux jupes de leurs mères.*

*L'indicible douceur de votre paix tranquille,  
Cimetières, poursuit l'âme qui s'est déprise  
Des froids caveaux « sans fleurs ni couronnes » des villes  
Où l'on ne songe aux morts qu'aux jours de Toussaint grise.*

*Des vieilles qui, d'avoir porté trop de misère  
Et d'avoir trop pleuré, ne savent plus que rire,  
Vous agitent d'immenses mouchoirs de grands mères  
Bariolés comme de riches cachemires.*

*Geste naïf qui dit : « Courage ! » et « Bon voyage ! »  
— Mais celles qui saluent l'essor des grands rapides  
N'auront pas eu, peut-être, un seul jour de leur âge,  
Le temps d'aller à la ville la plus voisine.*

*Bons villages des champs où la vie continue  
Le jour même où l'on a porté ses morts en terre,  
Quand celui qui reprend la tâche coutumière  
Ecoute encore la voix des cloches qui s'est tue !*

*On est gêné comme du poids des blouses neuves  
Qu'on a pourtant quittées en revenant, de crainte  
De les friper ; mais tous maintenant, jusqu'aux veuves,  
Attendent pour pleurer l'heure où l'angélus tinte.*

*Et tout cela, sanglots qui s'achèvent en rires,  
Tout cela, vie ou mort, qui chante : Vie quand même !  
C'est cela, c'est cela qui rapprend à sourire  
Aux voyageurs sans but que les longs trains emmènent !*

. . . . .

*Quelle douceur vous vaudrait, douceur qu'on recueille  
À laisser dans ses yeux filer des paysages  
Où les rancœurs s'en vont comme un départ de feuilles,  
Des heures, à vos vitres, trains en voyages ?*

HENRY DÉRIEUX.





## PROPOS DE TABLE

### LE BANQUET DUMONT-WILDEN.

Le jeudi 9 novembre 1911, dans les salons de l'abbaye de la Cambre, obligeamment mis à la disposition de la rédaction du *Masque* par M. Henry De Groux, coadjuteur du ministre de l'Agriculture et des Beaux-Arts, une plétade de contemporains illustres a offert à M. Louis Dumont-Wilden, nommé chevalier de la Légion d'honneur, un somptueux dîner, auquel le poète Gilbert, infortuné convive du « Banquet de la Vie », a rendu hommage du fond des Champs-Élysées où il échange des impressions contradictoires avec nos concitoyens Hauwaert et Emmanuel Hiel.

Reproduisons-en le menu composé par le D<sup>r</sup> L. Delassus :

Huitres Picardesques

Potage Ochs-Tale

Saumon à la Barrès

Sauce Alsacienne

Pieds de Cochon à la Saint-Dodon

Bécassines Biermé

Sorbets Valère Gille

Entrefilets de Pourquoi Pas

Canards au Petit Bleu

Homards Réactionnaires

Salade Lorraine

Glace Sodoma

Berningots

VINS

Château Garnir 1869  
Clos Mes Tonnelles  
Champagne Gringoire et C<sup>ie</sup>  
Madère Van Beneden

LIQUEURS

Anisette Angenot  
Advo-Kaatje  
Bières Vandewielemans-Ceuppens

Autour de la table d'honneur, fleurie de soucis des derniers soirs, nous avons noté parmi les plus notoires visages de décadence : MM. *Jean Aicard*, délégué du Symbolisme; *Jules Bois*, homme du monde, de théâtre et des « Annales politiques et littéraires »; *Julius Hoste*, représentant M. le Président de la République française; *M<sup>gr</sup> Bonmariage*, envoyé extraordinaire de S. S. le Pape; *Georges Ramaeckers*, anarchiste interplanétaire chrétien; le baron *Descamps*, ex-champion; le Président de *Brosses* et son beau-père *Maurice Barrès*; etc., etc.

S'étaient excusés : MM. *Jules Vandenpeereboom*, délégué du gouvernement belge au Congrès pornographique de Zurich; *Sainte-Beuve*, décédé, et *Fernand Knopff*, retenu par une implacable dèche dans une cabane voisine du Bois de la Cambre.

Au dessert, M. Maurice Barrès prononça le discours suivant :

« Messieurs,

» Chaque matin, à l'heure où le miroir propice à l'abstraction sentimentale s'offre à mes disséquantes perceptions visuelles, j'aperçois, mêlé à mon reflet, tel un fantôme familier et tenace, celui, glabre, rubescent et asymétrique de l'homme éminent que nous célébrons aujourd'hui.

» Sa chevelure, disposée à la façon des rubans dont nos sœurs d'Alsace endeuillent leur front inconsolé, parle de la France et son visage où le rouge des joues se confond avec l'azur des yeux et la blancheur des dents est le vivant et émouvant symbole de ce drapeau glorieux, cher à nos âmes latines.

» Certes, il n'a pas écrit *Colette Baudouche*, ce chef-d'œuvre, mais je puis vous certifier, Messieurs, que si un jour mon immortelle Colette, unie à quelque génial Broodcoorens, découvre dans le jardin de Bérénice, le chou de Paris au fond duquel vagit l'enfant nationaliste qu'elle est en droit d'espérer, notre Louis Dumont écrira son histoire et la racontera au prochain Congrès des Amitiés françaises.

» C'est dans l'attente de cette histoire que je vous convie à boire à la santé du nouveau légionnaire que M. Desombiaux acclama naguère bon gré, malgré dans les colonnes du *XX<sup>e</sup> Siècle*, »

(L'orchestre joue l'*Internationale*.)

Un tonnerre d'applaudissements salua ce toast magnifique auquel le héros de la fête répondit en ces termes :

« Messieurs,

» Mon éminent disciple, M. Maurice Barrès, vient de vous expliquer la signification de cette fête éminemment française. A des adversaires qui m'objectaient mes origines flamandes, j'ai jeté le Gand où je suis né. Aucun d'entre eux ne l'a ramassé pour la bonne raison que ce Gand compromettant avait appartenu naguère et tour à tour à M.M. Maeterlinck, Ch. Van Lerberghe et Grégoire Le Roy, tous trois écrivains français comme moi. Contrairement à mes illustres prédécesseurs, je dédaignai la lyre du poète : C'est ce qui crés ma popularité. A leur trinité paisible, j'opposai mon unité belliqueuse. J'abandonnai la Muse à leurs violons inlassables pour suivre le Président de Brosses. Mon élève Barrès vous l'a dit : J'en devins homme-drapeau. Eh bien, Messieurs, ce soir c'est un drapeau que vous inaugurez. Je vous convie à l'arborer sur le Gide de la Sainte Tradition. »

(L'orchestre joue le *Veillons au Salut de l'Empire*.)

Un retonnerre de réapplaudissements salua ce remarquable discours et la soirée s'acheva joyeusement dans les bouges de la zone neutre.

—o—

L'Académie de Belgique vient de couronner un mémoire en cinq volumes in-8° de M. Louis Delattre qui démontre d'irréfutable manière la supériorité socio-gastronomique de la couque de Dinant et des ballons de Tournai sur le pain d'épices de Gand et les « babelcers » d'Anvers.

—o—

Au cours du mois dernier, on a vendu, à la salle Michel Lalieux, la « Chaise à clous d'or » de Vermeer de Delft et le « Cheval blanc » de Hans Memling.

Après des enchères mouvementées, la chaise, que se disputèrent M.M. Alfred Verhaeren et René Janssens, a été adjugée à ce dernier.

M. Albert Mockel a acquis le cheval qu'il a offert à M. Roger de la Pasture, le peintre wallon bien connu.

—o—

### CHARTRE DE NOBLESSE.

Nous soussignés, Roys Hérauts et Officiers d'Armes ord<sup>e</sup> de S. M., les plus anciens en l'office dans ce pays Bas, certifions à tous ceux qu'il appartiendra d'avoir bonne connaissance de messire Émile Verhaeren, lequel tire son origine de Flandre où de tout temps immémorial il a été réputé pour un des plus grands poètes de cette époque comme il nous est apparu par divers titres et écrits dignes de foi, notamment de recueils de poèmes tels que *la Multiple Splendeur, les Heures Claires, les Forces tumultueuses* et déclarons lui avoir accordé pour marque de noblesse un écu d'azur à un chevron d'argent chargé de trois campagnes hallucinées de gueules, accompagné de trois flambeaux noirs, deux en chef et l'autre en pointe et pour timbre sur l'heume deux demis vols, chargé de trois tonsures de moine et un coq rouge entre deux les dits vols avec comme devise ou cri :

Du vers errant  
Au vers à soi  
De soi par vers à Reine  
Et Roi!

Fait à Bruxelles, ce 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas.

COMTE DE L'ESPINETTE,  
SYLVAIN BONCERCY DE MARIAGE.

—o—

### A NOS ABONNÉS.

Notre collaborateur Georges Marlow nous informe de ce qu'il leur assure ses soins gratuits y compris l'épithaphe.

—o—

### ENCORE UN NOUVEL ORDRE BELGE.

L'« Ordre de la Croix de Bois » institué par le *Masque*.

Contrairement aux usages, il ne sera conféré qu'avec circonspection et parcimonie. Par contre, les morts ne seront point exclus, ce sera une façon de récompense tardive et d'amende honorable et nous prions nos lecteurs de nous proposer des noms ; la seule condition que nous y mettions c'est que les candidats n'aient pas été décorés d'autres ordres. Une première promotion a eu lieu.

Charles De Coster est nommé chevalier de la Croix de Bois.

—o—

## LA BONNE CRITIQUE

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire *in extenso* la circulaire que la *Belgique Artistique et Littéraire* adresse aux artistes. En voici les passages les plus édifiants; nos peintres et nos sculpteurs auraient grand tort de se refuser la gloire à si bon marché :

A Messieurs les Artistes,

Nos artistes ont pu voir que *La Belgique Artistique et Littéraire* a augmenté, depuis février 1911, l'importance de la *Chronique des Salons*. Depuis cette date, les comptes rendus paraissent, volumineux, avec des illustrations inspirées des œuvres exposées, et *La Belgique Artistique et Littéraire* supporte les frais de clichage.

Nos artistes ont pu voir ainsi que la place n'est pas comptée à la Critique; de petits cercles y ont obtenu plusieurs pages. Et, autant que possible, on cherche à citer, dans un compte rendu, chacun des artistes qui ont participé à l'exposition. Bonne ou mauvaise, toute œuvre représente un effort et celui-ci a droit à un examen attentif.

Nous savons que parler de tout le monde porte parfois préjudice aux maîtres; il est vrai, leur gloire ne peut être célébrée chaque fois avec toute l'ampleur qu'elle mériterait. *L'on s'arrange, cependant, pour que chacun d'eux ait son tour. Il y a là une convention tacite qu'il faut admettre.* Car, il est nécessaire que la critique se renouvelle et qu'une place suffisante soit consacrée aux nouveaux arrivés; cette manière de faire conserve à l'horizon artistique la variété, la nouveauté, l'imprévu possible.

Les journaux quotidiens ne veulent rien assumer de ces diverses tâches, la politique les envahit ! Quand ils publient des listes d'acquisitions, ils ne donnent que les acquisitions des galeries royales ou des musées de villes; les amateurs sont omis, eux qui, cependant auraient le plus grand droit à l'honneur, puisqu'ils soutiennent les beaux-arts du pays. Mais les quotidiens ne veulent pas entendre parler de réclame gratuite. *Et ils ont bien raison.*

Je veux en venir à ceci : il faut réunir autour de *La Belgique Artistique et Littéraire* la sollicitude des artistes d'art et des marchands de tableaux.

Aujourd'hui, c'est aux artistes que je m'adresse, premiers intéressés. Il me serait agréable d'être d'abord compris et approuvé par eux. Cette approbation nous donnerait certainement une ardeur des plus vives à bien conduire leurs intérêts; quoi que l'on en puisse dire, l'intérêt d'art et l'intérêt d'argent ne font qu'un. Vivre pour peindre, et peindre pour vivre.

Le signataire de cette lettre l'a écrite dans le but très précis et non dissimulé, de vous voir vous abonner à *La Belgique Artistique et Littéraire*, pour une année. L'abonnement est payable en une fois, ou par semestre, ou par trimestre, 12, 6 ou 3 francs. — Étranger : 15, 7.50 ou 3.75 francs.

**Le concours des artistes est nécessaire. Il faut que ceux-ci soutiennent la tentative et prouvent matériellement qu'elle les intéresse. Des démarches sont en cours auprès des collectionneurs et des marchands de tableaux, il faut que la partie *Salons* de cette Revue devienne un intermédiaire du mouvement des arts, au point de vue de la réputation et des moyens de nos artistes.**

**Sans intérêts liés, on n'arrive à rien. Que l'on puisse lier ces intérêts, ceux des deux mille peintres, graveurs, sculpteurs de Belgique, quel organe puissant sera créé ! Songez-y, il ne tient qu'à vous.**

**RAY NYST.**



## CENTON (1)

A UN DAUPHIN.

La lune s'attendrit. Des séraphins en pleurs  
Rêvent, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs...  
Nous attendrons le jour en ce mystique asile,  
*Mais parle bas : Les dieux sont partout, o Mnasyle!*  
Hécate nous regarde avec son œil divin.  
Restons ici, veux-tu ? J'ai des figues, du vin.  
Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches :  
Ne les déchire pas avec tes deux mains blanches :  
L'automne avec la pluie et les neiges, demain  
Versera les regrets et l'ennui monotone...  
Le monotone ennui de vivre est en chemin  
Les jours frileux et courts arrivent. C'est l'automne.  
Et déjà de la peur je sens passer le vent.  
En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,  
Le silence, l'espace affreux et captivant !...  
La vie, ô mon Ami, n'est que l'ombre d'un rêve !

O. MNYA-FRATERNE.

*Nice-Tien Ts'in*  
1910-1911

(1) Cette fois la Petite Anthologie n'est pas de celui qu'on pense ; elle est de l'autre.

## VIENNENT DE PARAÎTRE

---

FERDINAND BOUCHÉ. — *Chrysalides* (contes), Éditions du Masque. Fr. 3.50

JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (conférence), Éditions du Masque. Fr. 2.00

FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents*, Éditions du Masque. Fr. 2.00

HUBERT STIERNET. — *Haute Plaine*, Bruxelles, Association des Écrivains belges. Fr. 3.50

ÉMILE VERHAEREN. — *Les Plaines* (toute la Flandre), Bruxelles, E. Deman. Fr. 5.00

CAMILLE LEMONNIER. — *La Chanson du Carillon*, Paris, P. Laffitte et C<sup>ie</sup>. Fr. 3.50

JETHRO BITHELL. — *Contemporary Belgian Poetry*, Londres, The Walter Scott Publishing C<sup>ie</sup>. Fr. 1.25

GRÉGOIRE LE ROY. — *La Guirlande des Soirs*, Éditions du Masque. Fr. 3.00

---



# LE MASQUE

REVUE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

---

## Sommaire du N° 1 :

ANDRÉ FONTAINAS	<i>Dans le Jardin, à l'Aube</i>	1
JETHRO BITHELL	} <i>W. B. Yeats</i>	2
Trad. FRANZ HELLENS		
GEORGES MARLOW	<i>Poèmes</i>	17
GEORGE VAN WETTER	<i>Les Chevaux du Soleil</i>	24
HENRY DÉRIEUX	<i>Voyage</i>	31
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	34
PETITE ANTHOLOGIE	<i>Centon</i>	40

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
CHARLES DOUDELET.

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393.

Série II

N° 2

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

Le Masque a publié des pages inédites de

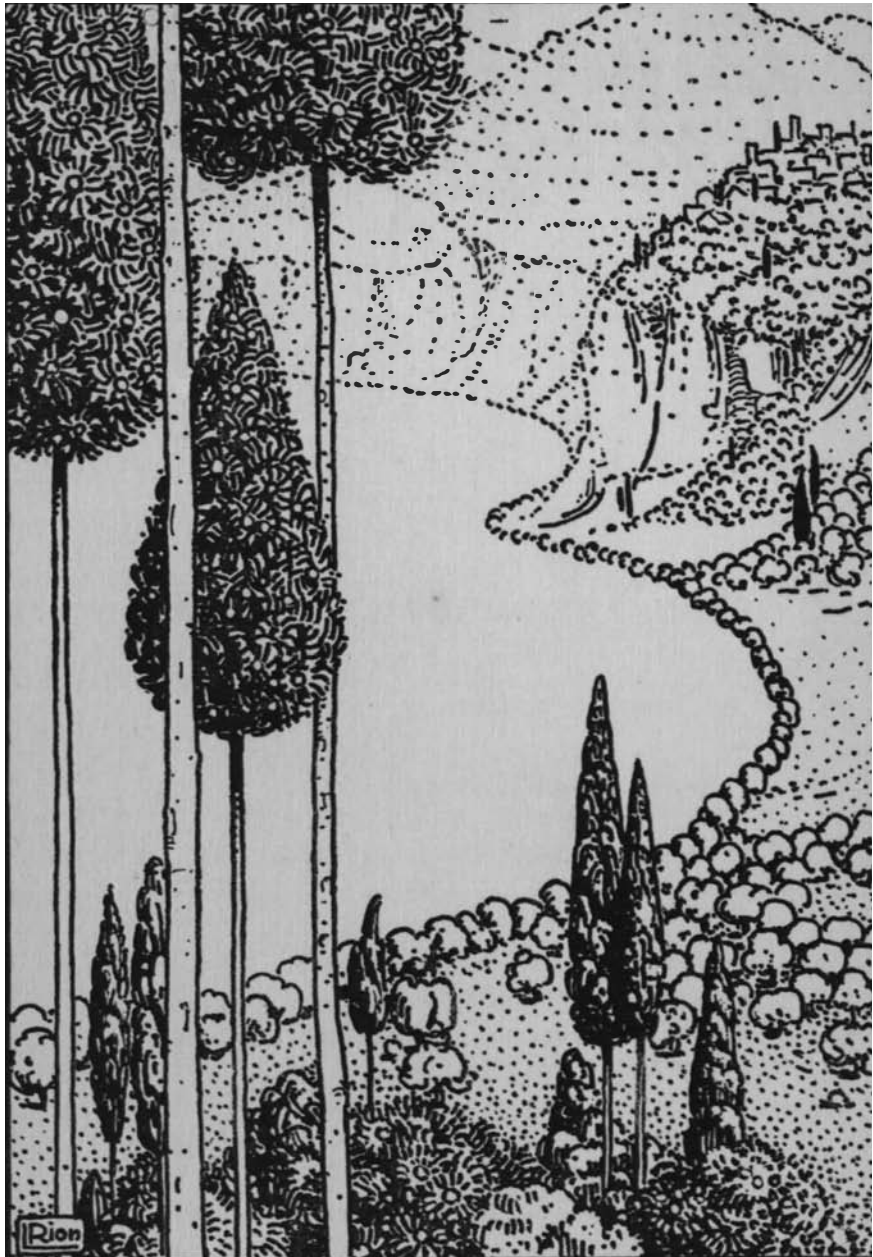
Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre,  
Francis de Miomandre, Henri de Regnier, Jean Dominique,  
Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden,  
Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite  
Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier,  
Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Stuart Merrill, Prosper  
Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van  
Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.

---

La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :

20 Francs.







## La Naissance de Vénus

*Le fier adolescent au magique visage,  
Ivre d'espace et d'air, de lumière et de vent,  
Les cheveux caressés par le soleil levant,  
Dissipe sa langueur nocturne sur la plage.*

*Enfance du matin ! Aurore de l'amour !  
Qu'il est triste et charmant, le mal qui le dévore !  
Tremblant comme une fleur qui souffrirait d'éclaire,  
Son cœur s'épanouit à la grâce du jour !*

*De lointains cris d'oiseaux, prophétiques et vagues,  
Passent dans le ciel pâle avec de longs sanglots :  
De quel délice amer parlent entre eux les flots ?  
De quel âpre bonheur s'entretiennent les vagues ?*



*Oh ! comme elle est en proie aux rêves précurseurs  
Et comme elle est avide et craint ce qu'elle espère,  
Sa bouche bumide encor du baiser de sa mère  
Et que trouble déjà le baiser de ses sœurs !*

*O vin de la jeunesse ! ô puberté sacrée !  
Toi qui sais par ta force évoquer l'être cher  
Et qui pour un moment transfigures la chair,  
Verse sur cet enfant l'illusion qui crée !*

*Miracle ! Ses doux bras s'ouvrent pour la saisir  
Et le frisson viril dilate sa narine !...  
Comme en Grèce autrefois de l'écume marine  
Aphrodite aujourd'hui naîtra de son désir !*

ALBERT GIRAUD.



# Les Egarés dans la Lumière

ACTION EN TROIS ACTES

DISTRIBUTION

DES RÔLES :

Peter Kirk.  
Flamma, *sa femme*.  
L'épileptique.  
Le curé.  
Le médecin.  
Godelieve.  
Le père de Godelieve.  
Le messager.  
Émerence, *la vieille servante*.  
Louise, *la jeune servante*.  
Lætitia, *une autre servante*.  
Le Chœur des Prêtres.

## PREMIER ACTE

*En Flandre. Par une fin de journée pluvieuse; une cuisine de ferme large et profonde, mais basse. À gauche, à travers les fenêtres donnant sur la cour et la campagne, filtre, en buée grise un jour souffreteux. Aux fenêtres des rideaux de guipure blanche. L'ombre surgissante emplit la partie droite de la pièce. Le foyer occupe le fond de la scène. Sous la collerette de coton à carrelage bleu et blanc, qui borde le lourd manteau de la cheminée, s'enfoncé, dans le trou noir de l'âtre, un poêle de forme longue et plate; une*



*bouilloire et une cafetière y sont rangées ; le gorgerin, le bandeau, les pommeaux cuivrés sont autant de points clairs où s'accroche le jour mourant. Sous le couvercle du poêle, mi-retiré, de façon à couper le disque rouge du brasier en croissant de lune, feu-follètent des lueurs rouges et des ombres : leurs jeux fantasques animent d'une vie grouillante le fond droit de la salle. À gauche du poêle, presque sous le manteau de la cheminée, un fauteuil canné, de vieux style ; à côté, dans le renfoncement du mur, une petite bibliothèque ; puis une pendule ancienne au tic-tac grave. À l'extrémité, une petite porte donnant sur la chambre de Kirk. Le long du mur de gauche, le dos tourné aux croisées, d'autres chaises cannées. Une d'entre elles, plus haute, s'appuie du dossier contre le caisson vert de la porte d'entrée, à l'avant-plan. C'est celle où la vieille Émerence passe ses heures de loisir, à coudre, à prier ou à lire. Des fleurs simples garnissent la tablette des fenêtres. Des bas de laine grise, un peloton de laine de la même couleur, un journal et des lunettes qui semblent avoir été quittés à l'instant y traînent. Dans le coin de la fenêtre, deux gros paroissiens rouges à tranche salie, remplis d'images, baillent. Au milieu de la pièce, sur le carrelage de ciment bleuâtre, une table de bois blanc, recouverte de toile cirée brune. Dessus, des tasses, du pain, un beurrier, des assiettes. À droite, vague, imprécise dans l'ombre grandissante, la grande tache brune d'une armoire à deux rangées de doubles portes. À côté, une porte basse ouvrant sur la chambre des hôtes, et, dans la paroi droite, près de la chambre des servantes, à l'avant-plan, une pompe et un évier encadrés d'ustensiles de cuisine.*

*On entend le dégoulinement de l'eau de pluie dans une cuvette, placée dehors, à côté de la porte d'entrée.*

## SCÈNE PREMIÈRE

*(De la porte du fond, celle donnant sur la chambre de Kirk, la voix de Louise, appelant Émerence, la vieille servante, debout près de la table.)*

LOUISE

Encore des bandes!... Mence!... Vite!...

LA VOIX DU MÉDECIN

Et de l'ouate!... et des épingles!...

ÉMERENCE *(laissant le bout de pain qu'elle grignotait)*

... à l'instant!... Voici!...

*(Elle court à l'armoire de droite, ouvre une des portes du bas, sort un tiroir, y fouille; puis, tout à coup inquiète, elle dit à mi-voix :)*

Pourvu qu'il y en ait encore... Mais il doit y en avoir!...

LOUISE

Eh bien, à quoi vous attardez-vous?...

*(Elle sort de la chambre de Kirk.)*

ÉMERENCE

Un instant!... Vous voyez bien que je cherche!... Bon Dieu!... Où peut avoir passé tout ce linge?... On dirait que les esprits s'en mêlent!... J'ai beau chercher...

LOUISE *(sort le tiroir, le prend et, le mettant sur une chaise près de la fenêtre, dit :)*

Mais venez donc près de la fenêtre, vous n'y voyez pas!

ÉMERENCE

... C'est vrai... Ah ! voici l'ouate.

LOUISE

Mais les bandes?... Elles y étaient pourtant...

ÉMERENCE

Mais oui ! on les a toujours mises là ! Comment se fait-il qu'elles n'y soient plus?... Je n'y comprends rien !...

LA VOIX DU MÉDECIN

Allons donc ! Vous me faites attendre !... Le sang se remet à couler ! De l'ouate... Vite, laissez tout.

LOUISE

Voici... (à Émerence) Portez l'ouate... je fouillerai dans l'autre tiroir.

ÉMERENCE (*se levant.*)

Où donc peuvent-elles s'être égarées ?

(*Elle porte l'ouate dans la chambre de Kirk. Louise remet le tiroir à sa place, en sort un autre, y fouille.*)

LA VOIX DU MÉDECIN

Comment ! il n'y a plus de bandes ? Faites-en ! Vite... Déchirez un drap de lit... Allons !... dépêchez-vous ! Que Louise vienne m'aider... Qu'elle m'apporte aussi de l'eau... Allons ! allons !...

ÉMERENCE (*sortant de la chambre.*)

Une bassine d'eau ! Laisse cela... Vite... J'arrangerai le tout...

(*Louise quitte le tiroir, va vers l'évier à droite, remplit une bassine d'eau, rentre dans la chambre de Kirk. Cependant, Émerence est rentrée dans la chambre de droite : elle en sort bientôt*)

*un drap de lit jeté sur l'épaule, traverse vivement la pièce, met ses lunettes, donne un coup de ciseaux dans la toile et la déchire en menues bandes. Soudain, une voix rauque, oppressée, celle de Kirk, crie :)*

KIRK

Je connais qui m'a frappé... Je le connais... Ah! ma Godelieve! ma douce Godelieve!...

LA VOIX DU MÉDECIN

Maintiens lui les bras. N'aie point peur de lui faire mal!

KIRK

Le misérable!...

ÉMERENCE

*(rassemblant les bandes et allant vers la chambre de Kirk.)*  
Voici les bandes...

LA VOIX DU MÉDECIN

Trempez-les!  
*(On entend un bruit de pas.)*

ÉMERENCE *(se retournant anxieuse.)*

Jésus Marie!... Louise va donc voir qui est là!

LA VOIX DU MÉDECIN

Restez ici, et qu'on ne laisse entrer personne... Fermez cette porte, qu'on nous laisse seuls, ou je ne répons pas de sa vie.

ÉMERENCE *(à la fenêtre.)*

Ah! Dieu merci! ce n'est pas elle!... C'est notre curé.

LA VOIX DU MÉDECIN

Fermez la porte, Louise.

*(La porte se referme.)*

*(Émérance gagne le fond de la pièce, pousse lentement le tiroir, ferme les portes de l'armoire, revient songeuse.)*

SCÈNE II

*(Le curé franchit le seuil, ferme son parapluie tout ruisselant, l'appuie contre le chambranle de la porte, secoue son tricorne, s'essuie les pieds et dit :)*

LE CURÉ

Quel sale temps! Quel sale temps!

*(Appercevant Émérance, il ajoute d'un ton gaillard :)*

Bonsoir Émérance.

ÉMÉRANCE *(d'une voix basse.)*

Bonsoir, monsieur le curé.

LE CURE

Décidément, il ne fera pas été cette année-ci; quelle pluie!  
Ah! j'en suis tout transi!

*(Ce disant, il tamponne de son mouchoir rouge les endroits trop mouillés de sa soutane.)*

C'est pis qu'en hiver! Un vrai temps du diable!...

ÉMÉRANCE

Comme vous dites, monsieur le curé, un vrai temps du diable!

**LE CURÉ**

Pourtant, il y a nouvelle lune demain, le temps pourrait tourner.

**ÉMERENCE**

A quoi bon?... Tout est pourri... Quelle misère pour les pauvres!...

**LE CURÉ**

Heureusement qu'il est de braves gens comme vous, comme Kirk.

**ÉMERENCE**

Sans doute, mais ceux-là s'en vont souvent quand on a le plus besoin d'eux.

**LE CURÉ**

L'état du malade aurait-il empiré?

**ÉMERENCE**

Je ne crois pas qu'il passera la nuit.

**LE CURÉ**

Oh! oh!... J'entends parler... Qui donc est auprès de lui?

**ÉMERENCE**

C'est le docteur... Il est venu tantôt.

**LE CURÉ**

Et le docteur, que dit-il?

**ÉMERENCE**

Et que pourrait-il dire? Quand il est arrivé, Monsieur délirait; le docteur a dit qu'il fallait renouveler le pansement; il y travaille avec Louise. Mais tout cela ne servira pas à grand chose.

LE CURÉ

Ah! oui!... Voilà la suite des passions! J'ai tenté l'impossible auprès de Godelieve afin de faire cesser ces relations; j'ai admonesté, j'ai menacé... peine perdue!... Elle promettait tout et ne tenait rien. Cela devait finir de la sorte... quelque jaloux... un coup de couteau...

ÉMÉRENCE

Quand cela doit être, on a beau faire!...

LE CURÉ

Pourtant, personne ne recherchait Godelieve... Il faudrait bien supposer que quelqu'un ait intérêt à se débarrasser de Kirk... Kirk n'avait-il pas promis une part de sa fortune à Godelieve?

ÉMÉRENCE

Il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Il ne peut pas lui laisser cet enfant sur les bras!

LE CURÉ

Sans doute... (*Un moment.*) Quand Godelieve est-elle venue aux nouvelles du malade?

ÉMÉRENCE

Nous ne l'avons pas revue depuis la nuit où on a rapporté Monsieur.

LE CURÉ

Tiens!... j'ai vainement tâché de la rencontrer... Cela n'est pas sans provoquer quelques commentaires... De plus que son père ne quitte pas le cabaret... Je crois qu'il n'a pas la conscience fort nette. Il affecte trop d'indifférence, mais ses yeux ne quittent personne.

ÉMERENCE

Pour sûr qu'il en sait plus long que nous...

LE CURÉ

Cela ne m'étonnerais pas. Je m'en suis toujours méfié. Sa haine contre toute autorité est telle que je le crois capable des pires méfaits... Et si quelqu'un me disait : « C'est son propre père qui a engagé Godelieve à de pareilles relations », je lui répondrais : « Cela se pourrait bien, je l'en ai toujours soupçonné. »

ÉMERENCE

Cela n'est pas impossible.

LE CURÉ

Quoiqu'il en soit, je verrai Monsieur à ce sujet. Il s'agit de nos intérêts les plus chers. Si nous n'y mettons ordre, le monde sera bientôt sens dessus dessous. Aujourd'hui celui-ci, demain celui-là... Les bandits ne nous respecteront pas plus que les autres. Il est temps que cela finisse. Voulez-vous avertir le docteur de mon arrivée?

ÉMERENCE

Monsieur le docteur sais que vous êtes ici. Il a défendu que personne entre.

LE CURÉ

Vraiment?... C'est que l'état de Kirk est bien grave?... Soit... J'attendrai que le docteur sorte.

ÉMERENCE

Je ne pense pas qu'il vous fasse attendre longtemps.

*(Le curé s'assied à côté du poêle dans le fauteuil de vieux style.)*

Ne puis-je rien servir à Monsieur le curé?... Une petite goutte?



LE CURÉ

Franchement, merci. Je viens d'en prendre tantôt.

ÉMERENCE

Alors une tasse de café?

LE CURÉ

Soit !... question de tuer le temps.

*(Tandis qu'Émerence sert le curé, on entend le bruit d'une averse.)*

ÉMERENCE

Bon Dieu! Écoutez-moi cela !... De mémoire d'homme cela ne s'est jamais vu!

*(Elle remplit machinalement sa tasse et regarde vaguement au dehors, tandis que le curé s'absorbe dans ses pensées.)*

*(Un moment.)*

LE CURÉ *(d'un air distrait.)*

Il y a longtemps que Kirk vous a parlé de sa femme... de sa femme légitime?

ÉMERENCE

De sa femme légitime?

LE CURÉ

Oui.

ÉMERENCE

Pourquoi, monsieur le curé?

LE CURÉ

Oh simple question de curiosité, rien de plus. J'ai entendu, ce matin, par hasard, quelques vieilles personnes s'entretenir d'une certaine histoire... Mais leur mémoire n'était plus très fidèle, bien des choses m'ont paru peu claires... J'ai cru *(il boit une gorgée)* que vous en sauriez plus long qu'eux... Vous avez toujours habité chez Kirk?

ÉMÉRENCE

Oui... toujours.

LE CURÉ

C'est à dire depuis le mariage de Madame?

ÉMÉRENCE

Depuis le mariage de Madame.

LE CURÉ

Et... vous ne l'avez jamais... revue?

ÉMÉRENCE

Où voulez-vous que je la retrouve?

LE CURÉ

L'on dit par le village que vous savez où elle est; on prétend même que vous la tenez au courant de ce qui se passe ici.

ÉMÉRENCE

On raconte tant de choses au village, monsieur le curé!

LE CURÉ

Évidemment! Évidemment!... Mais vous comprendrez, Émerence, que je n'ai pas le droit de fermer l'oreille, ou d'hésiter à forcer des scrupules. Il y a trop longtemps qu'on abuse de ma bonté; je vois aujourd'hui que c'est par manque d'énergie que les meilleures choses se gâtent. Si l'on avait plus de fermeté, la plupart des malheurs seraient évités dans la vie; aussi, quand la bonté dégénère en faiblesse, elle devient complice du mal qu'elle tolère. D'ailleurs, je veux en avoir la conscience nette. J'aurais à répondre devant Dieu d'une plus longue négligence... tout comme vous-

Émerence, si, sachant où est Madame et communiquant avec elle, vous ne vous faisiez un devoir de tenter une réconciliation en ce moment. On se pardonne bien des choses à l'heure de la mort... Je comprends que vous refusiez de confier le secret de sa retraite au premier venu; mais je suis votre pasteur : vous pouvez, vous devez me confier ces choses. L'heure est grosse de conséquence; songez à la situation terrible dont vous seriez cause si un malheur nous frappait; songez à tout ce que Madame souffrirait par vous, uniquement par vous...

ÉMERENCE

Oui... Oui, tout cela est vrai... Mais voilà... Je voudrais que je ne pourrais pas...

LE CURÉ

Prenez garde, Émerence, que Dieu ne vous punisse de présumer de sa bonté!

ÉMERENCE

Tiens, voici monsieur le docteur.

### SCÈNE III

*(Le médecin sort de la chambre de Kirk, les manches retroussées, les mains tachées de sang. Louise, portant une bassine d'eau, le suit.)*

LE MÉDECIN

Donnez-moi de quoi me laver les mains.  
*(Louise et Émerence s'occupent à l'aider.)*

LE CURÉ *(d'un air affable.)*

Bonsoir, docteur.

LE MÉDECIN (*d'un ton plutôt réservé.*)

Bonsoir, monsieur le curé.

(*Il se rend à l'évier où Louise emplit une écuelle d'eau. Émergence cherche une serviette.*)

LE CURÉ (*toujours affable.*)

Alors l'état du malade est moins rassurant, docteur?

LE MÉDECIN (*pendant qu'il s'essuie les mains.*)

Il l'était, monsieur le curé; mais pour le moment tout danger paraît écarté. J'avais constaté des fièvres... J'ai dû laver la plaie et renouveler le pansement. L'opération a été douloureuse...

LE CURÉ

Mais au fond tout s'est bien passé?

LE MÉDECIN

Pour le mieux, monsieur le curé.

LE CURÉ

Allons! Souhaitons qu'il y eut plus de peur que de mal!

LE MÉDECIN

Si aucune complication ne se déclare, il pourra s'en remettre en quelques mois; sa nature est particulièrement riche. La plaie, quoique assez grande, se refermera rapidement.

LE CURÉ

Vous ne voyez donc aucun inconvénient à ce que je m'entretienne avec le malade?

LE MÉDECIN

Je crains fort, monsieur le curé, que ce soit peine perdue... D'ailleurs, je vous conseille de différer votre visite, pour quelque raison que ce puisse être. Il suffirait peut-être de l'incident le plus léger pour provoquer les pires imprudences. Ce qu'il lui faut pour l'heure, c'est le repos... et le silence absolu sur toutes choses.

LE CURÉ

Au fait, l'amélioration que vous m'annoncez me permet de retarder quelque peu ma démarche... Je m'en remets à votre loyauté.

LE MÉDECIN

Veillez m'excuser maintenant, mais d'autres malades attendent ma visite, et le soir tombe déjà. (*Il s'apprête à sortir.*) (*Aux servantes.*) Veillez donc à lui donner les potions prescrites. Évitez de lui parler, et surtout d'introduire qui que ce soit auprès de lui. Vous m'entendez, n'est-ce pas ?

ÉMERENCE

J'y veillerai, monsieur le docteur.

LE MÉDECIN

Allons ! c'est entendu... A demain.

ÉMERENCE et LOUISE

A demain, monsieur le docteur.

LE MÉDECIN (*sortant.*)

Bonsoir, monsieur le curé.

LE CURÉ

Bonsoir, docteur.

LA VOIX DU MÉDECIN (*au dehors.*)

Tiens! le temps s'est quelque peu remis; le ciel est plein d'étoiles!...

LA VOIX DE LOUISE

Ce sera une belle nuit.

LA VOIX DU MÉDECIN

Peut-être bien! Allons, tant mieux! Le bonsoir...

#### SCÈNE IV

*Pendant ce dialogue, le curé qui avait fait quelques pas vers la porte avec les deux femmes, est revenu sur ses pas. Il a laissé errer ses regards autour de la pièce. Ils se sont arrêtés sur la petite bibliothèque, à côté de la pendule au tic-tac grave. Il s'en est rapproché et examine le titre des volumes, les cite à mi-voix :*

LE CURÉ

La Terre... Zola...

*(Il sort le livre du rayon, le feuillette en secouant tristement la tête, referme le volume et le remet en place. Puis sa main hésitante et chercheuse effleure le dos des autres livres; elle s'arrête; il dit :)*

Schopenhauer... Le monde comme volonté et représentation... Schopenhauer?... Ah! oui!... Oui, oui...

*(Cependant il a ouvert le volume et, remarquant la salissure des doigts au bas des pages, il ajoute :)*

Le pain quotidien!... l'erreur... la triste erreur!...

*(Il remet le livre en place; les mains dans les poches, il parcourt des yeux le titre des autres volumes. Tout à coup, il se penche, tend le cou.)*

Tiens!... Bossuet!... Bossuet!... mais oui... Bossuet.

*(Louise et Émerence reviennent; le curé reprend son air désintéressé et réfléchi.)*

## SCÈNE V

LE CURÉ

Je n'aurai guère le loisir de rester plus longtemps... J'ai quelques mesures à prendre... Oui... Émerence, si quelqu'un vous parlait de ma visite et s'enquerrait du but de celle-ci, évitez de lui répondre... On ne sait jamais quel intérêt peut pousser à de pareilles demandes... et il est préférable que tout reste entre nous.

ÉMERENCE

C'est comme vous voudrez, monsieur le curé.

LE CURÉ

Alors, vous persistez à prétendre que vous ignorez la retraite de Madame?... Que vous ne l'avez jamais revue?...

## SCÈNE VI

*(Soudain un roulement de voiture qui s'arrête dans la cour; le claquement d'une portière, un bruit de voix, le froufroutement d'une robe.)*

ÉMERENCE

Seigneur Jésus !... les voilà !...

LE CURÉ

Qui ?

LOUISE

Je ne vois personne...

*(Le curé est aux fenêtres. Louise s'est élancée vers la porte d'entrée. Émerence se retire dans l'ombre. Une haute figure de femme, sévèrement babillée de noir, apparaît, la figure fraîche encore sous l'épaisse chevelure grisonnante dont les bandeaux lui couvrent les tempes. Elle entre, muette; parcourt des yeux la place, aperçoit dans la buée claire du jour mourant le prêtre, debout.*

*L'apparue frissonne — un instant, rapide comme l'éclair, semble interminable. L'angoisse les frappe tous de mutisme.*

*Puis, bésitante, tremblant de tout son corps, craignant que ses paroles n'attirent sur elle un malheur immense, l'apparue balbutie :)*

FLAMMA

C'est bien ici... qu'habite..., Kirk?... Peter Kirk?.,.

LE CURÉ *(d'une voix bésitante.)*

C'est bien ici... Madame.

FLAMMA

Il est mort!...

LE CURÉ

Non, madame... Grâce à Dieu, il vit encore.

FLAMMA *(étourdie de joie.)*

Ah, merci!... Merci, mon Dieu, ta miséricorde est infinie,..  
*(Un silence.)*

... Mais pourquoi gardez-vous tous le silence?... Ne me reconnaissez-vous pas?... Je suis Flamma!... Flamma, son épouse!

LOUISE

Son épouse?...



**FLAMMA** *(de plus en plus nerveuse.)*

Où est-il?... Où est-il?... Que je le voie!... A l'instant!...

**LE CURÉ**

Prenez garde, madame!... Vous allez le réveiller... Il dort là...

**FLAMMA**

Je ne le réveillerai pas!... Je m'assoierai simplement à son chevet... J'attendrai qu'il rouvre les yeux...

**LE CURÉ**

Le docteur a défendu que personne approche de lui...

**FLAMMA**

Quand le docteur doit-il revenir?

**LE CURÉ**

Demain, madame.

**FLAMMA**

Demain! mais... Non, non!... Il faut être raisonnable. *(Un moment.)* Mais je ne vois pas Émerence, la vieille servante?...

*(Elle se dirige lentement, très lentement, vers la partie sombre de la pièce, où se trouve Émerence. Elle l'entrevoit, lui tend les bras et la presse longuement sur son cœur.)*

**ÉMERENCE**

Sans doute, vous n'avez pas eu grande peine à trouver la maison?...

**FLAMMA**

Je n'en ai point vu d'autre sur le chemin...

ÉMERENCE

Soyez la bienvenue, nous vous attendions. (*Soudain attendrie.*)  
Oh! vos cheveux ont blanchi!

FLAMMA

J'ai longtemps espéré pouvoir revenir. Mais lui! lui?... A-t-il encore ses beaux cheveux blonds?... A-t-il vieilli?

ÉMERENCE

Je ne m'en suis pas aperçu...

FLAMMA

Tu es ce que Dieu m'a donné de plus tangible de lui... Tu es une sainte, Émerence!

ÉMERENCE

Il m'a suffi de vous obéir.

FLAMMA

Allons! allons!... Encore quelque répit; bientôt nous connaîtrons une plus belle vie!...

(*Un bruit de voix s'est élevé dans la cour. Une dispute y éclate.*)

## SCÈNE VII

UNE VOIX AU DEHORS

Vous croyez avoir le droit de nous écraser?... Mordieu!... Avec votre vilaine bique!... Mais nous vous la prendrons, et plus tôt que vous ne croyez!...

*(Louise court à la fenêtre. Émerence se dégage des bras de Flamma.)*

FLAMMA

C'est l'homme de tantôt... Sans doute, il est blessé?...

LE CURÉ

L'homme de tantôt?

FLAMMA

Mais oui, le cheval s'est effrayé, non loin d'ici. J'ai deviné un cri, mais la joie du retour me rendait sourde...

LOUISE

C'est le père de Godelieve!

ÉMERENCE

Dieu!...

LE CURÉ

Comment? Le père de Godelieve... ici?

## SCÈNE VIII

*(Le père de Godelieve entre. Long, émacié, l'air sinistre. Il parcourt la pièce d'un regard mauvais, et, sans ôter sa casquette, lissant d'un geste nerveux sa moustache, dit :)*

LE PÈRE DE GODELIEVE

Bonsoir la compagnie...

LE CURÉ

Que cherchez-vous ici ?

LE PÈRE DE GODELIEVE

Cela me regarde... (*Aux servantes.*) Où est Kirk?

LE CURÉ

Pourquoi?

LE PÈRE DE GODELIEVE

Passez votre chemin... Où est Kirk, vous dis-je?...

LE CURÉ

Allons ! allons !... Pas d'histoires... ou bien...

LE PÈRE DE GODELIEVE

Ou bien?

LE CURÉ

Ou bien, je vous mettrai à la porte... M'entendez-vous?

(*Le père de Godelieve fouille dans ses poches, et rassuré, ricane.*)

LE CURÉ

Laissez tout le monde en paix... Ce n'est plus l'heure de venir chez les gens !...

LE PÈRE DE GODELIEVE

J'ai faim.

LE CURÉ

Vous auriez pu commencer par là !... Émerence, donnez de quoi manger à cet homme.

(*Émerence va à la buche, y prend un pain, le passe au curé.*)

Voilà !... Et maintenant, allez...

(*Le père de Godelieve prend le pain, le regarde, y appuie les pouces et d'un geste de dégoût le lance sur la table. Il en tombe quelques verres qui se brisent.*)

LOUISE

Émerence!

LE CURÉ

Prenez garde!...

FLAMMA

Que se passe-t-il ?

LE PÈRE DE GODELIEVE

Vous avez oublié d'appeler les chiens. Morbleu! c'est mal soigner la famille!... Pour ma fille et moi, soit encore!... Mais pour l'enfant de Kirk, il est un peu dur, me semble-t-il!

FLAMMA

Que dit-il?... Émerence!

*(Un court silence. Chancelante, Flamma s'appuie sur le coin de la table.)*

LE CURÉ

Cela vous portera malheur, mon homme, de vouloir manger des morts.

LE PÈRE DE GODELIEVE

Malheur! malheur!... Bah! cela nous connaît, monsieur le curé. Après avoir usé sa carcasse à trimer, après avoir vu abuser de sa fille, il n'y a plus qu'un malheur qui puisse nous surprendre : c'est de se voir flanquer à la porte pour crever de faim! Il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela! Sans doute... Mais voilà, j'ai des opinions différentes à ce sujet, monsieur le curé. Les temps sont passés où cela finissait aussi commodément. Il me faut de l'argent, à moi... de l'argent... beaucoup d'argent, m'entendez-vous!... Et si cela vous tient au cœur, eh bien, sang pour sang, mordieu!

LE CURÉ

Cette fois, la mesure est pleine!

DE PÈRE DE GODELIEVE

C'est comme vous l'entendez.

FLAMMA (*s'interposant.*)

Arrêtez! (*Au père de Godelieve.*) Voici, au nom de Kirk, pour vous et votre fille. Revenez demain, on vous donnera pour l'enfant. (*Elle lui tend une bourse.*)

LE PÈRE DE GODELIEVE

De quoi te mêles-tu?... Je ne te connais pas!

FLAMMA

Je vous donne en son nom...

LE PÈRE DE GODELIEVE

Au fait, cela m'est égal... ce n'est que juste!  
(*D'un mouvement brusque, il saisit la bourse et dit :*) Le bonsoir à tous!... (*Il sort en dévisageant le curé.*)

## SCÈNE IX

FLAMMA

Pourquoi m'avez-vous laissé entrer?... Pourquoi ne m'avez-vous pas tout dit, Émerence? (*Un silence.*) Émerence, je vais partir.

LOUISE

**A cette heure, madame!**

FLAMMA

**Je n'ai plus d'espérance à lui porter; ma vie de renoncement n'a servi qu'à m'éloigner de lui pour toujours!**

ÉMERENCE

**Mais il fait nuit!... Tout est fermé dehors...**

FLAMMA

**Ah qu'importe! mais dehors!... dehors!...**

LE CURÉ

**Il vous a peut-être attendu bien longtemps, madame... Et qui n'a point failli en sa vie?**

*FLAMMA (qui s'était disposé à sortir, s'arrête à ces mots, regarde longuement le prêtre et dit :)*

**Ah! pardonnez-moi!... J'oubliais... Mais, quand le reverrai-je?**

LE CURÉ

**Demain, sans doute...**

FLAMMA

**Demain!... Mais c'est toute une nuit à souffrir!...**

LE CURÉ

**Nous sommes tous dans la main du Seigneur...**

FLAMMA

**Qu'il m'assiste!... J'ai bien besoin de lui ce soir...**

LE CURÉ

**Je vous laisse en sa garde.**

FLAMMA

A demain.

LE CURÉ

A demain, madame. (*Il s'éloigne.*)

*(Flamma reste immobile, songeuse. Le curé sort lentement ; prend son parapluie et s'arrête avec l'intention évidente de parler à Émerence qui le suit à quelques pas. Mais il se reprend, et esquissant un geste de découragement et de pitié, il part sans mot dire.*

*Louise rassemble les débris des verres, brisés par le père de Godelieve. Debors, Émerence ferme les volets. L'obscurité se fait totale dans la pièce.*

*Louise tisonne le poêle, allume une lampe à pétrole, la met sur la table, s'agenouille, continue de ramasser les débris des verres. Soudain elle se redresse, tend l'oreille, dit à mi-voix :)*

LOUISE

Sans doute, il a soif...

*(Elle se dirige vers la chambre où repose Kirk. Flamma se retourne, étend les mains dans un geste de supplication pour la suivre ou l'arrêter. Louise pousse la porte... Flamma, entraînée par un désir surhumain, fait un pas pour la suivre ; mais il est visible qu'elle résiste de toute la force de sa volonté surtendue. Elle parvient près de la porte de la chambre de Kirk au moment où Louise est entrée. La porte choit doucement.*

*Flamma, n'en pouvant plus, chancelle, s'appuie contre le montant de la porte où elle pleure en silence...*

*Émerence rentre, pendant que, gravement, la pendule sonne huit heures.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

Jos. VANDERVELDEN.





## Écrit sur un Arbre

*J'ai quitté, ce matin, la ville hospitalière  
Où des femmes, en vain, ont voulu consoler  
Ma tristesse qui pleure et ne peut oublier  
Et j'ai marché, toujours tout droit, vers la lumière.*

*Mais le vent maintenant a séché ma paupière  
Le crépuscule vient et je suis las d'aller...  
Cette forêt me cache et j'y veux installer  
Ma couche d'bonnête homme au bord de la clairière :*

*Passant, pareil à moi, que j'appelle mon frère  
Et qui vas ton chemin, docile ou triomphant,  
Vers la douleur tenace ou la joie éphémère,*

*N'imprime sur ce sol qu'une trace légère,  
Poursuis... et laisse-moi ce soir comme un enfant  
M'endormir doucement sur le cœur de la terre.*

ÉDOUARD DE TALLENAY.



## W. B. YEATS

(SUITE.)

Yeats n'est pas un poète sensuel. Ses amoureux ne sont que des âmes; leur passion est privée de sang. Il n'approche de la sensualité que dans la peinture des chevelures dénouées de femmes.

*Il l'emporta dans ses bras,  
Le plus beau gars de la contrée,  
Et sa gorge et sa poitrine et ses bras  
Étaient noyés dans ses longs cheveux noirs.*

*Le Cœur de la Femme* est un des assez rares poèmes véritablement humains dont Yeats réchauffe parfois ses rêves blancs :

*Oh ! quels souvenirs tu me rappelles, petite chambre  
Toute pleine de prière et de repos;  
Il m'arrachait de la tristesse profonde,  
Et ma poitrine reposait sur la sienne.*

*Oh ! souvenirs, la tendresse de ma mère,  
Et la maison où j'avais bon et chaud ;  
La fleur sombre de mes cheveux  
Nous préservera de la tempête amère.*

*Ob ! chevelure mystérieuse, yeux de rosée,  
La vie et la mort ne me font plus rien,  
Mon cœur repose sur son cœur  
Et mon souffle se confond avec son souffle.*

Mais des poèmes tels que : *Michaël Robartes dit à sa Fiancée de demeurer en paix*, qui sont caractéristiques de la manière de Yeats, ne présentent guère un intérêt humain et ne valent que par leur émotion très belle, obscure, en quelque sorte cosmique :

*J'entends les coursiers de l'ombre aux longues crinières secouées.  
. . . . .  
Tiens tes yeux mi-clos, ma bien-aimée, ton cœur  
Bat sur mon cœur, et tes cheveux tombent sur ma poitrine,  
Noyant l'heure solitaire de l'amour dans leur ombre tranquille,  
Et cachant leurs crinières secouées et leurs pieds tumultueux.*

Dans *Le Bonnet et les Sonnettes*, il y a certes quelque chose de passionné et d'humain. Mais quel rêve insaisissable ! Et le mot « rouge », dans ce poème, ne ressemble-t-il pas aux lèvres d'un pierrot ?

*Le bouffon se promenait au jardin :  
Le jardin reposait dans l'immobilité ;  
Il dit à son âme de monter,  
Et de s'asseoir au bord de sa fenêtre.*

*Elle montait, vêtue d'un habit bleu étroit,  
Quand des biboux se mirent à crier :  
Elle avait appris la sagesse des paroles,  
En pensant à un pas calme et léger.*

*Mais la jeune reine ne voulait rien entendre ;  
Elle se levait dans sa pâle robe de nuit ;  
Elle ferma la lourde croisée  
Et fit tomber le loquet.*

*Il dit à son cœur d'aller vers elle,  
Quand les biboux s'arrêtèrent de crier ;  
Dans un habit rouge et frémissant  
Son cœur chanta devant la porte.*

*Il avait appris la douceur des paroles, en rêvant  
À l'ondulation des chevelures fleuries ;  
Mais la reine prit son éventail sur la table  
Et le fit ondoyer, dans l'air.*

*« J'ai bonnet et sonnettes », réfléchit-il,  
« Je veux les lui donner, et puis mourir. »  
Et lorsque parut l'aube blanche,  
Il les laissa sur son chemin.*

*Elle les déposa sur son sein,  
Sous un nuage de sa chevelure,  
Et ses lèvres rouges leur chantèrent un chant d'amour ;  
Quand des étoiles surgirent soudain du ciel.*

*Elle ouvrit sa porte et sa fenêtre,  
Et l'âme et le cœur y pénétrèrent ;  
Vers sa main droite vint le cœur rouge,  
Vers sa main gauche l'âme bleue.*

*Ils poussaient des cris légers de grillons,  
Un babil sage et gentil ;  
Et ses cheveux ressemblaient à une fleur fermée,  
Et le calme de l'amour se couchait à ses pieds.*

Un de nos plus grands poètes contemporains, dont j'avais commenté un poème dans un sens qui n'était pas le sien, me dit un jour : « Votre interprétation est bonne. Je ne donnerais rien pour un poème symbolique qui ne pût être compris d'une demi-douzaine de façons différentes, toutes également satisfaisantes. » Dans les poèmes de Yeats, comme dans ceux de tous les symbolistes de talent, le champ de l'interprétation individuelle est large. « Aedh »

est un nom chrétien irlandais, notre « Hugh » anglais; il signifie aussi « feu » en dialecte Erse. Et « rose » veut dire une foule de choses chez Yeats. Il n'est pas douteux qu'il y ait des nuances bien subtiles dans cette phrase : « Aedh tells of the Rose in his Heart »; mais pourquoi ne pas dire, tout simplement, que le monde est plein de choses laides et discordantes ?

*Toutes choses disgracieuses et brisées, toutes choses  
usées et vieilles,  
Le cri de l'enfant sur la chaussée, les cabots  
d'un chariot pesant,  
La marche lourde du laboureur, faisant jaillir  
la boue hivernale,  
Font injure à votre image que fleurit une rose  
au plus profond de mon cœur.*

*La laideur des choses difformes est un mal  
que je ne peux souffrir ;  
Je brûle de les refaire et de les mettre à part,  
sur un tertre verdoyant,  
Avec la terre, le ciel et l'eau, récréés,  
comme un écrin d'or,  
Pour mes rêves bantés par votre image que fleurit  
une rose au plus profond de mon cœur.*

Le poème qui suit : *Aedh écoute le cri du Jonc*, est symbolique. Mais ne peut-on pas le considérer comme un cri de détresse désespéré ?

*J'erre près du rivage  
De ce lac désolé,  
Où le vent crie dans les joncs,  
Jusqu'à ce que casse l'essieu  
Qui soutient le cercle des étoiles ;  
Jusqu'à ce que des mains jettent dans l'espace*

*Les bannières de l'Est et de l'Ouest,  
Et que la ceinture de la lumière soit dénouée ;  
Tu ne reposeras pas ta poitrine  
Sur le sein de ta bien-aimée qui sommeille.*

Ecoutez cet autre cri de détresse dans : *Hanraban fait des reproches au Courlis.*

*O Courlis, ne crie plus dans les airs,  
Ou que les eaux seules l'entendent, à l'Ouest !  
Car tes cris évoquent à ma pensée  
Des yeux troublés de passion et de long cheveux lourds  
Secoués jadis sur ma poitrine :  
Il y a assez de calamités dans le cri du vent !*

Notez l'effet produit par ces derniers mots : « There is enough evil in the crying of wind. » En anglais, au point de vue du rythme, ce vers est très prosaïque. Il semble que le parleur soit tellement étreint par la tristesse, qu'il ne puisse balbutier que quelques phrases élémentaires ; c'est là un artifice dont Yeats se sert en maître.

Dans ces poèmes symboliques entrelacés d'amour, la passion ne provoque ni extase ni battements de cœur violents. Comme nous sommes loin des amours rouges de Synge, dans sa pièce : *The Playboy of the Western World*, de ce rut des amants « s'unissant dans une brèche ensoleillée, les pieds inondés de fleurs », si naturel chez Synge et chez Verhaeren ! Yeats chante l'amour nostalgique : « Le corps blanc qui reposait à mes côtés ; » ou bien il chante l'amour qui languit, ou bien encore l'amour plongé dans l'humilité plaintive d'une rêveuse contemplation :

*Si je possédais les nuages du ciel  
Brodés d'or et d'argent lumineux,  
Les nuages azurés, blafards ou ténébreux,  
De la lumière, du crépuscule et de la nuit,*

*Sous tes pieds, je déploierais les nuages.  
Mais je suis pauvre, et je n'ai que mes rêves ;  
J'ai déployé mes rêves sous tes pieds :  
Marche doucement, car tu marches sur mes rêves !*

Des rêves ! Pourquoi critiquer des rêves ? L'on dira ça et là :  
« Ce rêve est si obscur que je n'aperçois vraiment que son obscurité. » Mais le poète répondra : « C'est un rêve, je l'ai rêvé ainsi ! »

Yeats est « l'homme qui rêva du pays des fées ». Ce serait perdre son temps que de vouloir expliquer un poète aussi fuyant ; il vaut mieux oublier le rêveur et rêver son rêve avec lui. Rêvons donc *l'Homme qui rêva du Pays des Fées* :

*Il se tenait dans une foule, à Dramabair,  
Son cœur tout entier était attaché à une robe de soie,  
Il avait connu enfin quelque douceur  
Avant que la terre ne s'occupât de son sommeil.  
Mais comme un homme versait ses poissons en tas,  
Ils parurent lever leurs petites têtes d'argent  
Et chanter comment le jour  
Répand une pénombre druidique  
Sur une île pâle, verdoyante et bien-aimée,  
Où les hommes s'aiment au bord des mers chargées d'étoiles,  
Et que le temps ne peut briser leurs vœux féeriques  
Sous les toits verts tressés de branches vives :  
Et ce chant le tira de son récent repos.*

*Il errait près des plages de Lisadill,  
L'esprit plein d'inquiétude et de soucis d'argent.  
Il avait enfin connu quelques sages années  
Avant qu'on accumulât la terre sur sa tombe, sous la colline.  
Mais comme il traversait un lieu couvert de boue  
Un ver rouge, avec sa bouche  
Grisâtre et fangeuse, chantait  
Comment quelque part, au Nord, au Sud ou à l'Ouest,  
Demeure une race vive, joyeuse et gentille,*

*Et comment, sous les cieux trois fois bénis,  
Les fruits tombent comme une pluie de lunes  
Eveillant des concerts dans l'ombrage :  
En écoutant ce chant, il cessa d'être sage.*

*Il rêvait près de la source de Scanavin,  
Se raillait-on de lui? A coup sûr,  
Son bâtiment soudain descendait d'une légende,  
Maintenant que le sol profond a pris son corps.  
Mais une maigre traînage poussant près d'un étang  
Fit de nouveau entendre  
Une faible, ah! toute inutile voix,  
Elle chantait comment le vieux silence  
Égaie un peuple solitaire,  
Enguirlandant les fronts avec du frais feuillage.  
Et comment une douce émotion l'enveloppe,  
Quand la rose du jour s'effeuille sur la mer,  
Dissipant toute peine en sa tranquillité :  
Ce récit apaisa son bumeur irritée.*

*Il dormait sous la colline de Lugnagall;  
Certes, il connaissait un repos sans mélange  
Sous cette pente froide entourée de vapeurs  
Maintenant que la terre l'avait pris tout entier.  
Mais les vers qui germaient de ses os  
Racontaient par leur cri profond  
Comment Dieu étend les mains hors du ciel  
Pour protéger cette île avec du miel dans la voix;  
Que nul ne peut souffrir du gros temps ni des vagues,  
Et que pas un danseur couronné  
De feuillage ne peut manquer,  
Jusqu'à ce que Dieu brûle, en un baiser, le monde :  
L'homme n'a pas trouvé le calme dans la tombe.*

*L'Homme qui rêva du Pays des Fées est le poème de Yeats  
qui exprime le mieux l'inquiétude et l'aspiration douloureuse qui*



sont le principe même de sa poésie. « Le Temps, l'Écllosion et le Développement se précipitent », et dans l'agitation sans fin, l'âme est en quête de repos. Mais le sommeil seul procure le calme. C'est pourquoi, chez Yeats, le sommeil est un état idéal, et la vieillesse, qui en est remplie, lorsque les sens sont morts, est une chose digne d'égards. « Quand on est vieux et blanchi, et plein de sommeil, et courbé près du feu... », « on ne trouve de refuge qu'en devenant vieux et plein de sommeil; » « vieux et semblable à une souris ». Yeats est la « branche garnie de sonnettes » que célèbre la légende: « Maintes sonnettes pendaient à la branche verte, lorsqu'un peuple libre gouvernait l'Irlande usée par les flots », cette branche dont le balancement répandait sur tout ce pays « une bonté druidique », « un sommeil plein de tranquillité ». C'est pourquoi le rythme de ses vers, même lorsque le poète traite des sujets violents, est lent et pénétré de langueur. Ce qu'il aperçoit dans le paon, ce n'est pas la gamme de l'arc-en-ciel, mais « sa queue languide ». Il ignore la véhémence; c'est Fergus fuyant le monde pour rêver.

Cette aspiration vers une solitude de rêve résonne comme un refrain obsédant à travers toute son œuvre, mais nulle part aussi merveilleusement que dans : *L'Ile du lac d'Innisfree*.

*Je veux me lever et partir, et m'en aller  
à Innisfree,  
Et là je bâtirai une étroite cabane  
faite d'argile et de brindilles.  
Neuf rangs de fèves j'y veux avoir, et des abeilles  
pour leur miel :  
Et vivre seul dans la clairière bourdonnante.*

*Et je goûterai là quelque paix, car la paix  
se répand goutte à goutte,  
Elle tombe des voiles de l'aube, à l'endroit  
où chante le grillon.*

*La nuit y est toute lueur et le midi  
splendeur de pourpre,  
Et le soir gris est plein d'ailes de linottes.*

*Je veux me lever et partir, car sans cesse,  
nuit et jour,  
J'entends le son profond des flots roulant  
sur le rivage.*

*Que j'aïlle sur la route ou sur  
le pavé gris,  
Je l'entends résonner au centre de mon cœur.*

**JETHRO BITHELL.**

**Trad. FRANZ HELLENS.**



## PROPOS DE TABLE

### LE BANQUET DUMONT-WILDEN.

Notre compte-rendu du banquet Dumont-Wilden nous a valu un triple démenti ; celui du Président de Brosses qui nie, contre toute vraisemblance, avoir assisté au banquet ; celui de M. Maurice Desombiaux qui certifie — ce qui parait tout à fait vraisemblable — n'avoir jamais acclamé Dumont-Wilden dans les colonnes du *XX<sup>e</sup> Siècle* ; enfin, le démenti de Justine, vous savez, Justine du Marché-aux-Poissons, la belle hôtelière, qui proteste que jamais elle ne nous donna à manger des « Pieds de Cochon » à la Saint-Dodon.

La lettre du Président de Brosses et celle de Justine la Poissonnière sont fort civiles et du meilleur ton ; celle de notre ami, M. Desombiaux, seule nous somme de déclarer que nous avons menti.

C'est entendu : M. Desombiaux n'a jamais fait l'éloge de son ami Dumont au *XX<sup>e</sup> siècle* ; nous le proclamons et le proclamerons à toute occasion.

Sur quoi nous serrons cordialement la main à Maurice Desombiaux, notre ami à tous.

—o—

On annonce la publication prochaine d'une « Collection de Romans Triptyques ».

Illustrés par les plus grands artistes de demain, ils offrent une disposition typographique originale qui sera appréciée par nos jeunes écrivains : Chaque page est divisée en trois colonnes, consacrées, la première, au texte du chef-d'œuvre, la seconde, aux sources et emprunts de l'auteur, la troisième enfin aux emprunts et aux sources omis dans la colonne précédente et que découvriraient les lecteurs avertis.

—o—

## LA FANFARE DES VRAIS AMIS DE LA LITTÉRATURE

organise, en l'honneur de M. Maurice Maeterlinck, lauréat du Prix Nobel, un grand concert patriotique dont nous sommes heureux d'offrir le programme à nos lecteurs :

Ouverture de <i>St j'étais Le Roy</i> . . . . .	LA FANFARE
Grand air de B. Ray Nyst, chanté par . . . . .	M. LARCIER
<i>La Dame Blanche</i> , fantaisie pour xylophone . . . . .	M. F. SEVERIN
a) <i>Romance à l'Etoile</i> . . . . .	} M. ALB. GIRAUD
b) <i>Giraudflé-Giraudfla</i> . . . . .	
<i>Le Fils de Madame Angenot</i> . . . . .	LA FANFARE
<i>Paillasse</i> , air chanté par.. . . . .	M. EDM. PICARD
<i>Le Fils du Régiment</i> , solo pour canon . . . . .	M. PAUL ANDRÉ
<i>La Mascotte</i> , fantaisie . . . . .	M. SYLVAIN BONNARIAGE
<i>Les Moustiquaires au Couvent</i> , trio chanté par . . . . .	MM. SOUGUENET, GARNIER et DUMONT-WILDEN
<i>Iwan l'ex-Terrible</i> , air chanté par . . . . .	M. IWAN GILKIN
<i>Joli Gilles</i> , solo pour sucre d'orge . . . . .	M. VALÈRE GILLE
<i>Kknopffjes et Snobjes</i> , pas de ballet dansé par . . . . .	M <sup>lre</sup> M. BIERRÉ
<i>Les Cent Vierges</i> , fantaisie pour piano . . . . .	M <sup>lre</sup> M. VANDE WIELE
<i>Les Barbiers de cette Ville</i> , duo chanté par . . . . .	MM. DESOMBAUX et RENCY
<i>Le Médecin malgré lui</i> , monologue . . . . .	M. LOUIS DELATRE

—o—

### VIENT DE PARAÎTRE :

*Le Crime de Sylvestre Bonnariage,*

par Jean Marc Bernard et Vurgey.

—o—

### Promotion dans l'Ordre de la Croix de Bois :

Officier : Charles De Coster.

Chevalier : Charles Van Lerberghe.

—o—

Nous publierons prochainement *l'Andréade*, poème épique d'Albert Mockel et les *Variations sur Uccle*, ode de Stuart Merrill.





## THRÈNE COLLECTIF

A UN MORTICOLYRIQUE.

Ce cimetière immense abrite mes clients.  
Ne les dérange pas : Ils sont bien là, Passant.  
Pourtant, si, par hasard, tu cherchais à les plaindre,  
Avale cette drogue et va-t-en les rejoindre :  
Celui-ci qui souffrait d'une rage de dents,  
Je l'ai occis en lui lisant du Paul Adam,  
Celui-là, jeune encor, atteint de pneumonie,  
Je l'ai tué en lui parlant de ton génie,  
Divin Charles Péguy, cher à Dumont-Wilden !  
Ceux-ci qui revenaient des îles Lofoden,  
Je les ai massacrés, sans pitié pour leur femme,  
Il y a quelques jours, en leur servant du Jammes  
Edulcoré pourtant de Braun et de Roidot.  
« — Holà, dit le premier, qui me tendait le dos,  
Ce clystère, plus lénitif que la guimauve,  
M'écœure », et s'écroulant au fond de son alcôve,  
Il expira... Son fils, dédaigneux du péril,  
Je l'ai tué en lui montrant Stuart Merrill,  
Père des chevaliers et des princesses blondes,  
Pilotant au *Hulskamp* la Reine Rosemonde  
Qui sans broncher siffla douze whisky-sodas...  
Celui-là qui jadis s'amena de Bréda  
Et vint me consulter pour d'anciennes migraines,  
Je l'ai tué comme la Princesse Maleine,  
En l'étouffant sous les œuvres de Lemonnier...  
Quant aux mille autres morts qui gisent à tes pieds,  
Passant, ils ont péri de façon imprévue  
En dégustant mes vers épars dans les Revues.

THANATOS.

## VIENNENT DE PARAÎTRE

---

**FERDINAND BOUCHÉ.** — *Chrysalides* (contes), Éditions du Masque. Fr. 3.50

**JEAN DOMINIQUE.** — *Les Enfants et les Livres* (conférence), Éditions du Masque. Fr. 2.00

**FRANZ HELLENS.** — *Massacrions les Innocents*, Éditions du Masque. Fr. 2.00

**HUBERT STIERNET.** — *Haute Plaine*, Bruxelles, Association des Écrivains belges. Fr. 3.50

**ÉMILE VERHAEREN.** — *Les Plaines* (toute la Flandre), Bruxelles, E. Deman. Fr. 5.00

**CAMILLE LEMONNIER.** — *La Chanson du Carillon*, Paris, P. Laffitte et C<sup>ie</sup>. Fr. 3.50

**JETHRO BITHELL.** — *Contemporary Belgian Poetry*, Londres, The Walter Scott Publishing C<sup>ie</sup>. Fr. 1.25

**GRÉGOIRE LE ROY.** — *La Couronne des Soirs*, Éditions du Masque. Fr. 3.00

---

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

---

## Sommaire du N° 2 :

ALBERT GIRAUD	<i>La Naissance de Vénus</i>	41
JOS. VANDERVELDEN	<i>Les Egarés dans la Lumière</i>	43
EDOUARD DE TALLENAY	<i>Ecrit sur un Arbre</i>	68
JETHRO BITHELL Trad. FRANZ HELLENS	} <i>W. B. Yeats (suite)</i>	69
LE MASQUE		
PETITE ANTHOLOGIE	<i>Thrène Collectif</i>	80

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE

L. RION.

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393.

Série II

N° 3

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912



# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

Le Masque a publié des pages inédites de

Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre,  
Francis de Miomandre, Henri de Regnier, Jean Dominique,  
Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden,  
Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite  
Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier,  
Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Stuart Merrill, Prosper  
Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van  
Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.

---

La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :  
20 Francs.







## PIERRE QUILLARD

En parlant de Pierre Quillard, qui vient de mourir à l'âge de quarante-sept ans, usé par trop de travail, brisé par trop de lutttes, consumé par trop d'émotions, il est impossible de distinguer bien nettement entre le poète et l'homme d'action. L'un ne s'opposait pas en lui à l'autre. L'homme tentait de réaliser un peu de la beauté que le poète avait rêvée. Pierre Quillard agissait parce qu'il avait chanté : et il chantait parce qu'il avait agi. Il ressemblait ainsi aux plus grands poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, à Lamartine, Byron, Slowacki, Shelley, Hugo, Morris, Whitman qui non seulement embrasèrent l'imagination de leurs contemporains par leur lyrisme, mais enflammèrent leur courage par leur exemple.

Il faut se méfier des habitants de la tour d'ivoire, de ceux qui voudraient réduire l'art à une simple question de forme et qui ne savent pas que sans l'amour leurs paroles ne peuvent être, selon la forte expression de l'Évangéliste, qu'un vain bruit de cymbales. Un vrai poète qui sent passionnément fonctionner son cerveau, battre son cœur, jouer ses muscles, peut-il voir autour de lui, sans



qu'un délire de rage et de révolte le secoue tout entier, se dérouler les drames de la misère, les complots de l'injustice, les horreurs de la guerre ? Ceux qui tirent leurs rideaux sur le spectacle de la place publique ne sont que des dilettantes qui, s'étant assoupis dans l'indifférence, sont destinés à mourir dans l'oubli.

Certes, personne ici ne préconise l'art social, qui est une grande erreur. Si le poète ne peut s'empêcher, dans la vie ordinaire, de prendre part, avec plus de passion qu'un autre, aux affaires de son temps et de sa patrie, il doit, au moment sacré de l'inspiration, s'élever au-dessus des pays et des époques. Il est le servant de l'éternelle Minerve, et même lorsqu'il se restreint à écrire de petites chansons qui feront rêver les hommes de l'avenir, il reste en lui quelque chose de l'antique *vates*. Il ne doit pas condescendre à la foule ; c'est à la foule de monter vers lui. Et elle montera, les mains pleines de lauriers et de palmes, à l'appel de la voix mystérieuse. L'amour aura accompli le miracle de cette communion. Les frères ennemis se réconcilieront, comme si des cieux ouverts ils avaient entendu les cohortes célestes de nouveau chanter : *In terra pax hominibus bonae voluntatis*.

L'œuvre lyrique de Pierre Quillard fut le prélude de son apostolat social. Cet œuvre est le trésor mystique d'une âme se préparant aux luttes qu'elle ne peut prévoir par une féconde méditation sur les sujets de l'inquiétude humaine. De cette méditation le poète sortit magnifié et purifié. Il avait rejeté le joug de toutes les religions et s'était affranchi de la croyance en Dieu. Mais il savait que cet affranchissement lui créait de nouveaux devoirs, plus impérieux que les anciens. L'acceptation fatale de la vie telle qu'elle est entraîne pour l'athée, l'agnostique ou le libre-penseur, le désir de la rendre telle qu'elle devrait être, et c'est dans la lutte même contre le mal, le mensonge et la laideur qu'il trouvera sa suffisante récompense. Le croyant, lui, n'ira jamais jusqu'à l'extrémité de la révolte, puisqu'il ne limite pas ses espérances à cette terre, et qu'il voit l'aboutissement de toutes choses dans le royaume harmonieux des cieux.

Pierre Quillard échappa au pessimisme d'un Leconte de Lisle,

qui ne se consola jamais de ne pouvoir plus croire aux dieux. Sa poésie, un peu hermétique, respire la pure passion de l'harmonie et l'énergie grave de celui qui veut en imposer les règles à l'humanité. La splendeur des symboles, la majesté du rythme, la noblesse de l'inspiration apparentent la poésie de Pierre Quillard à celle d'Ephraïm Mikhaël. Mais tandis que Mikhaël, qui devait mourir au seuil de la vie, ne songe qu'à désastres et défaites, Quillard chante la victoire et le triomphe. Certes, une sorte de mélancolie sereine émane de beaucoup de ses poèmes, mais c'est la mélancolie de l'homme qui mesure d'avance son immense effort et le peu de résultat qu'il en attend. N'importe, le poète ne permettra ni à son cœur, ni à sa main de faiblir, et ayant contemplé la face du Sphinx, il descendra parmi les hommes.

Dernier venu d'une race immémoriale de paysans briards, bourguignons et champenois — il écrivait ceci avec fierté, le jour même de sa mort, dans une lettre destinée à être lue à Montigny-sur-Loing, avant une conférence de Sébastien Faure — Pierre Quillard avait gardé l'idéalisme forcené de la grande nation qui se vantait jadis d'accomplir par ses armes les gestes de Dieu et qui, depuis la Révolution, a tant souffert et saigné pour l'idéal sacré de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Donc, malgré les railleries des sceptiques, Pierre Quillard se jeta, corps et âme, dans toutes les affaires de ce temps où la justice fut en cause. Je n'indiquerai que très sommairement les épisodes de la vie politique de Quillard. Et encore je m'excuse de me servir de ce terme « vie politique » où l'on sous-entend ordinairement de lâches concessions à la foule, des combinaisons louches et des pactes honteux, l'abandon des principes et la poursuite des avantages personnels. Pierre Quillard, de l'aveu de ses plus acharnés adversaires, n'a retiré de ses nombreuses campagnes en faveur du droit et de la justice que l'intime satisfaction d'avoir accompli son devoir. Il refusa toute autre compensation. Lorsque ses amis l'exhortaient, au nom même de ses principes, à poser sa candidature à la députation, il se contentait de refuser sans donner de ce refus la moindre raison. Or cette raison, nous la devinions.

Il ne voulait pas qu'on pût jamais l'accuser d'ambition personnelle ; pour des entreprises qu'il considérait comme sacrées, il désirait garder les mains nettes et l'âme pure ; enfin, lui qui sacrifia aux autres jusqu'à sa santé, il refusait, avec une noblesse entêtée, de rien devoir à qui que ce fût.

Résumons maintenant sa vie pour ceux qui ne la connaissent pas.

Pierre Quillard fit ses études au lycée Condorcet en compagnie d'Ephraïm Mikhaël, André Fontainas, René Ghil, Georges Vanor et le signataire de cet article. Puis il entra à l'école des Chartes où il fit la connaissance de A.-Ferdinand Herold, Marcel Collière et Bernard Lazare. Avec ses camarades il ne tarda pas à fréquenter chez Stéphane Mallarmé et Leconte de Lisle. Ils frayaient avec Villiers de l'Isle-Adam dans les cafés de Montmartre. Vers 1887, Pierre Quillard fonda la *Pléiade* avec l'aide et la collaboration d'Ephraïm Mikhaël, Grégoire Le Roy, René Ghil, Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, Paul Roux, qui devint plus tard Saint Pol Roux le Magnifique, etc. La *Pléiade* ne dura que l'espace de cinq numéros, mais eut la gloire de publier la première œuvre de Maeterlinck, *le Massacre des Innocents*. La plupart des collaborateurs de la *Pléiade* écrivaient aussi dans la *Basoche* de Bruxelles.

L'aventure boulangiste éveilla la combativité de Quillard qui, avec Mikhaël, Herold et Collière, se rangea du côté de la défense républicaine. En 1893 il partit pour Constantinople en qualité de professeur de littérature française au collège arménien de Saint Grégoire l'Illuminateur. De retour en France, vers 1896, il fonda le journal *Pro Armenia* où collaboraient, entre autres, Anatole France, Georges Clémenceau, Denys Cochin et Francis de Pressensé. Il prit une part des plus actives à l'affaire Dreyfus, luttant sans répit, écrivant et discourant sans trêve, risquant même sa vie, notamment à Toulouse et à Avignon où l'on tenta de l'assassiner avec son admirable compagnon d'armes Pressensé. Il ne consentit à se retirer de la mêlée que lorsque ses forces l'eurent complètement abandonné. Grâce aux soins empressés de sa femme et de ses amis, il recouvra la santé au bout de deux ans de retraite

et revint à Paris. Il devint le secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme, assumant, avec l'appui d'A.-Ferdinand Herold, Marcel Collière et Pierre La Chesnais, la direction du journal *L'Européen*, fondé pour défendre les droits de la Finlande, contribua à organiser divers congrès arméniens, conféra sur les atrocités du Congo, seconda la révolution russe en centralisant les souscriptions françaises qui affluèrent après le massacre de Saint-Petersbourg, courut la France pour y répandre les principes de la Ligue des Droits de l'Homme. J'oublie certainement beaucoup d'autres entreprises où il dépensa ses dernières forces.

Dans cette revue où nous nous abstenons de traiter de questions politiques ou religieuses, nous ne demandons à personne d'approuver en quoi que ce soit les idées défendues par Pierre Quillard. Mais il nous semble qu'il est impossible de ne pas rendre un généreux hommage au caractère d'un tel homme. Lui-même n'avait rien du sectaire, ne s'indignait pas des opinions contraires aux siennes et n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait louer en toute conscience la bonne foi d'un adversaire. Aussi n'est-il pas pleuré seulement par ses partisans, et c'est en toute sincérité que M. Henri de Bruchard a pu télégraphier au *Mercur de France* : « J'apprends la mort de Pierre Quillard. Je ne l'avais pas oublié. Si nous différions totalement d'idées, je lui gardais toute ma sympathie. Je le regrette beaucoup ».

Dans la vie privée, Pierre Quillard était le plus franc, le plus simple, le plus enjoué des hommes. Le connaître, c'était l'aimer. Là où on aurait pu s'attendre à rencontrer un doctrinaire un peu sec et rébarbatif, on trouvait un être séduisant par l'élégance aisée de sa conversation et par la spontanéité presque enfantine de ses émotions. C'était un caractère primesautier et rieur. Nul n'était plus heureux de réunir autour de sa table de vieux amis et de leur offrir quelque plat dont il avait emporté d'Orient la recette et quelques flacons de vin de la bonne vendange. Il adorait toutes les douces choses d'ici-bas, depuis la lecture de ses chers classiques grecs et latins jusqu'à la reposante partie de pêche au bord du canal du Loing. Et c'est cet homme, si merveilleusement adapté



à jouir harmonieusement de la vie, qui a tout sacrifié, depuis ses plus légitimes plaisirs jusqu'à ses précieux loisirs d'écrivain, à l'appel de la souffrance humaine !

Si l'on s'était étonné de son attitude, il eût expliqué qu'il ne pouvait pas plus tolérer une injustice dans le monde qu'une faute dans un poème, et si l'on avait traité de chimériques ses idées, il eût répondu que le seul fait de rêver un meilleur avenir est une preuve suffisante de la possibilité d'y atteindre.

Puis il se serait remis, souriant malgré sa lassitude, à la tâche qu'il s'était imposée.

STUART MERRILL.



## POÈMES

### I

*Vous que n'a point formé le limon de la terre,  
O mes longues ailes légères,  
O mon âme qui vole ou dort  
Et parfois danse, et puis encor  
Sanglote comme un grelot d'or !*

*Vous, faite d'espace azuré  
Où pleuvent d'immortelles roses,  
Souffrance, patrie enchantée  
Dont chaque fleur, nouvelle éclore,  
Parfume au loin l'immensité !*

*Oiseau d'orage du Passé,  
Souffle des grandes mers sauvages !  
Silence, miel de la pensée !*

*Que vos beaux vols effarouchés  
Croisent leurs ombres sur la plage  
Où mes pieds à peine ont laissé  
Leur empreinte vive et fanée...  
Et que vous emporte l'orage !*

II

*Tu l'es abattu sur mon cœur,  
Et je l'ai retenu contre mon cœur,  
Et je l'ai lié avec mes lèvres,  
Et je l'ai lavé avec des larmes  
Et je l'ai couché le long de mon âme !...*

*Mon amour ! tu l'es abattu, tu es tombé,  
Mais je l'ai pris et je l'ai caressé,  
Et je l'ai relevé avec mes bras, avec mes lèvres,  
Et je l'ai porté ici sur mon Rêve  
Qui est un mont sauvage, âpre et fané,  
Et j'ai prié, prié, prié !*

*Tu m'entends, mon Amour ! Ab ! tu m'écoutes,  
Et moi, je prie avec mon sang, goutte à goutte,  
Avec le torrent de mes yeux,  
Avec mes deux légères mains,  
Avec mon impatience comme un chemin  
Qui déroule des lieues, des lieues !...*

*Ouvre ta paupière, ouvre ta paupière !...  
Et par des faisceaux de lumière  
Et par une averse de larmes  
Et par un flot de pureté  
Répands-toi en moi, ô Sérénité !*

*O Visage, ô Amour pâle et blessé,  
La nuit vient déjà, nuit bleue, nuit trop claire !  
Elle a touché tes lèvres violettes,  
Tes lèvres mortes, tes lèvres toujours muettes...  
— Ah ! plus rien n'entend la prière  
Qui monte avec mon souffle et coule avec mon sang,  
Et, du haut de ce mont âpre et fané, quel vent  
Nous roulera dans ses abîmes maintenant ?...*

**Jean DOMINIQUE.**



## Une Verrerie à Murano

Au peintre DANIEL RÉAL.

La mer est d'une transparence si calme que la brise, venue des lagunes, marque à peine sur elle ; l'horizon, la côte, le ciel et les flots se fondent en un seul mirage. Tandis que nous nous éloignons des Fondamente nuove, Murano, l'île du feu, apparaît au loin.

Nous savons que c'est là, devant d'ardents foyers, que se joue la féerie du verre.

Des hommes au visage et aux mains brûlés plongent dans le cristal en fusion de longs tubes de métal ; et les merveilles marines, algues, anémones, buccins et les conques nacrées que les pêcheurs de l'Adriatique ramènent avec leurs filets du fond des eaux n'offrent pas, dans leur assemblage, autant de diversité que les beaux fruits pourpres, jaillis des fours profonds et qui se suspendent, ainsi que des pommes brûlantes, à la tige extrême de ces roseaux de fer.

D'abord l'apprenti, si svelte en son sarrau de couleur, relève d'un geste adroit, la haute canne creuse ; le maître verrier-la lui saisit des mains, puis, tel qu'un héraut qui va emboucher la trompette et sonner le triomphe, il gonfle les joues et souffle à pleines lèvres à l'orifice. Et, c'est comme si le chant guerrier était entré dans le beau fruit de cristal rouge, l'avait étendu, comme dilaté dans la lumière !

L'artisan est le maître de la forme. Sur cette sorte de sphère primitive, de bulle malléable à laquelle il va donner les contours d'une coupe, d'un vase ou d'une aiguière, c'est lui qui, d'un geste adroit, posera l'ornement, coulera les guirlandes, distribuera les teintes. Nulle matière au monde ne se prête, plus que celle de ce verre glauque, mêlé de poudre d'or, au caprice inspiré d'une flore miraculeuse. La gorge de l'oiseau, la goutte de la perle, l'aile du papillon, la nageoire du poisson argenté ont communiqué leur coloration multiple et changeante à ces fins ouvrages conçus pour le banquet d'on ne sait quels délicats et lointains convives.

Là, du matin au soir, devant le four embrasé qui ne s'éteint jamais, défiant la flamme dévorante, le verrier ne cesse de composer, comme un poète le ferait de ses strophes, un peintre de ses couleurs, quelqu'un de ces beaux et fragiles objets qui nous émerveillent. C'est en vain que son front s'enfièvre, que ses yeux brûlent et que la sueur coule au long des sillons de ses joues ; il poursuit sa tâche délicieuse d'inventer ces formes si charmantes et si grêles que les doigts les plus exquis tiendront pour les emplir de bagues et de colliers, où les lèvres les plus belles se poseront comme pour boire à la mousse de l'asti spumante...

Héroïque verrier, noble artisan, adieu ! Nos poumons sans force ne peuvent pas comme les tiens, supporter l'air embrasé, respirer le souffle brûlant du verre ; nos regards ne peuvent pas, aussi longtemps que tes regards, contempler les fruits pourpres et incandescents que tu cueilles, un à un, au verger en feu...

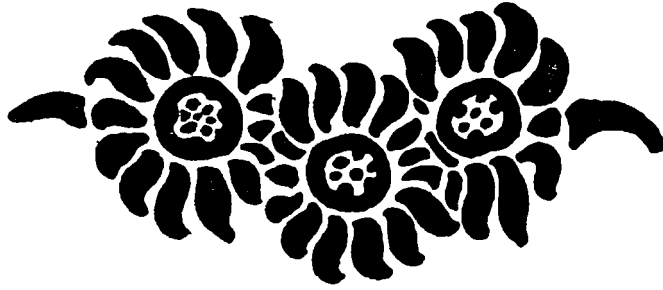
A peine nous sommes-nous éloignés de l'île que le fin clocheton de S. Maria e Donato, les petits quais blancs bordés de piquets verts où sèchent les filets diminuent à nos yeux. Murano

ne vit plus, derrière nous, que par les minces colonnes de fumée qui montent des verreries vers le ciel sans tache. Un peu plus notre gondole touche à San Michele ; la chapelle des camaldules et les cyprès des tombes s'élèvent seuls de cette île qui est un cimetière.

L'on dit que, le lendemain de la Toussaint, un pont de bateaux est jeté, de la ville, jusqu'à cette terre funèbre. Ce jour là, les Vénitiens viennent parer les tombes de fleurs et les orner de ces lanternes colorées telles qu'on en voit dans les cimetières de l'Italie.

C'est par un jour pareil que je voudrais revenir dans les deux îles. Et, ce jour-là, je penserais à vous, ô Desdémone ! Il me semble que, la dernière fois que le More cruel vous offrit un vin frais et parfumé ce n'était pas dans une coupe de cristal de Bohême ; c'était dans l'un de ces verres de Murano que j'ai vus tout à l'heure et où vos lèvres devaient, en s'appuyant, ressembler aux pétales d'une rose ouverte...

EDMOND PILON.



## La Fille de l'Argentier

*Des vitraux où le plomb met ses losanges noirs  
Dans la maison de l'argentier le soir se glisse,  
Et les flambeaux baussent des cires qui fleurissent  
De grappes de clarté l'biver bleu des miroirs.*

*Dans une coupe éclore un essaim de ducats  
Vibre et se mêle à des topazes violentes,  
Et des léopards roux s'exaspèrent et plantent  
Leurs griffes d'or au cœur ajouré des lampas.*

*Et dans le somptueux désordre de la salle,  
Hors du linge à ses pieds tombé comme un duvet,  
La fille du vieil argentier, qui se dévêt,  
Soupèse et fait tinter son collier de rixdales.*

LÉON VÉRANE.





# Les Égarés dans la Lumière

ACTION EN TROIS ACTES

## DEUXIÈME ACTE

*Dans la nuit. Une pièce aux murs crépis à la chaux. Accolé au mur du fond, le lit de bois grossier où repose Kirk. Autour du lit, des rideaux de lin blanc. Celui du chevet est étendu, de façon à cacher le dormeur aux regards de qui entre par la porte basse de droite; l'autre rideau, celui du pied, est ramassé en gerbe contre le mur, de telle sorte que la lumière surgie par la fenêtre de gauche puisse inonder le lit. Des rideaux à tringle, de teinte sombre, masquent cette unique et large fenêtre, et par là même la vue sur la campagne. À l'extrémité du lit, le dos aux tentures, une chaise cannée. Entre cette chaise et la fenêtre, mais à l'arrière plan, et presque invisible, un meuble garni d'objets de toilette. Au chevet, une table de nuit, encombrée de fioles, de potions. Dans la pièce, le long des murs blancs, quelques chaises. Le tout d'une extrême simplicité. À droite, à l'arrière plan, une porte basse; au second plan, le ressaut d'une cheminée. Sur la tablette, la minuscule clarté d'une veilleuse.*

## SCÈNE PREMIÈRE

*Lentement, très lentement, la porte du fond s'entrebaille. S'y glisse, palpitante de désir et d'angoisse, sous l'empire d'une peur atroce et d'un espoir immense, hésitante et décidée, Flamma.*

*Défaillante, elle s'appuie contre le chambranle de la porte. Un moment. Soudain, prise d'une peur folle, elle se redresse, écoute, épie. Tout dort dans la maison. Personne ne l'a entendue. Alors se resaisissant, avec des précautions infinies, elle ferme la porte, s'avance d'un pas. Hors du fourreau qui lui enserre le corps, sa pâle et douce figure auréolée du nimbe de ses cheveux blancs, brille d'une clarté mate.*

*Et, tout à coup, dans cette statue un instant muette sous le flagellement de l'attente, l'affolante idée de l'inutilité de sa souffrance; le battement nerveux des cils, le rejet de la tête, l'extatique relèvement des arcades sourcillaires, le frémissement des narines, le pincement de la bouche, la montée des épaules et, surtout, la terreur des mains crispées sur la gorge blanche, guettant, pour l'étrangler, l'hosannab ou la malédiction qui dans son sein bout, burle, se tord et se lamente.*

*Un pas encore, plus saccadé.*

*Puis la dérive, le sabbat des forces mauvaises : lâchant par tout son corps la vociférante ruée de ses sens insatisfaits, broyant entre ses machoires le râle du blasphème et le cri de l'amour, fermant ses yeux par crainte de rencontrer son regard, elle tourne sur elle-même, comme ballucinée, les bras étendus, prête à s'abattre sur Kirk, à le tuer d'amour ou de haine.*

*Et devant la figure de misérable souffrance étendue, calme et impuissante dans le sommeil réparateur : les yeux ouverts, le recul bagard des sens hébétés.*

*Enfin, violente, l'irruption de la lumière victorieuse, la brusque et fraîche efflorescence des fontaines de l'amour, le*

*débordement d'une pitié sans mesure, surgie de la vision d'une souffrance meilleure que la sienne.*

*Alors, attendrie, les larmes pleins les yeux, les bras pendants, lourds de sa fuyante erreur, elle balbutie :*

**FLAMMA**

**Pardonnez-nous, comme nous pardonnons, Seigneur !**

*(Elle s'adosse au pied du lit, comme si elle voulait attendre le réveil de Kirk. Soudain les yeux de Kirk s'ouvrent. Étonné, comme sous le coup d'une vision, il se dresse péniblement.)*

**KIRK**

... il me semble... je vous ai... connue... Où donc?... Vous êtes bien changée depuis?... Comment vos yeux sont-ils si profonds... si profonds qu'on en gagne le vertige?... Puis... Ah!... attendez!... ne partez pas!...: Je vais vous reconnaître... je vous reconnais de mieux en mieux!...

**FLAMMA**

**Par tout ce que je ne suis plus, Peter!...**

**KIRK**

**Flamma !**

*(Flamma veut s'élaner vers lui pour l'étreindre sur son cœur, mais Kirk ne lui tend pas les bras. Il se laisse doucement choir sur le coude, semble réfléchir profondément, répète :)*

**Flamma...**

**FLAMMA**

**J'aurais dû ne plus revenir?...**

**KIRK**

**Si... Si...**

**FLAMMA**

**Tu ne m'attendais plus?**

**KIRK**

**Je t'ai attendue bien longtemps...**

**FLAMMA**

**Je t'ai fait souffrir, Peter, mais pardonne moi!... Je craignais de venir trop tôt.**

**KIRK**

**Pourquoi?**

**FLAMMA**

**J'avais une faute à expier.**

**KIRK**

**Laquelle?**

**FLAMMA**

**Kirk!**

**KIRK**

**Puisque tu ne m'aimais pas?**

**FLAMMA**

**N'étions-nous pas unis, par les lois divines, indissolublement?**

**KIRK**

**Oui... moi aussi j'ai cru cela... Nous nous sommes trompés.**

**FLAMMA**

**Oh! ne raille pas!... Aie pitié de moi, Peter!...**

KIRK

Je ne raille pas, Flamma. Tu avais raison le jour où tu me disais que ton corps était ta seule religion, l'invincible nécessité de tes sens, ton unique loi. Les mots qui nous engageaient, je les ai crus plus fort que l'élan de la nature. Je les comprenais aussi peu que ta vie. J'ai gaspillé le trésor de ta jeunesse!...

FLAMMA

Ne t'accuses pas, Peter! Ne crains plus de me blesser, ne te rabaises pas, je ne mérite pas cette faiblesse. Mais parle, ne me cache plus rien; impose ta volonté, sois dur, inexorable... Enlève-moi dans le vol de tes aspirations vers Dieu! J'ai tâché de le comprendre en toi; j'ai tenté de m'élever jusqu'à lui par toi! J'ai lutté des années entières en ton souvenir pour m'approcher de Lui! J'ai réduit la clameur de ma vie impérieuse pour comprendre la beauté de la tienne. Pour te retrouver en lui, j'ai rompu les attaches du monde, j'ai conquis le repentir; je suis à toi, pure, par ma vie, par mes souffrances, par mon expiation... J'ai ta foi, enfin, et je me sens digne de toi!...

KIRK

Malheureuse...

FLAMMA

Miséricorde!... Miséricorde!... (*Elle sanglote désespérément.*)  
(*Un moment.*)

(*Elle se redresse, voit Kirk étendu immobile. Prise d'une peur subite, elle appelle :*)

Peter!... Peter!...

KIRK

Encore toi?

FLAMMA

Tu veux que je m'en aille?

**KIRK**

**J'ai soif... soif!... de l'eau!... de l'eau... qui sort de la terre profonde!...**

**FLAMMA** (*cherchant par la chambre.*)

**Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'ai-je fait?... Attends...**

**KIRK**

**J'étouffe!**

**FLAMMA**

**Où en trouver?**

**KIRK**

**Une flèche de lumière! Elle vibre encore, ivre de son vol à travers les ténèbres!... Flamma! voici le jour béni!... Ouvre les fenêtres! Ouvre les écluses du soleil!... La vie m'appelle! La terre agite ses mille bras vers Dieu! Vois, elle surgit de la nuit! Elle dresse le divin banquet de son corps impatient!... Il l'aspire!... Il l'ètreint dans ses bras de lumière! la couvre de son baiser ardent!...**

**FLAMMA**

**Je t'en supplie, mon amour, ma vielle calme toi!... La nuit a été froide...**

**KIRK**

**J'étouffe sous ces draps!... Ouvre!... Ouvre!...**

**FLAMMA**

**La nuit a été froide!... Tu te tuerais!... ta plaie se rouvrirait!**

**KIRK**

**Ce n'est pas d'elle que je meurs!**

FLAMMA

Ecoute-moi!

KIRK

Du soleil!... du soleil!...

*(Il veut se dresser.)*

FLAMMA *(se dressant devant lui.)*

Je saurai te défendre contre toi-même!

KIRK *(subitement calmé.)*

Ah! j'oubliais que tout nous a séparé!... tu ne peux plus comprendre... ton âme s'est fermée, mais d'autres comprennent maintenant!...

FLAMMA

Kirk!

KIRK

Que viens-tu faire ici?... Je suis le mal, tu es le bien... Eteins cette clarté, que je ne te voie plus!... Nous nous mentirons mieux, nous serons heureux comme jadis!...

*(Flamma va vers la cheminée où clignote la tremblante lueur de la veilleuse, l'éteint.)*

FLAMMA

Tandis que j'allumais dans mon âme les lumières éternelles, par la souffrance, Peter, tu les a éteintes dans la tienne, par la joie!...

KIRK

La lumière de ton âme ne suffisait plus à la mienne; j'en serais mort.

**FLAMMA**

Pourtant, je ne connais d'autre clarté que celle que tu m'as apprise!... Je n'ai suivi d'autre voie que celle que tu m'as indiquée!

**KIRK**

Des mots, des mots... J'ignorais tout de la vérité.

**FLAMMA**

Pouvais-je croire que ta vie n'était que mensonge?

**KIRK**

Oui, il l'aurait fallu.

**FLAMMA**

Tu venais de m'en révéler l'inconnue splendeur! Je ne pouvais te haïr...

**KIRK**

Mes yeux se seraient ouverts plus tôt... je t'en aurais plus aimée!...

**FLAMMA**

Je ne pouvais me résoudre à te perdre.

**KIRK**

Et voilà que tu m'as perdu.

**FLAMMA**

Qui donc a pu nous séparer ainsi?

**KIRK**

Nous nous sommes égarés parmi les lumières...



**FLAMMA**

**Pourtant, toutes ont une même source, Peter.**

**KIRK**

**Les hommes n'en connaissent que les reflets divers...**

**FLAMMA**

**Toutes brillent aux cieux.**

**KIRK**

**L'une chasse l'autre.**

**FLAMMA**

**Toutes cherchent Dieu!**

**KIRK**

**Toutes le tuent en notre cœur. Et c'est là l'humaine misère :  
elles sont ennemies depuis l'éternité.**

**FLAMMA**

**Qu'une ère nouvelle commence donc, puisqu'en notre amour  
elles se sont confondues!**

**(Et, soudain, reculée près des rideaux, elle les écarte brusque-  
ment, ouvre les fenêtres. Des flots de lumière et de parfums  
irruent dans la chambre.)**

**KIRK**

**Prends garde!... Tu vas l'évanouir!...**

**FLAMMA**

**Non, non!... Elles sont douces, elles me sourient... Elles  
m'inondent comme des roses... Les voici, toutes les lumières,  
réunies dans la volonté de notre amour...**

**KIRK**

Ah! tu es belle!... belle comme une statue antique surgie des vagues de la lumière!... Pure flamme de vie!... viens près de moi! Maintenant, que la vérité est descendue sur nous, tu comprendras tout!... Oh! donne-moi tes mains... tes mains, lumineuses comme tout ton être, des roses de la lumière!...

**FLAMMA** (*s'avançant près du lit.*)

Je te les donne, Peter, comme mon cœur.

**KIRK**

Cette heure est la première de notre jeunesse; elle vient d'éclorre, merveilleuse!

**FLAMMA**

Puisse-t-elle se dresser comme une cathédrale de gloire dans la splendeur du jour!

**KIRK**

C'est ainsi que j'avais espéré te revoir, extatique et illuminée de clartés inconnues... Ah! tes yeux sont brillants comme s'il y flambait des brassées de torches!... Ils n'ont point vieilli, tes beaux yeux noirs!

**FLAMMA**

Ils n'ont point connu les joies de la terre, ils sont pleins de ton image.

**KIRK**

Tu as beaucoup souffert, Flamma ?

**FLAMMA**

Épargne-moi l'aveu de mes faiblesses.

KIRK

La douleur qui t'a conduite auprès de moi fut bonne : dis lui un dernier adieu.

FLAMMA

Quand nous fûmes unis, je ne t'aimais pas : la griserie de l'inconnu m'avait égarée. Je te quittai, et je vis la beauté de ta vie. Dès lors, je tachai à me rapprocher de toi. Avec la conscience croissante de ma faute, surgissait le repentir ; ma raison s'éveillait de mes sens. Un jour, la clarté s'est faite, mes larmes ont jailli, je t'appartenais tout entière...

KIRK

C'est ainsi que tu t'es révélée à moi, le jour où tu es partie, avec le frémissement d'orgueil de ta chair révoltée. Jusqu'alors tu avais été devant moi comme devant un aveugle. Tu disparus, mes yeux se désillèrent, et je connus l'angoisse. A ta recherche, le monde se dévoila devant moi ; je connus l'hypocrisie des gestes, la vanité des paroles, la tristesse des plaisirs, la déception que portent en soi les espérances : tu m'avais quitté...

FLAMMA

Je savais tout, Peter ; déjà j'étais sur le chemin du retour, mais encore indigne de toi.

KIRK

Pourquoi n'es-tu pas venue sans différer ? Pourquoi n'as-tu pas vaincu un scrupuleux orgueil ?... Pouvais-tu douter de mon pardon ?

FLAMMA

C'est ce que je redoutais de ta générosité.

KIRK

Nous aurions moins souffert...

**FLAMMA**

**Nous n'en aurions pas été plus heureux...**

**KIRK**

**Le bonheur l'aurait suivi peut-être alors, comme il l'a suivi aujourd'hui; et qui sait, s'il n'eût été plus beau, beaucoup plus beau?**

**FLAMMA**

**Ne l'abuse point, Peter! Le mensonge qui aurait réuni nos lèvres eut séparé nos âmes à jamais; le trésor de nos vies eut été irrémédiablement perdu...**

**KIRK**

**Sans doute, sans doute, tout cela est vrai... Et pourtant, qui nous dit que notre bonheur n'eût pas été meilleur?... Ah! nous ignorons tout de la vie, Flamma; nous ne savons même pas ce que c'est qu'être heureux!...**

**FLAMMA**

**C'est être sincère, Peter!**

**KIRK**

**Pour soi, c'est possible... mais pour ceux que la vie a unis?**

**FLAMMA**

**Il n'y a point deux vérités.**

**KIRK**

**Il y a plus de bonté dans l'humaine faiblesse, Flamma, et ils sont sages ceux qui s'en souviennent parfois.**

**FLAMMA**

**Mais c'est pour ceux-là qu'il est écrit : « Qui veut sauver sa vie la perdra. »**

**KIRK**

**Flamma!... crois-tu en ces paroles?**

**FLAMMA**

**Je ne puis en douter.**

**KIRK**

**Tu y crois donc... sincèrement?**

**FLAMMA**

**J'en suis convaincue.**

**KIRK**

**Mais... as-tu seulement soupçonné l'effrayante portée de tes paroles?**

**FLAMMA**

**J'en entrevois toute la miséricordieuse rigueur.**

**KIRK**

**Mais... si deux êtres devaient mourir en se séparant?**

**FLAMMA**

**Ils perdraient la mort, et gagneraient la vie.**

**KIRK**

**Mais... si, par impossible, cette nécessité te frappait?**

**FLAMMA**

**S'il fallait recommencer mes souffrances, pour parvenir jusqu'à toi?**

**KIRK**

**Oui.**

**FLAMMA**

**Je les reprendrais avec allégresse.**

**KIRK**

**Tu es troublante, Flamma!... N'as-tu point peur que je te le demande?**

**FLAMMA**

**Pourquoi le craindrais-je? Nos aspirations ne sont-elles pas identiques?... Qui pourrait nous séparer à cette heure?**

**KIRK**

**Eh bien, Flamma, ma Flamma adorée, il faut se séparer!**

**FLAMMA**

**Partir?**

**KIRK**

**Oui, il faut partir.**

**FLAMMA**

**Pourquoi?...**

**KIRK**

**Tu ne voudrais rester!... Quelqu'un s'est dressé entre nous...**

**FLAMMA**

**Qui s'est dressé entre nous?**

**KIRK**

**Le mensonge.**

**FLAMMA**

**Je n'en suis point coupable!**

**KIRK**

**Je n'en suis pas moins innocent!**

**FLAMMA**

**Quel est-il? Quel est-il?...**

**KIRK**

**Dieu!**

**FLAMMA**

**Dieu?... Mais c'est lui m'a conduit vers toi!**

**KIRK**

**Et cependant, il ne nous a pas unis... Que tu le nies ou non, il y a entre nous le silence hypocrite de l'égoïsme séculaire... Nous ne pouvons nous unir encore. Ne dis pas non, je le sens... le dieu qui t'a conduit vers moi n'est qu'une vaine imagination des passions des hommes... Nos vies ne peuvent s'unir en lui!**

**FLAMMA**

**Ne blasphème pas, Peter.**

**KIRK**

**Sois calme, Flamma... Si tu connaissais celui qui nous unira, tu n'en parlerais pas ainsi.**

**FLAMMA**

**Tu le connais donc?... Révèle-le-moi.**

**KIRK**

**Oui, Flamma, je le connais, et je vais te le révéler. Il est pareil à un feu dévorateur....**

**FLAMMA**

**Un nom!... Un nom!...**

**KIRK**

Oui! oui!... Un verbe de feu, pour te nommer comme il le faut, divin bourreau!

**FLAMMA**

Révèle-le! je t'en conjure!...

**KIRK**

Dieu de toute bonté, répondez-moi!... Eclatez en nous!...

**FLAMMA**

Invincible aveu!

**KIRK**

Mystère illuminateur!

**FLAMMA**

Chimère d'une folle espérance!

**KIRK**

Silence de toute justice! Si tu ne me comprends pas, si je ne trouve pas le verbe de feu qui le révèle, c'est qu'il ne peut nous apparaître encore, c'est que tous deux nous sommes couverts de souillures et d'ignorances que nos yeux ne découvrent pas, parce qu'elles nous aveuglent!...

**FLAMMA**

Kirk!

**KIRK**

Ne tente pas de m'en dissuader. Va-t-en!... et reviens quand tu l'auras découvert!

**FLAMMA**

Mais je mourrai loin de toi!



**KIRK**

**Tu gagneras la vie! Pourquoi te confierais-tu à celui qui marche dans les ténèbres? Va! écoute-moi, sois sage! N'ajoute pas au poids de mes fautes le fardeau de tes remords!... Va!**

**FLAMMA**

**Laisse-moi quelques moments encore!**

**KIRK**

**Dieu te garde des moments de trouble qui doivent purifier ma volonté et te conduire à moi! Va, sauve-toi de moi; je sens venir l'heure des ténèbres!**

**FLAMMA**

**Pauvre Peter, tu délires!**

**KIRK**

**Dieu va passer, te dis-je... Sauve-toi, ne sois point cruelle...**

**FLAMMA**

**J'ai tout fait pour te retrouver!**

**KIRK**

**Tu ne m'as point perdu... Pars!**

**FLAMMA**

**Quand te retrouverai-je?**

**KIRK**

**Je ne sais... Pars!...**

**FLAMMA**

**Dis au moins une parole d'espérance!**

**KIRK**

**Pars!**

**FLAMMA**

**Te reverrai-je jamais?**

**KIRK**

**Tu peux tout mériter.**

**FLAMMA**

**N'ai-je donc rien souffert?**

**KIRK**

**Sois sincère !... Sois sincère !...**

**FLAMMA**

**Je ne puis ! Je ne puis ! Je t'aime trop !**

**KIRK**

**Je t'en conjure, ne brise pas le dernier lien de nos cœurs !**

**FLAMMA**

**Alors... soit... adieu !... Kirk !**

**KIRK**

**Et peut-être...**

**FLAMMA**

**Ne me retiens pas, adieu !...**

**KIRK**

**Vaudrait-il mieux que tu restes...**

**FLAMMA**

**Non !... non !... mais c'est toi qui l'a voulu...**

*(Flamma se dirige lentement vers la porte. Kirk la suit des yeux avec une anxiété croissante, se soulève avec effort, essuie la sueur qui lui coule du front. Flamma s'arrête. Kirk tâche en vain à comprimer les battements de son cœur. Flamma s'avance d'un pas, chancelle, ses forces la trahissent ; des sanglots l'étouffent ; elle se retourne, et s'élançe dans les bras de Kirk qui l'étreint sur son cœur, éperdument.)*

**KIRK**

**Flamma !**

**FLAMMA**

**Peter !**

**KIRK**

**Nous nous mentionnons tous deux !**

**FLAMMA**

**Je l'ai retrouvé !**

**KIRK**

**Loin des rêves trompeurs !**

**FLAMMA**

**Pour jamais !**

**KIRK**

**Des baisers !... plus près ! plus près encore !...**

**FLAMMA**

**Guéris, je suis ta chose !**

**KIRK**

**Tu me trouveras tout entier !**

FLAMMA

Ne me tente pas !

KIRK

Flamma !

FLAMMA

Je ne puis t'aimer qu'en Lui !

KIRK

Lui!... Lui!... Il est mort entre nous !

FLAMMA

Laisse-moi! Tu me brises!

KIRK

Ne ferme pas les yeux, ne détourne pas la bouche... Regarde-moi! regarde-moi!...

FLAMMA

Non!

KIRK

...dans les yeux!... dans les yeux!

FLAMMA

Tu es laid comme un damné!

KIRK

Tu as le devoir de m'obéir quand je commande.

FLAMMA

Tu n'as le droit de commander que quand je puis obéir!

KIRK (*soudain très calme, la lâchant.*)

Je t'avais prévenu du danger de cette heure; tu as voulu la connaître, tu n'as pu la subir : comment pourrions-nous vivre ensemble?

FLAMMA

Dieu!

KIRK

Va-t-en! si tu ne veux nous perdre tous deux! (*Un moment.*)  
Émerence... Émerence...

## SCÈNE II

ÉMERENCE (*entrant.*)

Ah! Jésus-Marie!... Qui est entré ici? (*Elle court fermer les fenêtres, aperçoit Flamma.*) Ah! madame, ne pouviez-vous attendre quelques heures?

KIRK (*rôle.*)

Émerence...

ÉMERENCE (*revenant.*)

Dieu! qu'il est pâle!... Louise! Louise! mais viens donc vite!

LOUISE (*entre à peine vêtue.*)

Que se passe-t-il?

ÉMERENCE

Mais c'est qu'il va trépasser!

LOUISE

J'irai chercher le curé.

FLAMMA

Cours-y.

**KIRK**

**Non! non!...**

**FLAMMA**

**Peter!**

**ÉMERENCE**

**Ah! madame, madame!... Qu'avez-vous fait?**

**KIRK**

**Godelieve! Godelieve aimée!**

**ÉMERENCE**

**Oui, oui, elle va venir... Louise est allé la chercher...**

**FLAMMA**

**Émerence!**

**ÉMERENCE**

**Ne craignez rien, madame, elle ne viendra point.**

**FLAMMA**

**Il s'évanouit!**

**ÉMERENCE**

**Il a tout entendu!... (Elle se penche sur Kirk.) Il respire à  
peine...**

SCÈNE III

FLAMMA

Émerence !

ÉMERENCE

Madame ?...

FLAMMA

Je pars ! il le faut !

ÉMERENCE

Cela ne durera plus si longtemps... Dieu sait s'il se réveille encore !

FLAMMA

Mais s'il se réveillait !... Non ! non ! il faut partir ! partir à l'instant ! créer au moins une illusion !

ÉMERENCE

Mais s'il se réveille ?...

FLAMMA

Dites-lui... dites-lui... qu'elle viendra bientôt... que je suis allé la chercher...

ÉMERENCE

On refuse peu de choses à un mourant, ils n'ont plus grand' chose à nous demander...

FLAMMA

C'est vrai... c'est vrai..., mais, s'il mourrait dans l'entre-temps... Si... Qu'ai-je donc résolu ?... Y a-t-il loin d'ici ?

ÉMÉRENCE

Quelques minutes à peine...

FLAMMA

Encore faut-il qu'elle soit là !... Qu'elle soit prête... et puis, par où faut-il aller?

ÉMÉRENCE

On aperçoit la maisonnette d'ici...

FLAMMA

Mais si je m'égarais ?

ÉMÉRENCE

Il n'y a qu'un chemin qui puisse vous y conduire... ; tiens !...  
*(Elle va vers la porte ; Flamma la suit hésitante ; arrivée sur le seuil, elle se retourne, revient précipitamment dans la chambre, regarde attentivement Kirk, hésite, puis s'en va brusquement).*

LA VOIX D'ÉMÉRENCE

Par là ! tout droit devant vous ! C'est au bout de l'allée !...  
*(Un moment)*

LA VOIX DE FLAMMA

Au bout de l'allée ?...

## SCÈNE IV

KIRK

J'ai froid ! J'ai froid !  
*(Il tire à lui les couvertures, grelotte et claque des dents. Un moment. Émerence revient.)*  
J'ai froid !... J'ai froid !... Fermez les fenêtres !



ÉMÉRENCE

Elles sont fermées, monsieur.

KIRK

Alors les couvertures ont glissé, j'ai froid ! mettez les sur les pieds...

ÉMÉRENCE

Mais non monsieur, aucune couverture n'a glissé ; mais vous avez une grosse fièvre...

KIRK

Oui !... oui !... cela passera n'est-ce pas ?

ÉMÉRENCE

Sans doute... sans doute... ce n'est qu'un accès... il faut avoir courage.

KIRK

J'en aurai... mais il fait bien froid tout de même ! (*il grelotte, un moment*) ...je ne vois pas Godelieve ?

ÉMÉRENCE

Elle va venir.

KIRK

Qui est allé la chercher ?

ÉMÉRENCE

Madame.

KIRK

Qui !...

ÉMÉRENCE

Flamma.

KIRK

Flamma !... Tu veux essayer de me tromper !...

ÉMÉRENCE

Pourquoi vous mentirais-je ?

KIRK

Pourquoi?... Pourquoi?... Parce que c'est impossible!... Parce que ce serait... Combien de temps y a-t-il qu'elle est partie ?

ÉMÉRENCE

Pas cinq minutes.

KIRK

Il me semble qu'elle est partie depuis bien plus longtemps!... Pourquoi n'est-elle pas déjà revenue ?

ÉMÉRENCE

N'allez pas vous impatienter maintenant !...

KIRK

Cinq minutes... Elle serait à l'abreuvoir... Cinq minutes... J'allais bien plus vite!... Mais rien ne la presse... Qu'est-ce qui pourrait la retenir?... Quelque chose la retient!

ÉMÉRENCE

Mais je suis sûre qu'elle se dépêche d'arriver, la pauvre femme!

KIRK

Non, non, je le sens, elle s'attarde quelque part! Quelqu'un l'arrête... je le connais... je le connais!...

ÉMÉRENCE

On a beau vouloir, elle ne peut faire l'impossible!

KIRK

Oui, oui, tu l'as dit... elle ne peut l'impossible!... (*Un moment.*) Et pourtant ce serait une indicible joie. Ah! le corps me brûle... J'étouffe sous ces draps... Agir!... Agir!... Consumer en elle le dernier vestige de l'égoïsme séculaire!

ÉMÉRENCE

Prenez garde, couvrez-vous!

KIRK

Laissez-moi! Je veux la soutenir dans le combat!

ÉMÉRENCE

Monsieur!

KIRK

Une jeunesse nouvelle me pénètre!

ÉMÉRENCE

Monsieur... monsieur... je vous en supplie... écoutez-moi!

KIRK

L'esprit m'appelle!

ÉMÉRENCE

Mais vous allez vous tuer!

KIRK

Il me soutient!... il me soulève!... Je ne sens plus le poids de mon corps!...  
(*Il s'agite et retombe*)

ÉMÉRENCE

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... et personne ne revient !... c'est comme si tous attendaient qu'il fut mort !

*(Affolée elle ouvre brusquement les fenêtres et crie :)*

Louise ! Louise !... Madame !... Godelieve ! mais venez donc !

*(Puis mettant la main à la bouche)*

Flamma ! Godelieve ! il va mourir ! il se meurt ! Flamma !

KIRK

Les voyez-vous ?

ÉMÉRENCE

Ah ! enfin !...

KIRK

Dieu de miséricorde ! où celà ?

ÉMÉRENCE

Là... entre les arbres... je crois distinguer... Flamma !

KIRK

Pourquoi ne te répondent-elles pas ?

ÉMÉRENCE

Peut-être ne m'ont-elles point entendue...

KIRK

Sans doute... crie encore... crie... qu'elles viennent aussitôt !

ÉMÉRENCE

Flamma !

KIRK

Encore !... plus fort !...

ÉMERENCE

Flamma ! Godelieve !... mais venez donc !

KIRK

Mais elles ne peuvent l'entendre... Crie donc plus fort !...

ÉMERENCE

Flam... (*sa voix se brise*) ...ah ! je n'en peux plus !...  
(*Kirk s'est levé, il marche en titubant à travers la chambre, s'accroche aux chaises*).

KIRK

Où les as-tu vues ?...

ÉMERENCE

Malheureux ! (*Elle s'élançe sur lui pour le soutenir*) ...vous en mourrez !

KIRK

Où sont-elles ?

ÉMERENCE (*entraînée malgré elle à la fenêtre*)  
Ecoutez-moi monsieur... soyez raisonnable...

KIRK (*à la fenêtre*)

Là !... là !... Godelieve !... Flamma !... oui... elles sont là !...  
vois, elles me saluent !...

ÉMERENCE

Où cela ? Où cela ?...

KIRK

Regarde ! Regarde... des milliers les entourent... des milliers les accompagnent. Regarde... la plaine est un brasier de crépitante clarté !... Oh ! l'éblouissement des millions d'ailes dans la lumière !  
Ecoute... elles s'ébranlent... elles accourent... bruissantes comme des abeilles !...

ÉMERENCE

Je ne vois rien ! Je n'entends rien !...

KIRK

Regarde ! tout se dématérialise sous leurs pas ! les fleurs sont des gerbes de flammes !... les arbres des torches embrasées !... les haies des serpents de feu ! les sons des éclairs de joie ! Regarde ! regarde ! l'univers les escorte ! des torrents de lumière se heurtent, s'entrechoquent, éclatent, au *plain-chant triomphal des esprits*, adorant l'éternel ! Ah ! dans mes bras ! sur mon cœur ! ma Flamma bénie ! je te donnerai des mondes, des centaines de milliers de millions d'étoiles dans l'aspiration de notre amour ! Mais viens ! hâte toi ! tout peut se dissiper à l'instant, tout peut s'évanouir !... Si tu viens, tout reste à jamais ! si tu restes, l'univers va s'échapper de mes bras palpitants !

ÉMERENCE

Quelle agonie... Jésus, Marie, Joseph, assistez-nous à l'heure de la mort ! Jésus, Marie, Joseph...

KIRK

Emerence ! Emerence !

ÉMERENCE (*pleurant.*)

Mon bon monsieur...

KIRK

Comment se fait-il ?... Je ne vois plus rien ! où suis-je ?... qu'ai-je dit ?... Ah ! j'étais aveugle ! j'oubliais, que j'attendais une femme ! une femme, qui ne viendra point, qui ne peut pas venir, parce qu'elle doit être jalouse ! parce qu'elle doit me haïr, ne l'ai-je pas trahie ? J'oubliais tout cela ! Ah ! ah ! ah !... J'étais fou !... fou !...

**ÉMÉRENCE** (*pleurant.*)

**Jésus, Marie, Joseph!** que mon âme expire en vos mains!...  
**Eclairez-nous!... Secourez-nous!... Sauvez-nous!...**

## SCÈNE V

**KIRK**

**Il faut donc rester seul dans la vie!... seul!... N'espérer rien des autres, encore moins de soi-même, car tout n'est que voix de vertige... seul enfin, avec l'aveugle obstination de sa volonté, ne croire en rien... en rien!... pas même en elle!**

## SCÈNE VI

**FLAMMA** (*entre suivie de Godelieve*)

**...Sois absous de toute trahison et de toute faiblesse, ô mon amour, tu m'as révélé l'unique vérité!**

**KIRK**

**Visions d'égarement, évanouissez-vous!**

**FLAMMA**

**Je l'apporte avec reconnaissance le fruit de l'ancienne douleur; car je vois se lever l'aube de la vie nouvelle qui nous unira loin de la chair; à Dieu! sois béni, toi qui m'as sauvée! à Dieu! qui nous unira bientôt!**

**KIRK**

**Seigneur! Seigneur! faites que je puisse croire en la beauté de cette heure!**

FLAMMA

A Dieu ! garde mon souvenir !  
(*Elle va sortir, quand un tintement de clochette se fait entendre.*)

## SCÈNE VII

(*Louise entre, précédant le curé qui s'avance nu-tête, portant entre ses mains couvertes de la chape de soie jaune, le Viatique ; Flamma l'aperçoit, s'avance vers lui, et avec une douceur infinie, lui dit :*)

FLAMMA

Venez, suivez-moi, je connais le chemin, je vous conduirai auprès de lui !

KIRK

A Dieu donc, Flamma !

FLAMMA

A Dieu ! Peter ! à Dieu !...

ÉMERENCE

Que se passe-t-il ici ?  
(*Flamma se tourne vers Émerence, lui ferme doucement la bouche. Elle sort avec le prêtre, souriante, illuminée.*)

GODELIEVE (*s'élançant vers Kirk.*)

Pourquoi s'en va-t-elle ?... Elle fut si bonne pour moi !... Ne pouvons-nous rester unis ?

KIRK (*embrassant fiévreusement Godelieve.*)

Tais-toi !... tais-toi ! mon amour !...  
(*Le soleil inonde la chambre de ses flots d'or.*)

## FIN DU DEUXIÈME ACTE

Jos. VANDERVELDEN.





## PROPOS DE TABLE

Avec une abnégation et un enthousiasme que nous ne pourrions jamais assez louer, le poète Grégoire Le Roy a offert au *Masque* le revenu du Prix Nobel que la province de Brabant vient de lui octroyer.

Grâce à cette subvention aussi magnifique qu'imprévue, le *Masque* s'est rendu acquéreur du « Palais de l'Expansion » et nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'à dater du 1<sup>er</sup> avril prochain nos bureaux seront transférés de la *rue des Béguines* à la *rue des Colonies*.

L'importance du mouvement littéraire belge est mensuellement consacrée par *les Amis de la Littérature*. Les récentes statistiques du savant économiste Gringoire démontrent, en effet, que sur 100 Belges, tant lettrés qu'illettrés, on compte 92 poètes, 6 prosateurs et 2 auteurs dramatiques.

Afin de permettre à tous nos confrères de se rencontrer, de s'entraider et de s'entre-dévorer à l'occasion, le *Masque* se propose d'organiser, dans ses nouveaux locaux, des services spéciaux appropriés aux besoins, ambitions et intrigues des gens de lettres d'aujourd'hui.

Outre les articles les plus courants, tels que rimes, néologismes, injures, décorations, articles de piété pour littérateurs catholiques, vinaigre, fiel, potins, etc., on trouvera dans nos locaux des témoins assermentés pour duels, des matres-chanteurs diplômés et un Ministre des Beaux-Arts automatique qui, moyennant un article publié dans *la Belgique artistique et littéraire*, décernera, au littérateur en mal de gloire, les distinctions honorifiques dont il dispose.

Le *Masque* s'est également assuré la précieuse collaboration de M. Ray Nyst qui a bien voulu prendre la direction des bureaux de la Critique Financière.

Le *Masque* organise un concours dramatique qui sera clôturé le 31 décembre. Dès à présent, M. F.-Ch. Morisseaux en a été proclamé lauréat.

—o—

Les artistes de la rue Verte, mécontents d'être systématiquement exclus des jurys d'exposition, viennent de se syndiquer et de voter un ordre du jour protestant énergiquement contre l'ostracisme ministériel.

(Communiqué.)

—o—

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés que M. M. des Ombiaux n'a jamais fait l'éloge de son ami Louis Dumont-Wilden dans les colonnes du *XX<sup>e</sup> Siècle*.  
(Reçu 55 centimes pour le critique d'art  
de la *Belgique artistique et littéraire*.)

—o—

M. Sylvain Bonmariage vient d'être élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. le général Langlois.

—o—

#### PROMOTION DANS L'ORDRE DE LA « CROIX DE BOIS » :

Commandeur : M. Charles De Coster.

Officier : M. Charles Van Lerberghe.

Chevaliers : MM. Camille Lemonnier et Edmond Picard.

—o—

#### EFFROYABLE MACHINATION CLÉRICALE :

Sous le nom de M. F.-Ch. Morissesux, M. Pol Demade vient de faire représenter, sur la scène du théâtre des Galeries, une pièce en trois actes, intitulée le *Quant à soi* ou la *Première Provisoire*.

—o—

« *Durendal* supprime son rayon d'épiceries et le *Petit Epicier*, après fortune faite, renonce aux épices. »

Voilà ce qu'on dit.

Ne serait-ce pas plutôt que le *Petit Epicier* se repent et que la semonce qu'il reçut, en plein palais, du P. Picard a sorti tous ses effets ?

Ce serait parfait. Il ne faut pas qu'on fasse montre d'esprit en Belgique et nous tenons pour indigne d'un homme sérieux de s'amuser de niaiseries, tels que son *Propos de Table*, *Petites Anthologies* et *Petites Epiceries*. Le prestige du premier peuplet du monde finirait par en souffrir.

*A bon entendeur... salut !*



Nous lisons dans le *XVIII<sup>e</sup> Siècle* :

Notre ami Dumont-Wilden, alias le « père La France », est en pourparlers avec Guillaume II pour la restitution de l'Alsace et de la Lorraine moyennant une légère compensation territoriale qui consisterait dans l'abandon d'une petite propriété personnelle que M. Dumont-Wilden a trouvée dans son patrimoine et qui s'appelle : la Tradition française.



Le *Pourquoi Pas*, dont la verve, l'esprit et la causticité faiblissaient à vue d'œil, passe aux mains de trois auteurs comiques bien connus :

*Raemseckers, Arnold Goffin et Pie X.*

On connaît les délicieux portraits-charges que le premier publie dans la revue *Le Catholique* ; ce sera lui qui, dorénavant, fera les têtes de *Pourquoi Pas*, dont les colonnes seront exclusivement consacrées à des poèmes biblico-lyriques, lyrico-mystiques, liturgico-cosmiques ou pentateuco-génésiques.

Une rubrique spéciale traitera de l'art chrétien, de la poésie chrétienne, du théâtre chrétien et de la pornographie chrétienne.



On annonce la prochaine publication d'une nouvelle revue française :

*Les Marches de l'Est-Est-Sud-Est.*

Nos meilleurs vœux.



M. E. Bacha, historien et G. M. Stevens, géographe, nous communiquent un mémoire où ils démontrent irréfutablement que *La Victoire des Vaincus*, considérée comme un événement contemporain par M. L. Souguenet et Dumont-Wilden, est la suite logique, partielle et regrettable de la Bataille de Novi (1799).

Nous n'y voyons aucun inconvénient.



## VIENNENT DE PARAÎTRE

---

FERDINAND BOUCHÉ. — *Chrysalides* (contes), Éditions du Masque. Fr. 3.50

JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (conférence), Éditions du Masque. Fr. 2.00

FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents*, Éditions du Masque. Fr. 2.00

HUBERT STIERNET. — *Haute Plaine*, Bruxelles, Association des Écrivains belges. Fr. 3.50

ÉMILE VERHAEREN. — *Les Plaines* (toute la Flandre), Bruxelles, E. Deman. Fr. 5.00

CAMILLE LEMONNIER. — *La Chanson du Carillon*, Paris, P. Laffitte et C<sup>ie</sup>. Fr. 3.50

JETHRO BITHELL. — *Contemporary Belgian Poetry*, Londres, The Walter Scott Publishing C<sup>ie</sup>. Fr. 1.25

GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs*, Éditions du Masque. Fr. 3.00

---

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

ÉDITEUR

BRUXELLES

---

## Sommaire du N° 3 :

STUART MERRILL	<i>Pierre Quillard</i>	81
JEAN DOMINIQUE	<i>Poèmes</i>	87
EDMOND PILON	<i>Une Verrerie à Murano</i>	90
LÉON VÉRANE	<i>La Fille de l'Argentier</i>	93
JOS. VANDERVELDEN	<i>Les Egarés dans la Lumière</i>	94
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	126

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
E. FABRY

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393.

Série II

N° 4

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

**Le Masque a publié des pages inédites de**

**Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre,  
Francis de Miomandre, Henri de Regnier, Jean Dominique,  
Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden,  
Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite  
Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier,  
Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Stuart Merrill, Prosper  
Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van  
Lerberghe, Horace Van Offel, Emile Verhaeren.**

---

**La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :  
20 Francs.**









## POÈMES

### Le Beau Royaume

*Mon royaume est plein de tourelles  
D'où s'essaient des carillons  
Et s'essorent des tourterelles  
Vers le soleil et les sillons.*

*Les primevères et les roses,  
Au bord des golpes violets,  
Mêlent leurs corolles écloses  
Dans les parterres étoilés.*

*Par couples enlacés les filles  
Dont le corps est pur comme un fruit  
Se promènent par les charmilles  
Où bleuirá bientôt la nuit.*



*Agenouillés comme des faunes  
Derrière le rideau mouvant  
Des cbèvrefeuilles blancs et jaunes,  
Les garçons guettent le moment*

*De se jeter soudain sur elles  
Pour mordre à baisers pleins et sains  
Leurs bouches qui sont des airelles  
Et les framboises de leurs seins.*

*Ce ne sont que molles paroles  
Et des soupirs et des désirs  
Et le rire enflammé des folles  
Et des fous de tous ces plaisirs.*

*Ailes et parfums dans la brise !  
Le printemps épars sur la mer !  
Le cri de l'oiseau qui se grise  
De chanter la mort de l'hiver !*

*Ab ! n'est-il pas beau, le royaume  
Dont je suis roi quand je le veux ?  
Mais à mon mal il n'est nul baume,  
Et je m'en vais, sans pleurs ni vœux,*

*Vers un pays de sources mortes  
Où se dresse, parmi les bois,  
Le palais désert dont les portes  
Ne s'ouvriront plus à ma voix.*

## L'Amante des Roses

*Elle chantait comme un oiseau dans le jardin  
Dont chaque fleur était la coupe d'une abeille.  
Le soleil mûrissait l'espalier et la treille.  
Elle chantait comme un oiseau dans le matin :*

*Donnez-moi des roses et des roses,  
Toutes les roses des plus beaux mois,  
Afin qu'à leurs corolles écloses  
Je dise mes plus secrets émois.*

*Je n'irai pas en faire l'offrande  
Au roi joli dans son palais d'or ;  
Ab ! non, à moins qu'il ne me les rende  
En ducats sonnants de son trésor.*

*Point n'en aura le galant qui m'aime :  
Va, mendiant, en cueillir ailleurs !  
Celles-ci, je les veux pour moi-même  
Qui suis la sœur humaine des fleurs.*

*Je les emporte, tumulte en tête,  
Dans le silence de ma maison,  
Pour célébrer la secrète fête  
Du désir et de la déraison.*

*O roses de sang, de neige et d'ambre,  
Je vous effeuillerai sur mes seins  
Quand je serai seule dans ma chambre,  
Nue et lasse parmi les coussins.*

*Et sous votre odorante jonchée  
Je me verrai dans les bleus miroirs  
Mourir, et ma volupté cachée  
Sera celle de la fin des soirs.*

*Lorsque, de vos parfums assouvie  
Et de vos irréels amours,  
Je renaîtrai plus tard à la vie,  
Je me parerai de mes atours.*

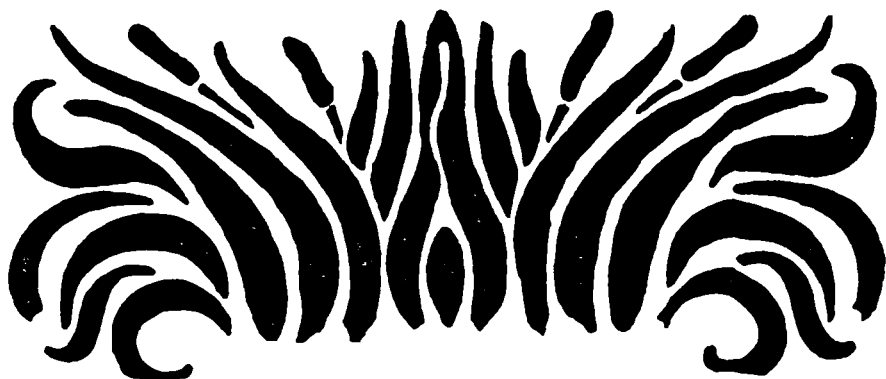
*Puis, les bras pleins de vos gerbes mortes,  
Je redescendrai dans le jardin  
Dont grinceront les anciennes portes,  
Et de la brune jusqu'au matin*

*J'exhalerai ma plainte importune  
Près de la vasque où tinte un jet d'eau,  
Avant de répandre sous la lune  
Mon léger et lumineux fardeau.*

*Donnez-moi des roses et des roses,  
Toutes les roses des plus beaux mois,  
Afin qu'à leurs corolles écloses  
Je dise mes plus secrets émois.*

*Elle chantait comme un oiseau dans le feuillage  
Où la brise plus froide éveillait un frisson.  
Le ciel s'obscurcissait à l'extrême horizon.  
Elle chantait comme un oiseau devant l'orage.*

STUART MERRILL



# NOTES

## sur les Géorgiques Chrétiennes

(CHANTS I ET II)

Comme Cézanne croyant trouver à la fin de sa vie les lois de la peinture, Francis Jammes s'écrie au Chant I des Géorgiques :

*Ma jeunesse ne fut qu'un rondeau gracieux  
De filles que le vent touche et découvre un peu.  
J'entreprends dans mon âge mûr ce grand labeur  
Il est le fruit que donne au bel Eté sa fleur.*

Moins injustes, les jeunes gens n'ont pas attendu le beau chant religieux qu'il élève aujourd'hui à la gloire de sa terre pour témoi-

gner à Jammes une admiration telle que peu de poètes en ont connue. C'est que déjà, dans « ce rondeau gracieux de filles que le vent touche et découvre un peu » et que nous appelons, nous, *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir, Le Deuil des Primevères, Clairières dans le Ciel, Almaïde d'Etremont, Clara d'Ellebeuse et Pomme d'Anis*, Francis Jammes avait déjà commencé de rendre à la poésie française ce domaine non réclamé, perdu qu'on le croyait aux mains de M. Coppée :

*La beauté que Dieu donne aux choses ordinaires.*

De tout temps, il y a eu deux façons de renouveler un art et d'y paraître grand, ou par une expression supérieure de sentiments appartenant déjà à son domaine, ou par l'expression de sentiments neufs non explorés et que le génie de l'artiste annexe désormais à la commune patrie. Francis Jammes aura rempli à la fois l'une et l'autre de ces conditions. Il avait enrichi la poésie française de tout un beau territoire : le souvenir et sa mélancolie s'exerçant non plus à l'occasion de sentiments personnels ou d'un passé extérieur en quelque sorte au poète, mais à propos d'on ne sait quel mystérieux tribut atavique et d'anciennes vies revécues. Il avait retrouvé par miracle l'âme perdue d'anciennes gens, introduit dans la littérature française, lui qui n'avait pas voyagé, plus d'exotisme et de couleur que Bernardin de Saint-Pierre et Leconte de Lisle.

C'était sa première façon d'être grand.

Mais voici qu'à propos de blés, de labours, du soir, de la nuit, dans ce domaine de la poésie depuis qu'il y a des poètes, après Virgile, Chénier, l'abbé Delisle, après Hugo, Francis Jammes ne craint pas de donner ses Géorgiques chrétiennes et de renouveler, par une expression admirable, ce sujet on peut dire galvaudé.

Et c'est sa seconde façon d'être un grand, un des deux plus grands poètes d'aujourd'hui — puisque M. Emile Verhaeren a, depuis quelque temps déjà, abdiqué ses droits en faveur du poète de la *Clarté de vie* et de *Sapbo*.

J'ai dit que, dans l'expression, Jammes était aussi un créateur. Les Géorgiques chrétiennes suffiraient à le prouver non seulement à cause des images d'une tranquille grandeur

*La maison s'endormit. La nuit comme au désert  
Dressa sa tente et mit ce saint peuple à couvert*

*. . . . .  
Un jeune matelot était rentré aux champs :  
A travers ses récits on voyait l'océan.  
Ainsi entre les fûts des forêts de résine  
Continue la couleur de la plaine marine.*

mais parce que, dès longtemps, de mystérieuses transpositions de sensations nous avaient révélé cet autre côté de son génie !

*Un cheval dans la nuit buvait dans quelque seau  
L'eau où brûlait le ciel était « sonore » et nue.*

Ici l'idée de couleur est évoquée par un mot qui rappelle le son et rien n'est plus saisissant et ne peint mieux que cet écho mis là pour un reflet. Ces vers :

*...Le parrain qui possède un troupeau  
Dans le « bruit vert » des prés de la vallée d'Ossau*

attestent plus nettement encore cette mystérieuse et si évocatrice transposition d'un ordre de sensation dans l'autre car ce qui est vert ce n'est pas le bruit mais c'est dans les prés verts que l'on entend des bruits.

\* \* \*

*De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir, Le Deuil des Primevères, Clairières dans le Ciel, nous ravissent par une plus grande abondance d'images, une sensibilité plus proche de notre*



cœur, un abandon tel que nul autre dans toute la poésie française ne nous touche plus profondément. Mais on pensera peut-être aussi que rien dans les œuvres de sa jeunesse plus émouvantes et plus riches n'atteint la largeur et la sobriété de quelques-uns des vers que vient de nous donner le poète et en particulier de ce bref morceau que je copie ici :

*Au loin le ciel solide au sommet du coteau  
Tendait un inflexible et lumineux cordeau.*

*Mais tout était fraîcheur et noirceur à la base  
Où l'eau, d'un cours interrompu, creusait son vase.*

*Une flûte monta la gamme et descendit  
Et remonta. Quelque sonnaille répondit.*

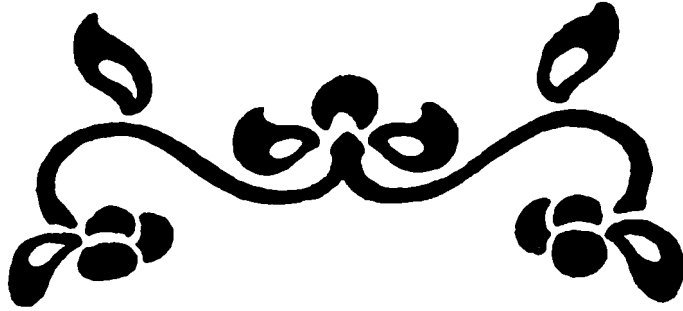
*Puis la sonnaille et sa sœur la flûte se turent  
Il ne resta plus rien que la vision dure :*

*La ligne nettement qui se continuait  
Sous cet azur trop bleu pour qu'il put remuer.*

*Les anges moissonneurs à cette beure du somme  
Etendirent leurs belles ailes sur les hommes.*

. . . . .

GUY LAVAUD.



## POÈMES

*Tu as chanté ce soir  
de très vieilles chansons,  
doux airs de la moisson.  
Tu as chanté ce soir.*

*La pluie sur les carreaux  
martelait de ses doigts  
ta toute infime voix.  
La pluie sur les carreaux*

*Je t'écoutais ravi,  
la tête entre les mains ;  
jusqu'au dernier refrain  
je t'écoutais ravi.*

*Tu as chanté ce soir  
de très vieilles chansons,  
doux airs de la moisson.  
Tu as chanté ce soir.*



*La lune entrait par la fenêtre,  
et tout mon sang et tout mon être  
et tout mon corps avec ardeur  
admira l'astre de splendeur ;*

*admira l'astre qui brillait  
et qui planait et qui versait  
sur les toits gris avec vigueur,  
la pensée même de mon cœur.*

*La lune a caressé mon front,  
que tes bras nus ont effleuré,  
et puis là-bas s'en est allée  
seule avec toi vers l'horizon.*



*Je suis debout devant ma fenêtre  
et je sens l'air  
et la lumière  
qui me caressent et me pénètrent,  
et je suis fier  
d'ardeur première.  
J'entends partout vibrer des ailes*

*qui s'entrecroisent et s'entremêlent  
dans l'azur clair et frêle.  
Mon cœur est gonflé par le sang  
des fleurs, des fruits et du printemps  
qui s'agenouille dans le vent.  
Les cieux sont striés de vermeil,  
ils versent l'or sur le métal  
à plein soleil.*



*Te rappelles-tu ces jours d'ivresse,  
ces journées longues de tendresse  
et puis ces nuits et puis ces heures,  
quand fleuris d'or et de bonheur  
nous nous aimions ?*

*Te rappelles-tu quand tu venais  
m'apporter l'air du matin frais,  
et la lumière de ton visage  
dans la solitude sauvage  
de ma maison ?*

*Te rappelles-tu ? Te rappelles-tu  
ces moindres riens qui ne sont plus,  
qui ne sont plus que larmes vaines,  
que perles noires berçant la peine  
que nous aimons ?*



*Quand nous serons vieux  
tous deux,  
sous l'ombrage  
de l'âge  
nos âmes ridées se regarderont.*

*Tout au fond  
comme de grands yeux profonds  
qui comprennent et qui voient et qui vont  
et qui pleurent  
les heures  
perdues.*

EMILE POLAK.



# CHRISTINA DIVELLY

NOUVELLE IRLANDAISE

C'était dans un de ses abris favoris que Hughie le boîteux s'éveilla très tôt, un beau matin d'été, là où la route d'Ardenoo à Rosscullen court, profonde, entre deux hauts talus couronnés d'ajoncs, vous protégeant contre le vent et la pluie. C'est aussi un endroit aimé des chaudronniers ambulants; ils y viennent, « bons et constants » comme on dit, si bien que l'herbe n'a pas eu le temps de reverdir sur le rond gris et noir laissé par un feu, quand un autre est fait à côté. Mais Hughie ne venait que lorsqu'il avait la place pour lui seul. Il l'avait maintenant. Il respira profondément l'air frais et tiède. Les alouettes chantaient déjà; mais rien d'autre ne semblait éveillé.

Hughie s'assit et regarda autour de lui.

— Le ciel pour toit, se dit-il, les nuages pour rideaux et le soleil qui se lève pour m'éclairer. Qu'est-ce qu'un roi sur son trône voudrait de plus!

Il bailla et se secoua, comme un chien; alors il dit ses prières et rompit son jeûne avec un gros morceau de pain de ménage qu'une vieille femme lui avait donné la veille. C'était bon!

— Allons, se dit-il, occupons-nous de nos affaires. Par la longueur des ombres il me semble qu'il doit être encore tôt. Je serai bien assez à temps à Rosscullen, avant que la foire ne batte son plein. Et c'est une magnifique journée. Gloire à Dieu!

D'abord il se tâta, pour voir si sa flûte était bien là, contre son dos, sous sa veste; et alors il commença à se mettre en marche. Ce n'était pas une chose aussi simple que vous pourriez le penser, car, à partir des genoux jusqu'aux pieds, Hughie n'avait plus « l'usage de soi-même », disait-on, depuis qu'il s'était laissé prendre dans une espèce de machine qu'il essayait de faire marcher, et il y avait des gens qui pensaient qu'il avait bu un coup de trop et que c'était la cause de tout. En tous cas, il était, comme cela, incapable de bouger, sinon avec deux béquilles. C'était dur de se mettre en route avec elles, mais une fois qu'il y était, il pouvait faire assez bien son chemin, quoique lentement.

Il s'en allait, maintenant, réjoui par l'odeur fraîche et bonne des buissons, des haies et des champs autour de lui. De temps en temps, il se mettait à chantonner.

Soudainement, à un coude de la route, il se trouva devant une barrière fermant le chemin qui conduisait à une ferme d'un aspect pauvre et négligé.

— La ferme de Dively! se dit Hughie.

Sa chanson s'arrêta, et tout à coup il eut l'air flasque et rapetissé, comme un bout de linge sans empois. Il pendit à ses béquilles sans bouger, pendant une ou deux minutes, alors :

— Et pourquoi pas ? se dit-il.

Il poussa la barrière et monta le sentier qui conduisait à la maison.

— Une grosse ferme, pour sûr, se dit Hughie. Mais je vous demande un peu de quoi cela a l'air avec le chaume qui pend et l'herbe qui pousse partout comme dans une prairie. Une sacrée figure que cet homme-là fait!

Bien qu'il fût si tôt, on était déjà en mouvement chez Dively. Deux charrettes attendaient à la porte : une remplie d'agneaux gras et l'autre, une charrette à âne, chargée de foin.

— Tout est prêt pour aller à la foire, pensa Hughie.

Et il s'approcha tout contre la maison, là où il pourrait regarder au dessus de la demi-porte sans être aperçu.

Il pouvait voir toute la cuisine. Dan était assis devant le feu, un gros homme, rouge de figure. Il mangeait des œufs au lard avec des renaclements et des claquements de lèvres qui firent venir l'eau à la bouche de Hughie. A côté de lui, sur la table, il y avait une grande jatte de thé, bien sucré, et avec de la crème si épaisse que vous pourriez faire trotter une souris dessus. Dan se remplissait la bouche, puis il prenait une gorgée de thé.

A les regarder, lui et sa femme, vous n'auriez jamais dit qu'ils étaient nourris à la même table. Christina était très maigre et très pâle. Mais le fait est que, bien que la nourriture fût là pour elle, quand Dan en aurait pris tout ce qu'il lui fallait, quel bien cela pouvait-il lui faire? Il y avait toujours quelque chose qui allait de travers. Dan se battait avec son ombre s'il n'avait personne d'autre. Et puis, l'ombre était plus petite que lui et Christina aussi, pâle et l'air effrayé, remarqua Hughie. Et elle était fatiguée ce matin. Elle était restée éveillée toute la nuit à cause de l'enfant qui faisait ses dents, se promenant avec lui autour de la chambre pour l'empêcher de réveiller Dan; et à peine s'était-elle rendormie que Dan l'avait éveillée pour appeler le valet de ferme afin qu'il fût sûr que tout serait prêt pour lui, quand il serait temps d'aller à la foire, puis il s'était retourné sur l'oreiller et avait fait un autre somme. Mais Christina s'était mise à la besogne. Elle était là maintenant, servant Dan, et pas une bouchée de pain n'avait passé ses lèvres.

— Je parie que vous n'avez pas eu l'idée de dire au valet d'attacher les agneaux dans la charrette pour qu'ils ne tombent pas en route! dit Dan d'une voix sévère.

— Si, je l'ai prévenu! répliqua Christina, au lieu de dire à Dan de faire sa besogne lui-même et de ne pas tout lui laisser sur le dos.

Mais elle ne lui faisait jamais ce qu'on appelle « des raisonnements »; peut-être que si elle l'avait fait, il aurait été différent.



— Donnez-moi mes grosses bottes maintenant, et ne me retardez pas avec vos sottises. Je m'étonne que vous n'avez pas eu l'esprit de les mettre près du feu pour qu'elles soient chaudes pour moi, quand vous savez quelle journée longue et fatigante je vais avoir.

Christina ne dit rien; elle aurait pu lui rappeler que la dernière fois qu'il avait été à une foire elle avait mis chauffer ses bottes et il l'avait injuriée disant qu'elles étaient dures comme des planches sur ses pieds.

— Est-ce que vous n'avez pas encore bourré ma pipe?... Ma foi, on dirait que je n'ai rien d'autre à faire qu'à rester là assis à attendre la bouche ouverte, tandis que vous...

— Tenez, voilà! dit Christina. Et elle prit avec les pincettes une braise rouge et la lui tendit pour qu'il allumât sa pipe.

Alors Dan s'en alla en se dandinant vers la porte et aperçut Hughie.

— Eh bien! vous! Qu'est-ce qu'il vous faut?... et à cette heure-ci encore?

— Qu'est-ce qu'il me faudrait, sinon de quoi me coucher et boire un verre! dit Hughie qui n'avait pas envie de faire de vaines politesses à Dan.

— Alors, ce n'est pas ici que vous trouverez cela! dit Dan. Quant à la femme, elle a assez à faire sans servir des béquillards comme vous!

Assez à faire!... C'était une parole bien vraie que Dan disait là. Elle était près du berceau maintenant, apaisant le bébé qui pleurait. Ensuite il faudrait donner à manger à la basse-cour, puis aux veaux, puis faire pendre la marmite pour les cochons; et il y avait là un gros panier de linge à étendre; et puis il ne fallait pas oublier les vaches et la laiterie.

Mais cela prendrait trop de temps de dire tout ce qu'une femme comme Christina doit faire entrer dans une journée de travail.

Dan, naturellement, ne pensait pas un instant à cela. Il dit seulement, se penchant au-dessus de la demi-porte pour prendre son fouet :

— Vous avez de la chance, vous, de rester ici bien à votre aise, tandis que je dois m'en aller travailler comme un esclave pour tâcher de nouer les deux bouts; et je pourrais aussi bien ne pas essayer; on dit qu'on ne vous donne rien du tout pour des agneaux... Mais il faut bien marcher avec le temps...

— C'est-*ÿ* bien vrai? et moi qui les ai tous élevés à la cuiller et qui pensait qu'ils feraient ma fortune...

— Votre fortune? Oui-dà! Et qu'est-ce que ça vous regarde?

— Och! Dan, mon bijou, est-ce que vous n'avez pas dit que j'aurais ce qu'ils vaudraient si je vous laissais avoir l'argent que ma mère m'avait donné — que le paradis soit son lit! — quand elle était sur son lit de mort!

— Musha! Ce n'était pas grand' chose!

— Ma foi! beaucoup ou peu, j'aurais bien aimé à le garder! Et je l'aurai, n'est-ce pas? Vous plaisantez, pour sûr, Dan, bijou!

— Oui, et je blaguais aussi quand je vous ai dit cela. Est-ce que vous avez envie de me ruiner, femme?

— Mais vous avez promis, Dan! Vous avez dit que j'aurais ce que vous gagneriez sur les agneaux!

— Oh là! là! le cochon est à l'enfant, et le lard à papa! dit Dan avec un ricanement qui rendit Hughie furieux.

Mais Hughie ne dit rien et Dan se mit en route.

Alors Hughie vit Christina s'asseoir avec l'enfant sur ses genoux, et il rit en la regardant; elle se mit à lui roucouler tout bas; ses joues s'enflammèrent, elle sourit et sa figure maigre rede-  
vint fraîche et jeune comme autrefois, comme la figure de la jeune fille que Dan avait connue, bien longtemps avant. Il avait un confortable petit cottage alors — il pouvait encore le voir d'ici — et là, sous ses yeux était Christina, juste comme il avait rêvé qu'il l'y verrait un jour...

Il ne pouvait pas supporter cette pensée. Il s'en alla tout droit. En tous cas, comment pourrait-il accepter d'elle une aumône?

Il rattrapa Dan à la barrière, évidemment en proie à quelque difficulté.

— Qu'est-ce qui vous arrive maintenant ? dit Hughie. Vous avez l'air d'être fou à lier ?

Il avait envie de l'irriter, mais Dan avait bien d'autres choses pour le mettre en colère.

— Regardez ce beau champ d'avoine ! dit-il. Et voilà que les moutons sont dedans ! Il ne vaudra pas les quatre fers d'un chien après cela... Tom ! — appelant le garçon de ferme qui était en tête avec la première charrette — restez à la maison et gardez un œil sur les moutons...

— Sûr, vous aurez besoin que je vous aide ! dit le garçon qui avait envie de s'amuser à la foire.

— Il vaut mieux que vous restiez ici, dit Dan, que de faire le fou et de vous saouler sur le champ de foire...

Tom s'en retourna, de très mauvaise grâce ; et ceci laissa Dan dans l'embarras, car il ne pouvait pas conduire les deux charrettes à la fois.

Il pensa à Hughie qui le regardait, appuyé sur ses béquilles, se réjouissant, vous pouvez en être sûr, de voir le dilemme où se trouvait Dan.

— Est-ce que vous allez à la foire ce matin ? demanda-t-il. Alors asseyez-vous sur une des charrettes et je vous y conduirai. Cela vous épargnera la peine de clopiner si loin... On devrait toujours être prêt à obliger un ami... Allez, montez derrière le petit âne, et vous n'aurez qu'à le pousser de temps en temps avec le bout de votre béquille...

— Vous n'avez pas besoin de dire cela deux fois ! dit Hughie, se demandant ce qu'il prenait à Dan d'être si complaisant. Mais après tout, est-ce que sa charrette ne serait pas conduite gratis ?

Ils arrivèrent à Rosscullen.

— Nous y voilà, dit Dan, chose que Hughie savait aussi bien que lui. Allez maintenant, Hughie, descendez et occupez-vous de vos petites affaires...

Hughie s'en alla en boitant, sans un penny en poche. Il ne s'était pas attendu à recevoir quelque chose de Dan, cependant, il pensait qu'il aurait bien pu lui payer une goutte après qu'ils étaient venus ensemble de si loin.

Il ne dit rien pourtant, excepté que tout bas il appela Dan des plus vilains noms qu'il put trouver.

Il flâna à travers la foire, et en jouant de la flûte pour des garçons et des filles qui dansaient dans une grange il gagna assez d'argent pour s'acheter à manger — sans rien devoir à Dan. Ce ne fut que lorsque la journée fut assez avancée qu'il se soucia de retourner à l'endroit où il s'était séparé de Dively et des charrettes.

Il était facile de voir que le gros fermier avait bu un bon nombre de petits verres; il était si agréable, bavardant et serrant la main à tout le monde. Hughie s'assit tout près, le dos contre la muraille et sa flûte à la bouche. Il mit son vieux chapeau par terre, espérant que les gens qui passaient y jetteraient quelques pennies. Mais personne ne faisait attention à lui maintenant. La foule s'éclaircissait. Il abandonna sa musique et se mit à surveiller Dan.

— Cela me met de la flanelle au cœur de voir quel gros imbécile vous êtes, Dan Dively! pensa-t-il. Et qu'est-ce qu'il fait là maintenant? Il achète des veaux avec l'argent des agneaux! On m'a dit qu'ils avaient été vendus au plus haut prix. Ils étaient gras comme des cailles, ils avaient été si bien soignés. Mais quel bien cela fera-t-il à Christina? Et Dan qui se félicite de l'avoir attrapée. Mais les veaux! Le bon Dieu vous bénisse! Ils n'ont pas assez de graisse sur eux pour huiler une vrille! Un homme pourrait aussi bien acheter des hérissons pour ramener chez lui!... Mais pour sûr, on dit qu'il est aussi stupide qu'un pieu... Regardez-le maintenant!

Dan était vraiment assotti de boisson, mais, cependant, il savait qu'il devait faire attention à l'argent qu'on venait de lui payer pour les agneaux. Hughie vit qu'il réfléchissait, qu'il essayait de le compter, qu'il l'ôtait d'une poche pour le mettre dans une autre. Et c'étaient des billets de banque d'une livre qui voltigeaient de

tous les côtés, car le vent était assez fort. A la fin, il tituba vers l'abri que lui offrait sa charrette. Le foin n'avait pas été vendu. Hughie vit que Dan séparait les billets très soigneusement et qu'il les mettait un à un, comme il les comptait, aussi loin qu'il pouvait dans le foin. Alors, quand il eut ainsi caché le dernier billet, il s'en alla, et Hughie le vit disparaître dans un cabaret.

— Il va rencontrer l'homme à qui appartiennent les veaux, pensa Hughie. Ils vont arroser le marché, je suppose...

Une pensée soudaine traversa l'esprit de Hughie. Il se dressa sur ses béquilles, aussi vite qu'il put, conduisit la charrette à âne de Dan un peu de côté et roula une autre charrette de foin, toute pareille, à sa place. Par hasard, il n'y avait personne là pour le voir. Alors il se rassit et il n'eut pas longtemps à attendre avant de voir Dan revenir avec le propriétaire des veaux. Ils se frappèrent dans la main pour conclure le marché, et alors Dan s'en alla en trébuchant vers sa petite charrette — comme il croyait — pour y prendre son argent. Et Hughie se mit à rire quand il vit la grosse figure rouge de Dan devenir pâle et... longue comme un jour sans pain, tandis qu'il fouillait le foin pour y trouver ce qui n'y était pas.

— Oh! c'est parti!... tout est parti!... s'écria-t-il en arrachant par poignées le foin qui n'était pas à lui et que le grand vent éparpilla de tous les côtés.

Le propriétaire du foin arriva sur la scène.

— Qu'est-ce que vous faites là? cria-t-il avec colère. Finissez de toucher à ce qui ne vous appartient pas!

— Sûr, et à qui est-ce? dit Dan en jetant le foin partout comme un fou.

— J'aurai bientôt fait de vous apprendre à qui c'est! dit l'autre.

Et il tomba à bras raccourcis sur Dan qui lui rendit ses coups. Ils se mirent à se battre et à jurer avec une telle ardeur qu'on aurait dit qu'ils allaient faire enflammer le foin. Mais Dan était trop ivre et l'autre homme trop en colère pour savoir ce qu'ils faisaient.

Une foule s'assembla, comme des mouches autour d'un pot de miel, intervint et les sépara. Le propriétaire des veaux les emmena chez lui; et les gens ramassèrent le foin et aidèrent à recharger la charrette. Personne ne voulait être trop sévère pour Dan qui n'avait plus ses agneaux et en avait perdu le prix, paraissait-il, car personne ne pouvait rien comprendre à l'histoire sans queue ni tête que Dan racontait. Il semblait qu'il n'y eut rien d'autre à faire qu'à le renvoyer chez lui. Il avait trop bu pour résister quand on le coucha sur sa charrette de foin; l'autre charrette fut attachée derrière, et Hughie, qui était plus sobre qu'il ne l'eût désiré, fut chargé de les ramener à la ferme.

Le long du chemin, Hughie pensait :

— Tout cet argent qui est là dans le foin, en dessous de Dan! Et il ne le sait pas, ni lui, ni personne d'autre... rien que moi.. Et qu'est-ce que je vais faire?

Si seulement il pouvait prendre l'argent !

Chose étrange, l'idée de garder l'argent ne lui vint pas à la tête. Vraiment! à quoi cela lui aurait-il servi? N'était-ce pas des billets de banque? Qui voudrait lui en donner la monnaie à lui qui n'avait jamais pu mettre deux shellings ensemble depuis...

Il n'avait pu s'arrêter à aucun projet quand ils arrivèrent à la ferme. Christina sortit. Hughie pensa qu'elle avait l'air d'avoir pleuré. Il ne dit rien; il l'aida seulement, le mieux qu'il put, à faire entrer dans la maison le gros homme stupide de boisson et à moitié endormi. Hughie n'alla que jusqu'à la porte et revint vers les charrettes. Bientôt Christina ressortit et à eux deux ils enlevèrent les harnais des bêtes fatiguées — car le garçon de ferme était parti à la foire voulant, lui aussi, avoir sa part de la fête. Hughie regardait Christina... la douceur avec laquelle elle traitait les animaux, surtout l'âne. Mais il ne pouvait penser qu'à l'argent caché dans le foin. N'était-il pas à elle? A elle?... Et pourquoi ne l'aurait-elle pas? Mais comment? Il le décida bientôt. Il était boiteux et lent sur ses pieds, mais ses pensées volaient comme des hirondelles.

— Vous feriez bien de donner un peu de foin à l'âne, dit-il; il a dû tirer son fardeau deux fois.

Christina se mit à arracher des petites poignées de foin de la charrette. Hughie la surveillait de près, à la lumière de la lanterne qu'elle avait apportée de la maison. Il pensait que des billets de banque serait un fourrage trop cher pour un cheval de course, et que serait-ce pour un âne. Soudain il s'écria :

— Attendez! attendez!... Qu'est-ce que vous avez là ?

— Un bout de papier, dit Christina.

— Regardez-le bien.

Elle l'approcha de la lanterne :

— Bon Dieu! c'est un billet d'une livre!

— Qu'est-ce que vous me racontez-là? dit Hughie en souriant.

— Voyez ici! Regardez vous-même!... Qu'est-ce que je dois en faire?... Quelque pauvre personne doit se lamenter de l'avoir perdu! Est-ce que je devrais le porter à Father Toole?... Ou bien quoi... ?

— Regardez encore, avant cela, dit Hughie.

Elle chercha et, un à un, elle trouva tous les billets cachés par Dan dans le foin; plus d'argent qu'elle n'en avait tenu en main depuis bien longtemps. Elle regarda Hughie comme pour le questionner.

— C'est à vous, dit-il. Et il lui raconta ce qui était arrivé.

Tandis qu'elle l'écoutait, la couleur revint aux joues de Christina, ses yeux brillaient, son haleine passait courte et rapide entre ses lèvres entr'ouvertes.

Le cœur de Hughie se gonfla. Oh! le passé! le temps passé! Pourquoi ne reviendrait-il pas?... Il oublia ses haillons, son infirmité; une idée folle lui vint à l'esprit qui lui fit même oublier aussi l'argent. Mais avant qu'il put l'exprimer, lui dire quelque chose comme : « Venez! partez! quittez ce dur travail et les paroles encore plus dures, et venez avec moi... vous serez libre et heureuse... » Christina dit :

— Et c'est l'argent de Dan? Que le bon Dieu lui vienne en aide!... Il doit être si tourmenté...

Quand Hughie entendit cela, sa pensée tomba, comme un oiseau blessé, et il sut qu'il n'était qu'un sot.

— Faites ce qu'il vous plaira, dit-il; mais c'est à vous. Vous pouvez le dépenser comme vous voudrez... Une nouvelle robe pour le petit... ou une belle peinture de... de la Sainte-Vierge avec les sept blessures dans le cœur...

Ils entendirent un pas qui s'approchait, un pas lent et lourd.

— Le voilà! Cachez l'argent, femme! C'est lui qui vient!... Je vous dis que c'est à vous! Personne d'autre n'a le droit d'en toucher un penny. Et, qui plus est, personne autre que nous ne sait un mot de tout cela.

Christina ne parut pas l'entendre. Elle resta debout là, pressant les billets de banque contre sa poitrine jusqu'à ce que Dan fût tout près. Il tremblait et trébuchait en marchant. On aurait dit qu'il avait perdu tout ce qu'il possédait au monde.

Il tressaillit en apercevant Christina.

— Vous ici!... et qu'est-ce que vous faites?...

Dieu sait quelles paroles grossières il aurait ajoutées. Mais elle ne lui en laissa pas le temps. Elle n'éprouvait que de la pitié pour ce gros braillard d'homme maintenant qu'il était tombé si bas. Dan la vit qui lui prenait le bras et le mettait autour de son cou et elle pressa doucement sa joue contre la main rude et dure.

— Qu'est-ce qu'il y a Dan? dit-elle. Voilà l'argent... c'est pour vous; tout y est; je l'ai trouvé, là où vous l'aviez caché dans le foin... Une bonne place bien sûre Dan que vous aviez imaginée...

— Vous l'avez trouvé?

Et Hughie vit qu'il regardait Christina avec quelque chose comme de la honte dans les yeux.

Elle lui tendit le rouleau de billets.

— Pourquoi est-ce cela?

— C'est l'argent Dan... l'argent que vous pensiez avoir perdu.

— N'est-ce pas à vous?

— Oh! Dan, que dites-vous là? dit Christina toute ébahie de tour que prenaient les événements. Et elle ajouta avec un soudain



changement de sentiments : « Peut-être que je le dépenserais sottement... »

— C'est à vous, répéta Dan avec obstination.

Et il repoussa l'argent qu'elle lui offrait.

— N'ai-je pas promis ? dit-il.

Hughie attendit qu'ils fussent rentrés dans la maison. Il pouvait voir la cuisine chaude et claire. Dan s'affaissa dans le grand fauteuil préparé pour lui près du feu.

Alors la porte se referma ; et la nuit noire s'étendit sur tout. Hughie s'en alla, se traînant sur ses béquilles.

K.-F. PURDON.

Traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> JEANNE ROUSSEAU.



# Les Égarés dans la Lumière

ACTION EN TROIS ACTES

## TROISIÈME ACTE

*Après bien des années. Intérieur fort simple à la campagne. Le soir tombe. À gauche, au second plan, un feu de bûches. Au fond, sous la fenêtre, garnie de fleurs, et de rideaux blancs, une table. À côté, des chaises. Près de l'âtre, une pendule. Au fond, dans l'angle droit, la porte d'entrée. À droite, au second plan, deux autres portes. Côté et là des chaises cannées ; à l'avant plan gauche, un babut. Sur le manteau de la cheminée, des faïences. Debors, le printemps.)*

## SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR DES PRÊTRES (*au loin.*)

Avant qu'au jour fuyant succède la sombre nuit, et nous ferme les yeux, connaissant ta bonté, nous implorons ton aide, ô monarque des cieux! Écarte de nos sens ces songes pleins de charmes, que forme l'ennemi; conserve pur et chaste notre corps endormi. Accomplis nos désirs, Père Saint! Fils éternel! Esprit!... Amour consubstantiel, dont l'homme et l'ange révèrent l'empire sur la terre comme au ciel!

## SCÈNE II

*(Flamma, vieillie, est debout près de la fenêtre; elle paraît écouter le chant s'éteindre au loin.)*

*Lætitia, la servante, sort de la chambre de droite; elle tient dans la main gauche une tasse d'eau bénite; dans la droite, une branche de buis. S'étant avancée de quelques pas dans la pièce, elle s'arrête, écoute et dit :)*

LÆTITIA

L'orage va les surprendre en rase campagne.

FLAMMA

Le ciel s'assombrit tout à coup.

LÆTITIA

On dirait un oiseau de malheur qui s'abat sur nous!

**FLAMMA**

Qu'importe maintenant, la terre est bénie... (*Un moment.*)  
Pourquoi restez-vous là immobile et sans rien dire?

**LÆTITIA**

Écoutez comme les animaux tirent sur leur chaîne!

**FLAMMA**

C'est l'approche de l'orage qui les effraie.  
(*Un éclair fend l'obscurité; les deux femmes se signent.*)

**LÆTITIA**

Écoutez comme ils frappent le sol! Quelqu'un doit être entré  
dans l'étable!... (*Se rapprochant de Flamma.*) N'avez-vous vu  
personne rôder autour de la maison, ces jours-ci?

**FLAMMA**

Non, personne.

**LÆTITIA**

C'est étrange... Vous n'avez pas vu rôder une petite fille?...

**FLAMMA**

Une petite fille?

**LÆTITIA**

Oui, une petite fille qui a les cheveux rouges!

**FLAMMA**

Pourquoi vous inquiète-t-elle?

**LÆTITIA**

C'est la fille du facteur des postes... Ce serait terrible!

**FLAMMA**

**Pourquoi ?**

**LÆTITIA**

**Elle est possédée !**

**FLAMMA**

**Il ne faut pas croire ces choses à la légère, Lætitia, c'est mal.**

**LÆTITIA**

**Ce qui est certain, c'est qu'elle n'est pas baptisée !**

**FLAMMA**

**Ah ?**

**LÆTITIA**

**Non, personne n'y est parvenu ; deux prêtres l'ont vainement essayé. L'un est devenu aveugle en la voyant ; l'autre, qui était moine, est tombé mort en étendant les bras vers elle !**

**FLAMMA**

**C'est une étrange histoire... Où habite-t-elle ?**

**LÆTITIA**

**Partout à la fois. Souvent elle disparaît, pour un temps, et l'on en entend parler de l'autre côté du pays ; puis personne ne la voit plus ; puis elle revient à l'improviste, et un paysan la trouve couchée dans un fossé ou dans le creux d'un sillon. Elle se nourrit, dit-on, de crapauds et de grenouilles qu'elle avale vivants et parle une langue que personne ne comprend. Parfois, elle rôde autour des maisons, entre dans les étables. Mais quand elle est partie, le bétail meurt, et les champs où elle a passé se désèchent... Une nuit d'hiver, elle a dormi chez les Landuits ; le lendemain, des rats gros comme des lièvres avaient dévoré la moisson ! Au printemps passé,**

une femme, qui n'habite pas loin d'ici, lui donna son enfant à garder tandis qu'elle trayait les vaches ; mais la vache ne donna que du sang, et la tête de l'enfant se couvrit de piqûres d'aiguilles. Par contre, elle a guéri un mendiant qui était couvert de vermine, en lui frottant de l'eau de puits sous l'aisselle. Mais on dit qu'il a vendu son âme au diable : il est devenu très riche.

FLAMMA

Et quel âge a-t-elle, cette fillette ?

LÆTITIA

Elle est née le jour de votre arrivée au village.

FLAMMA

Tiens... Je ne l'ai jamais vue.

LÆTITIA

Dieu vous en garde ! Moi non plus je ne l'ai pas vue, mais elle est très laide, dit-on. Il paraît qu'elle couche avec Satan en personne. Il lui a roussi les cheveux !

FLAMMA

Sort-elle parfois de jour ?

LÆTITIA

Le plus souvent de nuit ; et encore quand il fait mauvais. Elle porte une lanterne, où brûle une main d'enfant dont chaque doigt fait un cierge !

FLAMMA

Je voudrais bien la voir.

*(Un éclair éblouissant, suivi d'un coup de tonnerre qui se répercute à l'infini. Le vent secoue la maison, fait battre porte et fenêtres. Une tempête de grêle s'abat au dehors.)*

LÆTITIA

Seigneur Jésus! quel orage! La maison va être emportée!  
*(Elle trace le signe de la croix dans la pièce, avec le buis béni, pousse la seconde porte à droite, y disparaît, en marmottant des prières.)*

SCÈNE III

*(Soudain la porte d'entrée s'ouvre avec violence. Une rafale de grêle y pénètre, dépose l'épileptique dans pièce. Elle tient en main une lanterne où brûle un feu sombre. Son corps desséché est couvert de guenilles. Sous ses cheveux roussis brillent les pointes d'acier de ses petits yeux froids.)*

L'ÉPILEPTIQUE

Une lettre!... une lettre!...

*(Elle fouille dans son sein, en tire une lettre. N'entendant personne qui lui répond, elle glisse vers la table où brille un point clair. Elle fait disparaître l'objet dans un pli de ses guenilles. Mais ayant entendu quelque bruit du côté de la chambre où est entrée Lætitia, elle rampe jusqu'à la porte, épie. Flamma s'avance d'un pas. Saisie d'un trouble subit, l'Épileptique se retourne et flaire en tout sens; ne découvrant rien, elle s'avance dans l'obscurité, le museau tendu, suit les lacets d'un invincible dédale: va, revient, retourne, prend à droite, puis à gauche, décrit des cercles et des courbes, trouve enfin la piste, précipite son pas et se trouve tout d'un coup devant Flamma, dressée en face d'elle.)*

*L'Épileptique recule vivement, se pelotonne, s'accroupit, grogne. Son souffle devient rauque, de longs frissons la parcourent; elle balète, grelotte, claque des dents, s'enfonce les ongles dans les paumes, aboie. Puis, comme si mille épingles la piquaient, elle se tâtonne par tout le corps, se contorsionne, rugit, burle, veut se jeter en avant, bondit en arrière, fait le geste de repousser une multitude éébordante, grince des dents, déchire ses bardes, mâchonne des mots incompréhensibles, se tord, puis, tout à coup, éclate, furieuse.)*

Que me veux-tu?... Que t'ai-je fait? que t'ai-je fait?... Reconnaiss-moi!... Ne me torture plus!... Je suis ta compagne... Mon nom?... l'Orgueil!... Mon père est le Dédain, notre mère la Luxure!... Tu es ma sœur, ma sœur!... ah! ah! ah!... Reconnais-toi!... je te reconnais bien!.. Je le vois! je le vois... le signe!... Il est là... là... sur ton front!... Tu as beau faire, il ne s'effacera jamais!... Tu brûleras!... Tu brûleras durant toute l'éternité!... Et lui, lui aussi... tu m'entends?... car sa souffrance est aussi orgueilleuse que la tienne!... Tu n'en veux rien savoir... ah! ah!... Tu le sais bien... et si tu ne le sais pas, tu le sauras tantôt! Car j'ai un petit ami qui lui brûle le cerveau!... Il se croit heureux... mais je sais qu'il lui ronge le crâne!... eh! eh! eh!... et c'est pourquoi... tu brûleras!... et lui aussi, te dis-je... Vous brûlerez tous les deux... durant toute l'éternité!... eh! eh! eh!... eh! eh! eh!...

*(Lætitia revient. Un cri d'horreur s'étrangle dans sa gorge. Flamma étend la main commandant le silence. L'Épileptique poursuit, rugissante :)*

Malédiction de malédiction!...

*(Elle se frotte la tête, le ventre, les jambes; s'arrache les cheveux, laboure sa poitrine à coups de griffes.)*

...Aussi chaque instant de votre vie est une souillure!... chaque aspiration de votre âme une purulence hideuse!... Vous serez damnés les deux!... Je vous livrerai au feu de l'enfer comme un paquet d'ordures!...

*(Son souffle est rauque, ses yeux injectés de sang. Tour à tour*



*elle est enlevée et abattue comme une masse. Elle hurle et sanglote.)*

...Vous brûterez!... vous brûlerez!...

*(Râlante, elle se roule à terre, se contorsionne, bave ; de longs frissons lui agitent le corps ; elle se calme doucement, pleure enfin.)*

FLAMMA

Pauvre créature!... Je la connais maintenant!... Son mal n'est pas humain. J'ai pu le vaincre ; je le guérirai peut-être... *(À Lætitia.)* Faites-lui une couchette ici, près du feu... nous la garderons jusqu'au matin.

LÆTITIA

Madame!... mais vous n'y pensez pas!...

FLAMMA

Allez!... allez!... ne craignez rien!... C'est moi qui la veillerai.

*(Lætitia disparaît dans la chambre, revient avec des couvertures, des oreillers. Les deux femmes font pour le mieux, et bientôt l'épileptique goûte un doux sommeil.)*

Va! prépare lui quelque réconfortant!...

LÆTITIA *(qui a manifesté une défiance extrême de l'enfant, dit, contente de pouvoir s'éloigner :)*

A l'instant, madame.

FLAMMA *(sourit, fait quelques pas, devient soucieuse)*

Ah! c'est vrai elle apportait une lettre... Où donc l'a-t-elle mise?

*(Elle allume une lampe, la pose sur la table, trouve la lettre.)*

... Ah!...

## SCÈNE IV

**FLAMMA** (*s'assied, et lisant la suscription, dit :*)

Cette écriture ne m'est pas inconnue...

(*Elle déchire l'enveloppe, jette les yeux sur la lettre et s'écrie :*)

De lui!... de lui!... mon Dieu!... L'heure du retour aurait-elle sonnée?... (*Elle lit la lettre.*)

« Ma bien-aimée Flamma, j'ai retrouvé la foi que je t'avais apprise. Déjà le règne de Dieu approche, car je sens chaque jour mon âme se détacher de plus en plus de mon corps. Il me serait doux, ô mon unique amour, d'unir une suprême fois la pieuse treinte de nos âmes dans celle de nos corps. Si tu peux consentir à cette demande, allume une lampe là où tu te tiens chaque soir; je viendrai entre la septième et la huitième heure... »

Entre la septième et la huitième heure!... Il peut entrer à tout moment... Dieu!... je suffoque de joie!... Lætitia!... Lætitia!... Mais, est-ce le souffle de Dieu qui m'inonde ou le vertige qui m'emporte?... Cette surprise m'étourdit... Que puis-je encore ressentir pour lui?... N'ai-je pas vaincu l'égoïsme de l'amour en l'étendant à tout ce qui m'entoure?... Mais pourquoi Dieu unit-il nos vies?... Il va mourir!... Il sent la mort s'approcher!... N'est-ce donc pas Dieu lui-même, qui marque l'heure du retour?...

L'ÉPILEPTIQUE

Ah!... ah!... ah!...

FLAMMA

Qui a parlé?... Elle rêvait sans doute... Quelle coïncidence étrange que ce soit cet enfant qui m'apporta cette lettre!... Quelle

atmosphère troublante s'en dégage... quel énervement s'empare de mes sens!... Quelles délices m'enveloppent soudain... Ah!... Dieu! gardez-moi de l'abîme!...

*(La pendule sonne gravement un coup.)*

...Il faut agir!... agir... à l'instant!... Et l'heure passe!... Mais comment faire?... Ah!... sauvons-nous malgré nous-mêmes!...

*(Elle court au babut, en sort de quoi écrire, revient à la table, songe un instant, se lève, se rassied, écrit.)*

« Si tu dois revenir et que tu ne me trouves pas, que ta joie soit grande, ô mon bien-aimé! Mon âme impatiente de la patrie trop longtemps entrevue, t'y a devancé. Si tu veux abréger l'heure de la séparation, épand l'amour que tu me réservais sur toute créature. Ne les prive pas plus longtemps de ce qui ne me revient pas. Je te serai rendue à l'infini, en chacune d'elles. A Dieu!... voici le jour qui s'annonce... »

*(Elle s'arrête un instant, relit la lettre à voix basse, la plie, la ferme, y dépose un long baiser. Puis, résolument, éteint la lampe. Seul le brasier de l'âtre, où brûle un feu de bûches, éclaire la scène de ses lueurs rouges. Flamma, allant vers la porte, appelle :)*

Lætitia!... Lætitia!...

LÆTITIA (*peureuse*)

Madame.

FLAMMA

Il viendra tantôt un homme... un étranger...

LÆTITIA

Mais qu'avez-vous, madame?

FLAMMA

... s'il me demande...

*(Des pas résonnent au dehors.)*

C'est lui!... c'est lui!... *(très agitée)* S'il me demande, remettez-lui cette lettre!

*(Des coups sont heurtés à la porte. Lætitia veut ouvrir. Flamma l'arrête.)*

Non!... non!... pas encore!...

*(Un silence. On heurte à nouveau. Un court moment.)*

LA VOIX DU MESSAGER

Bonnes gens, répondez-moi!... Est-ce ici qu'habite Flamma Kirk?... Flamma Kirk?...

FLAMMA *(s'élançe vers la porte, l'ouvre et crie :)*

Kirk!... ce n'est donc pas toi?...

LE MESSAGER

Non, femme, ce n'est pas lui; mais c'est lui qui m'envoie vers vous et vous dit par ma bouche : « Dieu m'est témoin, ô mon amour, qu'il m'eût été infiniment doux de te revoir avant de mourir; mais il m'est plus doux encore d'éviter cette dernière faiblesse. Pardonne-moi, ô Flamma, si mon cœur plein de toi n'aspire plus à te revoir, tu ne me serais plus qu'une étrangère, car mes yeux se sont désillés devant la grande Lumière!... Demeure aspiration pure, mais éternelle et infinie!... Réjouis-toi! j'ai retrouvé ton âme dans la plus humble des créatures, puisque toutes me parlent de Dieu !

*(Flamma s'écroule aux pieds du messager.)*

LÆTITIA

Dieu!... elle meurt!... elle est morte!... Madame!... Madame,  
répondez-moi!...

*(Et, tandis qu'elle se lamente, l'épileptique qui s'était ré-  
veillée durant la dernière scène, se chauffe les mains en riant ;  
dehors, la tempête fait rage.)*

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE

Gand, Février 1910-1911.

Jos. VANDERVELDEN.



## PROPOS DE TABLE

M. Ch. Forgeois, directeur de *l'Essor littéraire, artistique et théâtral*, « envoyé chaque semaine aux autorités gouvernementales, communales et politiques », fait paraître dans le n° 12 de son journal un poème intitulé : *Vénus* (ou *Léda, c'est moi*).

Nous ne pouvons résister au plaisir d'en reproduire quelques strophes :

Un jour que sur les flots, en frémissant, Vénus  
Se surprit à trembler sous les yeux de Phébus  
Qui, tout de poésie, en angoissant son âme,  
Lui glissait dans le sang sa caresse de flamme,  
Troublée, elle porta, vers la terre les yeux,  
Dans l'espoir d'y trouver mieux que des dieux.

Elle était la beauté, donc était le caprice !  
Que, pour elle, pouvait l'Olympe sans le vice :  
Vulcain, très maladroit, l'effrayait de ses mains ;  
Elle rêva d'aller aux gestes des humains  
Et, frappant les Tritons qui dirigeaient sa conquête,  
Vite elle exigea d'eux une rive quelconque.

. . . . .

Vénus, les sens troublés, s'enfuit vers l'ombre verte  
Et fauve du bois, borne à la grève déserte.  
Tout lui parle d'amour : le babil des oiseaux,  
Le feuillage tremblant au-dessus des ruisseaux ;  
Les frissons des taillis, l'enlacement des branches ;  
Les calices moités des muguet, des pervenches !

Elle veut mieux encore et court au cœur du bois  
Vers un grand lac d'azur où, la chair aux abois,  
Tout auprès des roseaux, au milieu des fougères,  
Etendue, elle entend au sein des grands mystères  
Ombreux, naitre en des bruits, doux comme du velours,  
L'âme des voluptés, des abandons d'amours.

Mais ses yeux se sont clos sous les caresses lentes  
De la tendre nature aux formes indolentes,  
Vénus ferme les yeux, mais Vénus ne dort pas :  
Elle espère un humain qui viendrait dans ses bras,  
La prendre et se jouer très éperdument d'elle ;  
Oh ! qu'elle serait bien, adultère, infidèle !

Elle s'affole et nul ne passe en les taillis  
Si ce n'est, des oiseaux, l'amoureux gazouillis.  
Vénus qui n'en peut plus, sur la mousse se cambre,  
Se grise à des parfums, d'iris, de rose et d'ambre  
Que son corps y a mis ; elle tend les deux mains  
Vera le ciel en prière ou s'en froisse les seins !

Elle dit sa détresse, à tout elle fit signe,  
Puis s'arrête, surprise, en voyant un grand cygne  
Laisser le lac d'azur pour venir l'enlacer  
De son corps onduleux, chaque plume, un baiser.

.....  
Ce n'était pas l'amour, pourtant c'était l'ivresse !  
Jupiter, pour Vénus, invitait la caresse.

—o—

#### LA COMMISSION DES MILLIONNAIRES DU MUSÉE :

Le gouvernement est enchanté des résultats donnés par la Commission des Millionnaires du Musée ; aussi compte-t-il mettre son expérience à profit. Il fait donc appel à tous les millionnaires et les prie instamment de se faire connaître pour qu'il les puisse grouper en une vaste commission.

On prête aussi au ministre l'intention de créer une commission tout à fait supérieure : la Commission des Millionnaires-Barons du Musée. Elle sera à l'autre ce que le Sénat est à la Chambre.

Dès à présent, cependant, on a fait savoir à M. Marquet qu'il ne saurait être question de lui ni pour l'une, ni pour l'autre, M. Marquet s'étant, indirectement et vaguement, occupé d'art, du temps qu'il dirigeait le Kursaal d'Ostende.

\* \* \*

Ont été désignés pour la Commission des Millionnaires-Barons du Musée :

M.M. le baron Janssens des Tramways.	le baron Cavens de Waterloo.
le baron Rothschild de la Banque.	le baron de la Soie de Tubize.
le baron Empain de la Bourse.	le baron de la Bougie de la Cour.
le baron Cavenaille de Saint-Jean.	le baron de la Thermogène.
le baron Catteau de la Royale.	

Et, par cooptation, tous les barons du Commerce, de la Finance et de l'Industrie.





## LE PARAPLUIE PATHÉTIQUE

Il va pleuvoir. C'est embêtant : Mon baromètre  
Marquait cependant le « beau fixe ». Zut, alors,  
Je n'ajoute plus foi à ce ramolli de Vieux Major  
Qui publie ses prédictions dans les gazettes.

Il va pleuvoir et je n'ai pas d'imperméable.  
C'est vexant, car si j'abhorre les Anglais,  
Je reconnais, ah oui, foi de Cygne d'Orthez,  
Qu'un pardessus caoutchouté n'est pas si détestable.

J'ai bien le vieux pépin de mon oncle François,  
Ce cher oncle qui s'en est allé retrouver au Paradis  
Ma servante Gertrude et mes deux canaris !  
Mais ce riflard, hélas, est un riflard de soie...

Vraiment, vous figurez-vous les gens d'ici,  
Rencontrant leur grand poète Francas Jimmes  
Abrité sous la soie en compagnie de sa pauvre âme ?  
Ils diraient fort justement : « Jimmes fait son chichi ! »

Et ma petite amie qui m'a donné un brûle-gueule  
En mérisier culotté par feu son grand-père Dagobert,  
Certainement me réserverait sa plus sale gueule  
Si elle m'apercevait sous ce parapluie de milliardaire.



Il n'était pourtant pas riche, mon pauvre oncle,  
Simple aspirant cantonnier au service de l'Etat!  
Et c'est même — Dieu ait son âme! — à cause de cela  
Qu'il est mort à quatre-vingts ans d'une éruption de furoncles.

Car, voyez-vous, il ne se nourrissait que de lard  
Et de charcuterie, à cause de son mince salaire  
Et il ne pouvait pas, comme mon cousin le chef de gare,  
Se fendre tous les jours de rôtis à la sauce madère.

Vous comprenez qu'un tel régime échauffant  
Lui valut une mort chrétienne et prématurée...  
Mais d'où lui venait donc ce pépin de soie? direz-vous, bonnes gens,  
Si votre oncle — Dieu garde son âme — était vraiment dans la purée?

Ah! mes amis, je vous le confesse avec une joie infinie...  
Il avait hérité du parapluie de Joseph Prudhomme  
Du même Joseph Prudhomme, en somme,  
Qui m'a légué son originalité, sa gloire et son génie.

Décidément, s'il pleut, je préfère ne pas sortir.  
Coppée est là — Coppée c'est mon chien — J'écrirai des vers  
Qui épateront Thomas Braun de Bruxelles et Edmond De Bruyn d'Anvers,  
Et ces deux augures, en parlant de moi, se regarderont sans rire.

FRANCAS JIMMES.

## ÉDITIONS DU MASQUE

---

### VIENNENT DE PARAÎTRE

- JETHRO BITHELL. — *W. B. Yeats (Essai)*. Fr. 2.00  
Trad. FRANZ HELLENS.
- FERDINAND BOUCHÉ. — *Cbrysalides (contes)*, Fr. 3.50
- JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres (confé-  
rence)*. Fr. 2.00
- FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents (pièce  
en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen)*. Fr. 2.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs (poèmes)*.  
Fr. 3.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *Le Rouet et la Besace (images et  
chansons, ornés de 22 dessins hors-texte)*. Fr. 10.00
- BLANCHE ROUSSEAU. — *Le Rabaga, suivi de sept  
contes*. Fr. 3.50
- 

### POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- JACQUES ET JEAN. — *Les Contes d'après minuit, ornés  
de nombreux dessins de Constant van Offel*. Fr. 5.00
- JOS. VANDERVELDEN. — *Les Nocturnes, suivi de  
deux drames en un acte*. Fr. 3.50

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

PARIS  
LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
des  
SCIENCES, ARTS ET LETTRES  
Rue Dante, 5

BRUXELLES  
H. LAMERTIN  
Rue Coudenberg, 58

---

## Sommaire du N° 4 :

STUART MERRILL	<i>Poèmes</i>	129
GUY LAVAUD	<i>Notes sur les Géorgiques chrétiennes</i>	133
EMILE POLAK	<i>Poèmes</i>	137
K.-F. PURDON	<i>Christina Dively</i>	141
Trad. M <sup>me</sup> JEANNE ROUSSEAU.		
JOS. VANDERVELDEN	<i>Les Egarés dans la Lumière</i>	153
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	165
FRANCAS JIMMES	<i>Petite Anthologie</i>	167

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
GRÉGOIRE LE ROY.

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393

Série II

N° 5

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

Le Masque a publié des pages inédites de :

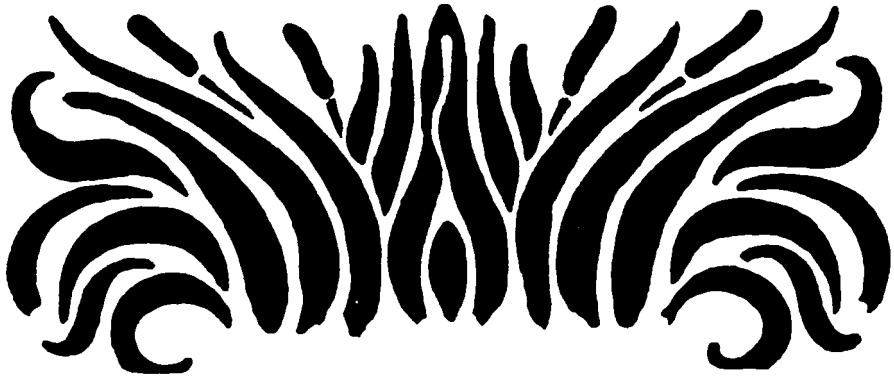
Franz Ansel, Nicolas Beauvuin, Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Henry Maubel, Stuart Merrill, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren.

---

La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :  
20 Francs.







## NOTES SUR LA MUSIQUE

Considérée comme une métaphysique sensible

### I

#### LE RYTHME DE LA CROIX DU TEMPS ET DE L'ESPACE

Concevoir c'est prendre en soi. Mais la pensée choisit. Justement le mot « intelligence » signifie ce choix. On ne saurait choisir entre des objets sans se les représenter. C'est pourquoi l'art musical suppose une manière de vision de ce qu'il nous donne à entendre. Précisons. La vision dont je parle n'est pas le spectacle arbitraire qui s'organise aux accords d'une symphonie ou d'une valse dans le cerveau de n'importe quel auditeur. Elle est plus stricte. Elle s'applique immédiatement à la sensation sonore. Elle la renverse comme une réalité dans le miroir qui la reflète de manière que la chose que nous entendons et celle que nous voyons se superposent exactement.

Un musicien voit la musique. Il la voit dans la vie intérieure d'où elle jaillit ainsi qu'une gerbe aux tiges serrées; où elle retombe en déroulant le mirage de ses sonorités qui s'effeuillent. Ce mirage a des proportions, des mesures; il a son schéma. C'est un composé de lignes et, comme tel, il relève de la géométrie.





Peut-être s'étonnera-t-on que je demande à l'étendue quelque chose d'un art qui fait du temps sa substance. Mais nous ne dissocions pas, si nous les distinguons, les notions de temps et d'espace. A peine avons-nous appelé la première que la seconde apparaît. Elles se rejettent continuellement les concepts que nous nous efforçons de saisir et notre intellection est faite de leur jeu balancé. Ce jeu, la terminologie l'entretient. S'il est vrai que les mots sont les signes des images (1), il faut bien qu'où ils entrecroisent leurs sens, les images se mêlent.

Une cloche s'ébranle. Un son s'en détache et puis un autre, comme des fruits de deux branches. Deux secousses ; deux sensations. Elles n'auraient vécu, chacune pour soi, que la fraction de seconde de leur vie éphémère sans la mémoire qui s'en est emparée et qui les fixe. Ces images de la fuite du temps, les voici immobiles. La pensée les tient sous son regard. Elle les compare. Pour les relier, elle tend un fil. Pour aller de l'une à l'autre, elle trace un chemin. C'est ainsi que, de deux valeurs de durée, elle fait une valeur d'espace. Supposons que les sons de la cloche soient un *ut* et un *ré* ; nous mesurerons l'intervalle qui les sépare de la même manière qu'un arpenteur mesure la distance comprise entre les deux premiers jalons qu'il a plantés. Sept notes graduent la gamme (2). Pour aller d'*ut* à *ut* il n'y a pas de chemin plus court que celui qui passe par ces nœuds sonores.

Il n'est personne qui en chantant une gamme ou en la jouant sur un instrument n'ait eu l'impression d'en dérouler le trait dans l'espace. Pour l'imagination comme pour les yeux, une gamme est une ligne, et cette ligne, dont on a obtenu les points en divisant une corde vibrante, est conditionnée par le nombre. N'est-ce pas de la solidarité des lignes et des nombres que la géométrie s'occupe ? Ses formes, délivrées du réel et soulevées, s'offraient naturellement au son qui voulait s'épancher. Il n'eut, pour y entrer, qu'à suivre son penchant. Nous disons quelquefois que les lignes sont musicales. C'est qu'elles ont reçu ce baiser du fluide. C'est qu'elles fléchissent

---

(1) TAINÉ, *De l'Intelligence*.

(2) Je prends pour type la gamme tempérée.

et qu'elles tremblent dans un désordre harmonieux qui instaure une autre espèce d'ordre.

Observez la géométrie. Ecoutez comme elle s'exprime. Vous entendrez le rythme interne dont ses locutions palpitent. Elle a le tressaillement de la vie à ses racines. Il semble qu'elle supporte impatiemment l'existence rigide où on la tient. En devine-t-elle les correspondances et les prolongements? Lorsqu'elle nous propose de concevoir une ligne comme le déplacement d'un point, nous constatons qu'elle ne se refuse pas aux significations de mouvement. Quand elle nous dit qu'une droite est une courbe au rayon infini, nous demeurons éblouis de la splendeur de l'élan qui la porte à chercher, au delà de son domaine ordinaire, une sorte d'ivresse lyrique.

Il était nécessaire que la musique rencontrât cette science. Mais elles ne pouvaient prendre contact que très haut, dans le cercle où fleurissent les symboles. Rappelons-nous leur enfance : la musique attachée à la danse; la géométrie ne voulant être que l'humble servante des possesseurs de la terre. Et puis vint le temps de l'aventure et des hypothèses. Toutes les créations du génie humain se forment et se développent ainsi. Avant de prendre leur essor, il leur faut servir la matière qui les nourrit. Leurs efforts, leurs tentatives sont les nôtres et je dirais aussi bien leurs désirs, leurs souffrances, car elles nous reflètent. Ne refusons rien de nos facultés aux êtres qui peuplent notre monde intérieur. C'est pour eux que la musique allume ses flammes et répand ses voix. Songez à ce qu'éprouvèrent à son approche les pauvres figures mathématiques épuisées d'un trop long séjour parmi les clartés glaciales de l'évidence. Elles allaient boire et se réchauffer. Elles allaient se sentir mobiles, frémissantes, lumineuses. Il leur était donné, enfin, de chanter cet infini qu'elles avaient passé des siècles à mimer sèchement dans la pâleur de l'abstrait. Ce jour-là, les gammes se déroulèrent d'elles-mêmes, du ciel à la terre et de la terre au ciel, en nouant des rondes.

La façon dont je raconte cet événement pourrait donner à croire que deux forces concourent à le produire. Il n'y en a qu'une

et c'est l'esprit qui se dédouble... S'il est le souffle qui crée, il est aussi la conscience qui examine. La répétition de ces aspects, dans une alternance rapide, nous illusionne jusqu'à nous les faire prendre pour des états simultanés. Nous parlons alors de rencontres et de contacts. Nous disons que l'esprit sonore est entré dans les formes comme si nous ne savions pas que les figures que le son dispose au cours de son voyage ne sont rien de plus que sa trace. Avec l'écume qu'ils font en touchant le sable, les flots de la mer dessinent des guirlandes. La même opération porte la musique des courants fluides et capricieux du songe aux images qui la recueillent et l'ordonnent. Elle se projetait. Voici qu'elle s'épand. Elle envahit l'étendue. Son élan tombe. Son action se réfléchit. Volonté et représentation. C'est la formule de Schopenhauer (1). Et déjà les deux mots de cette formule marquent nettement les ressorts de ce que je voudrais appeler « le rythme de la croix du temps et de l'espace ». On sait que M. Bergson a fait de ce rythme le thème fondamental de sa philosophie.

Que dit l'auteur de *l'Évolution créatrice*? Il dit que « le temps est l'étoffe de la vie » et que c'est une faute de nous proposer comme un état ce qui est une continuelle action. L'univers n'est pas fait. Il se fait et se défait sans cesse selon le jeu de l'accumulation et de la dégradation de l'énergie. C'est d'abord un élan et puis, par l'interruption de cet élan, une détente où le mouvement s'invertit. La vie, dans ce moment, résiste à ce qui l'a suscitée et se nie elle-même. Mais le flux créateur la traverse et va renouveler plus loin le conflit par quoi tout s'organise (2). Admirable spectacle métaphysique où les catégories s'écroulent, où les barages de la scolastique sont emportés par l'esprit vivace poursuivant son cours à travers sa propre création qu'il féconde. Voit-on ce qu'il y a de musical dans la méthode d'un penseur qui, au lieu de s'arrêter devant la vie comme devant une chose aux contours solides, s'y plonge et se laisse couler avec elle, l'âme tendue aux

---

(1) Le mot « volonté », dans cette formule, signifie une force impulsive, consciente ou non.

(2) Voir notamment le chapitre sur : « La genèse idéale de la matière ».

inflexions du cantique de la mobilité? Transportons cette théorie sur le plan lyrique; elle s'y adaptera si parfaitement que nous viendrons à croire qu'elle n'avait pour but, en nous parlant de la vie, que d'évoquer l'art qui en fait résonner l'essence.

On n'a pas assez profondément remarqué ce qui distingue la musique des arts plastiques. Quelques esthéticiens lui ont cherché des modèles dans la nature. Attachés à la thèse surannée de « l'imitation », ils la guettaient parmi les apparences, ignorant que l'apparence marque justement le terme de sa fonction et qu'elle cesse d'être à l'instant même où elle nous touche. « Où prendrons-nous, disaient-ils, la forme d'un art dont on ne voit ni ce qu'il imite, ni ce qu'il crée? » Ils ouvraient les yeux; ils tendaient les mains; vainement!... La musique n'appartient pas au monde palpable, mais à l'onde, à l'énergie, au fluide qui travaillent à le créer. La beauté de ce travail, voilà ce qui l'enivre et ce qu'elle nous révèle; de sorte qu'on pourrait la considérer comme une métaphysique sensible; la plus persuasive de toutes, assurément; la plus explicite aussi, puisque sa traduction dans l'intelligible a lieu par des moyens exacts. Sa forme, nous la découvrirons à l'envers de la réalité, dans le cercle où la passion ardente et la connaissance claire ne mêlent que leurs symboles.

Je comparais tout à l'heure les sons de la cloche à des fruits qui tombent. Je pourrais les assimiler aux gouttes du temps qui s'écoule. Nous ne saurions rien du mouvement sans la mémoire qui l'introduit dans l'étendue. La mémoire n'est ni intelligente, ni sensible; elle est patiente. Assise au bord de la durée, elle immerge son filet. Quand il est lourd, elle le retire pour en aligner le contenu sur la rive. Mais l'imagination a vite fait de ranimer, de son souffle chaud, les images et de les rejeter au torrent. Le rythme ondule, amenant la sensation sonore et la vision si rapidement qu'on les confond pendant qu'elles réagissent l'une sur l'autre.

MAUBEL.



## POÈME

*Blanche statue à la cime de mes pensées,  
Comme tu trônes sur mon âme!  
Comme le chœur tremblant des choses effacées  
Se mêle à ton parfum, ô femme,  
Blanche statue à la cime de mes pensées.*

*Sans toi, sans ta présence sainte sur ma vie,  
Sans ton profil divin au balcon de mes rêves,  
Sans tes yeux, lys de paix, où s'élancent sans trêve  
Tous mes espoirs saignants sous les crocs de la vie,  
Comme tout serait las, morne et privé de voix,  
O ma délicieuse et nostalgique amie,  
Sans ta présence sainte à mes côtés, sans toi !*

*Reste proche et lointaine,  
Et couronnée de pavots noirs ;  
Que ta langueur m'apaise ainsi qu'une fontaine  
Dans la mélancolie des soirs.*

*Ne sois pas l'exaltante lyre qui s'enivre  
Et rayonne avec feu sous le faste du jour,  
Mais celle qui ne veut plus vivre  
Que blottie au creux de l'amour.*

*Mets ton front las sur mes mains jointes,  
Pleurons tous deux sur le passé,  
Presse sur moi ton cœur brisé,  
Mets ton front las sur mes mains jointes !...*

*L'heure est à nous, possédons-la...  
Pleurons encore, ô ma chère âme pleure !  
Comme il est tiède et doux, ce moment que voilà !  
On dirait que dans l'air quelque chose se meurt.  
Tout le passé perdu se lamente à genoux,  
Tout le passé perdu se lamente avec nous  
Et pleure.*

*Tu aurais su fleurir ma peine, tu aurais  
Été le rossignol de ma blanche forêt,  
La blonde et suave alouette  
Qui bat des ailes sur les songes du poète.  
Tes mains m'auraient tissé des gammes de couleurs,  
Caressé par le vol de ta chanson dolente,  
J'eusse senti tes lèvres, mon amante,  
Vibrer sur moi comme des papillons en fleurs.*

*De rester loin de toi, je n'ai plus le courage...  
L'irréparable est là, muet, pâle et glacé,  
Tout couvert de la cendre noire du passé ;  
Le mot : fin ! est écrit dans le bas de la page.  
Et ce roman d'amour — toute à moi, sans partage —  
Ne peut pas se recommencer...*

*Abl l'effroi de la nuit me trouble peu à peu.  
Les instants sur mon cœur font un bruit monotone.  
Mais qu'importe, ô amour — toi réponds, ô mon Dieu —  
Seras-tu le rayon chéri de mon automne ?*

*Viendras-tu sur mes mains poser tes tresses blondes,  
Mettras-tu sur mon front ta face d'Ophélie,  
Et luiras-tu sur ma mélancolie  
Comme un dernier soleil sur le néant du monde ?...*

NICOLAS BEAUDUIN.



## Les Heures du Berger

**Le matin clair s'éveille. Le jour et le berger se lèvent, l'un et l'autre se reconnaissent et se saluent. La veille, ils s'étaient couchés dans le même lit. Hier, ils s'étaient endormis pareils l'un à l'autre, bercés par de semblables songes ; aujourd'hui ils se réveillent, pareils encore, mais si différents d'eux-mêmes ! Et côte à côte ils s'en vont, le matin clair et le berger, comme deux frères qui se donnent la main.**

• •

**Il regarde son troupeau qui déjà se disperse, pressé par le souci de l'herbe. Bientôt le berger n'aperçoit plus devant lui qu'un moutonnement gris qui ressemble aux sillons des champs fraîchement labourés. Ses yeux s'élargissent, ses regards s'éloignent : voici les chemins gardés par les peupliers où jacassent des pies, voici les champs et leurs ruisseaux en croix, voici les forêts ombrées que l'on contourne jusqu'à l'endroit propice où elles prêtent le flanc à une percée, et les collines que le regard franchit à saute-mouton, et les montagnes où nul ne s'aventure, sauf le berger. Mais tout ce qu'il rencontre se disperse bientôt comme ses brebis.**



Bien au delà les yeux du berger s'égarerent et n'aperçoivent plus que le rêve. Quel dieu inconnu s'est emparé de lui? Son cœur est sans émotion et il ne songe pas à l'orgueil. Ses yeux voient, ses narines reniflent, ses oreilles entendent, ses lèvres respirent. Sa pensée est aux écoutes et ses sens flottent dans le silence.

\* \* \*

Pourquoi le berger s'est-il arrêté, au milieu du jour? Dans la prairie, les brebis vautrées et repues offrent leurs toisons d'or aux flammes du soleil. Le troupeau flamboie, le feu se répand dans les campagnes; le monde entier est un bûcher.

Cependant le berger, qui assiste impassible au dévorement de la terre, s'attarde devant un brin d'herbe demeuré vert. Mais soudain, la feuille se crispe, la tige se dessèche et fléchit. Le dernier brin d'herbe s'est consumé.

\* \* \*

Si le berger ne craint pas le vent, c'est qu'il le connaît bien. Il ne lui déplaît pas de prendre part aux jeux de ce compagnon rusé! Soit que le vent se précipite, d'un bond, du ciel nuageux pour faucher moissons et gens dans la plaine, soit qu'il gravisse les pentes et resserre autour des montagnes le réseau de ses nœuds, solitaire ou multiple, aboyeur ou muet, le berger l'aperçoit de loin et se gare à temps pour le voir se ruer vers d'autres bastilles ou s'écraser entre les tenailles trépidantes des forêts. Il sait aussi les airs sournois du vent lorsque, rampant sur le sol ou caressant à peine la pointe des herbes, il semble s'amuser à d'innocentes manœuvres, mais soudain se relève et, tournoyant comme un fouet qui claque, cingle, d'un coup mordant, le visage.

Mais, plus souvent, le berger lui tient tête. Mieux que l'arbre fixé au sol, il demeure droit, la paupière battante, la lèvre gloutonne. Et, d'une âme tranquille, il s'enivre de force tandis que dans la plaine tournent les moulins et vire à tous les vents le coq insensé de l'église.

\* \* \*

— « Paix, mes brebis ! »

Avec le soir, qu'est-ce qui s'approche à pas de loup ? Tout à l'heure, répandu dans l'herbe, le troupeau couvrait toute la largeur du pré. Maintenant les moutons se serrent, flanc contre flanc, les corps s'allongent en se hâtant, et le troupeau tout entier est si bien aligné, qu'en plein pré la colonne a l'air de suivre un sentier étroit. Les chiens eux-mêmes semblent deux ouailles craintives. Qu'est-ce qui s'approche, à pas sournois, avec l'ombre du soir ?

— « Paix, mes brebis ! »

\* \* \*

Perdu dans le crépuscule, le bercail paraît loin, car aucun feu ne le signale. Comme, chaque soir, une route nouvelle y conduit, le berger a toujours l'air d'inventer une halte en chemin.

Lorsqu'on le voit passer tout noir dans sa serpillière, chacun l'évite en lui souhaitant bonne nuit. Cependant, si loin de tous, le berger ne se sent jamais si près de lui-même qu'à cette heure fugitive où l'ombre l'éclaire. Le désir remuant se lève en lui, comme un petit être moqueur et puéril qui le secoue et le domine. Les arbres font des cornes dans le ciel, la terre résonne de mille pas furtifs, et l'air chaud encore est embaumé de caresses. Mais le crépuscule est court, la nuit prend sa place, la lune paraît, et le berger qui sent passer sur son front la brise du soir, toute fraîche déjà de rosée, voit tout à coup le désir qui lui échappe et bondit sur le chemin, comme un petit faune moqueur et puéril.

Et maintenant le sommeil peut venir. Pareil au jour, sans désir et sans inquiétude, le berger s'étend sur sa couche.

\* \* \*

Est-ce qu'il rêve, est-ce qu'il veille ? Est-ce dans le bruit, est-ce dans la paix ? Quelque part le mystère s'est fait entendre, comme un murmure inaccessible.

La montagne a des pentes raides ; les routes s'y achèvent. Le berger monte, et bientôt le plateau se découvre. Cependant, dans la plaine, une cloche sonne, la flûte d'un pâtre s'élève en spirale,

une source chantonne entre les racines, un marteau fait résonner l'enclume, une brebis bêle, un rossignol s'égosille, le vent se lamente dans les arbres, fait claquer la voile des barques et anime les ailes frémissantes d'un moulin. On creuse, on bêche, on sème, on récolte, on chante, on rit et on pleure. Le berger prête l'oreille à la voix des hommes et des choses, des villages, des hameaux et des forêts. Et tandis que chaque voix achève son bruit ou sa chanson, soudain l'on entend cette plainte étrange, plus inaccessible que l'écho, et dont la terre frémit jusqu'aux entrailles.

Nul ne sait où s'élève ce murmure. Le chêne des montagnes dit au roseau de la plaine : « Ecoute, cela ne vient-il pas du creux de la terre ? » Mais le roseau répond : « Cela ne vient-il pas des nuées ? » Et mille voix intermédiaires se hèlent sans cesse, se jetant la même question sans réponse. Mais le berger, qui se sent seul au monde, regarde le ciel libre et nouveau. Et tandis que son troupeau broute l'herbe monotone et drue, il entend résonner le mystère au fond de sa conscience.

FRANZ HELLENS.



## Les Muses du lac de Garde

*Fluctibus et fremitu resonans, Benace, marino.*  
VIRGILE.

### CATULLE

*Les troubles d'un désir plus profond que la mort  
Longtemps ont agité le paisible Catulle ;  
Tel, parfois, ce lac bleu, qu'un léger souffle ondule,  
Se gonfle, engloutissant les pêcheurs loin du port.*

*Mais ce matin, le chant des flots lents sur le bord  
Se mêle aux airs plaintifs qu'une flûte module ;  
Et les derniers regrets de son cœur trop crédule,  
La Muse aux sûrs baisers les berce et les endort.*

*Narguant le traître Amour dont il rompit les trames,  
Devant le Benacus où tremble son reflet,  
Il aiguise à loisir de courtes épigrammes ;*

*Et quand passe une barque entraînant son filet,  
Le poète impeccable et raffiné qu'il est  
Scande son vers nombreux au rythme égal des rames.*

VIRGILE

*Vois, sur ce vase ouvrant sa fleur de terre cuite,  
Rose des feux du four et du soleil couchant,  
À l'angle d'un vieux mur qui croule au bord d'un champ,  
Ce chèvre-pieds lascif et cette nymphe en fuite.*

*O grâce que le temps n'a qu'à demi détruite!  
Regarde, au lent rayon qui dore le penchant  
Des monts où deux bergers font alterner leur chant,  
Se prolonger en vain l'immobile poursuite :*

*Comme au jour où l'antique artisan les pétrit,  
La nymphe palpitante et le faune qui rit  
Vivent aux flancs vermeils de cette urne d'argile ;*

*Et leurs gestes renouent ce crépuscule au soir  
Où deux pâtres, mêlant leurs voix, virent s'asseoir,  
Sur la borne d'un champ latin, le doux Virgile...*

DANTE

*Sur la grève où Virgile, enfant vêtu de lin,  
Méditait une églogue au bruit de la tempête,  
Le combat éternel de l'Ange et de la Bête  
Hante, sous un ciel pur, le sombre Gibelin.*

*En vain le clair printemps mire au flot cristallin  
Un paradis de fleurs : l'Enfer bout dans sa tête !  
Florence, mère ingrate, apprendra qu'un poète  
Change en gouttes de feu ses larmes d'orpbelin !*

*Sans voir les oliviers tendre leurs souples branches,  
Il nourrit en son cœur l'âcre espoir des revanches ;  
Et devant ce beau lac, mouvant comme la mer,*

*Où l'amour fit chanter le Cygne de Mantoue,  
Sa bouche, où la colère imprime une âpre moue,  
En maudissant l'exil, mâche un laurier amer.*

### GÛETHE

*Le ciel bleu, la lumière ardente et l'air léger,  
Pour la première fois, loin du Rhin qu'il oublie,  
L'ont arraché des bras de la Mélancolie :  
L'azur du flot qu'au bord l'écume vient franger,*

*Le haut cyprès fleuri de roses, l'oranger,  
La treille aux raisins noirs que l'automne a pâlîe,  
Son cœur les reconnaît ; et l'antique Italie  
Salue un fils lointain dans ce jeune étranger.*

*Debout sur le rivage, il médite et contemple :  
Déjà, dans sa pensée, il reconstruit le temple  
Où les dieux exilés bientôt redescendront ;*

*Et tandis qu'il s'attarde, enivré par l'arome  
D'un bosquet toujours vert, sur la route de Rome,  
Un rameau de laurier se courbe vers son front.*

### IGNOTUS VIATOR

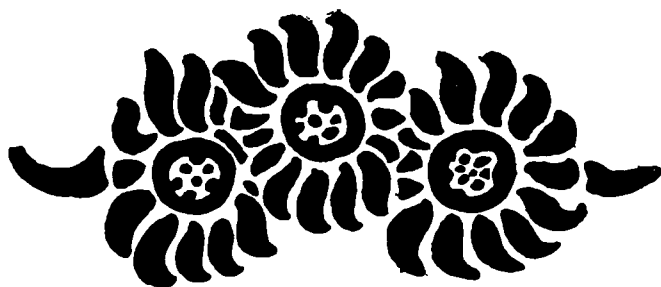
*En ce verger qu'emplit d'une rumeur confuse  
La mer intérieure aux sonores élans,  
Un vieux faune est debout, qui depuis deux mille ans  
Souffle en sa flûte et gonfle une face camuse.*

*Son œil de marbre a vu, le cœur plein d'Aréthuse,  
Virgile sous les pins suivre un songe à pas lents,  
Dante pleurer Florence et ses pavés sanglants,  
Et Gæthe réveiller l'antique et cbaste Muse.*

*Toi qui viens vers le soir, le moindre et le dernier,  
Ton chant tardif à peine émeut l'air printanier,  
Rends pourtant grâce aux dieux de la part qui te reste :*

*Il est doux, lorsque l'ombre enfle la voix des flots,  
D'entendre se mêler à leurs profonds sanglots  
Le soupir faible et pur de quelque flûte agreste.*

FRANZ ANSEL.



## PÉTRUS PALMARA

Assis devant la vitre qui découpe un ciel fouetté de nuages, Pétrus Palmara contemple le lourd beffroi. Les crénelures irrégulières de cette tour semblent taillées plutôt par les vieilles bombes ancestrales que par les hommes... Etroite et longue avec ses fenêtres rondes comme des écoutilles, la chambre s'endort sous les ombres précoces. Pétrus aime cet envahissement de la nuit propice aux évocations, sa vieille sagesse se plaît à suivre les nuages qui eux au moins voguent encore vers les pays où le soleil est plus noble. Il adore humer à pleine poitrine l'air qui sent la mer prochaine et souffle sans cesse par les joints des planchers sa chantante allégresse. En effet, la maison est bâtie de telle façon qu'elle semble planer dans un perpétuel tourbillon d'air frais. Partout, l'âpre odeur des bois résineux du Nord, fraîchement travaillés, fait songer aux grands navires et à l'océan. A son retour de Java, Pétrus Palmara s'est bâti cette demeure, hors la ville, en un lieu d'où l'on voit s'étendre à l'infini le plat pays avec ses rivières, ses maisons fleuries, ses moulins et ses clochers. Il fit consolider une vieille tour informe datant Dieu sait de quand et, s'en servant comme d'un pivot, fit charpenter tout autour des chambres de bois



qui tanguent sous le vent et sont pleines de choses rares et belles sorties de mains exotiques, évoquant par leur prestige des races mortes ou en train de s'amoinrir.

Le réseau des sons de cloches s'épand pour envelopper tout le pays, jusqu'à l'horizon. Au fond de l'ombre palpitante, la marche invisible du temps ronronne en une lourde horloge, et ces coins de ciel déchirés, subitement apparus couleur d'or parmi les mornes nuées, tout cela se fond en une silencieuse mélancolie qui l'émeut délicieusement.

Pétrus rêve aux années qu'il a passées par le monde un peu partout; parées de leur splendeur ardente et lointaine, elles lui apparaissent comme le paradis enchanté des souvenirs. Cependant, *quelles que soient les contrées, ici, ou tout là-bas*, conclut-il en philosophant doucement, l'esprit et le cœur humain restent toujours semblables à eux-mêmes, le fleuve de vie coule sous un soleil identique éclairant partout les aspects éphémères d'une nature tour à tour grave ou radieuse et jamais en repos. Et les plus grands explorateurs d'âme et de pays ne savent presque rien de plus de l'immense Univers inconnu que le simple qui évoque par la seule puissance de son esprit le mystère des êtres et des créations.

Une porte silencieuse s'ouvrit en glissant dans la cloison, et une forme pâle, incertaine comme la nuit même, s'immobilisa. Grave, le timbre de cuivre sonnait cinq fois. Pétrus tourna la tête vers la porte :

— Nous oublions l'heure, je crois, ma chère enfant.

Une voix de femme un peu voilée acquiesça comme si elle craignait d'effaroucher le silence :

— C'est vrai, maître Pétrus, je rangeais les livres dans la bibliothèque, j'en avais ouvert quelques-uns à l'aventure.

— Oui, Claire, et tenez, je saurais presque deviner : n'est-ce pas le Sermon sur la montagne, ou la tragique histoire du roi Lear et de la douce Cordélia que vous avez relue ?

Sans préciser, elle répondait :

— A lire et relire de tels trésors, l'âme s'élève loin des angoisses et des désirs.

— Sans doute, Claire, encore faut-il y mettre ou ma vieille expérience clairvoyante ou la ferveur d'un cœur généreux comme le vôtre... Mais, dites-moi, sont-ce mes yeux qui m'abusent ? Vous semblez, dans la nuit, lumineuse et parée pour quelque bal !

— Pardonnez-moi, mon ami, c'est la robe blanche que je dois mettre bientôt ; je rêvais de la revêtir un soir et puisqu'elle était là toute soyeuse et tentante, je l'ai mise. C'est une idée puérile, il me semblait que je ne la mettrais jamais quoique le jour attendu soit tout proche...

Elle marchait lentement vers une commode de bois précieux, touchait une lampe et la chambre s'emplissait d'une lumière ambrée. La jeune femme s'appuyait au mur, se détachant toute frêle sur les boiseries fauves. Elle gardait au fond des yeux quelque reflet ineffaçable, elle avait l'air las de ceux qui renoncent à lutter contre l'inéluctable destinée.

— Tu es belle comme un rêve, hasarda Pétrus. Et son geste admiratif fit choir un petit livre à fermoirs, bruyamment.

Elle tressaillit des pieds à la tête, presque immatérielle dans les longs plis de soie blanche bordée de duvet de cygne. Elle était quasi diaphane et si pâle que Pétrus interrogea :

— Tu sembles malade, ou peut-être songes-tu encore au passé ?

Avec un faible cri, et la main sur les yeux :

— Oui, Pétrus, fit-elle rougissante, je ne sais... Souvent il me semble être dans un rêve et que le passé seul soit vrai et je m'attends à me réveiller seule là-bas, entourée comme autrefois de ces misérables empressés à m'arracher les derniers lambeaux de la fortune paternelle. Protégez-moi, Pétrus, maintenant comme alors ne m'abandonnez pas. Je ne veux plus y penser et malgré moi je songe, je songe...

Il l'observait avec une douce tristesse qui se fondit en un *sourire* :

— Vous êtes bien nerveuse encore, mon enfant. Etes-vous certaine de le répudier tout entier ce passé ; ne s'y est-il mêlé malgré tout aucune joie, aucun espoir dont l'absence vous torture ?...

Et Pétrus avait des regards de prêtre scrutant une âme.

— Vous étiez presque enfant alors, je suis presque un vieillard aujourd'hui...

— Oh! Pétrus, que vous me connaissez mal; vous doutez encore...

— Pardon, mon amie; c'est précisément parce que je lis en vous-même et mieux que vous-même, vous me comprendrez plus tard. Je voudrais que vous voyagiez, aussi bien votre santé le commande, vous êtes une fleur égarée parmi ces nostalgies hivernales.

— Mon ami, murmura-t-elle, pourquoi ne ferions-nous pas ce voyage plus tard, après... notre mariage.

Elle avait parlé avec une nuance de désenchantement qu'elle-même ignorait mais que lui fut prompt à saisir.

Sans répondre, Pétrus promenait lentement ses regards sur les objets qui l'entouraient. Il les arrêta sur un grand Bouddha de jade verte, sur les sabres à fourreaux d'ivoire sculpté pendus au mur, sur deux sveltes amphores pétries jadis en un bourg béotien dans une précieuse argile rose, sur une tête de marbre dorée, au nez brisé, mais très belle cependant... Il les consultait, les souvenirs aimés. Dans l'ombre de la chambre se devinaient encore sur les commodes ventrues de bois des îles odorant et poli, des choses belles, étranges, vénérables ou même puérides, qui rappelaient à Pétrus des années juvéniles.

— Non, Claire, conclut-il; vous irez seule à Paris, en Angleterre et à La Haye. J'ai là quelques amis, et je sais qu'ils vous recevront comme si vous étiez... ma fille (le mot fut douloureux et comme arraché par une volonté crispée). Tous les souvenirs qui peuplent cette chambre me rattachent à des morts qui me furent chers, à des heures de bonheur et de souffrance, trop différentes des vôtres. Ma route est presque parcourue; il faut que vous vous mêliez aux vivants; à nul, Claire, il n'est permis d'enfreindre les grandes lois qui nous gouvernent comme elles mènent l'Univers entier, car les événements se chargent de châtier plus tard ceux qui le veulent tenter.

Le masque ample et farouche de Pétrus s'animait extraordi-

nairement sous le désordre de ses cheveux blancs, et dans la pénombre ses yeux illuminaient ses traits d'une gravité si pure que Claire s'étonna, gagnée par un indéfinissable respect qui ressemblait à de la crainte.

— Dans un an vous reviendrez, Claire ! alors vous agirez à votre guise... Aux vieux voiliers, conclut-il très bas, convient l'eau rouie des paisibles canaux où s'endort le monde tremblant des reflets...

Longtemps, le vieil armateur écrivit sous la lueur circulaire de la lampe de longues lettres de sa robuste écriture. Il les scella de cachets rouges, et promenant sur les mille objets de la chambre précieuse son regard profond, il les remercia de leurs sages conseils.

Bientôt vint le jour du départ ; il n'aimait pas les larmes vaines, il baisa la jeune fille au front, avec ce calme qu'il avait aux jours de tempête. Et dehors, en effet, s'abattait un terrible ouragan de grêle et de neige. Mais avec le bruit de la porte refermée après elle, un lancinant regret le mordit tout de suite, et ce tourment depuis ne le quitta plus. Bientôt, il lui sembla qu'elle avait emporté jusqu'à l'âme de ses souvenirs qu'il croyait si bien à lui. Les heures passèrent, les jours se succédèrent identiques et mornes. Elle écrivait souvent. Parfois, Pétrus, las des longs jours, marchait deux heures durant par le moutonnement des dunes. *Lorsqu'il* apercevait enfin la marée d'hiver limoneuse et méchante, le déchaînement des vagues, les tourbillons d'écume sous le vaste ciel, il frémissait et se grisait d'une âpre et saine ivresse. La mer avait été de tout temps sa suprême consolatrice, sa tristesse tout humaine s'apaisait, se fondait dans le grand hurvari des éléments. La nuit venue, l'âme élargie, il regagnait la ville par les sables, mais sa tristesse l'attendait au logis, comme une mégère trop fidèle.

Naïvement, Claire narrait son existence quotidienne. Elle vivait chez de riches marchands et les divertissements de la jeunesse anglo-saxonne aux approches de Noël ne purent la laisser indifférente. Elle prit goût à ce régime actif. Les lettres ne furent plus que de longues descriptions de soirées brillantes, de chasses

à cheval, ou de grandes randonnées aux montagnes du Cumberland. Plus elle s'engageait dans ce tourbillon, plus Pétrus constatait combien se ravivait sa pauvre âme enlisée dans les nonchalances javanaises. Les lettres devinrent plus rares, Pétrus s'étonna de souffrir non comme à vingt ans, mais d'une façon plus aiguë, parce qu'il savait trop bien l'avenir. Derrière les légers feuillets grisés de fine écriture, il le sentit s'ébaucher peu à peu, le délicat secret féminin. A travers les phrases trop recherchées, il devina les pensées inexprimées qui emportaient ses illusions dernières. Enfin, ce fut la lettre définitive :

« O Pétrus Palmara, disait-elle, comment oublierais-je jamais tout le bien que vous m'avez fait ; c'est vous qui m'avez sauvée, là-bas, et rendue à la vie ; vous serez toujours pour moi, plus que tout au monde... »

Il sourit amèrement, prévoyant la suite.

« Quoi qu'il m'en coûte, je vous parlerai avec courage et sincérité, comme vous me l'avez appris. Depuis longtemps j'y songeais sans l'oser. Depuis longtemps je rencontrais, chez nos amis, un jeune homme droit et franc comme vous-même, James Wilford, capitaine dans l'armée des Indes, fils d'un armateur de Liverpool, que vous connûtes jadis... »

Pétrus acheva la lettre sans bien comprendre le reste. Elle lui échappa, elle tomba dans le foyer, elle brûla ; sa clarté grandit comme un horrible embrasement qui dévora les derniers rêves de Palmara. James Wilford, lui ! Elle le connaissait, « son » James à lui, qu'il aimait tant sans l'avoir jamais vu cependant !...

Au petit jour, il sonna son domestique malais :

— Nous partons demain, fit-il.

. . . . .

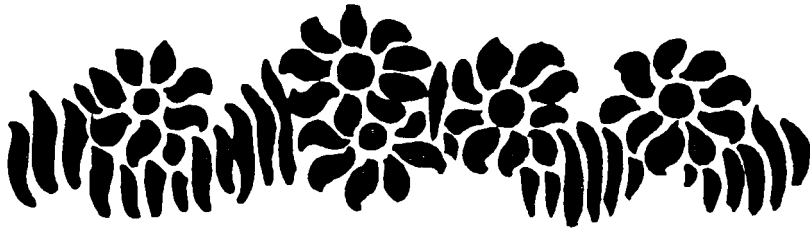
Quelques jours plus tard, Claire accourait. Elle parcourut la maison où déjà un voile d'abandon semblait ternir toutes choses. Dehors les mêmes bourrasques projetaient des branches aux carreaux. Sur la table, l'adieu de Pétrus :

« Soyez heureux, disait-il, je pars ; ma tâche est accomplie. »

Et le message parlait de très nobles devoirs, de tendresses inconnues et de lois saintes. Tout à la fin, Pétrus disait :

« Je songerai à vous et à eux, car vous êtes tous miens. Parlez-leur de moi comme d'un aïeul parti pour un long voyage. Aux derniers jours de décembre, ranimez ce foyer mort, afin que si, une veille de Noël, je doutais de moi et de ma route nouvelle, je sois certain de trouver, en frappant à cette porte, des enfants et des petits-enfants, et un clair feu flambant qui réchauffe mes membres engourdis. »

G. VAN WETTER.



## Sensations Musicales

**Diapason : *la* !**

**Accorde tes sensations. — Réceptacle infini aux musicales cordes.**

**Ouvre ton âme à Dieu.**

**Diapason : *la* !**

**Mon instrument s'accorde**

**Ivre de sensations.**

***Prélude.* — C'est comme un zéphyr dans un désert perdu.**

**Chant lointain, musique d'âmes, voilée, presque mourante. —**

**Elle semble souffrir, elle chante.**

**Elle va vivre pourtant. — Dieu! que je suis ému!**

**Comme elle est doucement pénétrante!**

**Où suis-je? Je ne suis plus.**

**Je suis sans être, vois-tu. — Je deviens diaphane. — Mon corps  
n'est plus. — Je plane sur des ailes de satin. — Ah! je vibre...**

**— Je vis.**

**Je suis mort, c'est certain.**

**Il ne reste que mon âme.**

**Diapason : *la* !**

**Unissons... des sons, table d'Harmonie**

**Et l'amour chante!**

Voici la rosée tremblante, la goutte de cristal sur la pudique rose.  
Parfum.

Un désir me tourmente, oui je rêve de toi et je vois tes yeux bleus  
et tes lèvres vermeilles.

Et voici les oiseaux qui planent dans le ciel.

C'est doux, c'est infini.

Mon cœur est une nacelle que berce mon cerveau.

Mais tu es sur mon cœur,

Sur qui tes doigts s'accrochent.

*Quintuples croches.*

J'ai peur.

Ce sont des étincelles. — Des étoiles, des parcelles de ciel qui  
scintillent, vrillent, fourmillent.

Ce sont des *trilles*.

Je suis en feu.

C'est vague, c'est profond. C'est mystique, charmeur.

Glouglou, clapotis. C'est de l'eau.

C'est vert, c'est candide, c'est glauque, triste, perfide.

Ce sont tes yeux, aimée.

Non! C'est un lac profond;

Ce sont des feux-follets, des prunelles mouvantes

Où sombre ma raison.

*Cymbalon.*

Mais non, c'est la tempête et c'est le vent qui hurle,

Attaquant les lames noires d'une mer en furie.

Oui, c'est un jour de fête.

Le cerf est aux abois,

Le *cor*... au fond des bois.

*Soupir.*

Mon cœur tremble;

Sanglote sous tes baisers,

C'est la mort gémissante?

C'est une naissance.

La forêt mystérieuse,

Le soleil qui luit.



C'est l'éclair de tes dents;  
Un oiseau dans la nuit;  
Epouvante.  
J'enrage et je maudis. — J'aime, vibre mon âme,  
L'univers entre en toi.  
Les clameurs de victoire, la voix de la forêt, la gaieté, le soleil?  
Le midi, l'amour.  
Le nord, la neige, le froid, la science  
Et toutes les fêlures du monde.  
Les tortures insensées,  
Les glas funèbres, les cloches, le canon, le tonnerre. — Marche  
triumphale.  
Partout l'amour chante.  
Vibre mon âme...  
Voici le tourbillon  
Là-bas... là-bas...  
*Point d'orgue.*  
C'est fini.  
J'ai possédé le monde.  
Je suis ravi.  
Extase.

GUSTAVE FIVÉ.



## PROPOS DE TABLE

### LE POÈTE PRODIGE.

La Belgique, terre maternelle, ne garde point rancune à ses enfants ingrats. Le Festival Maeterlinck en témoigne une fois de plus.

Car, il faut bien le dire, Maeterlinck s'était comporté vis-à-vis de son pays comme l'enfant prodigue vis-à-vis de son père. S'il n'est pas allé garder les cochons à l'étranger, du moins y est-il allé chercher des truffes. Il avait eu le bonheur et l'honneur de naître en Belgique et il a dédaigné ses plaines et ses marais, leur préférant les rives banales de la Méditerranée éternellement bleue; Flamand, il avait écrit *Pelléas, la Vie des Abeilles, le Temple enseveli*... et il lâche sa patrie pour la France; jeune encore, il avait sollicité les fonctions de juge de paix, mais le Gouvernement belge, prévoyant son destin de poète, les lui avait généreusement refusées, et pour reconnaître ce service, Maeterlinck ne lui rend que mépris et dédain et refuse même les distinctions honorifiques les plus hautes, celles qu'on n'accorde généralement qu'aux très grands industriels ou aux très vieux militaires ou politiciens.

Enfin, pour mettre le comble à son ingratitude, le jour où nous lui faisons l'honneur de le jouer sur notre grande scène littéraire, sous prétexte qu'on a négligé de solliciter son autorisation, il nous envoie du papier timbré.

Je ne pense pas qu'il y ait moyen d'accumuler plus d'ingratitude, de manquer plus essentiellement de piété filiale. Et cependant que fait, en présence de telles fautes, sa patrie maternelle? Comme le père indulgent de la Bible, elle ouvre les bras à son enfant prodigue au premier signe de remords que montre ce dernier, et de l'amende honorable de l'enfant ingrat, elle fait une fête dont la splendeur éteint le souvenir des entrées triomphales de nos Prix de Rome.

Il est bon que cela soit dit : il est bon que l'étranger sache comment la Belgique traite ses artistes et ses poètes.

Un landau attelé de quatre chevaux blancs attendait le héros à la sortie de la gare du Midi; y prirent place : le Bourgmestre ayant à sa droite le poète et, sur ses genoux, faute de place, M<sup>me</sup> Georgette Leblanc; l'échevin des Finances et celui de la Bienfaisance s'assirent en face.

La fanfare des « Chasseurs de Prinkères » ouvrait le cortège aux sons de : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* D'autres Fanfares et Harmonies, entre autres : les Gais Lurons de Schaerbeek, les Arbalétriers de la Vieille-Halle-au-Blé, le Conservatoire Africain, etc., etc., suivaient; venait ensuite le landau d'honneur, dont les quatre chevaux blancs rappelaient les « triomphes » de la Rome antique. Après quoi, d'innombrables équipages où avaient pris place les notables de la ville.

Jamais on ne vit tant de voitures, même à l'enterrement de M. Buis.

Un porto d'honneur fut offert à l'Hôtel de ville. Le Bourgmestre s'adressa en ces mots au héros de la fête :

« CHER ET ILLUSTRÉ COMPATRIOTE,

» La Belgique, toujours attentive au sort de ses enfants, apprit, par le Prix Nobel, qu'elle comptait un grand poète parmi les siens; un écrivain de valeur, un écrivain de 300,000 francs, en un mot, un écrivain de génie!

» Notre curiosité ainsi éveillée, il était juste que nous sussions ce qui vous avait valu une telle somme d'argent et nous apprîmes que vos œuvres étaient déjà nombreuses; il ne me serait pas possible d'en citer tous les titres; d'ailleurs, le Belge, excessivement travailleur, n'a que fort peu de temps à sacrifier à la lecture; mais j'ai lu, Monsieur, ou plutôt j'ai vu *Pelléas* à la « Monnaie » et, je le dis à votre éloge, jamais il ne me serait venu à l'idée qu'une si belle chose fût écrite par un Belge; j'ai lu aussi *la Vie des Abeilles* et je compte bien faire lire vos autres livres dans les écoles de la Ville, dès que j'en aurai le temps. Monsieur, ce que vous avez fait est très bien; d'ailleurs, les 300,000 francs ont dû vous en convaincre comme ils nous ont convaincus.

» Aussi, c'est pour vous encourager que nous avons organisé ce Festival que nous intitulerons : *À son enfant prodige, la Belgique reconnaissante.* »

Une fois les applaudissements refroidis, le cortège se remit en marche, au milieu d'une foule nombreuse qui put voir défiler à son aise tout ce que Bruxelles compte d'hommes politiques + un écrivain : Maeterlinck.

La réception au *Cercle artistique et littéraire* fut empreinte de la même cordialité.

Le Président s'adressa, en ces termes, au poète exhibé :

« MONSIEUR,

» Dès que nous avons appris *officiellement*, car nous ne pouvions vraiment y croire, qu'un de nos compatriotes avait décroché un prix de 300,000 francs, tous nos

membres ont senti naître dans leur âme la curiosité de voir la tête d'un homme que l'Etranger estimait valoir un si haut prix.

» Notre cercle exclusivement composé de politiciens, d'avocats, d'agents de change, et de commerçants d'un âge respectable et d'une aisance rassurante, qui, tous, savent au prix de quels efforts ils ont réussi à se constituer une petite fortune, devait plus que tout autre être frappé d'étonnement et d'émotion en apprenant qu'un homme avait ainsi gagné une fortune en un instant, sans se donner le moindre mal, et désirer dès lors connaître la tête d'un tel homme.

» Cette curiosité est satisfaite. Enfin ! Vous voilà ! Vous êtes venu ; vous êtes vu !

» Excusez-nous si, par-ci, par-là, vous voyez une tête d'artiste parmi nos membres généralement si distingués cependant ; il est fort difficile de les éviter, d'autant plus que notre cercle fait le commerce de tableaux, sans esprit de lucre d'ailleurs, ces mêmes artistes s'y étant opposés dernièrement ; mais, vous le voyez, ils sont très rares.

» Enfin, une fois encore, Monsieur, merci d'être venu ; nous sommes très heureux d'avoir vu votre tête et j'espère que vous ne serez pas insensible à l'honneur que nous vous faisons. »

Après cette réunion presque intime, on lâcha Maeterlinck, qui eut le temps ainsi de faire un brin de toilette avant de se rendre au déjeuner que la Ville de Bruxelles lui offrait dans les Salons de l'Hôtel Communal.

Ce déjeuner froid et en silence se termina par un speech du Bourgmestre :

« CHER ET ILLUSTRE COMPATRIOTE,

» Vous voilà définitivement entré dans la gloire officielle, la seule qui soit vraiment belge, celle que décerne le monde politique. Vous voyez, autour de vous, les élus de tous les partis ; votre gloire n'est donc plus contestée. Elle est pure aussi ; aucun alliage n'en ternit l'éclat, puisque seul le monde officiel en fait les frais.

» Il était temps du reste de prouver que vous êtes maintenant autre chose qu'un écrivain, vous êtes Celui qui a gagné un prix de 300,000 francs.

» Je ne voudrais pas faire mon propre éloge, mais j'espère bien, Monsieur Maeterlinck, que vous apprécierez le soin que j'ai pris d'écarter soigneusement et rigoureusement de vos côtés tout ce monde interlope qu'on appelle poètes, romanciers, etc..., qui n'ont jamais gagné 300,000 francs.

» Vous sentirez la supériorité de Bruxelles sur Paris, cette ville que cependant, dit-on, vous affectionnez. Si Paris vous avait fêté, soit à l'Elysée, soit ailleurs, vous auriez vu autour de vous un monde d'artistes et d'écrivains ; ici, rien de pareil : des politiciens uniquement et des politiciens officiels, c'est-à-dire détenant un mandat.

» On me dit qu'il y a quelque part, là-bas, au bout de la table, un certain Cardon qui ne l'est pas ; je vous arrête, cet homme est un homme de votre genre ; si vous avez des livres qui valent 300,000 francs, il a, lui, des tableaux qui en valent autant.

» J'ai cru ces paroles nécessaires pour éviter un malentendu. Il ne faut pas qu'on s' imagine un seul instant que nous avons renoncé à notre séculaire dédain pour les écrivains ; comme par le passé, nous les tiendrons à l'écart ; aujourd'hui il s'agissait d'honorer l'homme qui a gagné un prix de 300,000 francs et vous aurez cette satisfaction, Monsieur Maeterlinck, d'être, parmi nous, le seul qui ne doive pas à la politique la place qu'il tient à cette table.

» C'est un honneur que nous ne rendons qu'aux Souverains. »

Sur ce, le déjeuner prit fin, M. Maeterlinck étant, comme le sait tout le monde, hermétiquement muet.

Le soir, eut lieu à la « Monnaie » la représentation de *Pelléas et Mélisande*, honorée de la présence de Leurs Majestés Maurice Maeterlinck, le Bourgmestre, les Echevins, le Roi et la Reine.

Un incident regrettable a failli troubler le calme et le silence de cette soirée mémorable. La *Chronique* y avait délégué, pour en rendre compte, son collaborateur Horace Van Offel ; malheureusement celui-ci est aussi écrivain ; on allait donc l'expulser, — comme de juste, — lorsqu'un tiers fit valoir que si cet individu était là, c'était en sa qualité de journaliste ; son *laissez-passer* aidant, on voulut bien fermer les yeux et l'incident n'eut pas d'autre suite.

—o—

Nous apprenons que le Bourgmestre a nommé M. Maurice Maeterlinck candidat suppléant sur la liste des Conseillers-patrons.

—o—

M. Gérard Harry a été nommé vice-consul de Saint-Wandrille.

—o—

La Direction du *Masque* fait observer à ses abonnés que si, conformément à la large hospitalité qu'elle assure à ses collaborateurs, elle n'a pas cru devoir refuser l'insertion des propos ci-deçus, elle n'en désapprouve pas moins les termes.

Nous savons en effet que le Bourgmestre a fait preuve de la plus grande sollicitude envers les frères d'armes de Maeterlinck.

S'il ne les a pas invités à l'Hôtel de Ville, où ce n'était certes pas leur place, il a réservé à Camille Lemonnier, Albert Giraud, Grégoire Le Roy, Henry Maubel et quelques autres écrivains, le droit exclusif de vendre le programme aux portes de la « Monnaie ».

—o—

La réception à l'Hôtel de Ville s'est terminée par un charmant ballet dansé avec art et distinction par Mesdames... (1).

—o—

Le Bourgmestre de Gand a offert un dîner en l'honneur du comte Goblet d'Alviella, Grand-Mattre de la Loge ; tous les autres invités étaient des ecclésiastiques du diocèse de Gand.

—o—

Le Kaiser a parlé. Donc...

—o—

A lire dans le dernier numéro de *Duendal* une fort longue mais spécialement nébuleuse étude de Georges Marlow sur Grégoire Le Roy.

—o—

*Le Catholique* commence la publication en feuilleton du nouveau roman de Georges Ramaeckers : *Le Bâtard de Léon XIII*.

—o—

Notre talentueux ami l'architecte De Win est chargé par le Gouvernement de dresser les plans du Théâtre belge.



(1) *Erratum* (Note de la Rédaction) :

Il n'y a pas eu de ballet, mais le typo, accoutumé aux comptes rendus des réceptions princières à l'Hôtel de Ville, a bêtement continué la rédaction, entraîné sans doute qu'il était par une longue habitude.



## LES LAMPES

A. R. R.

Ils sont venus avec treize lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec onze lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec neuf lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec sept lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec cinq lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec trois lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec deux lampes  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus avec une lampe  
Et n'ont rien vu...

Ils sont venus sans lampe  
Et ils ont vu.

MAX.

## ÉDITIONS DU MASQUE

---

- JETHRO BITHELL. — *W. B. Yeats* (Essai).  
Trad. FRANZ HELLENS. Fr. 2.00
- FERDINAND BOUCHÉ. — *Cbrysalides* (contes) Fr. 3.50
- JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (confé-  
rence). Fr. 2.00
- FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents* (pièce  
en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen). Fr. 2.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs* (poèmes).  
Fr. 3.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *Le Rouet et la Besace* (images et  
chansons; 22 dessins hors texte). Fr. 10.00
- BLANCHE ROUSSEAU. — *Le Rabaga*, suivi de sept  
contes. Fr. 3.00
- 

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- JACQUES ET JEAN. — *Les Contes d'après minuit*, ornés  
de nombreux dessins de Constant van Offel. Fr. 5.00



# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

PARIS  
LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
des  
SCIENCES, ARTS ET LETTRES  
Rue Dante, 5

BRUXELLES  
H. LAMERTIN  
Rue Coudenberg, 58

---

## Sommaire du N° 5 :

MAUBEL	<i>Notes sur la Musique considérée comme une métaphysique sensible</i>	169
NICOLAS BEAUDUIN	<i>Poème</i>	174
FRANZ HELLENS	<i>Les Heures du Berger</i>	177
FRANZ ANSEL	<i>Les Muses du Lac de Garde</i>	181
G. VAN WETTER	<i>Pétrus Palmara</i>	185
GUSTAVE FIVÉ	<i>Sensations musicales</i>	192
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	195
	<i>Petite Anthologie</i>	200

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
Jos. RAPHAEL

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393.

Série II

N° 6

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

Le Masque a publié des pages inédites de :

Franz Ansel, Nicolas Beauduin, Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Henry Maubel, Stuart Merrill, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace Van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren.

---

La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :

20 Francs.







# Trois Paraboles Sentimentales

par KAREL VAN DE WOESTYNE

## INTÉRIEUR

De même que l'on néglige un détail insignifiant et d'un mince profit, les Ecritures ont omis de rapporter comment Marie, après une marche longue et quelque peu essoufflante, appuyée sur l'épaule de Joseph que l'inquiétude courbait, et les yeux tout tristes de la monotonie des routes errantes, vint à passer devant la maison de deux très pauvres gens. C'était au temps où, lasse du voyage et dans les angoisses de la maternité proche, elle traversait Bethléem enfouie sous une neige douce, en quête (car elle ignorait la volonté symbolique de Celui qui mènerait leur humilité jusqu'à l'étable et la crèche élues par Lui pour Sa maison natale et Son berceau), en quête de la bonne auberge qui leur donnerait, à elle et à Celui qu'elle portait, le repos et l'abri.

Elle vint donc à passer devant la maison de deux très pauvres gens, qui étaient un homme très vieux et sa femme.



Et cette femme regardait par la fenêtre le beau chemin duveté de neige, aux teintes grises et jaunes; et lorsqu'elle vit errer, dans la clarté imprécise et brumeuse du soir, cette autre femme qui était grosse, elle eut très grande pitié. Alors, se retournant vers son homme assis là, les coudes sur les genoux, dans l'ombre tombante qui brouillait la chambre, elle lui dit :

— Il passe une femme qui va être mère; elle paraît lasse, et l'homme qui marche à son côté est plein de soucis. Ils ne sont pas de ce pays, car je les aurais déjà reconnus. Je ne les connais pas.

L'homme se leva de sa chaise, et, s'approchant de la fenêtre, il vit que Marie était lasse à en mourir, et combien Joseph semblait lourd de soucis. Il dit :

— Ce sont de pauvres gens. Ils vont avoir un enfant.

Et, rentrant dans l'ombre attristée de la chambre :

— Nous n'avons pas d'enfants...

La femme, émue, regardait toujours. C'était une femme bonne et vieille...

Mais Marie et Joseph étaient déjà loin, et devenus une image grise que le soir, d'une pâleur de cire, estompait à mesure.

Et la vieille femme dit, voyant comme Marie s'appuyait plus lourdement encore sur l'épaule de Joseph :

— Elle porte un fruit lourd...

Elle alla se rasseoir dans la chambre déserte et silencieuse.

Et tous les deux, l'époux et elle, se dirent alors qu'ils auraient pu ouvrir leur porte aux voyageurs errants. Et la femme songeait que l'enfant eût pu naître chez elle, sous la lueur de la lampe, et comment elle l'aurait réchauffé à la joyeuse flamme de l'âtre, et puis l'aurait emmailloté; et l'homme songeait mélancoliquement qu'il n'avait jamais eu d'enfants, et ne savait pas ce que c'est...

Mais Marie et Joseph étaient très loin déjà et les deux pauvres gens ne les avaient pas fait entrer.

## ATTENTE

Elle avait ouvert les portes, Marie-Madeleine, toutes larges les portes et les fenêtres, celles qui regardent le couchant, puis celles qui regardent le levant. C'était l'heure vespérale où le soleil est si bas qu'il pénètre dans les maisons par les portes; rouge et velouté de pourpre, présent déjà dans la pulvérulence dorée qui, au jardin, montait des pelouses embrasées, il venait tracer à l'intérieur de la maison des voies de lumière qui gagnaient progressivement le carré de leur gris-perle projeté par la porte de rue; dans les chambres crépusculaires, jaillissant de chaque baie lumineuse sur les carrelages où se mouvaient des ombres, il déployait un éventail aux contours dégradés; et, plus haut, sa lumière, qui pâlisait à mesure, frappait encore la blancheur mate des statuettes sur la cheminée ou allumait d'un feu sombre les vases de cuivre...

Elle avait ouvert les portes, fébrile et confuse. Des parfums flottaient que l'on ne sent pas le jour. Il lui semblait être un petit enfant, et elle pressait ses bras contre ses seins. Un frisson chaud la parcourut, parce qu'elle se sentait heureuse à la fois, et gênée de se trouver seule.

Elle savait que Lazare était au grenier, au-dessus d'elle, à moudre le grain. Et elle croyait voir sa tête coiffée du haut bonnet qui tremblait, et sa barbe poudreuse, et toute son attitude courbée d'homme qui manœuvre activement le levier. Le remuement de la farine moulue semait une poudre d'or qui, par les ais disjoints du plafond, filtrait ainsi qu'une pluie fine de mai, quand il y a du soleil; et les meules raboteuses ronflaient comme un essaim innombrable d'abeilles ivres.

Elle se réjouissait de ce que Lazare, au travail, n'entendait point son pas circonspect; et elle savait que Marthe, sa sœur, prompte aux reproches, faisait des emplettes et, sans doute, se répandait en commérages dans les épiceries voisines, qui, le soir, s'emplissent de la rumeur nasillarde des jaseries.



Et elle était anxieuse aussi. Viendrait-Il, Celui qu'elle attendait? Viendrait-Il, le Seigneur, ainsi que l'on en répétait la nouvelle? Elle était en proie à un trouble délicieux, qui, parfois, venait lui glacer le dos d'un frisson fugitif, et battait joyeusement dans son cœur. Et elle ne savait comment, tentée par quel espoir insensé, elle se trouvait là, assise dans le banc obscur, toute droite dans ses meilleurs habits, en petits souliers blancs, bouclés d'or, sur quoi tombent, de la hauteur des genoux, les plis luisants de la robe de soie verte; en son corsage couvert de pierres étincelantes, et qui bombait haut sur la poitrine. Ses cheveux, raides et alourdis par les baumes et les parfums, pendaient en deux tresses qui avaient la couleur même du soleil couchant; et son visage, blanc dans le soir comme n'est aucune blancheur, ne décelait d'émotion que dans ses grands yeux. C'est ainsi qu'elle l'attendait, étreinte par le bonheur de se trouver seule, et par l'espoir et tout à la fois la crainte de ce qui devait arriver.

Et viendrait-Il? Depuis que Simon le lépreux — l'homme qu'Il avait non seulement guéri et débarrassé des pustules qui le rongeaient, mais à qui Il avait rendu des doigts nouveaux au lieu de ses moignons pourrissants, l'homme qui, la grande bouche toujours débordante de mots fébriles, répétait partout, en le rehaussant de gestes augustes, le récit de sa guérison, — depuis donc que Simon le lépreux répandait la nouvelle que certainement Il reviendrait, puisqu'Il l'avait guéri, lui, miraculeusement, elle l'attendait, à chaque fois. Elle l'attendait, tel qu'elle l'avait vu en ce temps-là, environné de l'éclat doré de la gloire dans laquelle il marchait : à la vérité de taille médiocre dans sa robe jaunissante et ne portant pas beau visage comme les jeunes gens de Magdala qui la recherchaient, mais grand tout de même de la simplicité avec laquelle il s'entourait de reconnaissance, et beau des hommages qui l'auréolaient; ou plutôt, beau et grand parce qu'Il était Lui. Elle attendait de nouveau le choc brusque en son cœur qui répondait à son regard pacifique, se demandant si, cette fois encore, ses jambes vacilleraient. Elle était assise, confuse, dans le banc obscur où Il ne la verrait pas; et elle parcourait des yeux le long ruban gris de l'allée, où plus

aucun arbre ne pouvait dessiner une ombre précise, mais où les formes se dissolvaient dans la clarté rare et déclinante...

Et Lazare, là-haut, s'obstinait à tourner le moulin, et, en elle, tranquillement veillait la certitude qu'elle ne reverrait pas de sitôt réapparaître Marthe chargée du panier rempli. Cela lui permettait d'attendre, à l'abri des reproches, Celui qui allait venir...

L'éclat violacé du soir s'éteignait comme s'apaise l'haleine des paysans au repos; leur dernier geste aux champs avait éteint l'embrasement du soleil. A présent, la paix crépusculaire emplissait les maisons, et, sur les tables chargées de mets, les tables où le halo de la lampe découpe un cercle clair et qui semble sourire, se penchaient des fronts sérieux dans l'attitude du bénévolence... Des pas s'approchaient encore, mais de plus en plus rares; des sabots se heurtaient. Il marchait, Lui, silencieusement sur ses pieds nus...

Elle se tenait droite. Elle arrangea ses genoux dans sa robe dont la soie craqua. Elle considéra sans intérêt la blancheur mate de ses mains et remarqua avec indifférence qu'elle avait oublié de mettre ses bagues. Elle avait le torse très long et svelte; penchée, elle écoutait la chèvre racler la paroi de l'étable proche. L'heure pouvait être longue encore... Un frisson lui glaça le dos et raidit, par endroits, la chaîne des vertèbres... Elle regarda, dans le corridor demeuré plus clair, l'ombre mouvante d'une petite branche avec deux feuilles; les ombres ne se projetaient plus sur un champ orange, car au jardin la verdure, de dorée, devait être devenue jaune éteint; plus pâles étaient ici, dans la chambre de famille, les arabesques de sable sous quoi les carreaux couleur de bronze se fonçaient comme du sang qui s'épaissit et se caille. Elle attendait, ignorant si sa gêne était croissante...

Lazare, par saccades, s'acharnait au levier. A midi il avait déclaré : « Il faut que j'achève la tâche. » Marthe ne revenait toujours pas...

— Elle se leva pour écarter davantage le petit rideau. Elle vit les deux rangées d'arbres de l'allée. Vous n'auriez plus pu distinguer, au-dessus de la succession des troncs, où se séparaient les couronnes. Il n'y avait plus de passants sur la chaussée dont le ruban

assombri se déroule, et s'approche, et s'enfuit. Elle soupira... Le soir tombait vite ce soir. Et la chèvre se frottait violemment au mur bossué. Avait-elle à manger? Oui, elle en avait.

Dire qu'Il ne venait pas!... Mais il n'était pas encore si tard...

— Dans chaque maison, maintenant, brûlait une lumière. Les lampes, dans l'ombre, n'était pas semblables à des constellations, car on reconnaissait encore la forme des maisons à la blancheur de leurs pignons crépis. Mais chaque père, dans le carré des chambres clairement visibles, tenait sur les genoux un enfant au rire éclatant. Un chuchotement nouveau, de vieillards, bourdonna sur le seuil. On entendait un chant au loin; et, plus lointaine encore, une trompette, qui semblait en cristal fêlé, sonnait les notes heurtées d'une mélodie gaillarde. Il n'était pas bien tard encore, car, bien que dans la maison se fût évanoui le feu des cuivres mornes et le jeu des nuances alternées du carrelage, elle pouvait toujours distinguer, au mur de la chambre de famille, le motif de la tapisserie, où le dessin accentué des figures développait une chasse au cerf avec des chevaux semblables à des chevaux de bois... Allumerait-elle la lampe? Elle se remua dans sa robe. Ce froissement devint un bruit dans la maison. Par la porte d'arrière pénétrait l'odeur moite des jardins...

Les jambes tâtonnantes de Lazare cherchaient les marches du petit escalier; il avait arrêté tout à coup son travail...

— N'y a-t-il donc pas encore de lumière?

Elle pensa dire :

— J'allais précisément l'allumer.

Mais elle répondit :

— Marthe est allée chercher de l'huile.

Elle sentit dans les ténèbres, car c'était maintenant les ténèbres, ses traits devenir rigides comme ceux d'une veuve de trente ans. Lazare parla de nouveau en cherchant ses savates :

— Et le souper?

Elle répondit :

— Marthe...

Lazare, qui la trouvait belle, se tut. Elle devenait très inquiète, comme s'Il allait venir...

Ah ! cette fois c'était la nuit. Et les yeux de son frère, l'aîné, se tournèrent, ne montrant que le blanc, vers la porte froide du jardin. Elle y alla, languissamment, dans le froufrou de sa robe de soie. Elle regarda encore un instant le ciel mauve où battait des ailes une petite chauve-souris. Elle vit les jardinets l'un à côté de l'autre. On était en septembre. Elle remarqua très nettement que les haricots ne pendaient plus aux perches nues qui pointaient, fort noires, vers le ciel ; des choux rouges déteints, le bouquet des jets de choux, quelques plants de salade montée en graine : c'est tout ce qui restait. Elle ferma la porte ; on se sentit chez soi, au bruit du loquet. Une impression de sécurité emplit la maison, mais, avec elle, la mélancolie y était entrée.

Cependant, elle alluma la lampe. Lazare ne dit rien. Il observa seulement qu'elle était triste et qu'elle avait mis sa plus belle robe. Mais au retour de Marthe ce furent des récriminations à mettre la maison sens dessus dessous : « Il n'y a rien à manger ? et le poêle n'est pas allumé ? et la robe de soie verte ? » Marthe était très pot-au-feu, et pas des plus jeunes. « Et ç'avait été, sans doute, la visite d'un nouveau galant, et après rendez-vous pris ? Ah ! si elle avait su !... »

Mais Marie-Madeleine n'a rien répondu. Et elle n'a pas soupé, tout en sentant que Lazare n'osait insister. Et, dans son lit, elle a sangloté...

## DIMANCHE MIDI

Ne serai-je pas semblable à cette toute jeune fille qui, par une tranquille journée de dimanche, où les routes méridiennes n'étaient que lumière et sable poudroyant sous la brise, eut une si étrange rencontre avec Jésus ?

Il était frêle et de taille médiocre, mais, parce que tout le soleil était autour de Lui, Il était grand. Sa robe avait la couleur du vin et les coudes élimés en étaient gris. Ses pieds étaient larges et bossués, et ses mains fort belles : elles montraient toutes leurs veines et les tendons qui retiennent les doigts ; et ses doigts longs, et rouges aux articulations, tenaient, dans la main droite, un haut bâton de marche.

Elle remarqua tout cela tandis qu'Il s'approchait ; elle vit aussi Sa maigre chevelure d'un roux de marron, et Son visage laid, aux yeux petits et bons, et la peau luisante de ses joues jaunes, et Sa grande bouche entr'ouverte et, enfin, Sa barbe rare, qui ne couvrait que le bas du menton.

Cette toute jeune fille, elle, était encore très jeune. Elle n'avait encore ni seins ni désirs : elle était à peine nubile ; elle se sentait triste et aurait voulu connaître quelque chose, mais elle ne savait quoi. La méchante tunique bleue qu'elle portait retombait en plis sur son ventre élevé et, comme elle était trop courte, on voyait l'ovale aplati de ses jambes pareilles à de l'ivoire jauni et mat, et ses chevilles à peine dessinées, et la cambrure de ses petits pieds nus et gris ; ses bras, beaucoup trop longs, coulaient jusqu'à ses mains qu'elle tenait jointes sur ses cuisses minces. Elle perdait contenance en approchant ; elle ressemblait, avec sa face pleine d'ombre, à Jésus Lui-même qui s'avançait.

Ils se regardèrent, alors, au fond de leurs yeux brillants, et ils furent comme saisis de crainte après s'être regardés. Puis ils s'arrêtèrent. Et la petite fille, qui voulait savoir quelque chose mais ignorait quoi, demanda, hésitante, à Jésus :

— Montre-moi la porte du Ciel.

Jésus ne répondit pas, mais son bâton dessinait dans la poussière du chemin une porte, belle, comme sont certains portails d'églises.

La petite fille ne le vit pas.

Et, soulevant la poussière, une haleine du vent vint effacer la porte sous une légère marée de sable...

Jésus reprit sa route et dans son ombre bleutée elle le suivit. Des pâquerettes bordaient le chemin, et des grappes de fleurs mauves trop lourdes pour leur tige; mais elle, elle était triste. Une deuxième fois, et plus timidement, elle demanda derrière lui :

— Montre-moi la porte du Ciel.

Ils étaient parvenus à la Lys. Une crue gonflait son eau luisante. La rive opposée déroulait une calme ondulation de prairies. Alors Jésus parla, et il désignait la Lys et le pays qu'elle baigne, en face d'eux :

— Voilà la porte du Ciel.

Et l'enfant dit, tristement :

— Mais je ne puis passer la Lys.

Et de nouveau elle suivit Jésus, qui ralentissait sa marche; et ils arrivèrent enfin dans les bois qu'emplissait la paix dominicale.

Alors elle alla se mettre devant Jésus; elle était si débile et si humble, et ignorante de ce qu'elle voulait demander; ce lui fut comme si en elle une eau montait, montait; et, pour la troisième fois, elle demanda la porte des cieux.

Puis elle vit deux larmes sourdre dans les yeux de Jésus. Il a ouvert les bras et ses bras sont retombés. Et Il a dit :

— Peut-être suis-je, Moi, la porte du Ciel.

Alors la jeune fille a pleuré, elle aussi.

Ils sont restés longtemps l'un devant l'autre.



## La Leçon du Faune

*C'était un faune âgé — car les faunes vieillissent,  
Mais leurs ans ne sont pas appesantis de vices  
Et de tourments humains. — Nous étions vieux amis.  
À cet instant du soir où l'heure a déjà mis  
Sur les choses ses tons de capucine morte,  
De mon enclos dormant il enjambait la porte ;  
(Un faune a sa façon de se servir de l'buis,  
Ma foi, qui vaut la nôtre !) ; ensuite, au long des buis,  
Il avançait en gambadant d'un air comique ;  
Je vois encor sa silhouette bucolique  
Découper son profil sur la pourpre du soir.  
Puis, en passant, il renversait mon arrosoir  
Ou mes râteaux. C'était un jeu, toujours le même,  
Et qu'il aimait beaucoup, mon vieux faune, et que j'aime :  
Un poète est enfant autant qu'un chèvrepieds.*

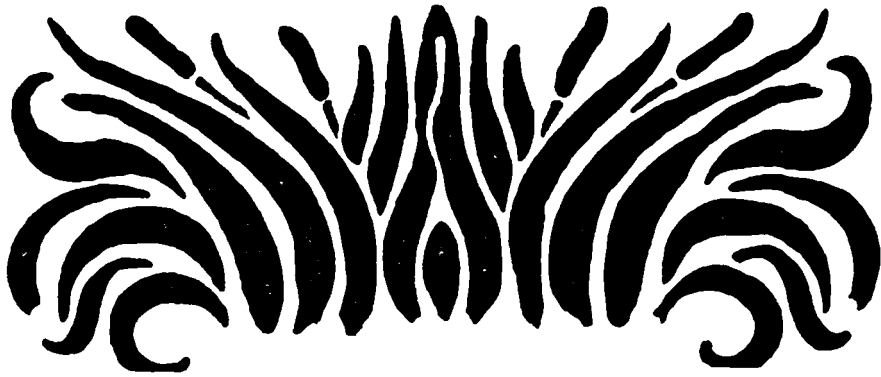
*Marquant de ses sabots le sable des sentiers,  
Il s'en allait parfois s'asseoir à la margelle,  
Et jouait sur sa flûte un air de pastourelle.  
La musique d'un faune est pleine d'infini,  
Ils l'ont trop oublié les hommes d'aujourd'hui.  
La voix de ses pipeaux se mêlait à la brise,  
Et c'était dans le soir une minute exquise.  
Je lui donnais alors un beau rayon de miel  
Qu'il savourait très lentement, les yeux au ciel !  
Nous avions l'un pour l'autre une amitié de frères ;  
Pourtant, nous parlions peu, nous préférions nous taire.  
J'aimais tant ses beaux yeux lumineux et sereins,  
Et j'y noyais longtemps le sombre feu des miens ;  
Perdant l'inquiétude où nous sommes des causes,  
J'y découvrais, pour un instant, l'âme des choses.  
Un soir, cependant, las d'avoir beaucoup pensé,  
Je vins à lui ; il remarqua mon air lassé  
Car il m'offrit, en souriant, quelques olives  
Qu'il faisait sautiller en ses deux mains naïves ;  
J'acceptai de ses fruits amers et pourtant doux,  
Et qui glissaient entre ses doigts de faune roux.  
Sa face, qui riait comme une eau que caressent  
Le soleil et le vent, était, pour ma détresse  
De poète pensif, le limpide miroir  
Illuminé de la beauté câline du soir.  
Appuyant mon front lourd sur sa rude poitrine,  
J'étreignis longuement cette bête divine  
Dont la toison sent la forêt et dont les yeux  
Ont la sérénité merveilleuse des Dieux !  
« Tu n'es qu'un homme, me dit-il alors, et l'homme  
C'est un faune déchu, mon pauvre frère ; en somme,  
Un triste faune atteint du vice de savoir,  
Qui ne sait que le mal et que le désespoir ! »  
La voix de mon cher faune était chaude et profonde  
Et semblait sous les cieux la voix même du monde.*



*« Un faune est ignorant, il ne sait que danser,  
Mais sa danse vaut bien le tourment de penser !  
Une bête, pas plus, mais une bête aimante,  
Qui n'a pas votre orgueil, mon frère, mais qui chante !  
Les roseaux de ma flûte en savent plus, crois-moi,  
Qu'il n'en tiendra jamais dans les mots de vos lois ;  
Ils savent le ravin, la colline et la source,  
Ils ont chanté la nuit, au clair de la Grande-Ourse !  
Le gros rire du vent et la plainte des eaux  
Renaissent sous mes doigts et paraissent plus beaux.  
Je suis dans le secret de ces lointains voyages  
Que poursuivent, le soir, les splendides nuages ;  
Dans ma flûte à sept trous, faite de roseaux verts,  
Je tiens captif et fais chanter tout l'Univers !  
Un jour, en imitant la voix grave d'un arbre,  
J'ai fait sourire un peu, je crois, un dieu de marbre !  
L'heure matinale a de ces longs frissons  
Que seul peut répéter le mystère des sons :  
Parfois sous la rosée exquise de ses notes,  
On dirait en ma flûte une aube qui grelotte !  
Il est un thème parfumé comme l'avril ;  
Tu croirais à l'entendre une chanson d'exil  
Dont un berger murmurerait la mélodie,  
En rêvant dans le soir aux matins d'Arcadie !  
Tandis que je m'attarde ici, en ton enclos,  
Je laisse passer l'heure où je chante les flots,  
L'heure silencieuse et l'heure illuminée  
Où lentement s'endort la Méditerranée !  
Je l'apprendrai l'art de couper les beaux roseaux,  
Et de chanter les Dieux au vent de tes pipeaux ;  
Mais à présent, mon frère, il faut que je m'en aille.  
Ne vois-tu pas le crépuscule qui défaille ?  
C'est qu'avant d'accueillir l'unanime sommeil,  
Je veux voir l'agonie et la mort du Soleil !... »  
Et mon faune s'en fut. Une longue minute,*

*J'entendis, peu à peu, la plainte de sa flûte  
S'éteindre au fond des bois comme un ruisseau s'endort...  
Il ne reviendra plus ; mon pauvre faune est mort  
Sans m'apprendre jamais sa musique sereine,  
Et qui m'eût délivré de la tristesse humaine.*

RAYMOND LIMBOSCH.



## CARILLON D'AVRIL

Elles sonnent, les cloches, les cloches claires, les cloches tintinabulantes, les cloches tintinabulantes et claires, les cloches de l'été ! Leur son traverse l'air comme un rayon de soleil traverse le ciel sans nuages ; leur son est guilleret, gai, gai et guilleret. Parce que c'est l'été, parce que c'est l'été et qu'il fait beau, radieusement beau, les clochettes et les cloches, les cloches claires et vibrantes comme la lumière, les cloches sonnent et sonnent et joyeusement sonnent.

Splendeur des notes sous les mains du carillonneur, splendeur des feuillages verdoyants, splendeur de ce dimanche calme, splendeur merveilleuse, splendeur ! Il fait bon de vivre et la poitrine s'ouvre toute grande pour y laisser entrer le bonheur. C'est une de ces journées où l'on sourit aux enfants qui passent.

Marie-Madeleine est heureuse sans savoir pourquoi. Les oiseaux qui chantent à perdre haleine savent-ils pourquoi ils sont heureux ? Aujourd'hui est un beau dimanche d'été et le carillon

sonne joyeusement. Et quand le carillon est joyeux, Marie-Madeleine est joyeuse tout autant. Les cloches sont ses amies ; elles lui confient à l'oreille leurs chagrins et leurs plaisirs ; et la jeune fille, de son côté, se raconte à elles. Elles ne sont pas très discrètes, les cloches — elles sont rares, les amies discrètes ! — mais qu'importe, puisque si peu comprennent ce qu'elles disent !

Il faut bien les connaître pour comprendre ce qu'elles disent, les cloches. Marie-Madeleine n'a d'ailleurs pas de secrets. Elle est l'enfant de la vieille petite ville somnolente au bord du canal. Et ceux qui connaissent l'âme de la vieille petite ville connaissent son âme à elle, et son cœur : son âme est naïve et simple ; son cœur est bon et tendre ; son âme est un peu lente, mais profonde ; son cœur est endolori d'une très ancienne blessure, d'une blessure dont souffraient ses parents et ses ancêtres.

Mais c'est dimanche et il fait beau, et le beau temps défend qu'on souffre parce qu'il est de bonne humeur.

Marie-Madeleine est accoudée au rebord de la tour, tout en haut de l'église, et, tandis que le carillon sonne au-dessous d'elle, elle regarde et elle rêve :

Elles sont amusantes et minuscules, les maisons vues de si haut. Elles sont si petites que la jeune fille se croit dans le ciel, parmi les nuages, et qu'elle domine le monde tout entier. Et c'est réellement un monde en miniature que son regard embrasse.

La lumière joue, sur les toits, une gamme de notes rouges ; les tuiles ont toutes les teintes, depuis le rouge sonore du sang jusqu'au rouge fané des vieilles tentures. Et, de-ci, de-là, un pignon d'ardoises jette sa note morne comme une figure maussade. Les façades en escaliers, cloutées d'appliques de fer forgé, gravissent l'azur. Les cheminées fument paisiblement et font des ronds dans l'air. Les cours désertes sont des carrés verts où l'herbe pousse follement : c'est comme un damier abandonné. Et les rues sont parcourues par de lilliputiennes formes noires, pas plus grandes que des fourmis, mais beaucoup moins nerveuses, qui vont, viennent, s'abordent, semblent se causer, se quittent, disparaissent sous le portail de l'église ou pénètrent dans les cabarets. Un

drapeau flotte à une fenêtre : un cri de joie dans le matin. Au delà des toits, s'étire le grand canal, où des péniches se sont endormies d'un lourd sommeil. Un chien gambade autour d'un promeneur qui fait des ricochets sur l'eau. Toute la nature est immobile ; même les arbres, qui longent la berge, se sont arrêtés de frissonner. Ainsi la vieille cité, blottie au milieu d'un cercle de verdure, honore le jour du Seigneur.

Marie-Madeleine regarde tout cela, et elle se met à chanter avec les cloches en voyant le sourire bleu du ciel et le rire doré du soleil.

Elles sonnent les cloches, les cloches claires, les cloches claires de l'été ! grand-père est encore robuste et c'est avec force qu'il frappe le clavier du carillon.

Marie-Madeleine considère maintenant une modeste maison qui se voile derrière son rideau de plantes grimpantes. Une maison ? A peine. Une maisonnette plutôt, aux briques effritées et lavées par les pluies. Une fenêtre à petits carreaux est entr'ouverte, et, timide comme une ingénue qui regarde la vie, elle se cache parmi les glycines et les liserons ; dans l'ombre, une blancheur se devine : c'est le lit de Marie-Madeleine, le lit où elle dort ses nuits peuplées de songes, le lit où elle est née voilà bientôt dix-huit ans.

« Oui, petite-fille, je te vois encore enfouie au milieu des couvertures ; tu régnaï en gazouillant dans ton royaume de chaleur et de bien-être. Je te vois, les yeux clos, ton visage rose endormi, une main glissée sous la joue, parmi les cheveux répandus dans une clarté blonde. Je te vois, ma petite-fille, l'éveillant à l'aurore, joyeuse comme l'aurore ; tu écoutais le guilléri des oiseaux dans les branches du jardin ; et puis, quand tout se taisait, tu écoutais encore en levant un doigt. Je suis sûr que tous les anges du Paradis te jouaient, sur leur harpe, une musique de pierres précieuses ; ou bien des voix aussi douces que le miel des âges d'or, aussi douces que la caresse d'une plume, se contaient, en chuchotant, de merveilleuses histoires d'oiseaux, de fées et de roses... Moi, je tendais l'oreille, et je n'entendais rien. Les vieillards ont l'oreille si dure !

» Tu regardais les folies de deux mouches se lutinant dans la

lumière ; tes yeux s'éclairaient à suivre la sarabande des grains de poussière dans le soleil ; tu semblais compter, avec un sérieux recueillement, les fleurettes de la tapisserie, et tu n'aurais même pu compter les doigts de ta main. Et tu l'interrompais pour pousser un grand éclat de rire d'argent, frais comme le son de Mignonne, la plus menue de mes cloches.

» Petite-fille, petite-fille, vous aimiez beaucoup votre vieux grand-père, et comme il vous le rendait ! Tu tirais sa barbe, tu tirais ses oreilles, et puis tu l'embrassais bien, bien fort. Petite-fille, petite-fille, vous êtes devenue grande, petite-fille ! Mais vous êtes toujours ma petite Marie-Madeleine. »

Le vieux carillonneur est venu, lui aussi, sur la plate-forme de la tour, et, sa tête blanche appuyée contre la tête blonde de son enfant, il lui murmure combien il l'aime, et c'est en entourant la fillette de sa tendresse qu'il lui fait oublier qu'elle n'a plus de mère et qu'elle n'a plus de père.

Et puis, comme s'il était honteux de sa douceur presque féminine, il fait taire son cœur.

« Petite-fille, as-tu remarqué que la lumière qui flotte sur notre cité n'est pareille à nulle autre. Elle a quelque chose de subtil et de léger et de très pur. Les vieilles villes, comme les vieilles choses, sont entourées d'une atmosphère de candeur.

» ... Il y a tant de silence qui plane sur la ville : on la dirait toujours recueillie comme si elle était en prières ; on dirait que la vie en est toujours prête à s'envoler. On ne s'étonnerait pas si les nuages sentaient l'encens. Les vieilles villes, comme les vieilles choses, cachent de grands mystères, de très grands et très simples mystères.

» ... L'eau du canal est profonde. Celui qui pourrait voir le fond de cette eau, pourrait tout aussi bien voir le fond d'une âme.

» ... Considérée d'ici, la cité a des perspectives d'antique tableau d'un lointain primitif ; elle a des finesses de dentelles et des rudesses moyenâgeuses. L'art des peintres primitifs était naïf et très compliqué. Et par-dessus ces toits qu'on dirait peints par eux... écoute, petite-fille... écoute !...

» Eloigné comme un souvenir..., léger comme un soupir..., errant comme le vent..., écoute, petite-fille..., écoute l'écho des cloches, l'écho du son des cloches, des cloches claires, des cloches limpides et claires, des cloches de l'été ! »

Le son des cloches se traîne et se lamente, se traîne avec peine comme un nuage s'accrochant aux églises; le son des cloches, des cloches maussades, le son des cloches tombe sur la ville, morose, maussade et monotone comme la pluie quand elle tombe sur la ville; le son des cloches vagabonde dans l'air triste comme des feuilles mortes poussées par le vent; le son des cloches se traîne et se lamente, le son des cloches, des cloches de l'automne.

C'est le crépuscule. Le ciel est encore clair, mais les rues sont déjà remplies d'obscurité. Au milieu d'une étroite ruelle, une ombre est arrêtée dans une pose de songerie mélancolique; elle ne bouge pas, parce qu'elle écoute. Marie-Madeleine écoute le chant du carillon; elle est adossée à l'encoignure d'une porte et ses pieds s'appuient sur les gros pavés de la ruelle. Son visage, tache pâle dans la nuit qui vient, regarde vers le haut : entre les pignons et les cheminées noires, le ciel se teinte des rougeoiements du soleil couchant, et, contre ce fond d'azur et de sang, où s'éveille une étoile, la tour de l'église oppose sa silhouette sombre. Et le son du carillon vient chanter sa chanson devant les fenêtres qui s'éclairent. Le son du carillon est triste dans ce soir d'automne, triste comme une ballade des temps qui ne reviendront plus. La vie du carillon, c'est la vie de la vieille cité mourante. C'est la vieille cité qui sanglote quand les cloches se lamentent. La ville se meurt depuis des années et si les canaux sont remplis, c'est qu'ils en déversent les larmes. On pleure partout dans la vieille cité des hôpitaux, des refuges et des béguinages, quand sur les toits on entend la fuite gémissante du vent de septembre.

L'église se blottit au fond du quartier des pauvres; dans le crépuscule, elle s'endort, les bras en croix. On ne voit pas ses meurtrissures, dans le crépuscule : les statues de pierre, qui se cachent dans les niches de l'architecture, ont été lamentablement

blessées par le temps ; les reliefs des corniches ont été ébréchés par d'anciens assauts des éléments et des hommes ; les murs eux-mêmes sont rongés par le vent qui mord et fouillés par la pluie qui ruine. Le toit de l'église s'effondre par endroits, en bâillant ; les ardoises sont couvertes de mousses, et les poutres de moisissures. Dans la vieille cité on ne répare plus rien.

Marie-Madeleine rêve qu'elle entre dans l'église.

Le prêtre l'endort de sa prière plaintive ainsi qu'une berceuse. Devant l'autel, il joue, avec lassitude, la sainte tragédie. Le chœur est obscur comme une nuit sans lune ; la nuit descend de la nef comme une tenture d'ombre ; des cierges clignotent comme des yeux fatigués qui vont se fermer. La chaise d'un encensoir glisse dans un anneau avec un bruit d'éraflure métallique. Une chaise fait crisser le carrelage sonore. Le chemin de croix est douloureux et sanglant. Comme les prières rôdent en se traînant le long des murailles !

Mais l'église est vide ; les cierges et les chants sont consumés ; derrière les vitraux, Marie-Madeleine devine le ciel plein de nuages, où elle entend se lamenter le carillon.

C'est sur le béguinage que pleuvent les notes du carillon. Marie-Madeleine voit :

Le jardin du Béguinage est un grand carré d'herbes sauvages et hautes où poussent quelques fleurs vulgaires ; mais il fait trop noir pour distinguer quelles sont ces fleurs. A l'entour, des maisons basses s'accroupissent. Les toits sont presque aussi volumineux que les demeures elles-mêmes ; ils semblent enfoncés jusqu'aux fenêtres comme un chapeau sur des yeux. Les volets sont fermés et ne laissent filtrer nulle lumière, sauf un qui bat le mur à chaque poussée du vent. Des arbres antiques se tordent autour de la pelouse, et presque tous ont reçu, en plein cœur, la foudre. La chapelle entr'ouvre sa porte et l'intérieur est encore plus sombre que la nuit qui s'en vient. Des femmes en sortent, et puis des prêtres. Les femmes sont vieilles et courbées ; les prêtres sont vieux et courbés tout autant. En file les béguines sortent de la chapelle ; pendant qu'elles traversent le jardin, les feuilles mortes



tourbillonnent dans l'air, les feuilles mortes pleurent et pleuvent parmi les notes du carillon. Sous les capes plissées, les mains ridées se joignent sur le chapelet; sous les bonnets empesés, des lèvres marmonnent des prières. Les béguines s'empressent d'un pas menu et chevrotant qui voudrait être rapide. Chacune pousse la porte de sa demeure après avoir échangé le bonsoir avec ses voisines. Les prêtres soulèvent leurs chapeaux doublés de soie mauve et inclinent leurs cheveux blancs, puis ils dépassent le porche, passent le pont qui rejoint la rue, disparaissent au premier détour, et le bruit de leurs pas, sur les pavés, s'évanouit au loin. Un chat se faufile parmi les herbes de la pelouse et mordille maladroitement des graminées; un autre, sur un toit, miaule, fait le gros dos et s'apprête à courir le guilledou dans les gouttières. Et, tandis que le vent fait vaciller la flamme rouge d'une lanterne, sous le portail, le Béguinage s'endort.

C'est sur les canaux que tombent les notes du carillon. L'eau est noire; elle a des relents de verdure qui pourrissent. Son cours paraît lécher le pied des maisons, glisser le long des quais, se faufiler sous les arbres. Son cours est mystérieux parce qu'il est obscur; on ne sait pas où vont tous ces canaux; ils sont nombreux comme les artères d'un corps. Mais Marie-Madeleine sait bien que cette eau ne coule pas et que c'est pour cela qu'elle pourrit; une barque somnole dans le canal et nulle corde ne l'attache. L'eau coulera dans la ville quand le sang coulera dans les cadavres.

La cité est morte et le carillon est si triste parce qu'il est la voix de la cité. Marie-Madeleine est née dans l'antique ville et elle souffre du même mal qu'elle. Ses parents lui ont légué la mémoire de ce qui fut, de ce qui n'est plus, de ce qui ne reviendra plus. Elle a le souvenir des joyeuses entrées, dans le brocart, l'argent et les perles; des cavalcades faisant sonner les ponts-levis au-dessus des fossés et réveillant l'écho des portes aux remparts; de hérauts qui lèvent leurs trompettes claires dans l'éclat de la lumière; d'armures, de lances, de casques qui jettent des reflets d'acier dans le soleil; de nobles aux éperons d'or, de soudards aux cuirasses de fer; d'une foule de bourgeois en bonnet, de bourgeoises en hennin, de

moines, de marins, de bateleurs, d'artisans, criant, buvant, gesticulant, vivant ! La ville vivait alors, vivait, vivait !...

La cité est morte et le carillon se lamente dans le vent de septembre. Il fait nuit maintenant.

Dans l'étroite ruelle, l'ombre de Marie-Madeleine est toujours arrêtée, parce qu'elle écoute. Elle écoute le carillon qui rappelle le présent, qui a réveillé le passé, le passé, le passé défunt, le passé qui ne reviendra plus. Le son des cloches se traîne et se chagrine, morose, maussade, monotone. Le son des cloches tombe sur la ville avec lassitude comme la pluie tomberait sur la ville ; les cloches maussades, les cloches moroses, les cloches monotones, les cloches moroses, mornes et monotones sonnent, sonnent, tristement sonnent, les cloches de l'automne.

Comme il paraît venir de loin, le son des cloches ! La neige tombe du ciel, et c'est peut-être du ciel aussi que descendent les notes du carillon. La neige tombe inlassablement, sans fin, sans bruit, de même que coule le temps, et les cloches n'ont pas de timbre par ce jour d'hiver. On dirait que le carillon sonne dans la brume ; on dirait que les cloches sont enveloppées d'un drap, dans le linceul de la joie, dans la neige. Elles sonnent cependant, elles sonnent presque sans bruit, elles sonnent au loin, elles sonnent le glas des beaux jours enfuis à tire d'aile, les cloches, les cloches dans la neige, les cloches de l'hiver.

Le canal est gris ; l'eau est terne comme du vieil étain. Deux chevaux, sur la berge, halent lentement un lourd chaland : un flot blanc qui dérive ; le mât, c'est un arbre dépouillé par le vent du nord, dirait-on. Un homme, appuyé contre la barre du gouvernail, fume sa pipe et regarde mélancoliquement le triste ciel d'où tombe la neige livide qui l'habille. Les chevaux avancent à pas lents et lourds, appuyés l'un à l'autre ; leurs têtes se rapprochent et leurs crinières se mêlent ; dans leur yeux pleins de douce bonté, se reflète le morne ennui, l'ennui résigné de l'éternel et pénible voyage, et de leurs croupes puissantes s'élèvent des brouillards pâles. Leurs sabots font des trous noirs qui, bientôt, deviennent des trous blancs.

La neige tombe, et les notes du carillon. Marie-Madeleine suit des yeux les chevaux halant lentement le lourd chaland, et elle écoute les cloches dans les nuages :

Jadis, au temps des grands-pères, des grands-pères d'aujourd'hui, alors que la cité était florissante comme une matrone bien en chair et bien en joie, le beffroi des halles avait son veilleur. Pendant des années, du haut de la tour, son cor avait annoncé les heures aussi régulièrement que l'aurait fait une horloge. Il avait annoncé la venue des amis et l'approche des ennemis : la fanfare était gaie quand les citoyens devaient aller aux portes avec des fleurs, farouche quand ils devaient y aller avec des armes. Du haut de la tour, Erik saluait le cortège nuptial qui se déroulait sur la Grand'Place ou le cortège funèbre qui psalmodiait des prières. Dans la nuit, Erik dressait son ombre sur le beffroi ; il disait que la cité reposait dans le calme ; ou bien, quand l'incendie élevait ses flammes, le cor haletant clamait, sur les toits ensanglantés, que le coq rouge chantait. Et jamais il n'était arrivé au veilleur de croire que le feu était bouté à une demeure parce que la lune mirait sa coquetterie dans la vitre d'une fenêtre.

Le veilleur était devenu vieux. Il avait vécu toute sa vie au-dessus des hommes, plus près du ciel que de la terre. Mais l'homme a beau vivre près du ciel, la vieillesse ne se rapproche pas moins de lui, chaque jour, pas à pas.

Cette fois-là, Erik se sentait bien fatigué. Il était assis dans sa guérite, sur la tour. C'était un crépuscule d'hiver. Il avait neigé tout le jour. Les maisons étaient blanches, les rues étaient blanches, la campagne était blanche à perte de vue. Le soleil s'était abaissé derrière l'infini de l'horizon, à l'endroit où la grand'route monte dans le ciel. Le chemin était couvert de neige rougie par les dernières lueurs du couchant, et c'était comme une monstrueuse floraison blanche où il aurait plu du sang.

Le veilleur aperçut un point sombre sur la neige. Ses yeux de vieillard qui voient loin aperçurent un point sombre se rapprochant. Bientôt Erik distingua un cheval galopant entre les arbres de la route que le vent avait penchés vers le sud. Un cheval noir galopait

sur la grand'route, vers la ville. Erik sentit son cœur se serrer ; il lui semblait que c'était le malheur qui galopait vers la ville, et le cavalier était penché sur le col de sa monture. Il était étrange, le cavalier ! Il était chaussé d'énorme bottes garnies d'éperons à molettes hérissées qui fouillaient les flancs du cheval ; il était enveloppé d'un manteau flottant derrière lui, pâle comme un suaire ; son visage était noir sous le feutre à larges bords. Le cavalier harcelait, sans relâche, sa monture. Et le cheval noir galopait, galopait toujours plus vite, vers la ville, dans la neige.

L'épouvante emplit le cœur du vieillard. Il essaya de se dresser, mais il n'y parvint pas ; il essaya de crier, mais sa voix ne sortit pas de sa gorge fermée comme par un étau ; il étendit son bras vers le cor suspendu au mur ; il allait donner l'alarme, et, dans un instant, les citoyens courraient aux remparts, dresseraient le pont-levis et empêcheraient le danger galopant d'entrer dans la cité ; mais sa vieille bouche fripée se colla en vain à la bouche de cuivre : la sonnerie ne prit pas son vol dans la nuit d'hiver.

Le cheval entra en galopant dans la ville, portant le sinistre cavalier au suaire pâle ; il galopa dans les rues blanches de neige. Et bientôt le vieux gardien entendit des pas qui résonnaient avec un bruit cliquetant d'éperons. La trappe se souleva. Le cavalier parut sur le sommet de la tour, gigantesque et décharné, et il regarda le vieillard du vide de ses orbites.

Erik reconnut la Mort.

La Mort s'approcha, et, dans ses bras de squelette, elle enleva le vieillard épouventé dont la main crispée se ferma à jamais sur le cor de cuivre. Elle descendit l'escalier du beffroi qui répercuta le bruit des pas et des éperons.

Quelque temps après, on aurait pu voir, de la guérite abandonnée au sommet de la tour, un cheval galopant dans la campagne, sur la grand'route blanche de neige, entre les arbres soulignés d'un reflet pourpre, un cheval noir galopant vers l'horizon rouge ; la Mort portait en ses bras, enveloppé d'un suaire pâle, un cadavre de vieillard.

... Oh ! pourquoi le carillon raconte-t-il d'aussi tristes choses

à l'oreille de Marie-Madeleine? Pourquoi la fait-il pleurer, toute seule au bord du canal?

Le lourd chaland, flot à la dérive sur l'eau terne comme l'étain, le lourd chaland halé lentement par les chevaux à la croupe puissante, a disparu derrière une écluse.

Et le son des cloches descend du ciel plein de neige, descend en tourbillonnant comme des flocons, descend, descend. Le son des cloches paraît lointain dans ce jour de neige. On dirait que les cloches sont enveloppées d'un drap, comme des tambours en deuil. Elles ne font presque pas de bruit; elles chuchotent de même qu'au chevet d'un malade; elles sonnent au loin, elles sonnent au loin dans le ciel; elles sonnent le glas des beaux jours émigrés derrière l'horizon, les cloches, les cloches, les cloches dans la neige, les cloches de l'hiver.

Les notes du carillon descendent de la nue; les notes du carillon descendent dans l'air du soir, dans le silence du soir. La tour s'élève dans la nuit bleue, parmi les étoiles, et le son des cloches plane vers la terre, plane sur de larges ailes harmonieuses, le son des cloches, des cloches, des cloches du printemps.

Marie-Madeleine songe à son vieux grand-père qui fait jouer le clavier dans la tour. Pauvre vieux carillonneur! C'est un dur métier de faire sonner les cloches. On ne sait pas que c'est avec les poings, avec les coudes, avec les pieds que le carillonneur ébranle son gigantesque instrument. On ne sait pas que cette note, cette goutte de cristal qui perle dans l'espace, suspendue dans le silence, a demandé un effort déjà grand au vieux carillonneur. La foule qui écoute, le visage levé vers l'église comme si elle pouvait voir les notes s'échapper dans le ciel, la foule qui écoute toute haletante le divin concert, ne sait pas que, tantôt, lorsque le carillonneur poussera la petite porte, au pied de la tour, pour retourner chez lui, il sera tout couvert de sueur et son visage sera pâle tellement il aura dû dépenser la force de son corps. Et lorsque le grand-père de Marie-Madeleine a fait sonner ses cloches, il est ému comme un musicien qui a révélé de la beauté.

Marie-Madeleine est languissante, ce soir. Elle se couche, sans lumière, et, dans la paix de sa chambre, elle songe :

Elle songe à son grand-père qui viendra l'embrasser dès qu'il rentrera, elle songe au carillon qui s'est tu, elle songe à l'antique cité, elle songe à elle-même : Marie-Madeleine était déjà vieille quand elle est née. Il lui semble que son âme est aussi vieille que la cité qui s'endort. Dormir ! Elle voudrait dormir aussi, tout doucement, s'endormir sans qu'elle s'aperçoive qu'elle s'endort pour toujours. Elle est si lasse ! C'est à peine si elle a vécu, mais elle est fatiguée de sa douleur sans nom, de la douleur qui a toujours rôdé autour d'elle depuis qu'elle est petite.

La vieille ville se meurt. Jadis, elle a été brillante, au temps de sa jeunesse. On dansait dans les carrefours ; on tirait des feux d'artifice dans les soirs ; on se battait pour le baiser d'une femme ; on vivait. La vieille ville se meurt d'un mal caché ; elle meurt de consommation, pour avoir trop vécu peut-être ; et on ne chante plus dans la vieille ville. C'est pour cela que les canaux sont muets depuis qu'ils n'entendent plus de sérénades nocturnes ; c'est pour cela que les enfants sont si graves et qu'ils naissent avec des figures de vieillards ; c'est pour cela que, dans les cabarets, les artisans fument sans mot dire, en contemplant leur verre à moitié vide. Dès que le soleil disparaît, la cité sanglote sans savoir pourquoi. Elle pleure comme une vieille femme qui a beaucoup souffert et qui pleure parce qu'elle en pris l'habitude ; elle pleure comme une vieille femme dont la douleur radote un peu.

Marie-Madeleine est l'enfant de la ville. Oh ! Elle ne demande pas mieux que de rire, rire, rire ! Elle est si jeune ! Mais il lui faut du soleil, de la joie, de la vie. Et il y a si rarement du soleil, et si peu de joie, et si peu de vie dans la ville ! Et tout l'opprime et une grande lassitude lui vient. Elle voudrait s'endormir pour toujours. Cependant, on ne meurt pas quand il fait si beau.

Le vieux carillonneur a monté l'escalier de la maisonnette, en s'essuyant le front. Comme il n'entend pas de bruit, il entre sur la pointe des pieds dans la chambre de Marie-Madeleine. Il avance à tâtons près du lit, se penche et dépose un doux baiser

de vieillard sur la joue de son enfant, et des larmes ont mouillé ses lèvres.

« Qu'as-tu, petite-fille? Pourquoi pleures-tu, toute seule, sans rien dire? Pourquoi, pourquoi, petite-fille? Parle à ton vieux grand-père. Les très vieux comprennent les très jeunes. Parle, je t'en prie, parle, petite-fille!

» Il fait si beau, mon enfant. C'est avril, le mois joli. L'hiver est passé; les pauvres gens ne souffrent plus dans les greniers glacés. C'est le printemps : il y a des fleurs dans les parcs, il y a de la gaieté dans l'air, et demain ce sera l'été!

» Petite-fille, je t'aime trop pour que tu pleures. Ne pleure plus, petite-fille! »

Mais de grosses larmes silencieuses coulent dans les yeux de Marie-Madeleine. Alors, le vieillard sort rapidement. Il pousse la petite porte de l'église et remonte dans la tour, et les notes du carillon versent sur la cité endormie un merveilleux enchantement. Marie-Madeleine est étendue toute pâle sur son lit. La fenêtre de sa chambre est ouverte parmi les glycines. La lune est comme une fleur blanche dans un jardin d'azur. La nuit vient se serrer contre le cœur de l'enfant, et l'âme multiple des parfums volette autour d'elle. Le carillon verse sur les toits sa mystérieuse et féerique rosée de notes. Il rappelle ceux qui naviguent sous d'autres cieux, dans une même nuit de printemps éclairée d'étoiles inconnues; il parle d'oiseaux de rêve traversant des brumes et des nuages, au-dessus des montagnes; il évoque une baie où l'eau berce ses vagues bleues au milieu des rives claires, où des arbres dodelinent leur tête de feuillages graves, et des enfants se baignent au milieu d'éclats de rire, dans le soleil. Le carillon murmure à la jeune fille de délicieux petits riens qu'on voudrait chuchoter à l'oreille de ceux qu'on aime, mais qui n'existeraient plus si on cherchait à les exprimer.

Marie-Madeleine se sent pénétrée d'une bienheureuse fatigue. Le bonheur entre dans son cœur ainsi qu'une source qui filtre, un bonheur si musical, un bonheur éloigné de toute précision, un bonheur en dehors de tout ce qu'on peut formuler avec des mots.

Le carillon sonne encore, clair, cristallin, léger. Il dit qu'on n'a jamais assez de temps pour être heureux; il carillonne la joie des demains semés de fleurs. Le carillon sonne, sonne, et les notes descendent de la nue; les notes du carillon descendent dans la nuit, dans le silence de la nuit. La tour s'élève dans le ciel bleu, parmi les étoiles; et le son des cloches descend en planant vers la terre, vers la vieille ville apaisée; le son des cloches descend en planant sur des ailes mélodieuses, sur de larges ailes mélodieuses. Le son des cloches s'affaiblit et s'éloigne dans l'air calme; il est près de s'endormir... et Marie-Madeleine, heureuse, la bouche entr'ouverte dans un sourire, s'endort aussi.

Cependant, elle entend, par-dessus les toits, comme si elle rêvait... errant comme le vent... éloigné comme un souvenir... léger comme un soupir... un souffle qui expire... l'écho... l'écho des cloches... des cloches claires... des cloches limpides et claires... des cloches qui font chanter le beau ciel d'Avril...

ANDRÉ DIVOIRE.





## PROPOS DE TABLE

M. André Barre — un disciple de Linnée sans doute — a procédé à la classification de la grande famille des poètes symbolistes. Cette indiscutable classification fait l'objet de tout un livre et ne manque pas de quelque originalité.

Il y a la classe des Verlainiens ; il y a les Mallarméens ; il y a les Néo-Classiques. Il y a aussi trois grands poètes prototypes : Verlaine, Mallarmé et Moréas. La deuxième classe se subdivise encore en Harmonistes et Vers-libristes et la Néo-Classique en école romane et groupe des indépendants.

Ah ! j'oubliais que la classe des Verlainiens se subdivise elle aussi en Mélancoliques et en Excentriques.

M. Barre ne nous dit pas à quelles particularités on reconnaît qu'un poète appartient à telle ou telle classe ; il omet aussi les croisements qui ont pu s'opérer et d'où quelques individualismes ont bien pu naitre.

Je veux bien que les Vers-libristes soient reconnaissables à leurs pieds, mais les autres ?

Et encore ! Pourquoi M. Barre colle-t-il Verhaeren parmi les Mallarméens plutôt que parmi les Vers-libristes ? Emile Verhaeren a souvent plus de pieds que n'importe qui.

Ah ! ces classifications, ces divisions et ces subdivisions ! Pourquoi M. Barre ne s'est-il pas, en bon anthologiste, contenté d'épingler des papillons ou des insectes ? C'est plus sérieux, c'est plus scientifique, et les enfants sont toujours heureux de trouver, au grenier paternel, une belle boîte sous verre où survivent les poussières d'or et les couleurs d'aurore et de printemps des scarabées et des papillons dont une cruelle épingle a percé la vie déjà si brève.

M. Barre songerait-il à apparenter à la famille des insectes celle des poètes sous prétexte que c'est la souffrance, cette épingle dans le cœur, qui les fait chanter et durer au delà de leur vie, tout comme les papillons de la boîte que M. Barre doit avoir dans le cerveau ou dans son grenier ?

En vérité, cette similitude serait peut-être plus rationnelle que toutes celles si originalement trouvées par M. Barre pour établir ses classes, divisions, subdivisions, etc...

—o—

M. Marinetti publie, en tête de son livre *La Bataille de Tripoli*, le programme du futurisme.

Ce programme étant exactement, absolument, rigoureusement le même que celui des partis ultra-réactionnaires de tous les pays, ceux-ci ont décidé de se grouper en un parti unifié qui s'appellera dorénavant *Les Futuristes*.

Un seul mot de ce programme sera respectivement modifié pour chaque pays; ainsi, les Italiens écriront : *Panitalianisme*, les Allemands : *Pangermanisme*, les Slaves : *Panslavisme*, etc., etc...

L'ensemble de ces divers organismes s'intitulera : *Fédération internationale du Futurisme régressif*.

M. Woeste a été nommé secrétaire général.

—o—

Or donc, selon la prophétie de l'apôtre Jean (*Soir du 3 juin 1912*), le Seigneur est revenu parmi nous.

Trois coups de canon saluèrent sa résurrection. Il se frotta les yeux et dit : « Entrons à Bruxelles puisque les élections furent favorables à mes frères. »

Alors il prit un verre de lambic et enfourcha son âne.

Jean, prévenu par des faits indéniables et un coup de téléphone, accourut : il se jeta aux pieds de son Maître.

— Relève-toi, dit celui-ci, et marche.

— Qu'il me soit permis, Seigneur, de reconnaître les signes, interrompit Jean.

— Qu'à

Alors Jean le reconnut et dit :

— Tu es Arsène Matton, et il se prosterna à nouveau tout en méditant déjà son reniement.

Arsène Matton, le « Sâkeretkes Tandstikor » ou « Celui Qui Porte Les Allumettes » des Livres Hindous, l'Arsenione de Madame Blaguasku, but un nouveau lambic et tendit le verre à son disciple, qui cracha trois fois sur le sol, selon les rites, et se releva.

L'âne éternua.

De toutes parts affluaient les disciples. On reconnut d'abord les apôtres Fierens-Gevaert et des Ombiaux, auteurs de l'*Evangile de Venise*, puis vint l'apôtre Ramaeckers, vainement pourchassé par Madeleine non repentante. Suivaient l'apôtre Picard, qui prêcha dans le désert et découvrit l'

gentils, Sylvain Bonmariage, qui offrit des cigarettes russes à son Maître.

Et il y eut encore beaucoup d'autres apôtres.

Une fanfare annonça l'arrivée des Rois : Et l'on vit Le Roy Grégoire portant un rouet et une besace, le roy Albert chevauchait un « vlaamsch leeuwken » et le Roy Frères qui offrit au Seigneur les tableaux de sa Galerie.

Le « Säkeretkes Tandstikor » refusa le rouet, offrit la besace à l'apôtre Sylvain Bonmariage, caressa le « vlaamsch leeuwken » et choisit parmi les tableaux une toile d'Emile Claus, ce qui fit rigoler l'apôtre Ensor, dont personne ne soupçonnait la présence.

Alors Jean dit au Seigneur :

— Tu es un chameau ! Pourquoi n'as-tu pas choisi mes *Trésors de Satban* ?

— Chameau toi-même, répondit l'Arzenione ; et ils s'empoignèrent.

L'apôtre Marlow s'approcha et dit :

— Je vais écrire leur thrène.

Terrifiés, les combattants se relevèrent et échangèrent le baiser

Le cortège se mit en marche. Il traversa les rues de l'Olivier, de Jéricho, de Jérusalem, la vallée de Josaphat et déboucha à la place de Bethléem, où il fut accueilli par une bande de manifestants aux cris de « A bas la Calotte ! ».

Le Roy Grégoire entendit pleurer son cœur d'autrefois, rajusta sa couronne des soirs et s'enfuit.

L'âne du Seigneur administra un coup de pied au « vlaamsch leeuwken », qui rugit en emportant le Roy Albert.

Et l'apôtre Marinetti assomma le Roy Frères.

Quant aux autres apôtres, ils se rendirent à l'Hôtel de Ville, où M. Gérard Harry, lauréat du Prix Nobel pour la poésie, dînait avec M. Maz.

Jean interrogeait les astres.

L'Arzenione se retrouva seul. Il erra dans la ville et finit par échouer à l'Académie des Beaux-Arts, où, de par la grâce du Conseil communal, il devint professeur.

Et l'apôtre Jean en fit une jaunisse que ne prévoyait pas son horoscope.

— o —

*Le Masque* demande pour M. George Minne la médaille d'or du Salon triennal. George Minne a été médaillé à Amsterdam ; il l'a été également à Barcelone ; il est un des artistes

l'étranger suffisent pour que la Belgique, selon sa bonne tradition de lenteur et de demi-mesure, découvre enfin l'existence de ce grand sculpteur.

— o —

## UN RÈGNE ORIENTÉ VERS LES ARTS.

Rien ne sera négligé dans le culte que la Famille royale a voué à nos écrivains. La sollicitude dont elle les entoure ira au-devant de leurs moindres vœux. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Georgette Leblanc est devenue *Dame d'honneur* de la Comtesse de Flandre.

— o —

**ORDRE DE LA CROIX DE BOIS.**

Le Grand Chancelier de l'Ordre ne parvenant plus à découvrir le moindre artiste belge qui ne soit pas décoré, et désirant cependant procéder à une nouvelle promotion, invite les lecteurs du *Masque* à lui signaler les vestons ou les redingotes dont la boutonnière serait encore vierge.

**NOTRE PAYS.**

De notre compatriote George Minne :

Il y a une œuvre au Musée du Luxembourg à Paris ;  
*Il n'y a rien au Musée de Bruxelles.*

Il y a un marbre au Musée de Berlin ;  
*Il n'y a rien au Musée de Gand.*

Il y a plusieurs œuvres au Musée de Vienne ;  
*Il n'y a rien au Musée de Liège.*

Il y a des œuvres à la Pinacothèque de Munich, au Musée d'Aix-la-Chapelle, au Musée de Venise et toute une salle est consacrée à George Minne au Musée de Hagen en Westphalie ;

*Mais il n'y a rien en Belgique...*

Ah ! si, il y a un buste au Musée d'Anvers.





## UN GRAND ARTISTE EN PLEINE PÂTE

Encore un qui est mort ! Pauvre garçon ! Dire que je l'ai connu quand il était encore si petit et qu'il salissait les murs de sa mère avec des dessins de bêtes de toutes sortes qui étaient dans la cour de l'estaminet. Car ce grand artiste était en effet le fils d'un estaminet et son père était un pauvre forgeron qui travaillait souvent dehors quand le travail n'allait pas à la maison.

Ah ! il faut bien le dire, il n'a pas eu la vie facile et cependant c'était un si bon garçon ! Je me rappelle encore à l'Académie ; il avait vendu un tableau un billet de cent francs ; eh bien ! il l'a mis en deux : il a donné un demi à sa mère et l'autre il a acheté avec une boîte à couleurs et toute sa vie il a gardé cette boîte qui devait devenir si illustre un jour.

Je me rappelle encore dans la forêt de Soignes, — car il était, et il est resté toute sa vie, élève de la forêt de Soignes ; — il faisait son grand tableau du Salon de Gand avec des grands arbres en pleine pâte, dans ce beau coloris flamand dont il avait trouvé, on dirait, le secret dans sa boîte à couleurs ; il travaillait sur nature, au beau milieu de la forêt, mais c'était un jour où sa toile ne marchait pas et il voulait la flanquer contre le mur.

Pauvre garçon ! Et dire qu'il est mort maintenant ! Et cela en plein travail, en pleine pâte, au milieu de ce beau coloris auquel on n'a pas assez rendu justice. Car il a dû lutter avec les critiques aussi bien qu'avec les marchands, et son grand tableau du Salon : *Un vieux coin d'un vieux quat d'une vieille ville*, il a dû le lâcher cent francs, alors qu'il vaudra un jour, comme Courtens, des mille et des mille.

Mais il est mort maintenant ! Et il n'y a plus rien à faire ! C'est toujours comme ça avec le Gouvernement ! Il arrive trop tard comme les pompiers de Corneville.

PANDER-SIERRON.

## EDITIONS DU MASQUE

---

- JETHRO BITHELL. — *W. B. Yeats* (Essai).  
Trad. FRANZ HELLENS. Fr. 2.00
- FERDINAND BOUCHÉ. — *Cbrysalides* (contes) Fr. 3.50
- JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (confé-  
rence). Fr. 2.00
- FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents* (pièce  
en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen). Fr. 2.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs* (poèmes).  
Fr. 3.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *Le Rouet et la Besace* (images et  
chansons ; 22 dessins hors texte). Fr. 10.00
- BLANCHE ROUSSEAU. — *Le Rabaga*, suivi de sept  
contes. Fr. 3.00
- 

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- JACQUES ET JEAN. — *Les Contes d'après minuit*, ornés  
de nombreux dessins de Constant van Offel. Fr. 5.00

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

PARIS  
LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
des  
SCIENCES, ARTS ET LETTRES  
Rue Dante, 5

BRUXELLES  
H. LAMERTIN  
Rue Coudenberg, 58

---

## Sommaire du N° 6 :

KAREL VAN DE WOESTYNE	<i>Trois Paraboles sentimentales</i>	201
RAYMOND LIMBOSCH	<i>La Leçon du Faune</i>	210
ANDRÉ DIVOIRE	<i>Carillon d'Avril</i>	214
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	228
PANDER-SIERRON	<i>Petite Anthologie</i>	232

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
CONSTANT MONTALD

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393 .

Série II

N<sup>os</sup> 7 et 8

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912



# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

---

**Le Masque a publié des pages inédites de :**

Franz Ansel, Nicolas Beauduin, Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren.

---

**La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :**

**20 Francs.**





AVANTAGE  
BENEFIT



## MEMENTO MORI

Sur un dessin de JACOPO BELLINI.

Une maîtresse nous quitte et la raison de vivre se défait en nous. Les uns cherchent l'oubli dans la débauche, l'étude ou les voyages ; les autres versent dans les pratiques dévotes. Mais Dieu ne console pas de la perte d'une amie, si, au rebours, l'amour d'une femme nous exalte jusqu'à la perception du divin.

Cependant nombre d'amants trahis ont suivi l'exemple de Rancé et se sont faits trappistes. Ils ne distinguèrent pas que le cas était différent. Rancé eut la vision de Dieu lorsqu'il découvrit un chancre sur le sein de la femme qu'il voulait séduire. La pourriture a toujours été le coup de fouet du mysticisme. En outre, chez un homme véritablement passionné, ce chancre n'eût empêché rien. Il arrêta Rancé parce qu'il lui révéla cette tristesse de la chair qu'il portait déjà en lui.

Mais celui à qui le caprice d'une amie ôte le goût d'exister, quel intérêt prendra-t-il aux événements quotidiens du cloître ? Une règle sévère impose le silence. A quoi bon cette marque



extérieure de l'orgueil et de l'égoïsme si l'imprimerie, l'atelier de reliure, la brasserie, l'élève du bétail, le labour, requièrent les forces de tous dans une direction commune? Nous visitâmes tel couvent dans une contrée averse. Les moines avaient créé là un petit centre industriel qui se trahissait par des cheminées d'usine. Singulier moyen de porter au ciel la prière d'un désespéré. Le frère que nous interrogeâmes vanta la qualité des produits et se plaignit d'une gastrite qu'il attribuait à l'extrême frugalité des repas. L'idée d'être venu ici chercher un excitant à notre mélancolie nous fit honte. Ainsi, c'est dans le travail et un trafic licite que les meurtris passionnels trouvent à la Trappe un dérivatif à leur chagrin. Voilà de la saine morale, oui, mais guère au-dessus de l'intelligence d'un instituteur laïc. La recherche de Dieu ainsi comprise est à ranger dans la catégorie des distractions, la boisson et les déplacements.

Un amour brisé qui rend illusoire la pratique des vertus moyennes conduit au suicide. Ce poison chrétien dont parlait le Gaulois Rutilus Namatianus a-t-il si profondément corrompu nos moelles que tous les philosophes modernes réprouvent une action dont, il est vrai, souvent un geste inélégant trahit la portée! Il est divertissant de voir les pauvretés de dialectique où s'entortille Schopenhauer pour faire dévier vers l'ascétisme une doctrine qui aboutit à la négation de soi. Seul le suicide résout certains cas de sentiment. Qu'il ait inspiré la tragédie de Tristan et Isolde suffirait pour établir sa supériorité sur les solutions morales. Les puissances déchaînées d'un paroxysme passionnel, sous peine de décroître, ne peuvent se résoudre que dans la mort. Ce qui est vrai dans le plan esthétique est également vrai dans la vie. La mort achève toujours la beauté d'une œuvre et les amants que hante l'idée de la mort sont guidés par un souci de perfection. Celui qui a mis toutes ses forces de sentir dans le lien qui l'attache à une femme doit poursuivre une fin harmonieuse.



La théorie du devoir social à l'appui de la mode. On loue seulement la mort utile de l'aviateur. Pourtant il n'est pas certain que

le téméraire qui ambitionne de voler par-dessus le Déroit ou les Alpes songe au progrès de la science et au bien de l'humanité. C'est la qualité d'un sang aventureux qui l'excite à ces prouesses. Une fin tragique n'effraie pas l'amateur de sensations fortes qui pousse l'égoïsme jusqu'à sacrifier sa vie à son plaisir.

Il en est qui semblent tenir si peu à l'existence qu'à la perdre ils ne risquent rien. Une jeune femme que la prostitution et le proxénétisme avaient enrichie, voulut essayer un jeu de cirque de son invention. Elle fit construire un appareil qui la précipitait dans le vide, ligotée dans un wagonnet de fer, et lui faisait ainsi faire une double boucle. L'ivresse du danger la possédait encore plus que le désir de gagner beaucoup d'argent. La première fois elle ne fut qu'étourdie; la seconde fois elle se cassa le nez. Elle aurait recommencé le lendemain si, pour une cause intime, son médecin ne lui avait ordonné du repos. Elle demanda à son frère de la remplacer. Ce jeune homme consentit, fuma une cigarette et se laissa ligoter dans le wagonnet. Il fut écrasé dessous. Lui, au moins, était désintéressé. Pourtant, quand on le releva, il vivait encore. Il blasphémait affreusement, jurait que plus jamais il ne remonterait dans cette maudite machine. Il expira dans la nuit. Variante, si l'on veut, d'un apologue. Qu'on appelle la mort ou qu'on affecte de l'indifférence, on se trouble toujours au dernier moment.

A surmonter ce trouble il y a du mérite. Lord Byron écrit à son éditeur Murray : « La tenue au lit de mort est une question de nerfs et de constitution. » Oui, mais il se défiait tellement de ses nerfs qu'il dit à propos de la Guiccioli : « Je ne sais ce que je deviendrais si elle venait à mourir; je devrais me brûler la cervelle, j'espère que je le ferais. » Sa passion s'était déjà calmée à ce moment-là, sinon il n'aurait pas douté d'accomplir la résolution où il était de ne pas survivre à son amie. Alors même qu'il raisonnait son cas, lord Byron pensait que la plus belle preuve d'attachement que l'on pût donner à sa maîtresse était de vaincre un moment de nervosité.

Il est séant de mépriser ce romantique et toutes les niaiseries

sentimentales. On loue seulement le courage de vivre comme si celui-ci n'impliquait pas le courage de mourir. Le dénouement fatal qui interrompt les viriles entreprises devient un accident, mais sans la possibilité d'un pareil accident il n'est point d'actions vraiment belles. Les moralistes le sentent si bien qu'ils nient la bravoure chez les malfaiteurs. Naïf subterfuge. La volupté du héros et du bandit consiste à braver cette mort qu'au fond ils craignent. Seulement, ils ont une constitution qui leur permet de dominer leurs nerfs, selon la formule de lord Byron. Une grande passion peut nous mettre dans le même sentiment. Supposez une fin tragique librement acceptée au bout d'une histoire d'amour, quels vertiges ne doivent pas emporter deux âmes ainsi confondues!

\* \* \*

A Vérone on montre la tombe de Juliette, aimable supercherie. Les amoureux et les jeunes mariés viennent en pèlerinage à cette cuve de pierre toujours pleine de cartes de visite. Cela est ridicule mais si sincère. La petite cour où se trouve ce quelconque sarcophage est ombragée d'un saule, et, à la place des cartes de visite également épinglées au mur, on croit voir autant de cœurs suspendus. Ces chiffons souillés ont bien la valeur morale d'un ex-voto et chacun est accompagné d'un souhait passionné.

Tant de cœurs ont ici battu l'un contre l'autre, tant de mains se sont pressées, qu'on résiste mal à la contagion de cette atmosphère lourde de sentimentalité. Jamais nous ne désirâmes plus vivement ce bonheur banal dont parfois l'homme seul éprouve le regret en voyant passer deux êtres enlacés. Que tout ici tourne au profit de l'adroit industriel qui a imaginé cette mise en scène ne détruit point notre mélancolie. On passera volontiers une après-midi à donner une pensée à tous ces noms français, allemands, scandinaves. Aucun lieu ne semble mieux choisi pour méditer sur l'amour et la mort. Evidemment, ce sarcophage n'a jamais contenu les cendres de l'ardente Juliette, mais nous aimons l'hallucination où sa vue nous égare. On voit, on entend l'enragé Montecchi qui s'acharne

avec une pioche sur la dalle du tombeau. En vain Pâris, l'épée nue, se met en travers. C'est par-dessus un cadavre qu'il pénètre dans ce « ventre détestable assouvi du plus précieux repas que pût offrir la terre ». Ses yeux regardent une dernière fois, ses bras attirent une dernière fois Juliette dont la mort apparente n'a pas vaincu la beauté. « Je demeurerai, lui dit-il, avec les vers qui sont tes femmes de chambre. » Il boit le poison. Juliette en cherchera les traces sur ses lèvres encore chaudes ; mais ne trouvant pas assez vite la mort dans un baiser, elle se frappe avec le poignard de son amant.

Voilà de rudes jeunes gens comme savait en peindre Shakespeare et comme il en vécut à Vérone, noble cité, charmante et guerrière. Nulle ne montre des pierres plus anciennes, une lumière plus éclatante, des ombres plus douces. Ses hautes bastilles renferment toujours la même âme farouche ; mais dans ses murs on respire une grâce discrète. Il ne messied pas que sur les dalles des officiers laissent traîner leurs sabres. On sent ici la sourde menace de l'Autriche et l'on ne sait quoi qui incline à des pensées viriles. Loin d'énerver cette impression dont nous goûtâmes toute l'allègre vivacité, le souvenir d'une grande passion qui finit dans le sang fortifie notre cœur. En ranimant l'inassouvi qui est au fond de nous, il nous détache des petites choses et des calculs qui entravent notre volonté vers une action désintéressée. Et il prête à la rudesse de Vérone une infinie séduction.



Au musée de Naples, ce qui fait le charme de tant de menus objets exposés là, c'est qu'ils ont appartenu à des gens obscurs. Au lieu d'un nom, ils y ont laissé l'empreinte de leurs passions et de leurs soucis. Les statuettes les moins parfaites nous attirent avant tout parce qu'on devine qu'elles furent pressées avec le plus de crainte et d'amour et qu'elles ne furent point un vain ornement. Tant de dieux rangés sous l'eau dormante des vitrines ont écarté un malheur, guéri d'une maladie, attiré un fléau. Ils étaient alors de petites choses vivantes et terribles, et non, comme maintenant, de pierre ou de bronze. D'autres reliques s'associent à plus d'intimité.



Les lampes, les bagues, les colliers qui parèrent des gorges dont les dessins des vases nous font aisément croire qu'elles furent désirables, les miroirs, confidentes secrets, et un spéculum plus secret encore, d'aspect compliqué et si barbare. Tout ceci témoigne d'une vie comme la nôtre faite de vanités mesquines et de petites infamies, en somme très raisonnable. Nous imaginons mieux ce qu'était la femme qui portait ces bijoux, l'homme qui buvait dans cette coupe après en avoir versé quelques gouttes pour honorer son dieu, que tel prince dont l'effigie nous est conservée dans le marbre et sur qui l'épigraphie nous renseigne abondamment. Ces objets nous représentent la notion du périssable et que, dans deux mille ans, de la foule qui remplit les rues il ne restera qu'une parure, un ustensile pour attester que les hommes d'aujourd'hui étaient colères, vaniteux et sensibles, comme seront les hommes de ce temps-là.

A Pompéi, au contraire, si brusquement vidée de ses habitants par un effroyable cataclysme, rien ne nous donnerait le sentiment de la mort si l'on n'avait eu soin de nous montrer, à l'entrée, des moulages de cadavres. Le plâtre noirci a le ton de la chair carbonisée et l'on voit ces malheureux, un chien aussi, tordus dans d'affreuses convulsions. Mais l'impression sous quoi la visite s'inaugure modifie à peine l'aspect de ce champ de décombres exempt de la vie profonde des tombeaux. On circule allégrement le long de ces rues, lourdement dallées, parmi ces débris de pierres dont la symétrie demeure intacte et qui dessinent avec une précision admirable le plan de Pompéi. Voici un temple, une boutique, des étuves. Un phallus gravé dans le pavé nous oriente. Allons au lupanar ! Ces lits de briques invitent aux gaillardises, mais sans trouble, et les peintures obscènes dont survivent les traces nous charment surtout par un dessin délicat et l'ingénuité de leur invention. Peut-être eût-il suffi d'un débris de coussin, d'une fleur poussée dans les interstices du mur, pour charger l'atmosphère de volupté et de miasmes de mort, car le désir du néant est toujours mêlé au désordre de nos sens.

Dans le jardin de la maison des Vettii nous vîmes des plantes entre de fines colonnettes épanouies par le bout en des têtes de dieux

et de satyres. Tout est d'une conservation exquise et l'on y respire une grâce que ne trouble aucune inquiétude. Cependant nous fûmes tout de suite avertis des goûts de notre hôte par une représentation priapique qui, au rebours de tant de phallus érigés au-dessus des portes, n'avait aucune fin morale. Et, pour faire suite à cette peinture, les répliques mieux achevées des poses de l'amour que déjà nous vîmes au lupanar, ne précipitèrent dans notre sang nulle fièvre, tellement ces choses, dans le cadre d'une maison de citoyen aisé sous les Césars de Suétone, avaient de charme et de discrétion.

Une heure à Pompéi détruit le thème de mélancolie qui s'amorce au musée de Naples. Cette ruine qui ne connut point la lente régression dans la mort et sur laquelle, après deux mille ans d'arrêt, le temps commence seulement à exercer son action sournoise, nous invite à goûter les plaisirs de la vie. Il s'en dégage la courte et profitable philosophie d'un précepte d'Horace. A couronner de roses fraîches l'amphore toujours pleine et à presser dans nos bras de jeunes corps sans leur demander autre chose qu'une satisfaction rapide, renouvelée aussi souvent que la raison et nos forces le permettent, on se prépare certainement une vieillesse indulgente et prolongée.

\* \* \*

J'ai feuilleté un album avec nonchalance, encore que fussent parfaites ces reproductions des dessins de Jacopo Bellini. On y retrouvait jusqu'aux sanies, les taches de rouille qui grèlent les originaux ; mais, pour moi, l'idée que l'artiste n'avait pas appuyé la main sur cette feuille-là lui ôtait son charme. J'aime par-dessus tout cet invisible que ne rendent pas les procédés mécaniques les plus précis.

Pourquoi m'attardai-je devant la composition intitulée : *Memento Mori*, un cadavre couché sur un sarcophage ? Jamais je n'en ai vu d'aussi déshabillé sous le scapel minutieux d'un professeur d'histologie. Hideux, oui, mais sans cet aspect bouffon que revêtent généralement les représentations de la mort. Le squelette

est un gai compère à qui nous prêtons le maintien d'un danseur. Comment tant de saints ermites purent-ils prendre au sérieux ce commensal habituel des orgies romaines? Rien n'est plus risible qu'une tête de mort, et les enfants le savent bien qui taillent sa grimace dans une citrouille.

Ici l'enveloppe charnelle gardait sa forme quasi intacte, mais comme aiguisée sous l'action de la pourriture. La décomposition était arrivée à ce point où l'horrible ajoute à la gravité d'une face humaine avant d'en faire un jouet macabre. C'était un homme couché sur le dos, les bras croisés sur l'estomac, la tête reposant sur un livre. Des cheveux rares adhéraient encore au crâne; la bouche n'était plus qu'un trou entre les maxillaires nus qu'à l'endroit de l'oreille un mince réseau de cordelettes rattachait à la clavicule. Le ventre était gonflé d'humeurs tandis que les jambes au contraire se momifiaient; mais un détail fascinait plus que tout, la verge décorative et que l'effet de la perspective faisait raide.

Le sujet gravé sur la face visible du sarcophage, un auditoire d'université avec des étudiants courbés sur leurs bancs et, au fond, le maître assis dans sa chaire, un doigt levé, indiquait assez que nous avons affaire à un savant. Celui-là, Holbein ne l'entraîne pas dans sa ronde macabre, et nous ne l'avons pas vu, non plus, dans un des trois cercueils décloués de la fresque de Pise, forcer les jeunes cavaliers à se boucher le nez. Ce sont surtout des empereurs, des papes et des moines que la malice des peintres et cet esprit égalitaire et anticlérical du peuple jettent en pâture aux vers. Était-ce assez de ce bas-relief, ces jeunes gens recueillis, ce professeur qui ne sait pas que la Mort est assise sur les gradins de sa chaire, pour idéaliser ce thème de la régression dans le néant? Cette image atteignait au delà du huitain de Villon et des stances de Baudelaire. Quelques traits de plume, ici, suffisaient à déchaîner les secrètes et terribles musiques de la décomposition. Même l'audace d'appuyer sur un détail où nous entraîne une pensée inavouable et de mêler une équivoque grivoise aux contumélies de la pourriture, ajoutait à cette spiritualité suraiguë. *Memento Mori!* Que pèse devant ceci le petit squelette de Trimalcion? La sagesse

des anciens demandait au bûcher de nous délivrer de tels vertiges. En supprimant la vie ignominieuse du cadavre, ils rendaient supportable l'idée du non-être et l'on comprend qu'ils s'ouvrissent les veines avec une parfaite égalité d'âme. Jacopo Bellini nous fait toucher du doigt que nous sommes redevables de plus de volupté à la conception chrétienne : elle intensifie les derniers moments et rend difficile notre tenue au lit de mort.

CHARLES BERNARD.

# DEUX SONNETS

## VERS

ÉCRITS EN DEDICACE D'UNE ÉTUDE SUR MALLARMÉ

A MADAME TÉRÈSE BOISSIÈRE,  
NÉE ROUMANILLE.

Tout à coup et comme par jeu  
Mademoiselle qui voulûtes  
Oùir se révéler un peu...

STÉPHANE MALLARMÉ.

(Sonnet à M<sup>me</sup> Térése Roumanille.)

*À vous, Madame, qui voulûtes  
Ce matin ivre de soleil  
Oùir sous mes fragiles flûtes  
Un écho du Chant nonpareil,*

*J'apporte une légère page  
Qui tremble encore au vent amer :  
Flocon d'écume sur la plage  
Déserte des voix de la mer.*

*Le songe est l'éternel empire  
Où par le verbe qu'il expire  
Règne Stéphane Mallarmé.*

*Mais pour vous les roses de mai  
S'émeuvent, — pour vous dont le rire  
Surprit le poète charmé.*

Malmaison, mai 1912.

## TOAST NUPTIAL

A M. ET M<sup>ME</sup> CHRISTIAN BECK.

*Un baiser du soleil, impétueux et fort,  
Veille en ce noble vin dont il mûrit la sève,  
Et cette coupe unit au sang des roses l'or.  
Quel mystère y fermente en ces bulles de rêve ?*

*Rêver... Aimer !*

*Le monde est l'incertain décor  
D'un songe errant, fier et cruel, pur comme un glaive,  
Et que l'ivresse d'être emporte en son essor  
Tandis qu'éperdument vers lui-même il s'élève.*

*Car il n'est point de terme à ton désir, Amour,  
Sinon le feu divin qui suscite tes ailes  
Et qui nourrit de toi ses flammes immortelles.*

*Une bulle pétillante en aspirant au jour,  
Et meurt...*

*Mais qui n'exulte, Amour, sous ta caresse,  
D'expirer en un cri de gloire ou de détresse ?...*

ALBERT MOCKEL.



## L'ADIEU PAISIBLE

A VOUS.

*Amour, amour, voici le soir qui vient vers nous !  
Désunissons nos mains de leur étreinte aimée,  
Que noble soit l'absence et votre âme calmée,  
Car le songe fut beau, mélodieux et doux !*

*Je vous aime d'un grand amour ; la vie est brève  
Et le temps passera très vite, sans nous voir ;  
Mais l'ombre qui s'avance au rythme lent du soir  
Se souviendra peut-être, aussi, de notre rêve.*

*Nous nous retrouverons dans quelque temps ; j'aurai  
Bien réfléchi, parmi le silence et l'épreuve,  
Et vous m'aurez gardé votre âme toute neuve ;  
Alors, comme aujourd'hui, je vous regarderai.*

*Je vous regarderai longuement, sans rien dire,  
En écoutant nos cœurs sonner à l'unisson ;  
Puis je vous redirai l'adorable chanson  
Et vous pourrez, un jour encore, me sourire.*

*Je chanterai pour vous, lentement, lentement ;  
Ce sera l'air ancien d'une valse connue,  
Celle du premier soir où vous êtes venue,  
Celle du premier soir et du premier serment.*

*Vous sentirez, alors, frémissante et ravie,  
La douceur de l'amour et l'appel du baiser ;  
Le jour s'endormira pour mieux vous apaiser  
Dans le repos divin de la route suivie.*

*Et ce sera le grand triomphe de la vie.*

Joë IMBERT-VIER.





# LE POMMIER

OU LA

## Miraculeuse Aventure d'un Bavard

A M. LOUIS DUMONT-WILDEN.

Il y avait dans mon jardin un vieux pommier tortu, alourdi de lichens et de mousses, pleurant ses sucS appauvris par de capricieuses crevasses, au fond desquelles se pressaient, en tourbillons de jais, d'actives colonies de fourmis.

Dès la première aube de mai, alors que s'était déjà éparpillée, en mille étincelles fleuries, la joie des cerisiers et des lilas, le vieux pommier, raillant les oiseaux ironiques, hostiles à ses branches revêches, s'essayait à ne point démentir ses victoires embaumées de naguère et, sèves rageusement charriées vers de récents rameaux, déplissait d'une brève secousse, l'une d'abord, les autres ensuite, quelques pâles étoiles de nacre fragile.

Pour fêter ce réveil, chaque année de plus en plus inespéré, toutes les branches, les plus vétustes s'affirmant les moins parcimonieuses, arboraient les petits drapeaux veloutés de leurs feuilles

que la rosée médaillait de resplendissantes gouttelettes, si bien qu'un beau matin, orgueilleusement dressé au bord de la pelouse, l'arbre vénérable, en habit de gala, salué par la fanfare des abeilles et des merles, se gaussait des lilas effeuillés et des cerisiers déjà alourdis de leur baies.

L'été stimulait sa frénétique ardeur épanouie en de rares fruits qu'il s'obstinait à tendre aux morsures d'un soleil insatiable et vers la saison des vents ennemis, une ou deux pommes, survivant aux assauts des vers voraces et des tempêtes, distillaient dans le mystère de leur chair onctueuse, les éthers capiteux et les acides douceâtres dont s'égayaient les dents de ma riieuse amie.

Tel, démentant de sa verdeur tenace les arrêts de mort que ne manquaient pas de prononcer contre lui les destins hostiles, s'éternisait dans mon jardin cet arbre grotesque, avare et magnifiquement têtue.

Cet automne, agriffé au bout d'un minuscule rameau qui, chaque jour plus infléchi, avait fini par le sortir de sa retraite feuillue, un seul fruit attestait le zèle inlassé du pommier.

En vérité, la pomme méritait quelque estime : Ronde comme un beau sein et rougissante comme une vierge troublée, elle semblait implorer la caresse homicide d'une lèvre avertie et déjà mon amie, jadis si indifférente à la jolie fleur d'où avait surgi ce fruit savoureux, se réjouissait à l'idée d'en violenter la chair tiède et ferme de ses petites dents agiles.

Chaque matin elle se réfugiait sous le pommier, cruelle aux graminées de la pelouse et le regard dardé vers le fruit solitaire qui, à la fois craintif et flatté, accueillait d'un dodelinement sa fallacieuse sollicitude.

Et chaque matin aussi, son dépit tempéré de gourmandise se traduisait par la même interrogation : « Crois-tu, Mami, qu'elle sera bientôt mûre ? »

Inquiet de cette persistante et symptomatique envie, j'osai secrètement lui parler un soir d'une maternité possible... Mais outrée, une pourpre soudaine au front, elle me répondit d'un balancement encoléré de sa jolie tête, doux fruit de l'arbre à

caresses, qui plus encore que ses sempiternelles demandes, refléta l'impérieuse hantise dont elle était affligée.

— Tu ne crois pas qu'elle sera comme la prune de M. Jules Renard, tu sais, celle qui avait un ver ?

Cette crainte lui était venue à la suite d'une lecture tentée par un jour pluvieux où je n'avais pu, comme je le lui avais promis, la mener au cinématographe, et d'une puérile et profonde désillusion était née ainsi sa connaissance de Jules Renard, dont elle s'entêtait à associer le souvenir à celui d'une prune merveilleuse, silencieusement dévorée par un ver.

La pomme se plaisait à démentir ces alarmes.

Elle étincelait, heureuse d'éblouir de sa radieuse jeunesse le vieux pommier flatté et mon impatiente amie.

Les oiseaux, les fourmis et les frelons avaient bien tenté quelquefois l'assaut de cette savoureuse et mobile forteresse, mais la pomme, instruite par l'aventure de la prune malchanceuse, opposait aux oiseaux son perpétuel hochement qui faussait l'adresse des petits becs pointus, aux fourmis et aux frelons l'intangibilité de sa lisse enveloppe et l'on eût dit qu'elle se gardait de leurs avilissantes tentatives pour pouvoir plus héroïquement s'immoler, vierge et martyre, Iphigénie végétale, sur l'autel délectable d'une bouche choisie.

Enfin, elle parut prête au sacrifice :

Gonflée jusqu'à faire sourdre un peu du miel ambrosiaque qui oignait sa pulpe, elle n'opposa plus aux regards implorants de mon amie son geste de futile refus.

— Elle est mûre, elle est mûre !

Telle fut la retentissante aubade qui m'accueillit un jour comme je terminais la lecture de ma gazette quotidienne.

Déjà je me précipitais vers l'humble couteau promu à la dignité de dolabre, quand je vis s'approcher mon amie, l'air joyeux mais les mains vides. Clémentine au fruit résigné, dont pour la dernière fois le soleil de septembre moirait le triomphant vermillon, elle me déclara retarder jusqu'à la nuit, plus propice à la volupté et aux forfaits, le dépècement de notre victime.

O la charmante et cruelle journée tissée d'impatience et d'espoir !  
Quel besoin nous pousse à réaliser nos songes et pourquoi les désirs inexaucés gardent-ils à jamais un indéfinissable prestige sur les plus pures joies accomplies ?

Nous vivions dans l'attente de cette nuit et cependant, séduits par le charme amer de tous les instants qui nous en séparaient, nous éprouvions l'angoisse de sa venue.

Que ne pouvions-nous nous éterniser dans cette attente !

Peut-être allions-nous anéantir, d'une absurde chiquenaude et pour le plaisir de vivre une heure espérée, le beau palais illusoire où durant tout un jour nous avions rêvé...

J'avais été troublé par ces mélancoliques réflexions au cours de nos trop fréquentes visites au pommier, qui maintenant nous tendait son fruit avec une cynique impudeur.

Conquête facile, la pomme s'offrait, déconcertante et goguenarde, dans la magnificence de ses atours trop neufs.

Marchande de banales joies, pourvoyeuse de lèvres goulues, elle n'était plus, hélas, qu'une fille, honteux orgueil d'un père avili, et de la découvrir si lâche et si séduisante pourtant, gorgée de suc savoureux et acerbés, vouant béatement sa chair vénale à de trop avides étreintes, j'eus un geste navré bientôt réprimé par l'heureuse certitude de tes prochains baisers embaumés de miel, Petite Amie si chère et si vaine!...

Le crime devait solennellement se perpétrer après le repas du soir : Pénétrés de notre occulte dessein, nous attendîmes sans nous parler l'heure exquise et funeste.

De languissantes clartés s'attardèrent comme à plaisir sur les dernières roses. Le crépuscule magnifia de ses féeries les brumes accumulées. Prestement une étoile épinglea à l'Orient un petit nuage frondeur dont la soie bientôt effiloquée, laissa transparaître une nouvelle étoile qui à son tour, d'un clignotement, alluma autour d'elle les écrins étincelants des constellations. Et le ciel fut ainsi comme un vaste manteau de sacre, brodé de pierreries que fixait — sur quelles divines épaulés ? — le cabochon solennel et pâle de la lune.

J'entendais battre le cœur de mon amie étrangère à toutes choses, sauf à notre délectation perversement retardée.

Un cor pleure dans l'ombre... Est-ce ta chasse, ô roi Marc?...

Pourquoi, puéril Tristan, ne chanterais-je pas la suavité de cette nuit débordante d'amour? Où as-tu fui, Brangien?... Iseut est auprès de moi, qui songe... Un oiseau blesse le silence de son vol inquiet, qui s'achève parmi les roses noyées de ténèbres...

— Je vais *LÀ* cueillir, soupire Iseut la blonde, sans remarquer qu'un brusque sanglot du cor accueille l'essor de ses paroles qui sonnent le glas de mon rêve enchanté.

Et la voici qui se perd dans le jardin taciturne où éclate, s'imprécise et tout-à-coup s'anéantit la blancheur de sa robe, frêle voile de désir, chimérique et décevante, cinglant vers de proches Hespérides. L'oiseau repasse. Une rose s'effeuille... Je n'entends plus Petite Amie.

Mais voilà son pas hâtif et comme apeuré, son pas lourd de présages, voilà la neige de sa robe et ses chères mains et son visage. Un flot de clarté la précède : Je la regarde... Quel effarement crispe son joli sourire et pourquoi ses yeux, ses beaux grands yeux sont-ils clos?

Brusquement, je l'entends crier d'une voix angoissée :

— O viens, Mami, viens vite...

Et je la recueille, petite Mélisande affolée, contre mon cœur hélas, si plein d'elle...

Elle murmure :

— Mami, il y a un Ange dans le jardin, il y a un Ange dans le jardin...

— Voyons, voyons...

— Il y a un Ange dans le jardin, et sa voix tremble comme une colombe dans la tempête.

— Un Ange... Mais, petite chérie...

— Oui, un Ange... Je l'ai bien reconnu, va... C'est un Ange comme ceux que l'on voit à l'église et comme celui qui prie sur l'image de ma première communion... Il a de grandes ailes blanches, bleues et rouges et une robe blanche comme la mienne, avec une

boucle brillante... Il y a un Ange, je te dis qu'il y a un Ange dans le jardin.

Et sa voix ne tremble plus : un peu de colère s'y affirme.

Pour ne point l'attrister, je lui presse les mains qui m'entraînent vers le pommier.

Adossé au tronc qu'il illumine d'une lumière surnaturelle, les mains jointes sur un immense glaive flamboyant, un Ange triste et beau nous regarde : La pomme resplendit comme un tabernacle, la pelouse est une prodigieuse émeraude. Au centre d'une corbeille un petit Faune, dont le plâtre s'effrite, affecte des attitudes hiératiques et les roses qui l'entourent exhalent un parfum d'encens et de myrrhe. Les étoiles brûlent de tous leurs feux. L'une d'elles, énorme comme un soleil, luit au-dessus du pommier miraculeux.

L'Ange ne paraît pas se soucier de tous ces prodiges : on le dirait plongé dans quelque songe infini et bien que mon amie se soit agenouillée et batte obstinément le rappel de ses prières, il reste indifférent à tant d'humble grâce et poursuit calmement sa céleste méditation. Il a la sveltesse et le charme ambigu d'un adolescent. Ses longs cheveux, séparés par une raie médiane, se déroulent en nappes ondulées et ses yeux d'un bleu tendre, légèrement cernés, sont nuancés de reflets d'améthyste : Une flamme tour à tour rouge et blanche y découvre parfois de mystérieuses profondeurs et accentue la courbe aquiline du nez.

Gouttelette de sang coupée d'un liséré de nacre qui marque les dents, et c'est la bouche impérieuse et triste...

Sa robe blanche, brodée au col de signes étranges s'évase vers le bas comme un grand lys renversé. Elle est ornée d'une ceinture de plumes que ferme une boucle étincelante. L'éclat de ce joyau est tel que les étoiles elles-mêmes en pâlisent. Phare prodigieux, il viole de sa clarté les recoins les plus secrets de mon âme misérable qui cherche en vain à dérober sous de futiles apparences ses hontes, ses faiblesses et ses vices.

Fascinée, mon amie en subit comme moi l'inquisitorial prestige et nous ne sommes plus dans la lumière torrentielle qui déferle de cette boucle magique que deux pauvres abandonnés, chargés de

toutes les laideurs de l'univers. Mais qu'importe la cruauté de cette autopsie spirituelle? Déjà je souris à ma sœur pitoyable dont la béate attitude ennoblit passagèrement l'altristante inanité. Elle ne prête, aucune attention à ce sourire pas plus, du reste, qu'elle ne se préoccupera des vocables sonores et des prétentieuses périodes de ce petit conte écrit en son honneur.

Combien sont loin de nous la pomme et ses délices!

Mon amie marmonne des litanies et j'attends sur ma face le baiser lénitif de la Grâce.

Hélas, malgré mon désir appliqué à retrouver au fond de mon cœur l'écho des prières enfantines, mes lèvres restent inflexiblement rebelles aux salutations angéliques.

J'admire l'Envoyé de Dieu, je m'étonne de sa venue, mais mon admiration et mon étonnement ne diffèrent pas de ceux qu'éveillerait en moi la découverte d'un chef-d'œuvre.

Pourquoi le Seigneur veut-il ressusciter dans cet humble jardin, devant ce pommier baroque, les dramatiques péripéties du crime originel?

Sans hésitation, je m'approche du mystérieux visiteur et d'une voix ferme :

— Monseigneur, lui dis-je, pardonnez-moi si en vous qualifiant de la sorte j'offense votre gloire infinie, mais le vocabulaire des mortels me condamne à cet emprunt protocolaire indigne de votre splendeur bien qu'approprié à votre rang, Monseigneur, donc vous nous voyez, mon amie et moi-même, honorés, stupéfaits et vous l'avouerai-je, un peu inquiets de votre visite. En nous découvrant élus par le Tout-Puissant pour une mission dont à l'avance et sans la connaître nous nous déclarons indignes, nous éprouvons une crainte secrète que vous comprendrez mieux que personne, puisque vous n'ignorez rien de ce qui se passe en nous. Je ne voudrais pas vous faire l'injure d'un interrogatoire : Mon respect s'y refuserait alors même que m'y pousserait une curiosité en somme fort légitime. Je m'abandonne donc aux célestes décrets et pour ce qui est de mon amie, je puis sans que je la consulte, vous répondre d'elle comme de moi-même. »

A ce moment, mon regard croisant celui de ma compagne crut y découvrir un formel démenti.

L'Ange n'avait point bougé et son silence stimula mon zèle :

— Monseigneur, repris-je, devant vous se prosterne un pauvre homme dont le passage au milieu de ce que vous appelez, je crois, la vallée des larmes, n'a jusqu'ici été marqué d'aucun évènement notoire. J'ai réalisé mes désirs selon les décrets d'une force aveugle et puissante qui doit être, puisque votre présence parmi nous me l'atteste enfin, cette Providence qu'hier encore je niais avec obstination et si mes actions furent souvent entachées de honte et de laideur, je crois, toujours grâce à vous, Monseigneur, pouvoir en imputer la raison au Génie du Mal qui contrebalance de son éternelle ironie chacune de nos aspirations, à votre aîné, foudroyé par notre Père commun et dont M. Chaliapine, un artiste de haute valeur, incarna pour notre joie, sur la scène d'illustres théâtres, la maudite et douloureuse figure. Certes, la somme de mes péchés l'emporte et de beaucoup, hélas, sur celle de mes actions raisonnables.

» Trop souvent mon âme fut l'esclave de ma triste et faible chair et la présence à mes côtés de cette femme, qui partagea ma vie coupable, m'induisant sans pitié en tentations chaque jour réitérées, vous aura déjà prouvé l'insuffisance de mon idéalisme.

» Je vous fais crédit de l'histoire de ma vie que vous devez connaître mieux que moi-même.

» Arrière petit-fils de Celui que vous chassâtes de l'Eden, j'expie son crime, et victime innocente, insuffisamment éclairé sur les moyens de reconquérir le Salut, j'outrage, depuis le jour de ma naissance, le nom triplement béni du Seigneur.

» Malgré ma défaveur originelle, j'ai rencontré le Bonheur ou ce qui est plus vraisemblable, l'apparence de ce Bonheur ineffable que seuls possèdent les habitants du céleste séjour et si, muni de ce talisman, j'ai savouré avec quelque volupté la joie de vivre, je le dois probablement à mon insouciance.

» Ah, Monseigneur, pour quelle raison et de quel droit venez vous troubler ma retraite? »



L'Envoyé de Dieu gardait son impassibilité.

Après une gémulation :

— Souffrez, lui dis-je, ces insultes à votre hautain ministère. Si elles vous atteignent, percez de votre glaive ce cœur indigne et présomptueux.

» Car quand il affirme son bonheur avec une telle insolence, l'homme fait preuve d'une témérité digne de tous les châtimens. Et cependant plus que jamais, Monseigneur, j'ose affirmer que je suis heureux. »

En ce moment, mon amie ponctua mon discours d'un sourire reconnaissant.

L'Ange ne prenait pas garde à mon verbiage blasphématoire :

— Même si vous me condamnez, lui criai-je, à expier dans la douleur, la honte et le remords les jours qui me restent à vivre, le graveur chargé de mon épitaphe la burinera en lettres d'or.

» Dans votre divine demeure, vous devez avoir eu connaissance, Monseigneur, des recherches entreprises par d'austères mortels appelés philosophes, sur le Bonheur et les voies les moins directes pour y parvenir. Cette manie est vieille comme le monde, car dès que mon aïeul Adam eut cédé aux conseils pervers du serpent, il ressentit les premiers symptômes de la fièvre philosophique. Il rechercha les raisons de sa chute et en déduisit d'après considérations qui engendrèrent tour à tour dans son âme la révolte et la résignation. Tous, nous avons plus ou moins hérité de l'inquiétude adamique. Les abstracteurs de quintessence, non contents de l'admettre en silence, la passèrent au crible de leurs raisonnemens et sous d'austères étiquettes la morcelèrent en systèmes, théories, aphorismes et absurdités. Voilà tout le secret de cette morale humaine dont je m'obstine à méconnaître l'importance et la valeur.

» Je méprise les philosophes, n'ayant cure ni du surhomme de Nietzsche ni de l'optimisme radical de Leibniz. Aristote m'indiffère, Platon ne me plaît que dans les jardins imaginés par M. Jean Delville et la *Libre Parole* qui me compte au nombre de ses abonnés, m'interdit la lecture de Spinoza.

» Je n'ai parcouru Schopenhauer qu'à de rares heures de

mysogynie et pour ce qui est de M. Auguste Comte, je le sais auteur d'un catéchisme mieux écrit, plus ingénieusement conçu et peut-être plus fécond en enseignements, mais à coup sûr moins célèbre que celui de cet Archevêque de Malines, qui parle de vous, Monseigneur, en des termes indignes de Bossuet, son cousin, et j'aime à le constater aujourd'hui, irrévérencieux pour votre souveraine grandeur. Vous partagez du reste ce privilège peu enviable, quoique sacré, avec notre Père Céleste que j'ai ce soir en particulière vénération.

» L'histoire de ma vie, vous disais-je il y a quelques instants, ne vous intéresserait guère. Néanmoins, pour comprendre comment j'acquis la notion du Bonheur, sachez Monseigneur, qu'à vingt ans comme tout jeune homme de ma génération, je rimai de piteuses strophes où l'on se plut, suivant notre coutume nationale, à découvrir du génie et que je ne lis plus aujourd'hui qu'en cachette, en guise d'acte de contrition.

» Vers la même époque, je brûlai de feux tendres pour diverses beautés, si bien qu'après avoir fui les succès littéraires, je m'illusionnai sur mes mérites plastiques et je constate, à ma louange, que cette illusion me possède toujours.

» Je goûtai d'enviables joies à ces jeux médiocres qui m'épargnaient au moins les affres des dilemmes cornéliens et les candidatures au prix Nobel : si j'en rougis quelquefois, je savourai avec délices leur uniformité paisible et frivole.

» Je vous fais grâce de la suite de mes aventures qui ne furent que la répétition de ces passe-temps voluptueux et vous remarquerez que ma compagne agenouillée devant vous, perpétue par sa présence à mes côtés, le cours harmonieux de ma destinée. »

L'Ange ne paraissait pas m'écouter. Cependant, autour de lui flottait, depuis quelques instants, une langoureuse musique où la plainte des voix alternait avec la mélopée des théorbes et des violes. Je reconnus les chants des célestes phalanges.

*Hautbois, luths, archiluths, théorbes et violes !...*

Et ma mémoire raviva le souvenir des sonnets mystiques de mon livre de vingt ans...

Les célestes phalanges s'exténuaient en d'interminables motets

que Palestrina eût désavoués et j'en déduisis que l'auteur de la *Messe du Pape Marcel* n'avait pas terminé son stage de purgatorien.

Hélas, les Anges, les Trônes et les Dominations chantaient de la musique sacrée de Monsieur Tinel. La voluptueuse langueur de ces hymnes où le saint nom du Seigneur se mêlait à des variations audacieusement mendelsohniennes, troublait ma petite amie qui, les yeux chavirés, semblait prête à la béatification.

Dès que se turent les chœurs sacrés, je me permis de reprendre avec le Divin Visiteur cet entretien auquel jusqu'ici il n'avait accordé qu'une médiocre attention :

« Monseigneur, lui dis-je, nous venons d'entendre la musique qui, je le suppose, retentit sur les marches mêmes du triple trône de Dieu.

» Dussé-je encourir vos colères, je me permettrai de vous exprimer ma déception.

» Loin de moi l'outrecuidance de discuter les desseins du Seigneur. Si la Providence ratifie les verdicts des Académies, c'est que les Académies sont les succursales terrestres du Paradis.

» Monsieur Tinel illustre nos Académies : Monsieur Tinel est donc un grand musicien et un saint homme.

» Mais il est d'autres grands musiciens que les académies négligèrent parce que leur vie mortelle ne fut pas toujours exempte d'aventures. S'ils sont bannis du céleste séjour, je m'incline devant le décret providentiel, tout en plaignant le sort des âmes heureuses condamnées à les ignorer à jamais.

» Je ne suis que fort mauvais juge pour lutter de compétence avec vous, Monseigneur, et je vous confierai que la musique ne revêt point pour moi le caractère sacré que lui accordent les races hyperesthésiées.

» A l'égal de la peinture, de la statuaire et de la littérature dont je ne méconnais pas pourtant la relative utilité, la musique m'apparaît comme un divertissement de dilettante.

» Je me prive sans peine du petit frisson maladif arraché à nos moëlles par les accords et il me suffit de contempler le monde à

travers les yeux d'une jolie créature, pour goûter d'ultimes satisfactions. La chair embaumée de mon amie, sa douce et électrique chevelure, les mots souvent puérils, mais toujours harmonieux, qui chantent à ses lèvres auxquelles s'attarde, trop fréquemment peut être, la pédale sourde de mes baisers, comblent mes plus ardents désirs. Mon idéal ne flotte jamais et je me contente de n'être pas le dernier des hommes dans le royaume où Dieu se plut à me faire vivre.

» Je suis Conseiller Communal, fonction qui dans le domaine fini des choses doit ressembler à la vôtre, de même que celles de nos Bourgmestres est l'image réduite de la Divine Omnipotence. Les Echevins sont nos Trônes, je suis l'une des Vertus. Un avocat, un papetier, deux ouvriers métallurgistes, un menuisier, deux médecins, un boulanger et trois rentiers, tous gens appréciés pour leurs mérites civiques complètent les phalanges de notre Paradis minuscule. Si leurs chants et leurs hymnes ne se font pas toujours remarquer par leur justesse, ils n'en sont pas moins louables, leurs discordances ayant souvent comme effet, le bien être de nos concitoyens.

» Je suis en outre lieutenant de la Garde Civique et je regrette vivement, Monseigneur, de ne pas avoir été prévenu de votre visite, sans quoi j'aurais retiré de l'armoire d'où elles ne sortent qu'en de rares occasions, ma tunique brodée de grenades, mes épaulettes d'argent et ma pacifique épée.

» Notre bien-aimé Gouvernement n'a pas encore sanctionné de l'étoile des braves, mon obscur dévouement à la patrie, mais la République voisine, mieux informée, endeuilla ma boutonnière du ruban violet.

» Je dévore consciencieusement en compagnie de mon amie un modeste patrimoine et je mène, ainsi que plusieurs fois j'eus l'honneur de vous l'annoncer, une vie exempte de troubles et de soucis.

» Sans que j'aspire à d'éclatants destins, il me plaît néanmoins quelquefois de dédaigner le répertoire de nos valeureuses fanfares communales et quand ma chair n'est pas triste et que je n'ai lu

aucun livre, j'aime à flâner dans les salles solitaires d'un musée ou à me mêler à la foule attentive d'un concert.

» Je déplorerais, bien que notre direction des Beaux-Arts ne s'en fasse point faute, d'y mettre ma pensée en contact avec des œuvres vulgaires et j'estime qu'en ces lieux sacrés, microcosmes de votre Paradis, n'ont le droit de se manifester que des chefs-d'œuvre.

» *Le Beau n'est que la promesse du Bonheur* a dit M. de Stendhal qui, doué d'une étonnante prescience, offrait au Seigneur, pour l'édification du séjour des élus, un programme magnifique.

» Que n'a-t-elle écouté M. de Stendhal, la Divine Providence, quand elle organisa ses séances musicales ! »

Mon amie baillait. L'Archange semblait songeur. Lentement il déploya ses ailes de pourpre, d'azur et de lumière qui effleurèrent la branche à l'extrémité de laquelle se balançait, plus tentante que jamais, la pomme maintenant inaccessible. Je reculai de quelques pas, tandis que mon amie apeurée poussait un petit cri aigu. Mais à peine furent-elles déployées, immenses comme une aurore boréale, que nous vîmes brusquement se refermer les ailes prodigieuses.

« Monseigneur, repris-je, de plus en plus enhardi, vous venez de nous apparaître dans toute votre majesté. Jamais je ne me serais figuré la somptuosité d'un tel spectacle. En un instant, vous m'avez révélé la distance qui nous sépare. Tantôt vous planez au-dessus des sphères et des mondes, à votre guise vous regagnez ou fuyez vos célestes palais, tantôt encore vous luttez d'agilité et de grâce avec les papillons et les colombes.

Nous aussi, nous nous efforçons de disputer l'espace aux oiseaux, mais je ne m'aviserais pas de comparer au vol aventureux des globes légers que nous lançons à la conquête des horizons, celui que vous venez d'esquisser, Monseigneur, pour notre plus grande satisfaction.

» La conquête de l'air nous a toujours préoccupés et plus que toute autre, la légende icarienne eut le don de séduire les hommes. Je doute cependant, qu'à l'exception de quelques songes-creux, la soif de l'infini les ait jamais tourmentés.

» S'ils se passionnent pour les problèmes de l'aviation, ce n'est point tant par amour des ailes mais plutôt dans un détestable but de conquêtes et de rapines. Tous nos gouvernements s'y sont intéressés et dans le plus grand secret tentent des expériences, la plupart du temps couronnées par la destruction des appareils et le transfert à la morgue de leurs audacieux pilotes. Tel empire cherche à s'approprier les plans des avions et des dirigeables imaginés dans tel royaume rival, telle république les baptise de noms belliqueux qui ne les défendent pas toujours, contre le souffe capricieux d'une brise encolérée et ses chefs militaires accaparent au profit du vieil Arès, ces engins formidables et fragiles comme un jouet de jeune géante. Les essais de nos aviateurs, séraphins industrialisés, sont loin d'égaliser les merveilles de votre vol ondoyant, mais je me plais à croire les temps proches où, en possession d'un appareil réduit et simplifié, actionné par leur volonté, les hommes deviendront de redoutables concurrents de vos saintes légions car, tout en n'offrant ni la légèreté ni la splendeur de vos ailes, nos machineries ont sur elles le précieux avantage de l'amovibilité.

» Pégase que vous devez avoir rencontré, s'il vous arrive quelquefois, Monseigneur, de rôder au milieu de nos Bois Sacrés, Pégase ne s'est pas toujours loué de ses grandes ailes, qu'il eût souhaité remisables, notamment lorsqu'il entra au service de M. Jean Aicard.

» Telle serait aussi votre ambition, Monseigneur, si vous séjourniez quelque temps parmi les hommes et en ce qui me concerne, je vous confesse le grand embarras où je me trouverais si, comme vous, je me découvrais gratifié de ces encombrants accessoires.

» Il est des heures où l'on aspire à l'oubli de l'infini et s'il m'est un jour accordé de rejoindre dans la maison de Dieu, les âmes heureuses de mes ancêtres que je connais par de mauvais portraits et la tendance à l'obésité qu'ils me légèrent, celles de mes amis dont j'oublierai les audacieuses tentatives vis-à-vis de mes diverses maîtresses parce que je me rendis coupable à l'égard des leurs des mêmes forfaits, en fin celles de mes amies, à qui il sera beaucoup

pardonné parce que je les ai beaucoup aimées, je vous prie d'intercéder auprès du Maître Suprême pour qu'il ne m'encombre pas d'ailes angéliques.

» Ce serait avec votre mauvaise musique le moyen le plus certain de me faire regretter l'enfer où règne un grand Artiste méconnu, et cette terre obscure où je goûtai de grandes joies en dépit de tous ceux qui s'évertuèrent à me les interdire.

» Vous-même, Monseigneur, je le pressens, vous êtes descendu ce soir ici, pour me défendre la jouissance de ce fruit solitaire qui se balance nonchalamment parmi les rayons de votre auréole.

» Quelque soit votre dessein, je puis vous certifier le manque total d'analogie entre cette humble pomme et celle qui causa la perte de mon aïeul Adam. Aucun symbole ne s'y rattache et si tout à l'heure il m'advient de la manger, ce ne sera pas avec l'espérance de découvrir en elle un occulte mystère, mais simplement pour le plaisir d'en savourer l'acide fraîcheur.

» Elle n'est pas pour nous un objet de tentation.

» Durant tout un printemps, durant tout un été, nous avons vécu sans que le désir nous vint d'un fruit de cette espèce et l'hiver proche nous eût retrouvés pareils à nous-mêmes, c'est-à-dire heureux et épris l'un de l'autre, si le hasard, assisté des vents inclements et des vermines sournoises, s'était avisé de dépouiller ce vieil arbre de toute promesse de récolte.

» Vous voulez, je crois, châtier notre gourmandise : Défense superflue, nul serpent ne nous tentant. S'il vous plait donc d'en apprécier l'arôme, acceptez, je vous prie, sans la moindre crainte, l'unique pomme de notre jardin.

» Je ne jurerais point que mon amie trouve de bon goût ce don fait sans son assentiment et qu'il ne me faudra pas, cette nuit, sécher d'un baiser plus tendre quelques larmes attardées à ses joues... Mon amie n'en est pas à son premier mécompte : elle a touché le fond des choses et je me souviens d'une partie manquée qui, en l'espace d'une heure, lui révéla les plus abominables tortures du chagrin.

» Mais je vérifiai ce même jour les lois d'alternance qui président à nos destinées et constituent, si nous savons en prendre notre parti, l'essence même du bonheur.

» Mon amie dut en effet à cette mésaventure le plaisir fortuit et inestimable de découvrir Jules Renard, dont les leçons de méfiance plus, hélas, que celles de beau langage, lui furent profitables au delà de toute prévision.

» Demain, après les inévitables pleurs qui consacreront la disparition de ce délectable fruit, elle ne manquera pas d'augmenter d'une bienfaisante lecture son bagage de connaissances et ayant ainsi franchi, grâce à vous, une nouvelle étape sur la route du savoir, qui sait si un jour sa gloire n'éclipsera pas celle de Madame Marguerite Audoux?

» Pour éviter tout malentendu, je vous confesserai du reste, Monseigneur, que le châtiment du Paradis Perdu ne nous émeut pas.

» Depuis la mésaventure adamique, nous sommes parvenus à planter des Edens à notre convenance. Simulacres perfectionnés de l'œuvre divine, nous en avons écarté les séraphins rigides et les serpents tentateurs. En compagnie d'Eves peu revêches que ne troublent pas les vaticinations féministes, nous y goûtons de charmants délassements et je suis persuadé que Dieu lui-même se réjouit de se voir aussi joliment berné par la malice des hommes.

» Nous ne croquerons donc point cette pomme. Un pot de confitures compensera la déception passagère de nos palais et nous continuerons à accomplir sur la terre l'humble tâche que nous assigna le Destin, sans aspirer à ce Paradis que vous nous avez fait entrevoir et qui ne répond ni à nos désirs ni à nos espérances. »

Une bise aigre s'étant levée, mon amie ramena sur ses épaules l'écharpe dont elle s'était munie et quelques gouttes ayant accompagné la rafale, je vis l'ange qui cherchait à protéger de la pluie son glaive flamboyant déjà embué de vapeur.

L'éclat de l'énorme étoile parut s'atténuer et le pommier se noya peu à peu dans les ténèbres. Une bourrasque agita ses branches et soudain, sans qu'on s'y attendît, la pomme, secouée plus



que de raison, eut quelques soubresauts frénétiques, puis, lourde, molle, rouge comme un ballon d'enfant, chut sur la pelouse qu'elle troua d'une cocarde vermeille. La boucle étincelante, happée par l'ombre, éteignit ses phares, le glaive s'effondra dans l'herbe avec un léger bruissement d'eau qui bout et l'ange ne semblait plus qu'un vague fantôme, quand un petit craquement, comparable au bruit de deux mâchoires qui se rapprochent, déchira le silence...

Et nous vîmes une main longue, fine et blanche qui rejetait un trognon de fruit qu'à ses dimensions et à la nuance de sa pelure épargnée, nous identifîâmes sans peine.

Mon amie, un doigt tendu vers le débris parfumé, se réfugia sans mot dire dans mes bras, tandis qu'une larme roulait de ses yeux sur ma joue.

J'allais parler quand l'ange dressé dans toute sa splendeur, se retourna vers nous et après avoir longuement fixé ma compagne, lui sourit puis disparut dans la nuit.

Une heure après cette prodigieuse aventure, nous nous retrouvions encore enlacés sous le pommier miraculeux dont les feuilles frappées de mort s'éparpillaient sur la pelouse, puis comme la pluie nous mitraillait avec rage, nous regagnâmes prestement notre demeure.

Je m'attendais à des plaintes, aussi l'armoire aux confitures s'ouvrit-elle comme par enchantement. Mais contrairement à mes prévisions, mon amie bouda le grand bol où dans la quiétude de leur jus, reposaient quelques abricots savoureux, cueillis par elle au cours du précédent été.

Puis, indifférente à mes baisers et une moue aux lèvres, elle s'endormit d'un profond sommeil, entrecoupé d'interjections bizarres parmi lesquelles les mots : boucle et diamants, se répétaient en une monotone mélodie.

Ce fut, du reste, l'unique souvenir qu'elle parut avoir gardé de cette extraordinaire visite car, au cours de nos entretiens, elle ne manqua jamais de me reparler de l'étincelant joyau. Chaque jour elle s'en retournait sous le pommier avec le secret espoir d'y

retrouver les traces des pas angéliques et chaque jour elle s'en revenait plus songeuse et moins souriante.

Afin d'écartier de sa mémoire ce tenace souvenir, je lui rapportai un jour, enfouie dans un écrin de satin, une boucle ornée de pierreries qui, sans posséder l'éclat adamantin du joyau sésaphique, jetaient des feux suffisamment éblouissants pour des yeux amoureux et bienveillants.

Je lui dis tous mes regrets de n'avoir pu lui offrir une boucle ennoblie de gemmes authentiques, mais elle n'eut même pas un geste aimable et accueillit dédaigneusement mon présent.

Elle devenait soucieuse et prétextait des maux extravagants, si bien que le médecin lui enjoignit un traitement compliqué où l'hydrothérapie, la suralimentation, les toniques et les promenades se combinaient tout en se combattant.

Mon amie s'appliquait particulièrement aux promenades. Dès le matin elle me quittait, pour ne rentrer qu'au crépuscule, toujours plus lasse, plus bizarre et plus mystérieuse.

Elle invoquait mille raisons complexes pour me faire admettre des factures innombrables de tailleurs et de modistes, sans pitié pour ma détresse financière qu'en ce moment elle savait profonde.

Un soir que je relisais Schopenhauer près de la fenêtre d'où je guettais d'habitude le retour de mon amie, le facteur me remit une lettre qui, comme ne manquerait pas de le faire remarquer M. Georges Rency, ne laissait aucun doute sur mon infortune.

La cruelle enfant m'écrivait :

« Mon cher Jules,

» Tu auras un gros chagrin quand tu recevras cette lettre, mais tu l'oublieras bien vite si tu sais que je suis heureuse et contente : tu as souvent dit que tu désirais mon bonheur. Eh bien, je l'ai. J'ai retrouvé l'ange de l'autre jour. Il m'avait tant plu et moi à lui que nous ne pouvions pas nous oublier. Il a dit que la pomme était excellente mais qu'elle avait un ver comme la prune. Je le savais

parceque j'avais mangé le reste qu'il n'avait pas voulu. J'ai la boucle. Elle est très belle et en vrais diamants : C'est une décoration de Suède que lui a donnée le roi Oscar en entrant dans le Paradis. L'ange était grand officier de l'ordre des Séraphins. Maintenant c'est moi qui l'ai en broche. Comme je n'aimais pas ses ailes, il les a coupées et je vais en faire un boa, plus beau que celui d'Ida, qui fait tant de chichi.

» Il sera bleu, blanc et rouge comme le drapeau français. Avec le duvet on fera un édredon. Depuis qu'il a coupé ses ailes, la barbe lui a poussé. Il est mieux ainsi. Il s'appelle Israfel. Comme ça ressemble à un nom juif je lui ai demandé de l'appeler Ernest en souvenir d'un de mes fiancés que tu n'as pas connu et qui était très bien. Il a un peu ri mais il a accepté. Quand il a su que je l'écrivais il m'a priée de te présenter ses meilleures amitiés. Il dit que tu parles bien, mais trop et que c'est grâce à toi qu'il s'est converti. Il est un peu naïf, mais il n'écrit pas. C'est beaucoup. Il m'embrasse tout le temps et je l'assure que la vie que je mène est fort heureuse. Je l'embrasse aussi, mon chéri.

» Si tu rencontres maman, dis-lui que je suis en voyage pour ma santé comme l'a conseillé le médecin. Nous allons à Ostende. Nous n'avons plus beaucoup d'argent et il a voulu mettre la boucle au Mont-de-Piété. Je n'ai pas voulu. Si tu pouvais m'envoyer cinq louis tu serais bien gentil.

» Encore un baiser de

» Ta Mimi.

» P. S. — J'ai laissé une boîte à poudre en argent sur la cheminée de notre chambre. Envoie-la, s'il-te-plait, à l'adresse suivante :

» M. et M<sup>me</sup> ERNEST DELANGE

» Palace Hôtel

» Ostende. »

Cette lettre confirmait trop les réquisitoires antiféministes de Schopenhauer pour que je n'en subisse point allègrement la naïve cruauté. Après quelques jours de solitude, l'ennui me venant, je priai Ida de remplacer l'absente.

Depuis un mois elle est ici et déjà je me suis rendu trois fois sous le pommier avec la féroce espérance d'y découvrir un ami d'Israël, désireux de se convertir.

Mais l'hiver approche. Les pommes ne rougiront pas avant l'été prochain. D'ici-là, Ida me consolera du départ de Mimi, en fleurissant de sa jeunesse l'humble existence dont je m'enorgueillis, depuis qu'un envoyé du Ciel lui sacrifia délibérément ses divins privilèges.

**PITZEMBOURG-BERTHOUD.**

**Tunis, 1908.**



## POÈMES

*Au fond des fleurs il est des larmes,  
et je les vois, le soir,  
quand je suis seul et qu'il fait noir,  
j'entends les fleurs qui parlent.*

*Leur voix est douce à mon oreille ;  
Il est du miel dans leurs pensées,  
mais, dans la nuit, leurs pleurs réveillent  
toutes les fleurs du temps passé.*

*Et du soleil qui les embrase  
elles n'ont gardé qu'un souvenir,  
mais pour la pluie qui les écrase  
toutes les fleurs voudraient mourir.*

*Il est du sang dans leurs pétales  
et dans leur cœur il est des cris,  
que lentement leur âme exhale  
de soir en soir à l'infini.*



*L'air a chanté dans la forêt,  
l'air a bondi de route en route  
mettant mon cœur tout en déroute.  
L'air a chanté dans la forêt.*

*Au loin les blés de leurs yeux d'or  
intensément miraient l'azur,  
d'où le soleil dardait encor  
ses rayons lourds sur les fruits mûrs.*

*À larges flots coulait la joie ;  
Je le croyais, le voulais croire,  
mais de longs cris hurlaient en moi,  
des cris plus longs que de longs soirs.*

*Et dans les fruits et dans les blés  
et tout au fond des fleurs,  
et dans le cœur du bel été  
mon cœur à moi fondit en pleurs.*



*Je suis allé par les chemins  
cherchant la joie et la lumière,  
je n'ai trouvé qu'un peu de terre  
qui s'effrita d'entre mes mains.*

*Et je croyais la terre féconde  
en fleurs, en fruits, en herbes, en graines ;  
la terre est arrosée de baine  
et je croyais la terre féconde.*

*Je suis resté devant la route  
avec mon âme entre les mains ;  
je suis resté devant le doute  
qui m'est venu par les chemins.*

\* \* \*

*Le temps n'est plus où nous allions  
marchant ensemble au long des plages.  
Le temps n'est plus où nous allions  
vers la clarté des grands rivages.*

*Je t'aime encor très doucement,  
et j'aime en toi le souvenir  
des plus beaux jours de mon printemps  
que tes deux yeux faisaient fleurir.*

*Tu t'en iras, vers la lumière  
avec mon cœur au bout des doigts,  
mais sans un cri pendant l'hiver  
mon cœur transi mourra de froid.*

\* \* \*

*O! toi qui t'en viendras par un jour de septembre  
m'apporter humblement le pain, le lait et l'ambre  
de ton âme ardemment vers la mienne accourue,  
et qui dans le jardin où mes rosiers sont morts  
de tes larges yeux clairs ensemencera d'or  
la terre. — Toi qui t'en viendras, o! sois la bienvenue!*

*Tout bas je t'invoquais durant les nuits sans nombre,  
quand mon âme errait, là, dans les vieux chemins sombres,  
et que mes pas en vain cherchaient tes pas dans l'ombre.*

*O! tisse avec tes doigts lumineux et paisibles  
tout autour de mon front une trame infrangible  
à la douleur.*

*Et prends entre tes bras mon cœur,  
et mes pensées et ma folie,  
et mon corps las et puis ma vie.*

*Sois leur la douce pluie et le calme des plaines,  
et berce entre tes mains si tendrement sereines  
leur angoisse profonde et leurs affres soudaines.*

*Les sentiers sont déjà couverts de feuilles mortes ;  
L'hiver viendra bientôt se heurter à ma porte,  
et je voudrais dormir sur le sable brûlant  
de ta large poitrine abreuvé par ton sang.*



*Tout est resté de même et tout est différent.  
Alors nous étions deux, je suis seul maintenant.  
Le soleil luit encor au-dessus de la mer,  
Par là-bas c'est l'été, en mon cœur c'est l'hiver.*



*Je l'avais près de moi et nous étions heureux ;  
La nuit était moins noire et le jour plus glorieux,  
Les roses plus rouges et le blé plus vermeil,  
Et le matin plus doux au plus doux des réveils.*

*Tes deux mains sur mon front éclairaient ma douleur.  
Je l'aimais simplement comme on aime une sœur.  
Nous errions lentement, dans le vent, sur la plage,  
Mais soudain sans un mot tu quittas le rivage.*

*Tu quittas le rivage par un beau matin clair.  
Sur le sable jouait une ardente lumière,  
Et le large chantait les refrains éternels  
Qu'il adresse aux confins immuables du ciel.*

*Mais dans l'air attiédi mollement par mes pleurs  
Il est de vieux parfums et des fleurs du passé,  
Qui malgré l'abandon de nos deux cœurs lassés  
Jailliront immortels comme un cri de douleur.*

• •

*Et tout au long, au fond des jours,  
Mon cœur n'est plus, mon cœur est mort.*

*Il a souffert pendant un jour,  
Il a souffert toujours, toujours,  
Il est meurtri et souffre encor  
Mon cœur n'est plus, mon cœur est mort.*

*Il a connu le beau soleil  
Les champs, les bois, le blé vermeil,  
Mais un matin à son réveil  
Il n'était plus, le beau soleil.*

*La pluie là-bas à larges gouttes  
Noyait les cieux, noyait les routes ;  
Les champs, les bois, le blé vermeil  
Ne chantaient plus à son réveil.*

*Alors tout seul dans les bois noirs  
Il s'en alla pendant la nuit.  
Il enterra le seul espoir  
qui lui restait — et puis s'enfuit.*

*Et tout au long, au fond des jours  
Mon cœur n'est plus, mon cœur est mort.*



*Lentement et jour à jour  
notre amour  
s'effeuille.  
Est-il encor ? ou n'est-il plus ?  
Et toi, et toi, oh ! m'aimes-tu ?  
Je ne sais pas ; je ne sais plus.*

*Au seuil  
en deuil  
de ma demeure  
mon cœur  
est seul  
et pleure.*

*Un matin  
le chemin  
fut terni  
et détruit  
par la pluie.*

*Au matin d'une nuit  
le soleil était mort  
et je vivais encor.  
Au matin d'une nuit  
le chemin fut détruit.*

*Et lentement, jour à jour,  
notre amour  
s'effeuille.  
Est-il encor ? ou n'est-il plus ?  
Et toi, et toi, oh ! m'aimes-tu ?  
Je ne sais pas ; je ne sais plus.*

• •

*Je l'attendais pendant des jours,  
pendant des jours, pendant des nuits.  
Il est tombé au fond d'un puits  
et moi je l'attendais toujours.*

*Je m'en allai sans rien savoir ;  
Oh ! tous mes pas étaient des cris,  
mais lui, là-bas, les entendit  
au fond du puits tout noir.*

*Et maintenant je n'attends plus  
et qu'attendrais-je encor ?  
Le temps n'est plus, le temps n'est plus,  
au fond du puits l'espoir est mort.*

• •

*O! les vieux toits du voisinage,  
ces toits cachés par les feuillages  
et dont on voit de-ci, de-là,  
les yeux ternis et les fronts las.*

*Je les connais leurs yeux de vieille  
qui nous épient et nous surveillent ;  
ils m'ont vu naître et puis grandir,  
ils me verront aussi mourir.*

*Ils ont tout vu depuis toujours.  
Ils ont vieilli de jour en jour.  
Ils sont notre âme et notre cœur.  
Ils sont moi-même et ma douleur.*

*O! si les toits savaient parler  
ils diraient bien des choses ;  
mais à jamais leur bouche est close,  
ils sont muets dans le passé.*



A mon ami WILLEM SCHURMANN.

*Sait-on vers quels pays lointains  
s'en vont ces voyageurs du soir ?  
Sait-on vers quels pays lointains  
s'en vont leur rêve et leurs espoirs ?*

*Voici les lents, voici les lourds  
et puis ceux-là de tous les jours,  
ployés en deux sous leurs valises  
et sous le temps qui les enlise.*

*O ! leur front morne et fatigué,  
et puis leurs pas traînant dans l'ombre  
au bout du fil de leurs pensées,  
leurs cœurs transis, errants et sombres.*

*Les voyez-vous le long des quais  
portant le poids de leur visage ?  
Les voyez-vous le long des quais  
avec leurs yeux pleins de nuages ?*

*Cherchant ici, cherchant là-bas  
leurs trains dans l'or du jour qui meurt,  
et s'en allant toujours plus las  
vers les pays fascinateurs.*

*Ce sont les voyageurs du soir  
cherchant partout un peu d'espoir,  
mais ne trouvant dans les chemins,  
que les doigts noirs de leur destin.*



*De bouge en bouge,  
de bouge en trou  
s'en vont les pauvres et les fous,  
les pauvres fous et leur misère  
traînant la vie et sa chimère.  
De bouge en bouge,  
de bouge en trou  
s'en vont les pauvres et les fous  
avec leurs cœurs comme des trous.*

*Un jour d'été je les ai vus  
marchant bagards et les pieds nus  
sur les cailloux et les pierrailles,  
sous le soleil et sa mitraille.*

*Ils étaient lourds de tous leurs os  
mais ne prenaient aucun repos,  
car sans repos la vie tenaille  
leurs chairs, leurs cœurs et leurs entrailles.*

*La terre est noire et semble vaine  
à leurs yeux las rempli de baine  
pour moi, pour toi, pour tout le monde.  
Les fleurs, les fruits leur sont immondes.  
Ils n'ont plus rien qu'un peu de sang,  
et quelques morts et des enfants  
mais pas de cris, mais pas de pleurs;  
ils sont usés par la douleur.  
Ils ne sont plus que de vieux riens.  
Ils ne sont plus que de vieux chiens.*

*De bouge en bouge,  
de bouge en trou  
s'en vont les pauvres et les fous  
avec leurs cœurs comme des trous.*



*Je suis l'élu des nuits, des bois et des murailles,  
marchant et frissonnant dans les ombres du soir,  
traînant un sac de cailloux noirs,  
et s'en venant et s'en allant  
et reposant  
dans les broussailles.*

*Je suis le lierre épais vrillé le long des murs.  
La pluie qui fait pourrir les beaux fruits déjà mûrs.  
Celui qui n'a rien vu  
et qui sait tout sans rien savoir,  
celui qui détruisit l'espoir,  
et qui n'est rien ; et qui n'est plus.*

*Mon cœur est sourd,  
aveugle et lourd ;  
Et je le traîne  
de plaine en plaine.  
Mon cœur est las comme un long jour.  
Mon cœur est sourd et lourd de peine.*

*Je suis l'élu des grands naufrages,  
et que l'on voit de plage en plage,  
traînant un sac de cailloux noirs,  
et se perdant au fond du soir.*



*Un jour il pleut au fond de l'ombre,  
il fait soleil le lendemain,  
mais l'air en pleurs dans mon jardin,  
l'air reste atone et sombre.*

*Je suis assis sous mes pommiers,  
sous mes pommiers et leurs feuillages,  
j'attends l'espoir, j'attends l'été  
de jour en jour et d'âge en âge.*

*Mais doucement sur mes épaules  
je sens l'hiver déjà venu,  
l'hiver humide qui me frôle,  
et qui me dit : « O ! n'attends plus ».*

• •

*Mon jardin est désert, je suis seul et je pleure ;  
j'ai marché ce matin dans ses plus vieux sentiers,  
j'ai marché lentement, j'ai senti d'heure en heure  
que le temps s'en allait emportant mes pensées.*

*Mon jardin est désert, il n'y a plus de fleurs,  
il n'y reste que l'ombre et les cris de mes pas,  
il n'y reste que l'âpre sanglot de mon cœur  
et l'effroi de la nuit qui l'étreint dans ses bras.*

• •

*Les jours sont morts dans les nuages,  
les jours très doux, les jours sauvages,  
ceux de lumière et de brouillard  
et puis ceux-là des vieux départs.*

*Dans mon oreille et dans mon cœur  
j'entends des voix de plein soleil,  
j'entends aussi des voix en pleurs,  
tout alourdies par le sommeil.*

*Et sous mes pas je sens la terre,  
elle était hier comme aujourd'hui.  
Là-bas je vois une ombre claire ;  
c'est mon bonheur qui s'est enfui.*

EMILE POLAK.





## La Cafetière, le Vent et les Vieillards

La cafetière chauffait sur le poêle. On n'entendait que sa voix monotone et ininterrompue, si ancienne qu'elle ressemblait à l'air qu'on respire et qu'elle formait comme l'axe du silence où s'achevait la journée. Les assiettes rangées contre la cheminée, avec leurs bouquets de fleurs, empruntaient à cette voix séculaire l'équilibre de leur sommeil. Les statuette sacrées et les croix de la commode, qui tenaient leur pouvoir protecteur de l'immobilité quotidienne, l'agréaient comme une prière sans accent, que sa persévérance rendait néanmoins précieuse. Elle effaçait les traces du temps marquées par le balancier de l'horloge. On eût dit que les tisons du poêle refusaient de s'éteindre de peur que cette voix, en se faisant, ne livrât trop tôt la maison à la nuit malveillante. Tant qu'elle se faisait entendre, la journée n'était pas terminée. Le vieillard et sa femme, penchés sur le foyer, écoutaient la voix égoïste de la cafetière. C'était elle qui les introduisait dans le sommeil. Lorsque l'heure coutumière sonnait au cadran, sans attendre l'ordre extrême du couvre-feu ils gagnaient leur lit et ils s'endormaient au chant de la cafetière.

La cafetière chauffait. Les yeux fermés, les paysans attendaient l'heure. L'heure sonna, puis vint le couvre-feu qui par trois fois fit le tour des campagnes. L'homme et la femme dormaient, accroupis devant le foyer. L'homme se réveilla le premier et, se frottant les yeux comme pour chasser un rêve qui s'obstinait, il écouta. Le chant du silence s'était évaporé avec la dernière goutte de café. Une chose étrange semblait se passer autour de lui, et, bien qu'aucun objet n'eût changé de place, il cherchait vainement à se reconnaître. Il réveilla sa femme ; tous deux se regardèrent un moment, étonnés. Le feu n'avait pas cessé de brûler, mais sa flamme insensiblement se mourait dans une lueur bleuâtre. Soudain, un souffle descendit de la cheminée et le feu se raviva en poussant une plainte douloureuse.

— Voilà le vent ! dit le vieillard, c'est l'hiver qui revient.

Bien que le retour de l'hiver leur parût naturel et venir en son temps, il semblait cependant qu'ils n'y avaient jamais attaché une pareille attention. Le feu, allumé chaque jour pour cuire le pain et bouillir la soupe, demeurait constamment sous l'influence du dehors, de sorte que les saisons ne se manifestaient dans cet intérieur décrépit que par les signes que le foyer seul pouvait lui offrir. Les vieillards consultèrent l'horloge, chacun à la dérobée, sans rien se dire. Ils n'éprouvaient aucune frayeur d'avoir désobéi pour la première fois, à l'ordre du couvre-feu. Ne s'étaient-ils pas endormis, comme d'habitude, tandis que la voix de la cafetière prolongeait encore les rumeurs de la journée ? S'ils s'étaient réveillés à leur place, devant le foyer, n'était-ce pas qu'il y avait quelque chose de changé autour d'eux ? Et justement la plainte frileuse du vent s'était fait entendre à leur réveil. Il ne fallait donc s'étonner de rien, ni d'eux-mêmes, ni de l'heure, ni de cette voix nouvelle qui se révélait par l'intermédiaire du feu.

C'est pourquoi l'homme et la femme demeurèrent toute la nuit, assis au foyer, où soufflaient les paroles du vent ; et ils s'amusaient de cette voix, comme s'ils ne l'avaient jamais entendue.

Depuis ce temps les vieillards écoutaient volontiers d'autres voix que celle du silence. Le chant de la cafetière avait perdu son prestige. Les assiettes demeuraient toujours rangées sur la cheminée, mais il arrivait fréquemment que les paysans y jetaient les yeux; et c'était en quelque sorte les déplacer que de lire, comme ils le faisaient, parmi les fleurs pâlies et les figures déteintes, mille histoires ressuscitées du passé. Les statuettes sacrées et les croix, sans se départir de leur pouvoir protecteur, semblaient accomplir de jour en jour une marche circulaire sur la commode. Et comme les paysans regardaient maintenant l'horloge aux moments les plus inattendus de la soirée, le temps ne s'effaçait plus en s'écoulant comme autrefois, mais le balancier paraissait au contraire en graver dans la pierre les minutes les plus sonores. La voix des deux vieillards se mêlait au chant de la cafetière et alternait avec celle de l'horloge. Mais c'était le vent qui parlait le plus éloquamment; on l'écoutait avec plaisir lorsque, s'étant coulé dans la cheminée, il venait surprendre ceux qu'il avait réveillés un soir si étrangement. A peine le soleil était-il couché, qu'on envisageait aussitôt joyeusement le retour du vent. Sa voix réconciliait les vieillards avec la nuit. Elle se plaignait dans les charbons avec une intention comique évidente, car, dès qu'elle se faisait entendre, le feu redressait ses flammes en signe d'amusement.

Lorsque le vent ne parlait pas dans le foyer, il se manifestait clairement au dehors. Aucun bruit ne le contrariait; l'heure elle-même se faisait volontiers complice de ses folies : plus elle s'avancait et plus les ébats du vent devenaient divertissants. Tantôt il rôdait autour de la maison, à pas de loup, comme s'il méditait d'y rentrer par quelque ouverture, autre que celle de la cheminée; tantôt il partait à grandes enjambées, et on l'entendait s'éloigner dans la campagne en sifflant entre ses doigts. D'autre fois, on pouvait suivre ses pas exécutant sur le pavé de la route une danse tour à tour légère ou pesante, grave ou forcenée; puis les mêmes passes recommençaient plus loin, mais assourdies cette fois par la terre fraîchement labourée. A certains moments, il semblait se multiplier, tant on entendait de pas et de sifflements entremêlés. Ensuite il

prenait un temps d'absence ou de repos. On demeurait quelques moments à rechercher sa trace, jusqu'à ce que soudain un bruit de branches secouées ou quelque autre signe vint de nouveau dénoncer sa présence. Alors les jeux reprenaient de plus belle, provoquant devant le foyer de nouvelles surprises, comme un conte enfantin cent fois répété, un broc cent fois rempli, un feu cent fois rallumé, un lit cent fois retrouvé. Il arrivait que les vieillards se missent à rire en se regardant, bien qu'ils eussent difficilement expliqué la cause de leur joie. Quand on croyait le vent enfin parti, ou si le besoin de dormir prenait le dessus, on quittait à regret sa place au foyer. Un soir, fatigué de l'attendre en vain, et tandis qu'ils se disposaient à dormir, les vieillards entendirent tout à coup le vent qui frappait à la fenêtre. Sa voix gémissait plus drôlement que d'habitude. De plaisir de le retrouver au moment où ils ne l'attendaient plus, et moitié dormant déjà, les paysans se retournèrent et se prirent cette fois de rire tout haut. Et comme sa voix apportait avec elle tout le mystère de la nuit et la fraîcheur de l'espace illimité, l'homme eut envie de crier : « Entrez ! »

\* \* \*

C'est ainsi qu'ils s'acheminaient avec gaieté vers de nouveaux étonnements. A peu de distance du soir où le vent s'était aventuré à frapper à la fenêtre, les paysans venaient de reprendre leur place devant le foyer. On n'entendait pas le plus léger saut de lapereau au dehors. Mais le feu pérorait d'une voix si alerte, qu'on s'attendait à tout moment à voir surgir un visage dans les flammes. Tandis qu'ils écoutaient, guettant un mouvement du foyer qui donnât raison à leurs pressentiments, un rayon de lune parut écarter les rideaux de la fenêtre et vint s'allonger aux pieds des paysans. En même temps les vitres craquèrent comme si on appuyait violemment dessus. L'homme et la femme n'eurent pas besoin de se consulter pour comprendre ce qui les appelait. Ils s'approchèrent de la fenêtre sans faire de bruit, sur leurs chaussons; et comme le paysan effaçait la buée des carreaux, ils aperçurent tout à coup la

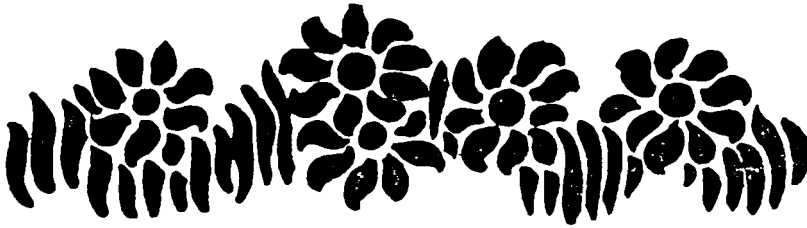
nuit, blanche de lune, qui s'étendait à perte de vue devant eux, nullement effrayante, malgré les bruits contraires qui courent dans les histoires. On eût dit que la neige était tombée, si des paquets bruns de feuilles mortes étalés tout près de là et des carrés de terre noire n'eussent barré la clarté de taches sombres. A peine les paysans eurent-ils jetés les yeux dans la nuit, qu'ils virent ce qui les attendait : un petit homme vert se tenait à deux pas de la fenêtre, au milieu du courtil ; le gnome était tête nue, les cheveux ébouriffés, et il les regardait avec des yeux jaunes et mobiles. Dès qu'il se sentit aperçu, le petit drôle s'enfuit en rasant le sol. Les paysans le virent s'éloigner en ligne droite ; mais le fuyard était si loin, lorsqu'ils le perdirent de vue, que leurs yeux demeurèrent quelques moments égarés dans la profondeur de la nuit. Ils n'eurent pas le temps de s'étonner ; déjà le gnome avait ramené leurs regards à travers les campagnes, et il les posait maintenant sur la route où son corps agile s'amusa à décrire des cercles falots, pivotant sur lui-même, se saoulant si bien de vitesse, qu'il en perdait à tout instant l'équilibre et allait s'abattre dans le fossé, avec un bruit de joncs écrasés et d'eau éclaboussée. Puis il se relevait, luisant d'humidité, piétinant sur le pavé, comme un chien qui se secoue, et repartait enfin d'un pas si rapide et si divers, qu'il semblait vraiment se répandre en tous sens dans les moindres parcelles du clair du lune. De sorte que les vieillards, que la buée des vitres toujours renaissante gênait d'ailleurs, perdaient fréquemment le fil de sa course ; mais la nuit remuée par ces ébats leur révélait chaque fois de nouveaux mystères, qui les tenaient en haleine, jusqu'à ce que le farfadet reparût devant eux.

Ce qui les amusait le plus et les étonnait à la fois, c'était de voir comme le coureur faisait fi des routes et des sentiers, pour s'élaner par les chemins les plus impraticables. Les herbes et les taillis s'inclinaient à son passage ; il contournait les troncs d'arbre et rasait les murs, toujours aussi léger, sans qu'aucun obstacle ne l'obligeât à ralentir sa course. Un autre sujet d'étonnement pour les vieillards était d'entendre ses cris plaintifs et implorants au milieu de ses plus étourdissantes randonnées ; et ils ne pouvaient

s'empêcher de rire devant tant de drôlerie. Parfois, s'approchant à l'improviste de la fenêtre, il venait les narguer jusqu'à frapper les vitres avec ses doigts. Mais il disparaissait aussitôt; on entendait ses pas de l'autre côté de la maison. Les paysans se retournaient instinctivement. L'instant d'après, le gnôme folâtrait sur la route, pirouettant, culbutant, se relevant, vite d'aplomb, ou s'égayant à patauger dans l'amas des feuilles mortes, comme un enfant.

Un soir, tandis que les vieillards essayaient la buée des vitres, le petit homme vert s'esquiva. Ils attendirent longtemps, pleins d'anxiété, car déjà ils ressentaient le besoin du mouvement, et ils ne pouvaient croire que le gnôme eût renoncé à s'ébattre sous leurs yeux. On n'entendait plus que le bruit contenu de leurs souffles un peu courts. Tout à coup de grandes ombres se balancèrent au clair de lune, sur le chemin. Ayant relevé la tête, ils aperçurent le sauteur perché sur un érable, s'amusant à secouer l'arbre avec frénésie et faisant choir les dernières feuilles qui se cramponnaient encore aux branches. Au-dessus de lui, la lune maternelle souriait de ses prouesses. Ce spectacle imprévu, d'une gaieté si nouvelle, communiqua aux paysans le désir de se mêler à la nuit débridée. Ils auraient voulu s'agiter comme cet arbre et porter le bambin sur leurs épaules. L'homme fit grincer les croisées; la nuit appuyant sur les vitres acheva de les ouvrir. Aussitôt une fraîcheur illimitée enveloppa l'homme et la femme. Leurs pieds semblaient s'enfoncer dans la terre et y prendre racine, leurs bras paraissaient s'étendre et se multiplier comme des branches. D'un bond, le vent les atteignit; ils sentirent passer sur eux son corps transparent et leurs cheveux s'agitèrent un moment comme les feuilles à l'automne...

FRANZ HELLENS.



## La Pierre Mystérieuse

A M. HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Dans le monde de la Science littéraire, de la philologie, de l'archéologie et de l'histoire, il n'est bruit, on le sait, que de l'inscription latine récemment découverte à Faghet-la-Couche. Les journaux quotidiens qui l'ont reproduite à l'envi, l'ont traitée en barbares. On nous saura gré d'en donner ici le texte authentique.

SIT ULLI  
VIAE LEGRI FINES  
TU — ARMER — I LECTU  
NE PAGANI ELAM, ALA DI DETERSIT  
ILLI AGROS A PARI  
HAEC TU AD MYRRHAS  
ET ARCA  
DIC TELA VI

La pierre, impitoyablement rongée par le temps, n'offre ensuite que de vagues signes indéchiffrables dans le calcaire effrité.

\* \* \*

Il nous est arrivé de parler légèrement de l'Académie royale de Belgique. Aujourd'hui louons la sans réserve d'avoir recueilli sur ce document obscur l'avis d'un célèbre philologue, M. Trübe von Trots de l'Université impériale et royale de Berlin.

L'illustre professeur voulut bien envoyer presque aussitôt la consultation qu'on va lire, et dont la Belgique savante ne pourra jamais assez le remercier.

## RÉPONSE DU DOCTEUR-PROFESSEUR TRUBE VON TROTZ

concernant une inscription antique découverte à Faghet-la-Couche.

### I. — LE DOCUMENT.

Cette première partie de la réponse du Docteur Trube von Troitz est relative à l'examen matériel de la pierre, aux questions que soulèvent l'orientation de celle-ci, son inclinaison, sa matière, le lieu où elle fut trouvée, le style des lettres intaillées, etc. Cette dissertation comporte une centaine de pages. Sans en méconnaître le haut intérêt, nous croyons pouvoir passer tout de suite aux chapitres plus brefs où sont étudiés le texte lui-même, la question de son origine et celle de la date qu'on lui doit assigner.

### II. — LE TEXTE.

*Sit ulli*, — Exemple remarquable de proclamation ésotérique, je traduis en toute certitude :

QUE CE SOIT POUR QUELQU'UN

c'est-à-dire : « que ceci soit réservé aux seuls qui le pourrout comprendre », ou encore ; « ceci ne s'adresse qu'aux adeptes ».

Dès la première ligne, on le voit, se trahit l'influence orientale.

*Viae Legri fines*. Ici, la traduction ne va pas sans quelques difficultés. Ecartons tout d'abord l'interprétation proposée par M. Patinansky, de Moscou : *Les frontières du peuple Lègre sont des chemins*. Bien que présentée avec l'arrogante présomption qu'on doit toujours attendre d'un Slave, cette version pourrait, au premier aspect, nous séduire. Rien de plus utile, en effet, que de transformer les frontières en voies carrossables. Les tournées d'inspection de la police en seraient grandement facilitées, — et qui ne voit la portée pratique de cette disposition au point de vue du service des douanes ?

Mais une pareille organisation supposerait, (qu'on veuille y réfléchir ne fût-ce qu'un instant,) chez les Lègres desquels on démontrera tout à l'heure qu'il ne sont qu'un peuple oriental, c'est-à-dire un vague assemblage d'hommes tel qu'on ose à peine parer du nom de Nation, une perfection de tous les rouages de cette machine compliquée qu'on appelle un Etat, une sûreté rigoureuse dans la mécanique gouvernementale bien digne d'admiration que, à l'heure qu'il est, le puissant et glorieux Empire allemand, qui impose au monde entier la terreur de son inébranlable force et la domination de l'esprit d'immuable logique et de parfaite clarté qui inspire, (car ainsi doit-on le proclamer !) tant dans les choses de l'administration que dans celles de la Science et de la Littérature les œuvres germaniques, et dans cet Empire la Prusse elle-même, n'ont pas encore atteinte...



Certes, la phrase est obscure (1), et ni Stallbaum ni Schleiermacher, Hermann non plus que Boeckh, ni Bopp ni Pott, ni Ottfried Müller ni Mommsen, ni Buttmann, ni Corssen, ni Ritschl ne nous sont d'aucun secours. Curtius et Freund sont muets. L'éminent Tief von Nebelsinn ne s'est pas prononcé. Réduit à nos seules et modestes lumières, nous avons dirigé sur ces ténèbres le projecteur de notre sagacité. Et soudain nous nous sommes demandé : « Qu'est-ce peuple léger dont les historiens ne parlent pas? »

Examinons :

Dans le latin *leger*, formé des consonnes *l, g, r*, nous reconnaissons le grec *lagaros*. Or *lagaros*, selon Cornelius Schrivelius, a le sens de *non distentus* (2). Pour celui « qui n'a pas le ventre balonné », pour celui qui a le ventre vide, il n'est pas de douceur en la patrie. Qu'il aille *par les chemins*, à la chasse de sa nourriture (3). Dès lors, pouvons-nous hésiter? *Viae Legri fines* — littéralement *les chemins sont le territoire du Légre*, — c'est-à-dire :

LE PEUPLE LÈGRE EST L'ÉTERNEL ERRANT.

Telle est l'évidente signification de cette courte phrase, où nous entrevoyons une allusion, alors prophétique, à la destinée du peuple d'Israël.

Mais le *lagaros* c'est aussi l'homme lâche. A côté du sens exotique ou vulgaire, nous discernons aussi un sens ésotérique précieux : *les chemins sont le territoire du lâche* ou, plus énergiquement :

QUE LES LÂCHES FOIENT PAR LES CHEMINS !

Cette fière apostrophe est suivie d'une double et farvante invocation admirable en sa vigoureuse concision : *Tu — armer ! — I lectu !*

QU'ON NE DONNE DES ARMES ! ET TOI, QU'ON TE LISE !

Qu'on me donne des armes ! s'écrie d'abord l'auteur. Et s'il réclame ainsi les moyens de combattre, c'est qu'en effet les circonstances sont graves. Mais procédons avec méthode.

Dans le sens exclamatif, *armer* se rencontre assez rarement ; ce n'est certes pas sans une intention secrète que ce mot fut tracé par l'épigraphe anonyme ! Un lecteur frivole, un Français, passerait distraitement. Quant à nous, un examen attentif nous a fait découvrir qu'*armer* est formé de deux parties : *ar* et *mer*. Or l'une d'elles nous offre précisément la première syllabe du nom d'*Arminius* (traduction latine de *Hermann*) le

---

(1) Il s'agit de la phrase *latine*. A. M.

(2) *Vide Schrevelii Lexicon, verbo citato.*

(3) *Was zu scheissen musst er schiessen*, dit le texte allemand, jeu de mots des plus fins, mais intraduisible, hélas ! A. M.

filz de Sigimer. Quant à l'autre, elle n'est rien moins que la terminaison du nom de *Sigimer* (ou *Siegmer*) lui-même ! Quand on nous aura lu jusqu'au bout, on comprendra de quelle importance extrême est ce rapprochement, que *nul* n'avait fait avant nous.

Qu'il me soit permis de me réjouir en un patriotique orgueil. *Armer !* cri formidable s'il en fut. En même temps qu'il évoque les noms de deux héros, il dit la soif du sang, l'appétit de la victoire ; il exprime l'inébranlable assurance de l'homme prêt à mourir. *Armer !* Il semble qu'on entende le bruit retentissant des framées germaniques heurtant les boucliers de cuir... Mais après cette clameur redoutable et meurtrière, avec quelle douce émotion notre poète ne se tourne-t-il pas vers son œuvre pour la saluer une dernière fois !...

« Et toi, dit-il, *i lectu !* » littéralement : « *Va, destinée à être lue* ». « Oh oui, va par le monde, inscription mystérieuse et chérie ! *I lectu !* *Va, porte fidèlement aux hommes, ma pensée ! Accomplis loin de moi ce que tu dois accomplir.* »



Nous avons dû nous étendre quelque peu sur le début de notre texte. Quant au reste, il suffira d'en donner une traduction dont l'éblouissante clarté démontrera l'excellence. Nous nous bornerons à l'illustrer de quelques brèves remarques.

*Ne Pagani Elam* (sous-entendu *deterserint*) DE CRAINTE QUE L'EMPIRE D'ELAM NE FÛT ABATTU PAR LES PAYSANS (allusion à une révolte agraire), *ala Di detersit*, UNE AILE, Ô DIEUX ! VINT EUX-MÊMES LES ABATTRE. Il s'agit sans doute d'une aile de cavalerie. *Ala*, dans ce sens, est fréquent chez Tacite.

*Illi agros a pari* (sous-entendu *deo*) CEUX-LA DEMANDENT DES TERRES A UN [DIEU] ÉGAL EN PUISSANCE. Mais quel dieu sera égal à ces dieux vengeurs invoqués par des paysans, sinon la Bonne Déesse elle-même ? n'est-elle pas le symbole de cette « terre » que les laboureurs révoltés prétendaient obtenir ? Dès lors, tout s'éclaire à nos yeux.

*Haec, tu, ad myrrhas*. TOI, TU AGIS POUR LA GLOIRE. Toi, la Bonne Déesse, tu agis pour ta gloire de déesse, --- littéralement « tu fais cela pour les myrrhes » — On sait que la myrrhe fut l'un des présents offerts à Christ par les Rois Mages... Notons encore ce précieux indice des influences orientales. Nous y reviendrons plus loin.

*Et, arca*. ET TOI, ARCHE SACRÉE. Autre invocation religieuse. Elle décèle une influence non seulement orientale, mais plus spécialement sémitique.

*Dic tela vi*, s'écrie enfin le poète, dis, arche sacrée, DIS LES TRAITS [LANCÉS] AVEC VIOLENCE...

Ainsi donc, l'inscription se termine comme elle avait commencé, par le fracas des armes, mêlé aux graves accents de la prière. Une divinité anime et soutient de son souffle la mâle vertu des guerriers. On ne la nomme point, elle doit rester secrète, *Sit ulli*. Seuls, les initiés la pouvaient reconnaître.

La suite de ce texte ne nous est point parvenue. On doit le regretter vivement.

### III. — L'ORIGINE.

Nul doute, en effet, que nous ayons ici le rarissime — que dis-je ! — l'unique exemple de ces proclamations d'un caractère hermétique adressées aux sectateurs de la grande Déméter, aux initiés des mystères orphéo-kybéliens, dont on sait l'importance singulière en Orient. Remarquons l'allusion aux champs (*agos*) et à la myrrhe (*myrrbas*), ainsi qu'à l'antique empire d'Elam. La mention de l'arche sacrée (*arca*), atteste une infiltration hébraïque et restreint ainsi le champ de nos investigations à un étroit domaine, très proche de la Palestine, mais situé au nord de celle-ci, puisqu'on y garde le souvenir de l'Elam et que l'on y subit le rayonnement direct d'Eleusis. D'autre part, la langue étonnamment concise et non sans raideur dénonce on ne sait quoi d'étranger à l'hellénisme aussi bien qu'à la pure latinité. Nous avons donc manifestement sous les yeux la traduction latine d'un original syriaque.

### IV. — LA DATE.

La myrrhe que notre document invoque avec tant d'enthousiasme (il en fait le symbole de la gloire et l'inscrit au pluriel), la myrrhe, disons-nous, entre pour une grande part dans la composition de l'*elixir de Garus*. Aux yeux du savant averti, ce simple détail suffit à révéler la vérité. Plus d'hésitation désormais : la date nous est aussi clairement donnée que si l'inscription la portait en toutes lettres.

Déduisons. — La transmutation de la spirante V (ou W) en la palatale explosive G est un phénomène bien connu en phonétique ; (cf. *Wald*, all. et *Gaud*, v. franç., *vagina*, lat. et *gainé* franç.) *Garus* est donc l'évidente corruption de *Varus*. Mais quel *Varus*? Eh bien, cette fois encore, le doute n'est point permis. Ce *Varus* ainsi évoqué ne peut être le médiocre *Attius* ! On ignore bien des noms à Faghet-la-Couche. Quelle apparence qu'on y connût le faible adversaire de César? Notre *Varus*, on le sent, on le voit, c'est ce *Quinctilius Varus* qui épuisa l'Orient et fut pendant un an l'avidé gouverneur de la SYRIE... Tout s'illumine par cette découverte. Nos preuves s'étaient, se soutiennent et se contreprouvent entre elles ! Oui, c'est bien de l'Orient qu'il s'agit, c'est bien de la Syrie dont les malheureux paysans dépouillés allaient réclamer des terres jusqu'au fond de l'empire d'Elam ! Et de quel frémissement ne serons-nous pas saisis lorsque, relisant encore la mystérieuse proclamation, nous y entendrons tonner la triomphale clameur de la Germanie victorieuse, — lorsque nous y percevrons le cri d'angoisse des soldats romains égorgés et les retentissants échos dont tréssaillit l'immémoriale futaie du Teutoburgewald... O Hermann, o fils de Siegmer ! Sans te nommer, c'est Toi que célébrait l'obscur rédacteur de ces phrases latines. Et quand Auguste, au fond de son palais en deuil s'écriait avec rage : « *Varus, rends-moi mes légions !* », la fatalité lui répondait par cette pierre : « *Ala Di detersit.* »

Dès lors nous pouvons assigner à notre document, avec une irréfragable certitude, la date précise que l'on attendait de nous. Cri de joie des Syriens électrisés par la

foudroyante victoire d'Arminius, ce texte remonte indiscutablement à L'AN IX<sup>e</sup> DU PREMIER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.  
D<sup>r</sup> PROF<sup>r</sup> TRÛBE VON TROTZ.

\* \* \*

A la consultation dactylographiée que nous venons de traduire de l'Allemand, l'illustre professeur avait ajouté de sa propre main (en français) : « Seulement oserait une française tête de mouton stupidement se contre mes conclusions placer » ; ce qui paraît signifier, dans l'esprit d'un savant prussien : « D'avance je souris à mes contradicteurs ».

Cependant, M. Jean Royère crut devoir communiquer notre inscription à l'un des élèves auxquels il enseigne avec tant de zèle le mépris du latin. Ce jeune homme en dicta aussitôt la traduction suivante, dont M. Doumic nous affirme d'ailleurs que le ridicule saute aux yeux :

*Si tu lis Viélé-Griffin et Stuart Merrill, et que tu n'aies pas gagné la maladie des Thersites, il y a gros à parier que tu admireras cet art qu'a dicté la vie.*

ARSÈNE MAULOGIS.



## PROPOS DE TABLE

### NOTRE PAYS.

Il y eut une fois, en Belgique, un architecte de très grand talent, aux tendances un peu classiques il est vrai, mais dont l'art très pur, très sobre et très noble attirait l'éloge de ses confrères les plus modernistes.

Cet architecte, après une longue carrière qu'il dut vouer, faute de mieux, à l'enseignement, mourut, ne laissant, comme témoignages de son talent, que quelques habitations particulières et l'essaim de jeunes architectes, presque tous ses anciens élèves, auxquels nous devons les multiples, les généreux, les infatigables efforts vers un renouveau de l'Art architectural lequel est bien près de porter ses fruits, s'il ne l'a déjà fait.

Cet professeur aura eu l'inappréciable mérite d'avoir inculqué à la pléiade de nos jeunes constructeurs, l'amour, le respect et la probité de leur art et de leur métier.

Cet artiste, c'était Acker.

Quand il mourut, on put lire dans toutes les gazettes, ces mots inoffensifs :

*Entre autres chefs-d'œuvre*, il laisse le souvenir de l'Exposition, construction hélas! provisoire...

Ces mots n'ont l'air de rien : c'est la phrase banale et peut-être furent-ils écrits de la meilleure foi du monde.

Cependant que signifient-ils? Que l'artiste a laissé des chefs-d'œuvre et que donc les pouvoirs publics — car il est bien rare qu'un architecte puisse faire œuvre grande et durable en dehors du secours de l'Autorité — ont fait leur devoir en lui confiant des travaux importants.

Eh! bien, ce n'est pas du tout cela, mais pas du tout! Et la vérité est loin d'être à l'honneur de la Belgique.

En dehors de la *Morgue*, Acker ne laisse aucune œuvre vraiment monumentale.

Sa vie, il l'a consacrée avec dévouement à l'enseignement n'ayant rien d'autre à faire; sa vie, il l'a passée quasi dans la misère.

Il était tout indiqué pour succéder à Balat ; naturellement il n'y succéda point et alors que des architectes de bien moindre valeur mais bien mieux en cour voyaient affluer les commandes officielles, Acker ne voyait rien venir du tout. Il n'était point homme à solliciter ; conséquemment il n'obtint rien.

Un jour pourtant, par un hasard imprévu, on lui confia les plans de l'Exposition. L'artiste obscur fut tiré de l'ombre et, ce que tous les architectes savaient depuis toujours, les Pouvoirs l'apprirent... à leur tour.

Malheureusement, il était un peu tard ; Acker avait vieilli dans l'attente et déjà il avait passé dans l'ombre qui précède la mort ; la maladie l'avait abattu sans recours possible.

Alors les pouvoirs administratifs pris de remords ou peut-être de la peur qu'on ne leur reprochât leur indifférence, à moins que ce ne fût pour assommer d'un seul coup le pauvre artiste ébloui, lui lancèrent à la fois à la tête tant de commandes que toute une vie n'eût pas suffi à les exécuter. Pêle-mêle avec les décorations, les gares, les universités, le Mont des Arts tombaient comme grêle sur le pauvre Acker déjà malade.

Que vouliez-vous qu'il en fît ?

Qu'il mourut ? Je ne dirai pas que c'est ce qu'on voulait, mais c'est ce qu'il en advint. Et le cher et consciencieux artiste disparut sans avoir pu créer aucun de ces chefs-d'œuvre que les journaux, (on dirait vraiment que chez nous on a peur de dire la vérité,) lui attribuaient si négligemment, sans doute pour nous détourner de l'envie d'aller voir la réalité qui n'était nullement à notre honneur !

C'est peut-être à trop masquer nos défauts que nous les favorisons, mais nous n'aimons guère ceux qui les font remarquer et qui ne trouvent pas que tout est pour le mieux dans Notre Pays.

Gare à ceux-là ! Ce sont des envieux, des chieurs de corinthes, des antipatriotes, etc... etc...

Nous la connaissons, la chanson !

—o—

#### ORDRE DE LA CROIX DE BOIS.

Promotion d'été :

Grand Officier : Charles De Coster.

Commandeur : Charles Van Lerberghe.

Officiers : Camille Lemonnier et Edmond Picard.

Chevalier : Georges Eekhoud.

—o—

A lire dans le dernier numéro du *Catholique*, l'*Hymne au Vote plural*, dédié à M. Carton de Wiart.

Depuis la mort de *Charles Potvin* ce genre de poésie officielle était tombé en désuétude; enfin, voilà la tradition renouée.

Tous nos compliments au monsieur qui a fait cela.

—o—

Un de nos collaborateurs nous écrit :

« Mon cher *Masque*,

» Je viens d'apprendre que la Commission des Musées s'est de nouveau signalée par de jolis exploits. Le Gouvernement lui avait proposé l'achat de trois tableaux récemment exposés au Salon du Printemps : l'*Eté* d'Edmond Verstraeten, la *Fuite en Egypte* de Auguste Donnay et *Jésus sur la Croix* de de Gouve de Nunques. Tous ces tableaux viennent d'être refusés. Il y a dix ans que M. Verlant propose l'achat d'un tableau de Verstraeten !

» Ne pensez-vous pas que cela mérite d'être relevé dans les Propos du *Masque*. Il me revient que la mauvaise humeur de la Commission est due à ce fait qu'elle a été récemment acculée à accepter un Forain, pour parer au ridicule de son premier refus !

» Les noms de ces messieurs mériteraient d'être affichés ! »

Nous affichons :

Président : Auguste Beernaert.

Vice-Président : le Marquis de Beaufort.

Membres : C. L. Cardon,  
le Comte Jacques de Lalaing,  
Juliaan de Vriendt,  
le baron Empain,  
Jules Lagae,  
le baron Lambert,  
Xavier Mellery,  
Alfred Verhaeren,  
A.-J. Wauters.

Secrétaire : Fierens-Gevaert.

Nous faisons observer au Gouvernement qu'il manque 2 barons pour pouvoir mettre tous les membres artistes en *sandwich* entre 2 noblesses.

—o—

Gérard Harry publie un article où il parle longuement de la timidité de Maurice Maeterlinck.

Il s'agit évidemment de Charles Van Lerberghe, dont la timidité est demeurée légendaire quoique réelle.

—o—

La France républicaine est envahie par l'esprit monarchique.

Les Camelots eurent leur Empereur.

Les poètes ont désigné leur prince; les conteurs, les peintres, les journalistes, les auteurs dramatiques vont élire le leur.

La Belgique monarchiste se devait de proclamer les Présidents de la République des lettres.

Mais tandis que nos voisins confient leur destin camelotique, poétique, prosaïque, pictural, journalistique et théâtral aux esprits jeunes et révolutionnaires, nous avons choisi comme porte phares les plus illustres et les plus vénérables de nos enfants.

Ont donc été nommés :

*Président de la République des Poètes* : M. Gérard Harry.

*Président de la République des Prosateurs* : M. le Chevalier Marchal.

*Président de la République des Peintres* : M. Slingeneyer qui, bien que mort, n'assumera pas moins dignement les lourdes responsabilités de cette gloire.

*Président de la République des Journalistes* : M. Valentin Briffaut.

*Président de la République théâtrale* : M. Edmond Picard.

Le *Masque* organisera prochainement un banquet en leur honneur.

—o—

M. Georges Virrès, Chevalier de la Légion d'honneur, a pris part à une discussion au Conseil provincial du Limbourg.

On lit dans *l'Etoile Belge* du 14 juillet 1912 :

« On rejette ensuite une demande de subside du comité du monument à élever à Victor Hugo, à Waterloo, « parce que nous différons essentiellement de nos voisins » du sud par les aspirations ». M. Briens, connu en littérature sous le nom de Georges Virrès, appuie le rejet. Il estime que cette manifestation n'a pas d'opportunité pour nous et que, actuellement, du reste, une « réaction très heureuse se manifeste dans la jeunesse contre les excès du romantisme ».

» Le subside est rejeté à l'unanimité. »

Les romans de M. Georges Virrès, écrits sous l'influence de cette réaction, sont, en effet, d'une telle médiocrité, qu'ils prouvent péremptoirement combien leur auteur diffère de ses voisins du sud par les aspirations et par le talent.

—o—



De *Gil-Blas* (23 juillet) :

« COURRIER DE BELGIQUE. — M. Georges Rency, directeur de la *Vie Intellectuelle*, va, paraît-il, réunir en un volume les intéressantes critiques publiées par lui dans sa revue. M. Rency est un de nos plus sérieux juges en matière littéraire et aussi l'un des rares dont l'esprit de parti ou d'école ne vienne point fausser l'éclectisme. M. Rency, qui est également secrétaire de l'Association des Ecrivains belges, a été, dans certaines feuilles littéraires, attaqué d'une manière ridicule par quelques auteurs anonymes dont sans doute il ne s'est point constitué le thuriféraire. Ces messieurs ont l'habitude des plus provinciales de railler en M. Rency le professeur, comme ils avaient raillé en un autre de nos écrivains, l'officier. N'insistons point, ces attaques n'en valent pas la peine et n'ont même pas le vague mérite d'être spirituelles. »

Le *Masque* s'applatit humblement devant ce professeur et cet officier. En ces temps d'instruction obligatoire... probable et de service personnel... certain, il est prudent de s'assurer l'amitié des puissants.

Mais pourquoi en dehors de leur école et de leur caserne certains professeurs et certains officiers s'obstinent-ils à s'occuper de choses qu'ils ne comprendront jamais ?

Allez au café, allez au café, comme disait Hamlet à cette pauvre Ophélie...

—o—

Découvert dans l'Annuaire de la Noblesse belge :  
*Messire Sylvain Bonmariage de Mademoiselle Beulemans.*  
Toutes nos félicitations.

—o—

#### DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURES.

GRÉGOIRE LE ROY abandonne la direction du *Masque*.  
GEORGES MARLOW a bien voulu le remplacer dans ces fonctions délicates.





## LE ROI VIVANT D'UN PAYS MORT.

A STUART MERRILL.

Je suis le roi d'un pays mort  
Où les paons blancs crient vers la lune  
Leur tristesse et leur infortune,  
A travers les feuillages d'or.

Les reines captives m'appellent :  
C'est Rosemonde et c'est Yseut  
Qui me tendent, comme par jeu,  
L'orgueil de leurs lèvres rebelles.

Mais le Seigneur d'un pays mort  
Honnit vos amoureuses luttés,  
Folles princesses, qui l'élîtes  
Sans vous douter qu'en lui tout dort.

Eh oui, tout dort, comme une brute :  
Je dégote la Belle au Bois  
Et pour l'Amour, je suis d'un bois  
Dont on ne peut faire des flûtes.

Ah, le triste roi que je suis !  
J'ai dans mes caves des tarasques,  
Un alérion sur mon casque,  
Un lys dans mon vase de nuit,

Des guivres sur ma cheminée,  
De l'hypocras dans mes flacons,  
Mes canaris sont des faucons  
Et des griffons mes haquenées.

Il est d'inévitable orfroi,  
Le manteau dont le poids m'accable,  
Comme aussi sont inévitables  
Les vols d'aigles sur mes beffrois.

O combien je brigue et j'envie  
Le sort splendide et sans égal  
De Manoël de Portugal  
Qui peut au moins « vivre sa vie ».

Veinard, il n'entend plus ses paons  
Gueuler bêtement vers la lune  
Et parmi les reines, c'est l'une  
Et puis l'autre qu'il entreprend...

Il élève chiens, chats et poules,  
Se vêt de costumes kaki,  
Boit sans broncher bocks et whisky  
Et savoure frites et moules !

Ah, beau cousin découronné,  
Prends pitié de mon moi barbare  
Que pour l'amour des choses rares  
Célèbre un poète obstiné...

Et va, de ma plainte ayant cure,  
Raconter à Stuart Merrill,  
Comment tu vainquis le péril  
Du trois francs cinquante au *Mercur* !

E. SCAMPATIVOS.

## EDITIONS DU MASQUE

---

- JETHRO BITHELL. — *W. B. Yeats* (Essai).  
Trad. FRANZ HELLENS. Fr. 2.00
- FERDINAND BOUCHÉ. — *Chrysalides* (contes) Fr. 3.50
- JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (confé-  
rence). Fr. 2.00
- FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents* (pièce  
en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen). Fr. 2.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs* (poèmes).  
Fr. 3.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *Le Rouet et la Besace* (images et  
chansons ; 22 dessins hors texte). Fr. 10.00
- BLANCHE ROUSSEAU. — *Le Rabaga*, suivi de sept  
contes. Fr. 3.00
- 

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- JACQUES ET JEAN. — *Les Contes d'après minuit*, ornés  
de nombreux dessins de Constant van Offel. Fr. 5.00

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

PARIS  
LIBRAIRIE GÉNÉRALE  
des  
SCIENCES, ARTS ET LETTRES  
Rue Dante, 5

BRUXELLES  
H. LAMERTIN  
Rue Coudenberg, 58

---

## Sommaire des Nos 7 et 8 :

CHARLES BERNARD	<i>Memento Mori</i>	233
ALBERT MOCKEL	<i>Deux Sonnets</i>	242
JOË IMBERT-VIER	<i>L'Adieu Paisible</i>	244
PITZEMBOURG-BERTHOUD	<i>Le Pommier ou la Miraculeuse</i>	
	<i>Aventure d'un Bavard</i>	246
EMILE POLAK	<i>Poèmes</i>	266
FRANS HELLENS	<i>La Cafetière, le Vent et les Vieillards</i>	278
ARSÈNE MAULOGIS	<i>La Pierre Mystérieuse</i>	284
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	290
E. SCAMPATIVOS	<i>Petite Anthologie</i>	295

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
ANDRÉ BLANDIN

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393 .

Série II

N<sup>os</sup> 9 et 10

LE  
MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES

BRUXELLES

*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

---

Le *Masque* a publié des pages inédites de :

Franz Ansel, Nicolas Beauduin, Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren.

---

La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :

30 Francs.







Jules M.  
Carnuel



## Pages d'un Cahier de Souvenirs

PAUL VERLAINE

Il était facile d'aborder Paul Verlaine. Jamais grand homme ne montra moins de morgue, quoique vers la fin de ses jours il ne détestât pas de poser un peu « pour embêter Moréas ».

Celui-ci, à l'époque où je fis la connaissance de Verlaine, en était à l'étude des poètes de la Pléiade. Car on sait que venu très tard en France, il se fit consciencieusement une éducation littéraire. Pendant longtemps il épouvanta les gens en leur demandant à brûle-pourpoint : « Que pensez-vous de Gace-Brulé ? » Le châtelain de Coucy, passe encore, mais Gace-Brulé ! J'acquis vite la certitude qu'il ne connaissait de Gace-Brulé que ce qui en est cité dans l'*Anthologie* de Bartsch, et je me sentis moins ébloui par son érudition. Donc, en suivant le cours des âges, il en était arrivé à la Pélade, et faisait retentir les cafés du Quartier Latin de ces



mots qui servaient d'exorde à tous ses discours : « Moi et Ronsard... » Cela exaspérait un peu cet autre grand enfant qu'était Verlaine, lequel, s'appliquant à imiter Moréas, passait un peu de salive sur son doigt médian, en lissait l'extrême pointe de sa moustache, rajustait des manchettes, hélas ! imaginaires, et tonitruait : « Moi et Moréas... » Plus tard, moins amène, il devait le qualifier dans ses *Epigrammes* d'un terme en trois lettres qui constitue une injure gratuite au sexe à qui nous devons notre naissance et nos illusions.

Verlaine venait parfois retrouver Moréas chez un marchand de vins dont l'établissement, *La Côte d'Or*, faisait le coin de la rue Racine et de la rue de Médicis, en face de l'Odéon et du Palais du Luxembourg. De l'entresol, qui servait de restaurant, on voyait passer les célébrités.

Nous vîmes même un jour Sarcey s'introduire dans certain édicule auquel Vespasien n'aurait pas trouvé d'odeur. Ce ne fut pas chose facile à cause de sa corpulence. Il en sortit avec non moins de peine, la gidouille (comme disait Jarry) repoussée vers les reins par l'étroite issue. Un ban tumultueux accueillit la délivrance de Notre Oncle, qui, très myope, ne parvint pas à découvrir d'où partait cette intempestive ovation.

Verlaine venait donc parfois partager avec nous notre miroton et notre demi-setier. Nous, c'étaient, outre Moréas, Raymond de la Tailhède, le grand lyrique qui se tait depuis trop longtemps, Ernest Raynaud, qui a si noblement évoqué l'œuvre de son maître dans *l'Assomption de Paul Verlaine*, Maurice du Plessys, trépidant, sarcastique et pince-sans-rire, Gauguin, qui arrivait des Antilles et s'appêtait à partir pour Tahiti, Charles Morice, dont *la Littérature de tout à l'heure* venait de faire grand bruit, Edouard Dubus, délicieux esprit qui devait s'abîmer dans tous les paradis artificiels, Adolphe Retté, qui ne songeait guère alors à la religion, Louis Le Cardonnell, qui ne cessait d'y penser, et combien d'autres, dont quelques-uns se sont suicidés, dont certains ont eu des morts affreuses. Néanmoins, les plus à plaindre, parmi nous, sont ceux qui renoncèrent avant l'heure à l'Art et à la Poésie.

*Le Pèlerin passionné* parut, et il fut décidé que Moréas irait, en grande pompe et cérémonie, en offrir un exemplaire de luxe à Stéphane Mallarmé. Nous frêtâmes donc plusieurs fiacres et nous nous en fûmes, un beau mardi, chez Mallarmé, rue de Rome. Verlaine, vieux faune malin, s'y trouvait déjà embusqué. Il disputait alors à Moréas le sceptre du Quartier Latin. Pour tout dire, il était puérilement jaloux de ce klephte à l'œil noir qui ne disait rien qui vaille à son cœur de vieux bougre de patriote. Mallarmé reçut Moréas et sa bande avec son habituelle courtoisie. Quant à Verlaine, hérissant le poil, il ne cessa de cribler Moréas de traits empoisonnés. Celui-ci, qui manquait totalement d'esprit mais avait beaucoup de finesse, subit l'assaut sans riposte. Il mérita, ce soir-là, toutes nos sympathies, car Verlaine abusa réellement de son bagout de vieux gamin de Paris. Lorsqu'il consentait à lâcher Moréas, comme un chat lâche une souris pour y mieux revenir des crocs et des griffes, il savait se hausser à l'éloquence. On parla de Shakespeare. Je me rappelle cette phrase : « Shakespeare, hein ! ne dirait-on pas un géant aveugle qui abat des arbres dans une forêt... une forêt très sombre... la forêt d'Ardenne ? »

Quand l'heure vint de prendre congé de Mallarmé, je précédais immédiatement Verlaine, et j'entendis l'adorable vieux gosse demander : « Hein ! Stéphane, ai-je assez bien parlé, ce soir ? Les ai-je assez épatés, les petits ? »

On allait le plus souvent voir Verlaine au *Café François I<sup>er</sup>*, boulevard Saint-Michel (\*), où il tenait ses assises à l'heure de l'absinthe. J'avoue que je n'y allais guère, ne me sentant pas une excessive tendresse pour les jeunes gens qui s'abreuyaient aux frais du maître les jours où celui-ci avait « récupéré des ors », comme il disait d'un air fier. Autour de la bande papillonnait Bibi la Purée, cet incroyable voyou qui promenait sa silhouette louis-onzième de Montmartre au Quartier Latin. Il servait à Verlaine de factotum, de Mercure galant, voire de déménageur à la cloche de bois ; et, comme il avait des lettres, il se montrait

---

(\*) Ce café a disparu pour faire place à la gare de Sceaux.

glorieux de l'indulgente amitié du grand homme. A l'enterrement de Verlaine, le comte Robert de Montesquiou renifla sur la présence de Bibi à la place d'honneur, juste derrière le corbillard. On l'en délogea. Mais le pauvre clauefaim y avait plus droit que n'importe lequel d'entre nous.

Je me souviens d'une charmante conversation que j'eus un jour avec Verlaine, dans le coin du *Café François I<sup>er</sup>* où le photographe de *Nos Contemporains chez eux* l'a saisi, affalé devant son absinthe. Il racontait une visite qu'il avait faite à la Grande Chartreuse, et me décrivait les moines : « Des frocs comme des blocs, et, dessus, de tout petits crânes ronds, comme dans les tableaux de Le Sueur. » Et il rapprochait l'un de l'autre ses deux poings fermés en répétant : « De tout petits crânes, comme dans les tableaux de Le Sueur. »

Il avait visité la Grande Chartreuse une année où ses douleurs rhumatismales l'avaient forcé à faire une cure à Aix-les-Bains. Il y fut soigné par le docteur Cazalis (Jean Lahor), qui, après bien des années, me parlait avec épouvante de son client. D'abord Verlaine ne consentait à recevoir Cazalis qu'au café, et celui-ci, médecin mondain, fut obligé de fréquenter les pires bistros de la petite, de la trop petite ville. Puis Verlaine se laissa mener une ou deux fois, pour des peccadilles, au poste de police, où le respectable Cazalis dut aller le réclamer. Enfin, par gaminerie, il manifestait une admiration excessive, publique et scandaleuse, pour certain Ganyède en marbre qui orne le jardin public d'Aix-les-Bains. Je crois que, sans risquer de passer pour un immonde bourgeois, il est permis de compatir aux tribulations de l'excellent homme que fut Jean Lahor.

Je me souviens d'une soirée assez amusante passée en compagnie de Verlaine et d'Edmund Gosse, le grand poète, romancier et critique anglais. Celui-ci avait le vif désir de faire la connaissance de Verlaine. Son physique l'intéressait autant que son moral. Verlaine avait déjà fait des conférences en Angleterre, où son crâne vaste, bosselé et socratique, bien en lumière sous les ampoules électriques, avait beaucoup impressionné un public qui ne compre-

nait mie à sa parole. Nous cherchâmes donc Verlaine dans ses repaires habituels du Quartier Latin. Nous le trouvâmes enfin, en compagnie de l'affreuse Eugénie Krantz, chez un marchand de vins de la place Saint-Michel. Il portait un cache-nez qui lui montait jusqu'à la bouche et un grand chapeau de feutre mou qu'il avait rabattu sur son front. Edmund Gosse ne pouvait donc voir de sa physionomie que le nez et les yeux.

Verlaine se montra plein de dignité, malgré les rhums à l'eau qu'il avait déjà absorbés. Il tenta même de parler anglais. Or je le soupçonne d'avoir su encore moins d'anglais que le bon Mallarmé. Quoi qu'il en fût, la seule phrase qu'il parvint à sortir, et qu'il répéta à satiété, fut : « Shakespeare, he is a man ! » Et encore avait-il un bizarre accent écossais. J'eus une furieuse envie de répondre à la manière incohérente des lexiques de conversation : « And Racine, he is not a woman ! »

Gosse, qui est un charmeur, amadoua vite le vieux faune, mais de temps en temps il me soufflait : « Je n'ai pas vu son crâne ! Je veux voir son crâne ! » Aussi, à chaque fois que Verlaine revenait à Shakespeare, j'insinuais : « N'est-ce pas, maître, chapeau bas devant lui ! » et j'appuyais du geste mon invite. Mais il n'en rabattait que davantage son vieux chapeau sur les sourcils et Gosse dut partir sans avoir vu le crâne de Verlaine.

Je viens de parler des conférences de Verlaine en Angleterre. Son odyssée vaut la peine d'être racontée. Robert Sherard, le biographe bien connu d'Oscar Wilde, et Arthur Symons, le poète londonien, avaient été chargés, l'un de recevoir Verlaine à Charing Cross, l'autre de l'expédier de Paris. Sherard donc, après avoir fait dîner Verlaine sans excès de boisson, l'installa dans le rapide de nuit Paris-Calais en le recommandant comme un enfant au chef de train. Puis il alla se coucher, la conscience tranquille, après avoir annoncé par télégramme à Symons le départ de Verlaine. La mauvaise chance voulut qu'une tempête effroyable sévît cette nuit-là sur la Manche. La malle ne put partir. Verlaine passa donc sa nuit au buffet de Calais, mais bien sagement, sans faire de bêtises. Symons, qui l'attendait à Londres au petit jour,

dormit comme il put dans les salles de Charing Cross. Enfin Verlaine parut, sale, verdâtre, mal remis du mal de mer. Son hôte l'accueillit comme un enfant prodigue, et s'il ne tua pas un veau gras en son honneur dans son petit appartement de Fountain Court, il le réconforta comme il put, puis lui demanda s'il avait apporté un habit dans sa valise. Un habit ! Le pauvre Lélian avait tout juste quelques objets de première nécessité. Symons courut donc de droite et de gauche, empruntant ici un habit, là une chemise, ailleurs des escarpins, et Verlaine, quand il parut le soir même sur l'estrade, eut l'apparence d'un respectable clergyman. Ce n'était pas ce qu'attendait le public, alléché par les journaux qui avaient annoncé une conférence par Paul Verlaine, « le poète-forçat ».

Parmi mes souvenirs, en voici un plus mélancolique. C'était un soir où nous nous étions attardés, quelques camarades et moi, dans le caveau du *Soleil d'Or*, après une des fameuses soirées de *la Plume*. Le boulevard Saint-Michel était désert. Nous allions notre chemin, assez silencieusement, lorsque nous entendîmes le tapotement lourd et las d'une canne sur l'asphalte. Un homme en macfarlane nous précédait, boitant péniblement. C'était Verlaine. Nous l'entourâmes, nous lui fîmes fête et nous l'invitâmes à souper avec nous. Mais cette nuit-là il était sous l'influence saturnienne, et ce ne fut pas sans peine que nous le forçâmes à accepter notre invitation. Il demeura maussade pendant tout le repas. A la fin l'un de nous lui demanda, assez maladroitement, de nous réciter quelque chose. Il s'exécuta, comme pour payer son écot, et nous dit *la Chanson de Gaspar Hauser* :

*Je suis venu, calme orpelin,  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes.  
Ils ne m'ont pas trouvé malin.*

Vers infiniment empoignants par eux-mêmes. Mais comment rendre la triste voix éraillée, l'attitude abandonnée, le pauvre

regard éperdu du récitant? Pas le moindre soupçon de cabotinage. Les vers furent dits avec une simplicité presque puérile. Mais toute la misère morale et physique de l'homme larmoyait, geignait, grondait dans cette voix qui emplissait de sa lamentation la salle presque vide du café d'Harcourt.

Un matin glacial de 1896, mon ami Henri Degron pénétra chez moi, en criant : « Verlaine est mort! » Il venait de son domicile. Je me précipitai à mon tour à la maison mortuaire. Le fidèle ami de Verlaine, A.-F. Cazals, m'introduisit dans la chambre du mort. Il était inimaginablement beau. Un sourire de béatitude errait encore sur ses lèvres. La tête était un peu penchée sur l'épaule gauche, comme dans un paisible sommeil. Le pauvre vieux faune était bien trépassé : l'âme seule du saint irradiait de ce cadavre. Depuis longtemps j'avais désappris de prier. Mais je me penchai sur Verlaine mort et je lui baisai le front.

## WALT WHITMAN

A LÉON BAZALGETTE.

J'ai rencontré Walt Whitman à New-York, quatre ou cinq années avant sa mort. Il y était venu, selon sa touchante coutume, le jour de l'anniversaire de l'assassinat d'Abraham Lincoln, faire une conférence sur le grand président qui avait payé de sa vie sa vigilante défense du « gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ».

Je pris trois billets pour la conférence et j'allai quérir deux amis, Jonathan Sturges, le premier traducteur de Maupassant en anglais, et Clarence Mac Ilvaine, qui est aujourd'hui un des directeurs de la fameuse maison d'édition Harper et Frères.

Nous étions à cet âge heureux (et que pour ma part je n'ai pas dépassé) où le respect littéraire prend toute la force d'une émotion religieuse. L'affiche portait que la conférence aurait lieu de très



bonne heure l'après-midi ; on avait voulu ainsi ménager les forces du vieux Walt, « Old Walt », comme l'appelaient ses familiers. Je n'oublierai jamais notre longue attente dans cet immense théâtre glacial, à peine éclairé, sentant le moisi, ni ce public clairsemé de dévots dont les chuchotements rendaient plus sensibles le silence intérieur et le brouhaha assourdi du dehors.

Dehors ! Sous le pétilllement du soleil, nous nous doutions que les hommes éphémères couraient à leurs affaires, que les câbles du téléphone et du télégraphe follement vibraient, que les rois de la finance et de l'industrie, tapis au fond de leurs bureaux, troublaient ou apaisaient la vie du monde. Nous entendions, dominant le bruit de la foule, les sonneries impatientes des tramways, le trépidant tonnerre du métropolitain roulant sur sa charpente de fer, et, au loin, l'immense mugissement des paquebots qui brassaient les eaux limoneuses de l'Hudson et de l'East River. Vains bruits ! Ridicule agitation ! Soucis d'un jour ! Nous savions que dans ce théâtre froid, silencieux et obscur, nous allions entendre une pauvre voix faible et chevrotante de vieillard, une voix que la foule n'entendait pas parce qu'elle ne prenait pas la peine de l'écouter, la voix du prophète qui marche au-devant de sa race et au delà de son époque. Nous allions, en un mot, entendre le verbe qui plie à son rythme l'histoire de l'avenir, le Chant lyrique de la sainte Démocratie.

Walt Whitman ! Le voici, à moitié paralysé, pouvant à peine marcher, s'appuyant de la main droite sur une canne et pesant du coude gauche sur le bras du poète Stedman. Avec l'aide de son ami il s'installa dans un grand fauteuil, devant des papiers dont il se servait à peine, se laissant aller au cours d'une lente improvisation. Et combien ce fut émouvant ! Il raconta la mort de Lincoln tout naïvement, tout simplement, comme si l'événement avait eu lieu la veille. Pas un mouvement oratoire, pas un haussement de voix. J'y fus, telle chose m'advint. Et ce récit fut aussi empoignant que les rapports des messagers dans les tragédies d'Eschyle. Rien ne m'a mieux prouvé que l'éloquence ne consiste que dans l'émotion et la sincérité de l'orateur.

A la fin de la conférence, quelqu'un demanda que Walt récitât *Captain, my Captain*, l'ode dédiée par lui à la mémoire de Lincoln. La pauvre voix du vieillard s'éleva de nouveau, un peu avant le crépuscule, sanglotant plutôt qu'elle ne psalmodiait les vers funèbres. J'étais en présence du sublime et je ne pus que pleurer en écoutant ce thrène que Francis Vielé-Griffin a si admirablement traduit en français.

Lorsque la voix mourut dans un bruit d'applaudissements, qui me parurent attentatoires au deuil du poète, Stedman s'avança sur la scène et nous annonça que Walt Whitman serait heureux de recevoir, le soir même, ses amis connus et inconnus à l'hôtel où il était descendu et dont j'oublie le nom.

Timides malgré l'invitation, mes deux amis et moi cherchâmes un prétexte pour présenter, mêlés à la petite foule des fidèles, nos hommages au Maître. Je me souvins à propos que je venais de recevoir de Paris quelques numéros de *La Vogue*, dont l'un contenait une traduction des *Enfans* (1) d'*Adam* par Jules Laforgue. Je courus chez moi, et, muni du précieux opuscule, je m'en fus avec mes amis chez Walt Whitman.

On nous introduisit dans un grand salon déjà sombre où le poète, assis, recevait les visiteurs dont Stedman lui transmettait les noms. Attendant notre tour, je pus longuement le contempler de près. Je crois que jamais aussi beau vieillard n'a paru parmi les hommes. Certes, Tennyson, Longfellow, Tolstoï furent beaux, mais d'une beauté plutôt spirituelle que plastique, tandis que chez Walt Whitman l'harmonie du corps était égale à celle de l'âme. Le visage était de proportions parfaites : le front arrondi en dôme rappelait celui de Shakespeare ; sous la noble arcade sourcilière, les yeux, candides et bleus comme ceux d'un petit enfant, pétillaient de malice et de bonté ; les lèvres, pleines, rouges et charnues, dessinaient un arc d'une charmante finesse. Ce visage, dont la douceur tempérait la majesté, s'encadrait d'une chevelure et d'une

---

(1) *Sic.*

barbe encore abondantes malgré l'extrême vieillesse du poète. Le teint rappelait exactement celui d'un jeune garçon blond un peu animé par la course. Les épaules étaient robustes, le cou rond et bien dégagé, les attaches fines. Jamais je n'ai vu homme aussi frais, aussi net, aussi immaculé. Une jeune femme l'eût aimé d'amour, tant ce vieillard, aurait-elle dit, était appétissant. Il semblait nourri des sucres les plus purs de la terre, et je me plais à imaginer que sa chair devait fleurir le soleil et l'écume marine. Il portait, ce jour-là, un veston de velours noir, un grand col rabattu de toile non empesée et de belles manchettes de dentelles. Car il était fort coquet à sa façon.

Lorsque mon tour vint de lui être présenté, je lui tendis, en bredouillant, mon numéro de *La Vogue*. Je ne sais comment je parvins à lui faire comprendre qu'il s'agissait de la traduction d'un de ses poèmes par un jeune poète français, Jules Laforgue. Un soudain éclair dans son regard, un sourire lui détendant le visage, un joli sursaut de son attention lassée me prouvèrent que mon offrande lui faisait plaisir.

— Ah! comme je suis heureux qu'on me traduise en français! s'écria-t-il.

Et je me rappelai le poème magnifique qu'après l'année terrible il avait dédié à la France. Il me demanda des renseignements sur Jules Laforgue, dont il aurait d'ailleurs peu compris le génie.

— Et quels poèmes de moi a-t-il traduits? demanda-t-il.

— *Les Enfants d'Adam*, répondis-je.

C'est dans cette partie du recueil des *Feuilles d'Herbe* que se trouvent les passages qui choquèrent le plus la pudibonderie américaine, et qui firent ranger le chef-d'œuvre de Walt Whitman, par je ne sais quel *postmaster* ivre de vertu, parmi les écrits obscènes dont l'envoi par la poste expose l'expéditeur aux pires sévices de la loi.

Walt Whitman eut un sourire à moitié content, à moitié espiègle, en me répondant :

— J'étais certain qu'un Français tomberait sur ce passage.

Le jour baissait. Le vieillard se sentait las. Nous n'abusâmes pas de sa patience. Et nous partîmes sans bruit, émus par son accueil de bon patriarche.

La rue. Les lampes électriques. Le tapage de la foule. Les gestes inutiles. Les vaines paroles...

STUART MERRILL.



## Nuits sans Etoiles

### I

*Le dieu des chansons et du rêve  
qui fit lente l'heure embaumée,  
de l'ombre où tu riais, se lève  
et l'entraîne, bien-aimée !*

*J'hésite, ah ! je n'ose vous suivre :  
tu ne t'es pas retournée ;  
tu as laissé choir le livre :  
il en glissa des fleurs fanées.*

*Je marche au long de l'allée  
dans le bruit des feuilles mortes ;  
rien ne chante en moi, rien d'ailé  
ne m'entoure, frêle escorte :*

*je sens de mon pas qui pèse  
la pierre sous les feuilles foulées ;  
je ne rêve plus, je suis aise,  
songeant aux jours écoulés,*

*songeant aux naïves détresses,  
aux vains projets accomplis,  
à la couronne qu'à deux l'on tresse  
pour la tombe sans nom des oublis ;*

*songeant, riant presque et sans baine  
aux amitiés stériles,  
à toute la bonte humaine  
que nous masqua le jeune avril.*

## II

*Voilà l'automne venu  
chamarré de pourpre et d'or ;  
j'ai mis mon cœur à nu  
et je l'ai poussé dehors :*

*Il erre, sans abri, ridicule,  
pauvre honteux qui ne sait mendier ;  
une larme à sa joue luit où brûle  
tout le couchant irradié.*

*J'en ai honte et j'en ai pitié ;  
s'il mentit, il avait faim ;  
savait-il que vous lui mentiez ?  
qu'on jouait vraiment au plus fin ?*

*Il mentait, comme un jour de soleil,  
comme la vie, il mentait sans remords,  
elle qui nous leurre et nous émerveille  
et nous pousse en rien vers la mort.*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



## Le Magot chinois

Le retour imprévu d'un ami de collège que la vie coloniale a jeté loin de ma route, mais que d'innombrables souvenirs communs unissent à mon cœur, m'avait amené à refaire une de ces flâneries nocturnes où les très jeunes gens trouvent un plaisir vif, fait d'indépendance, de curiosité et de désir d'amour.

Ce petit pèlerinage à travers nos années d'apprentissage s'était d'autant plus naturellement imposé à nos besoins d'intimité que mon ami André Varner est un de ces hommes pour qui la femme est presque l'unique raison de vivre. De longs séjours aux colonies, et particulièrement dans ces pays de l'Est qui semblent avoir inventé la volupté, ne l'ont point changé. Un profil entrevu, une silhouette gracieuse, un regard d'appel, un mouvement chargé d'ardeurs et de promesses, la musique d'une voix, suffisent à susciter son désir au delà du raisonnable, à faire vagabonder son cœur loin des routes fixées. Et ce n'est pas tant le plaisir qu'il poursuit dans cette éternelle chasse à l'amour, que je ne sais quel

impérieux besoin d'expérimenter sa force de séduire et de vouloir, d'entrer d'autorité dans une âme et de l'épuiser. Dans sa façon d'être avec les femmes, il y a de la cruauté et de la câlinerie, un air d'attention et une promesse d'indifférence, un scepticisme qui commande et une caresse qui s'alanguit, une plaisanterie qui rit de tout, et une mélancolie qui se met à la portée de toutes. Aucune n'y résiste complètement. Il y a en lui une sorte de magnétisme qui fait qu'il ne passe inaperçu et indifférent ni auprès de la fillette la plus innocente, ni auprès de la fille la plus lasse. Il le sait et il le sent, il en rougit et il en est flatté. Aussi escomptait-il beaucoup le plaisir sentimental de cette promenade à travers la féminité de la ville et parmi les souvenirs de nos amours estudiantines.

Elle fut morne : on ne retrouve pas l'impression de ses vingt ans. Des cafés, jadis étincelants d'animation juvénile, étaient devenus l'asile engourdi de quelques joueurs de dominos ; les bars, les cafés-chantants où notre génération s'était pourvue d'amoureuses, avaient été fermés par la police ; des rues dont l'atmosphère nous avait semblé jadis chargée de volupté nous parurent endormies et banales. Nous nous traînâmes toute la soirée de café en café, le cœur sec, et presque silencieux devant nos bocks, cherchant vainement à faire jaillir l'étincelle qui devait enflammer nos communs souvenirs. Vers une heure du matin, comme nous cheminions mélancoliquement vers nos demeures, Varner avisa tout à coup un petit cabaret, discrètement éclairé derrière son store baissé.

— Entrons ici, fit-il, ce sera peut-être amusant. Nous ne pouvons pas rentrer chez nous comme cela. Je me fais l'effet d'avoir soixante ans.

Il poussa la porte, et je le suivis.

C'était un café minuscule, interlope et intime. Un comptoir gigantesque encombra le fond et justifiait l'enseigne : « Bar international. Chez Mercédès. » Le long des murs, de petites tables d'acajou s'alignaient devant des banquettes de velours, éreintées par d'amoureuses conversations. Une femme s'y trouvait seule, tenancière ou serveuse. Elle avait dû être très jolie. Son visage



étrange et fin, avec de grands yeux rêveurs, était de ceux qu'on n'oublie pas ; mais la misère, les veilles et la fête avaient flétri ses traits trop délicats, comme sa profession avait dû avilir une distinction native qui, par instants, se manifestait encore dans son air et dans son geste. Varner commanda du champagne et, selon la coutume de ces sortes de lieux, il invita la serveuse à le boire avec nous. Elle ne se fit pas prier, et vint se blottir contre mon ami avec une résignation câline de petit animal familier habitué aux caresses.

— C'est toi, Mercédès ? lui dit Varner.

— Non, répondit-elle. Mercédès, c'est mon amie. Nous avons la boîte à nous deux. Aujourd'hui, elle est partie. Moi, c'est Sada que je m'appelle.

— Sada ? De quel pays es-tu donc ?

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— C'est toujours pas ta mère qui l'a donné un nom pareil ?

— Bien quoi ! C'est un nom japonais !

— Un nom japonais ! Tu as donc été au Japon ?

— Bien sûr ! Et en Chine aussi !

Varner se mit à rire. La jeune femme s'était éloignée de lui tout à coup, hostile et le visage fermé.

— Dis-moi donc comment c'est, le Japon, continua-t-il, très amusé.

— Je n'aime pas qu'on se fiche de moi !

— Je ne me fiche pas de toi. Je voudrais savoir ce que tu as vu. Moi aussi, j'ai été au Japon !

Tout à coup, elle revint à lui, les yeux brillants :

— Vrai, tu as été là-bas ?

— Oui, et en Chine aussi. C'est mon métier d'aller dans ce pays-là.

— Oh ! raconte alors ! Dis, raconte !

— Tu n'y as donc pas été, toi ?

— Mais non, bête ! Je dis ça quelquefois, pour m'amuser... Seulement, j'ai eu un amant qui était allé par là. C'était un marin français. Ah ! je l'ai bien aimé, celui-là ! Des fois il était brutal,

mais je ne pouvais pas m'empêcher de l'aimer tout de même. Quand il était gentil, il me racontait des choses de ce pays-là. Il avait fait la guerre à Pékin, et il connaissait des histoires très farces, des histoires de Chinois qui le prenaient pour un prince ou pour un bon Dieu quand il venait dans leur village. Mais j'aimais mieux quand il me disait comment c'était, le pays : de grands marais gris, avec des oiseaux bizarres comme on en voit sur les éventails. Et puis, une rivière large, large, dont on ne voit presque pas les bords, avec de drôles de bateaux chinois où il y a de petites maisons, et où on voit vivre toute une famille... Et encore de grands jardins, si touffus, si touffus qu'on a de la peine à y passer, et au milieu desquels il y a de très vieux bâtiments qui sont les églises des Chinois, et qu'on appelle des pagodes. Il y a beaucoup de fleurs dans ces jardins, des fleurs très belles, comme on n'en voit nulle part ici, et puis de grandes bêtes très drôles en bronze et en porcelaine, et si vieilles, si vieilles, qu'on ne peut pas s'en faire une idée. Et ces églises chinoises aussi sont très vieilles. Il y en a qui sont tout en or et où ça sent le poivre et le pourri. C'est drôle, n'est-ce pas? Et il paraît que quand les matelots et les soldats entraient là-dedans, des fois ils avaient peur, tant ça les étonnait. Alors, il y en avait, pour se venger, qui mettaient le feu. Mais mon amant, il les engueulait, parce que, tu comprends, il était sous-officier!

Elle racontait tout cela avec une volubilité extrême, les yeux brillants, partie, ailleurs. Et ce fut un flux de paroles ininterrompues, coupées de temps en temps par un mot d'étonnement de Varner :

— C'est stupéfiant, disait-il. On croirait qu'elle y a été.

— N'est-ce pas? reprit-elle. Mais des fois je crois que j'y suis allée. J'ai mis dans ma chambre toutes sortes de choses qui viennent de par-là : un petit bon Dieu doré que m'a donné mon amant, et puis des éventails et des images que j'ai achetés au bazar : il y en a qui sont si beaux! tu sais, avec des fleurs et des oiseaux, et de grandes montagnes noires et blanches. Quand je suis seule, je regarde ça avant de m'endormir, et alors je rêve; je rêve que je

suis une petite Chinoise qui ne sait presque pas marcher à cause des drôles de souliers qu'elle a. Je suis assise près d'une grande porte, devant un de ces jardins où il y a des pagodes ; il y a devant moi une immense plaine avec des champs dont on ne voit pas la fin. C'est le soir, et le ciel est tout rose, il y a des enfants jaunes qui jouent sur le chemin, et le vent, très doux et presque chaud, apporte cette odeur de poivre, de fleurs et de pourri qui est si forte et si douce qu'il me semble que je vais m'évanouir de plaisir.

— Eh bien ! tu en as de l'imagination, dit Varner.

— C'est drôle, hein ! d'aimer comme ça un pays qu'on n'a jamais vu... Mon amant serait bien retourné avec moi. Seulement, voilà, il était déserteur... Alors !... Tu comprends...

Et la pauvre fille s'arrêta de parler, perdue dans une songerie. Tout à coup, elle reprit, regardant Varner dans les yeux :

— Mais toi ? Pourquoi que tu ne m'emmènerais pas ? Paraît qu'on manque souvent de femmes dans ces pays-là !

Varner partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! non, ma petite, non ! Ça n'est pas possible !

— Oui, je sais bien, reprit-elle ; je ne te ferais pas honneur. T'es un homme du monde. Mais voilà : j'avais cru que, dans ces pays-là, les hommes du monde et les autres, ça ne faisait qu'un, ça se fréquentait.

— Ça, c'est un peu vrai, dit Varner, mais pas les femmes. Non, je ne peux pas t'emmener. Mais je te promets qu'aussitôt que je serai retourné là-bas, je t'enverrai un de ces beaux bons Dieux dorés comme il y en a dans les pagodes, afin que tu puisses faire tes prières devant son gros ventre.

Nous sortîmes.

— Tu sais, je tiendrai ma promesse, ajouta mon ami, quand nous fûmes sur le trottoir. Elle l'aura, son magot chinois. La pauvre fille le mérite bien. Elle a mieux vu la Chine dans son rêve que vingt-cinq de mes camarades qui passent là-bas leur vie.

L. DUMONT-WILDEN.



## Les Nymphes

*Nous étions le sourire innocent des fontaines,  
La fraîcheur des ravins, l'ombre des bois profonds,  
Le frisson des balliers pleins d'obscures baleines,  
La virginité froide et splendide des monts...*

*Sources vives, ruisseaux chantants, frêle ramure,  
Notre être se cachait, mystérieux et doux,  
Sous tout ce qui frissonne, étincelle ou murmure :  
La grâce de la terre en sa fleur, c'était nous !*

*Les hommes qui vivaient alors, race ingénue,  
Crurent voir maintes fois, dans un brouillard léger,  
Passer l'éclair furtif de notre beauté nue...  
Leur rêve, sache-le, n'était pas mensonger.*

*Partout on retrouvait notre forme voilée ;  
Ses fluides contours ondulaient, incertains,  
Dans la courbe du flot, des bois, de la vallée,  
Et jusque dans la ligne vague des lointains.*

*Il n'y avait de paix, d'ombre, de solitude  
Que par nous ! La douceur confuse de nos chants  
Endormait dans les cœurs humains l'inquiétude ;  
Les poètes vantaient l'innocence des champs...*

*Age d'or ! Mais des jours moins beureux devaient naître :  
Bientôt l'homme, instaurant son empire odieux,  
Allait faire sentir la rude main d'un maître  
À ce monde, si libre et si beau sous les dieux.*

*Nos retraites, c'est lui qui les a violées !  
Où retrouverons-nous la fraîcheur des vallons,  
La chasteté des eaux, le secret des feuillées ?  
Où retrouverons-nous l'ombre des bois profonds ?*

*Tout ce qui fut un jour la gloire de la terre,  
Il l'a détruit ! Une sacrilège clarté,  
O bois touffus, a profané votre mystère  
Qu'illuminait l'éclair de notre nudité.*

*Quel sort fut désormais le nôtre, infortunées !  
Quel mortel tremblement nous étreignit souvent,  
Mes sœurs, lorsque le bruit, l'affreux bruit des cognées,  
Arrivait jusqu'à nous, apporté par le vent !...*

*Chaque jour nous cherchions des vallons plus sauvages :  
Hélas ! leur âpreté nous défendait en vain ;  
Partout l'homme insolent, ivre de ses ravages,  
Nous chassait devant lui, de ravin en ravin.*

*Vous nous restez du moins, vous, montagnes sublimes!  
Bientôt, laissant le monde à son maître effréné,  
Nous nous réfugierons dans l'horreur de vos cimes  
Comme dans le seul lieu qu'il n'ait pas profané.*

**FERNAND SEVERIN.**



## Le Palais

L'homme était entré dans le jardin comme dans un cœur isolé.

Il y avait là tant d'arbres, que certainement ils devaient s'y trouver depuis des siècles, et que ceux qui les avaient plantés ne songeraient plus maintenant à venir recommencer leur œuvre.

Le vent de la lassitude, ce vent bas et dépourvu de haine traînait dans les cimes, traversait les branches sans presque les remuer, revenant toujours — comme s'il tournait en cercle — par le même chemin.

Des cyprès habitaient le parc. Il y en avait qui formaient des bosquets, mais l'ombre tout autour semblait sortir d'eux et non tomber de leurs branches. C'étaient des bancs de défaillance où la durée s'était assise.

Chaque fois qu'il entrait dans une allée, l'homme sentait la terre tressaillir sous ses pas, saisie de cette marche qui la réveillait, et voyait le chemin, en des rampements de crainte, fuir aux détours.

Il y avait des magnoliers dans ce parc, mais déflouris et si couverts de feuilles, qu'on eût pensé que les fleurs, tasses de porcelaine rose et nacré, s'en étaient perdues depuis longtemps, depuis les premiers jours de la croissance.

Un jet d'eau, devant le palais, devant les balustres et les terrasses, retombait lourdement, pour lui-même, ainsi que la continuation fatale d'un état lointain et insaisissable. Figure spectrale dans la nuit.

Le palais était de marbre blanc, mais des taches le parcouraient, taches jaunes de cire morte, taches grises de cendre pâle.

Malgré cela, pas une pierre ne s'était effritée, pas un bloc n'était sorti de ses angles, et toutes les fenêtres, yeux immobiles, gardaient la fixité qu'on leur avait donnée.

L'homme était resté dans le parc.

Il s'était assis au pied d'un arbre, et de là regardait le palais qui, dans le jour finissant, s'érigait incompréhensible.

Le parc s'assombrit pendant que le jet d'eau tombait toujours, les balustres s'en allèrent tout doucement, les terrasses se noyèrent, mais le palais resta debout, se retint au-dessus du flot d'ombre, inabordable, passivement tenace.

Plus tard la lune vint et le marbre blanc grandit encore, se consolida, s'affirma intangible, follement imbattable.

Et alors, de penser que la mort existât encore, l'homme, sauvé, sanglota de bonheur.

FERNAND WAELPUT.





## NUIT

**La ville est morte d'un repos qui s'est effondré aux carrefours de toutes ses rues. Un air tranquille et noir comble les voies urbaines, s'y propage comme le devoir sombre de la nuit, s'enfonce lourd et vide dans les artères ouvertes. Seule dans les rues, la lumière des becs d'éclairage reste tendue sur les trottoirs.**

**Les quais tout de leur long sont couchés près des maisons qui les bordent et ne servent à rien, par cette nuit inutile, déserte, et si pauvre d'élan, qu'on dirait d'un flot mort ayant submergé une terre inconnue.**

**Il y a là de l'eau, entre les réverbères rangés sur les pavés et la lumière séreuse et déteinte qu'ils conduisent de l'autre côté de la rivière, sur les maisons d'en face.**

**Mais cette eau n'est qu'un long chemin insensé et noir, une ornière funeste où la nuit se repose.**

**Quelque part dans le ciel une lune aux trois quarts décrue**

donne un peu de clarté qui vague au-dessus des toits et flotte insensible derrière l'angle des bâtisses.

On sent que par delà les maisons, derrière la ville au repos morne et rentré, des vents tourbillonnent, s'agitent et se poursuivent au-dessus des plaines couchées, devant les peupliers veilleurs de la campagne.

De temps à autre, un de ces vents ayant pénétré dans la ville, et s'égarant par ses rues placides, souffle sur les lanternes, et remue leur lumière d'un tressautement répété.

Et par cette nuit, profonde comme l'irréparable, large comme le sort, mon âme avec moi longe les rues : nous nous sentons si loin, si loin de tout amour, si loin des étoiles qui sont pâles, pâles à disparaître, que nous croyons que c'est pour le temps infini, et que tout est mort, devant nous, derrière nous, et même dans notre cœur.

## Nuit de Campine

La saison paraît un rêve inconnu dont rien dans la plaine immensément étendue ne permet de retrouver l'attache. Les bruyères défleuries — mais ont-elles jamais fleuri? — ne forment plus que des paquets mouvants et desséchés où le vent se vautre, et qui agitent au ras du sol leurs brindilles mortes, tiges périmées de leurs yeux d'été.

De place en place des marécages aux bords restreints font des taches encore plus noires que le sol qui les entoure : flaques d'eau repentie et claustrée cette nuit dans une terre rude et immobile.

Tout au fond de la lande, là où elle devrait finir, mais où rien ne l'arrête encore, le ciel garde des lueurs inexplicables, passant et repassant, qui sont des restes d'anciens jours sans doute, ou bien des flambeaux égarés, dont la flamme molle et déteinte, ainsi que de l'eau jaune et vaguement lumineuse, coule dans l'horizon.

Lumière surhumaine et intenablement triste.

Comme des appels impuissants qui finalement s'abandonnent, l'agitation de ces lumières s'arrête enfin, tente à une suspension pâle au bout de la vue.

L'aspect de la plaine ne s'est pas modifié, mais quelque chose maintenant, dans l'air immense, accompagne la solitude de l'endroit.

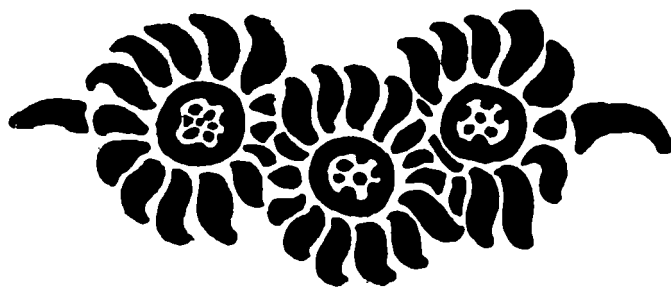
Et voici que devant moi, vers le fond vaguement clarifié, des formes lentes et prolongées — longues des voiles qui les enrobent et lentes du repos qui les retient — s'élèvent.

Génies morts et rappelés cette nuit, pitié graves et découragées, immensément découragées, elles montent en tourbillons éteints, les mains jointes, les bras tendus vers la terre, la tête renversée et les yeux sondant l'éloignement des pauvres étoiles innombrables.

Le flot monte, monte toujours, se déroule comme une fumée et disparaît, en s'effaçant, parmi les horizons supérieurs, qui restent obscurs et impassibles.

Tout au loin, derrière les quelques arbres fous et difformes qui ferment la vue, la lumière surhumaine et intenablement triste est devenue très vague, et papillonne comme la paupière finie d'un mourant.

FERNAND WAELPUT.



## Chant de Route

*Que tout soleil s'éteigne et que tout astre meure, mon vouloir restera quand même devant moi, brandi comme un trophée sublime et nécessaire.*

*Que mon espoir vibrant soit déçu sans relâche, mon existence douloureuse et sans gaieté, mon vouloir restera comme une flamme claire.*

*Je veux vivre et lutter pour mon rêve splendide, contre la lâcheté d'un monde sans fierté, contre le néant sombre et le faux paradis.*

*Je lutterai toujours, seul et clair, pour la vie qui frissonne en moi-même et vibre autour de moi, pour la vie frémissante et forte, pour la vie...*

*Et pour la joie, et pour la lutte, et pour l'effort.*

*Nos corps sont beaux lorsqu'ils portent le glaive, et brandissent le rouge étendard dans le vent, muscles tendus ou ramassés, muscles luttant sans trêve pour l'idée éclosée en notre cœur.*

*Amour, Bonté, signes lointains de l'Avenir, voici mon corps, voici mon sang, voici mon âme que je vous offre largement, avec bonheur,*

*Jusqu'à l'heure où naîtra le prochain Dieu des hommes,*

*Ou bien jusqu'à ma mort.*

ARTHUR CANTILLON.



## Image

A STUART MERRILL.

*L'ombre qui danse sur les murs  
Décalque, au gré de la lumière,  
Tour à tour l'orgueil des fruits mûrs  
Et l'émoi des roses trémières.*

*Matin d'automne : Un oiseau fuit  
L'éveil inattendu d'un Faune  
Ivre de songes, et poursuit  
Son vol parmi les feuilles jaunes.*

*Les roses ont déjà fermé  
Leurs douces lèvres qui soupirent  
Sur le mystère parfumé  
Des aveux qu'elles recueillirent.*

*Et la fontaine, négligeant  
La gloire de sa vasque insigne,  
Endeuille d'un brouillard d'argent  
Le sommeil de son dernier cygne.*

*Tout s'alanguit, même les voix  
Qui s'essorent dans les allées  
Où les fantômes d'autrefois  
Mènent leurs rondes désolées...*

*Et cependant, tout semble encor  
Paré d'on ne sait quel mystère :  
Est-ce l'Amour, est-ce la Mort  
Qui va descendre sur la terre ?*

GEORGES MARLOW.



## Art poétique

*Apprends à mieux aimer la beauté dans les choses.  
Ne dis pas simplement : les lauriers et les roses...  
Contraignant ton esprit à d'indigents propos,  
Assurant à ton cœur un dangereux repos,  
Il se pourrait bientôt que tu ne sois plus digne,  
Poète devenu le prisonnier des signes,  
De jouir de la terre et savourer ses fruits.  
Le vin de la journée et le miel de la nuit,  
Le jardin plein d'oiseaux, la prairie odorante,  
Les bois contre l'azur, les ruisseaux dans les fleurs,  
La rose offerte avec la grappe transparente  
Bientôt seraient pour toi sans voix et sans couleur.  
L'or, la pourpre, les lis, les violons, les flûtes  
Que savamment tu fais alterner dans tes chants  
Ne l'ont pas procuré de plus fières minutes  
Qu'un insecte, un brin d'herbe ou une fleur des champs.*



*Il faut ouvrir son cœur à toutes les tendresses,  
Il faut ouvrir ses yeux à toutes les clartés :  
La terre est une ardente et savante maîtresse  
Dont nul n'épuisera toutes les voluptés.  
Pour moi, j'ai bien aimé les tendres yeux des femmes,  
J'ai bien aimé les vers qu'on écrit dans le soir  
Quand les cris de la rue montent comme des flammes  
Et que le cœur s'emplit de rêves et d'espoirs.  
Mais je préfère encore à ces beures ferventes  
Le soir dans les tilleuls, la balte au bord des eaux,  
Le charme délicat d'un ciel mouillé qu'enchanter  
Un long vol gracieux et fragile d'oiseaux.  
Et j'ordonne en mon cœur toutes ces joies profondes  
D'où naîtra le poème où ma ferveur luirait.  
Mais patient, sachant que mon beure viendra,  
Cédant sans plus attendre à l'ivresse féconde  
Qui tombe de l'azur ou qui monte des ondes,  
Chaque matin, à mon réveil, je tends les bras  
Comme un enfant surpris de la beauté du monde.*

LUCIEN CHRISTOPHE.



## Les Pieds Barométriques<sup>(\*)</sup>

C'est souvent de l'excès du mal  
que naît le bien...

SAGESSE DES NATIONS.

Il y avait une fois un village qui, par sa prospérité, étonnait le monde.

Jamais en terre ne pourrissaient ses semences; jamais il n'y pleuvait durant la fenaison et toujours ses épis étaient fauchés, liés et rentrés avant l'ouragan ou la grêle. En un mot tout lui réussissait, tout et toujours.

L'aisance et le bien-être y étaient l'ordinaire; les bas de laine s'y remplissaient tout seuls et l'on n'y eût pas plus trouvé une huche sans pain qu'un âtre sans jambon ou une chaumière sans cochon.

Après mille hypothèses, les villages voisins décrétèrent que c'était là l'effet d'un miracle.

---

(\*) Extrait des *Contes d'après Minuit*, illustrés par Stan van Offel, qui paraitront prochainement aux *Editions du Masque*.

Une vierge miraculeuse disait-on, protégeait ce village ; mais ses habitants, mus par un odieux égoïsme, la tenaient secrète, afin d'être seuls à en jouir.

En réalité les choses étaient moins compliquées.

Un paysan, fervent de la bonne chère et de la bouteille, avait vu, vers la cinquantaine, ses deux pieds se gonfler démesurément.

Il avait la goutte.

Encouragé par son régime, son mal fit d'étonnants progrès ; tellement qu'il dut bientôt abandonner sa petite ferme, car — la goutte le clouant à sa chaise une grande partie de l'année — ses affaires étaient allées à vau-l'eau.

Il se fit cabaretier et — question de payer le moins de loyer possible — établit son auberge Route de Flandre, vieille chaussée fort délaissée, très à l'écart, peut-être bien à une demi-lieue du village.

Il prit pour enseigne : *A la Goutte d'Or*, afin de rappeler aux passants le ton doré du genièvre qu'il débitait.

La vente, dans les premiers temps, fut assez médiocre, mais la goutte — celle qu'il avait aux pieds — prospéra étonnamment.

Sa sensibilité devint extrême et — qui pis est — telle que les plus légères variations atmosphériques se répercutaient en douleurs lancinantes dans ses pieds et aussi, hélas ! en abominables jurons dans sa bouche.

Le baromètre était moins précis que ses orteils ; il en était à ce point qu'il pressentait, avec une justesse étonnante, le temps qu'il allait faire. C'était une prescience presque divine.

Or, les clients s'en étaient aperçus et ce fut ainsi — comme il arrive souvent — que de son mal sortit son bien.

Quelque expériences contrôlées par des fermiers assez intelligents que pour ne pas faire fi du progrès, confirmèrent l'absolue véracité de ses orteils. Il n'y avait pas à dire, leurs prédictions, comme celles des plus grands prophètes, s'accomplissaient à la lettre.

On en jasait le soir, sous le manteau des grandes cheminées

flamandes. Les plus sceptiques, les plus incrédules, les libres-penseurs même, n'osèrent plus nier l'infailibilité des pieds barométriques, et les croyants les plus fervents finirent par se soumettre aux décrets des prophétiques orteils.

*La Goutte d'Or* s'achalanda et l'enseigne eut deux fois raison : le genièvre était bien doré qui coulait dans les gosiers, et pour le cabaretier c'était en or aussi qu'il coulait dans son gousset.

Tout ce qui, au village, fait évènement, était sujet de visite au cabaret de ce nouvel Isaïe.

Qui donc eût oser semer, faucher, faner, moissonner, sans consulter les pieds miraculeux ?

Pour savoir la vérité, le plus modeste fermier y allait de sa tournée, les gros fermiers repiquaient jusqu'à l'ivresse.

Si la Sainte Providence, qui ventait, pleuvait et grêlait en vain, pouvait se plaindre de voir sa foudre et sa colère sans effet et d'être de la sorte tenue en échec par un simple orteil, la bonne ordonnance sociale du moins n'était pas ébranlée. La hiérarchie des riches et des pauvres, l'inégalité séculaire des classes y trouvaient leur juste compte, car telle était l'acuité de perception des pieds barométriques que si le petit verre du besogneux leur faisait pronostiquer le temps du lendemain, les tournées répétées du gros fermier aiguisaient leur perspicacité jusqu'à en tirer des prédictions à longue échéance.

Ce cabaretier goutteux et ivrogne était donc devenu un dieu propice à ses concitoyens et le monde ne pouvait que s'étonner de la prospérité de son village, les habitants ayant eu l'égoïste pensée de tenir secret le culte de ses pieds.

Car c'était bien un culte et, sans le vouloir, le cabaretier faisait une concurrence néfaste à tous les saints du Paradis. Les pèlerinages aux Vierges miraculeuses tombaient en désuétude et Notre Dame de Hal elle-même souffrait cruellement des pieds du cabaretier.

Mais rien ne prévaut contre le miracle, et le curé eut beau prêcher contre les pieds barométriques, les frappant d'anathème comme hérétiques, schismatiques, libres-penseurs et pieds du

diable qui sûrement devaient être fourchus, — la nouvelle religion ne s'en affermit pas moins, faisant tous les jours de nouveaux adeptes.

On en était même arrivé à demander *aux pieds* de fixer le jour des baptêmes et des mariages ; on retournait *aux pieds* après la cérémonie, de sorte que c'était *aux pieds* que se donnaient les premiers baisers des époux.

Or le curé savait que si les prédictions ne sortaient des pieds qu'entrecoupées de cris de douleur, elles s'accompagnaient également de mille jurons plus impies et plus révoltants les uns que les autres. C'était l'imprécation aussi bien qua la plainte. C'était Isaïe et Jérémie à la fois.

— Nom de nom ! criait en effet le cabaretier miraculeux, après le premier petit verre, nom de nom ! Aïe ! le temps va changer ! Mon orteil me le dit !

L'orteil était en effet pour l'ivrogne ce que le bœuf ou l'aigle étaient pour les vrais prophètes.

— Milliards de nom de nom ! jurait-il, après la deuxième tournée, il va pleuvoir !

C'était assez pour le petit fermier, qui, à la hâte rentrait ses foins.

Un petit verre de plus et sa face et son esprit s'illuminaient à la fois.

— Nom de quatre-vingt milliards de nom de nom ! Je vous dis qu'il pleuvra ! Aïe ! Aïe ! Pas plus tard que demain ; mes pieds ne mentent pas.

Et le gros censier en savait assez ; il remettait à plus tard de faucher ses prairies.

Et c'était de la même façon que les pieds, en sacrant, prédisaient grêle et sécheresse.

Et le goutteux vivait de son infirmité comme l'aveugle de sa cécité, le manchot de son bras amputé et le cul-de-jatte des jambes qu'il n'a plus.

Il faisait mieux que d'en vivre, il s'en enrichissait ; et ses jurons, qui étaient autant de péchés, remplissaient son bas de laine.

Que le bon Dieu ne lançât point sa foudre sur une maison où l'on sacrait ainsi du matin au soir, le curé n'en revenait pas.

— Mais ça viendra ! criait-il, ça viendra malgré toutes les patenôtres de la cabaretière, bonne croyante qui prie en silence tout le temps que blasphème son mari et fait ainsi de son chapelet un véritable paratonnerre contre la colère de Dieu ! Mais ça viendra !

Effectivement, il y eut un jour un terrible avertissement.

Un riche censier, paysan à six chevaux, et le prophète étaient attablés depuis bientôt deux heures. Les jurons roulaient, avec un bruit d'artillerie lancée sur le pavé ! Il grêlait des blasphèmes !

La pauvre femme, dans les transes, s'était détournée et regardait, les yeux vides, dans la cour de l'auberge. Elle priait au galop, ses *Pater* et ses *Ave* essayant de lutter de vitesse avec le flux des imprécations ; mais le client voulait une certitude.

Un blasphème plus long, plus formidable que jamais, gronda.

— Quatre-vingts milliards de nom de quatre-vingts milliards de nom de nom ! Il va faire un orage terrible !

Il n'avait pas fini de blasphémer que le Ciel lui répondait, comme en un autre blasphème, par un coup de foudre éclatant qui soudain éclaira toute la cour de l'auberge en bleu, un bleu électrique, un bleu de souffre, un bleu d'enfer.

La pauvre femme, atterrée, anéantie, se signa, comme elle avait coutume de le faire durant l'orage ; mais, ô prodige ! au même instant elle vit, dans cette cour sataniquement bleue, les canards dans la mare, les pigeons sur le toit, les poules sur le fumier, le coq entre les brancards de la charrette, elle vit toutes les bêtes de la cour, elles aussi, lever la patte et faire lentement le signe de la croix.

Et la femme pensa : C'est la fin !



## La Neige

*La neige livide est un fossoyeur tenace :  
Elle a enterré les campagnes,  
Et les bameaux et les montagnes  
Sous une terre blanche et froide qu'elle entasse  
Inexorablement, à lourdes pellerées.  
Les campagnes sont enterrées  
Dans la neige et dans le silence.  
Et les closeaux disséminés dans l'étendue  
Font de vagues proéminences  
Comme d'humbles tombes perdues.  
Des saules noirs bérissent leurs trochées  
Qui bougent dans le vent.  
Et l'on dirait des enterrés vivants  
Qui ont troué leur tombe et voudraient s'accrocher  
De leurs osseuses mains tragiques et crispées.*

*La neige livide est un fossoyeur tenace.  
Les grands chemins par où les foules dérapées  
Halaien leurs vanités et leurs orgueils cocasses,  
Les grands chemins au long desquels furent sem  
Tant de cris inutiles  
Et tant d'efforts stériles,  
La neige les a inbumés,  
La neige tenace et sans bruit ;  
Puis a, de loin en loin piqué en terre,  
Le long de leurs longs cadavres enfouis,  
La croix rigide et solitaire  
De leurs poteaux indicateurs.*

*La neige a même enseveli  
De ses flocons profanateurs,  
Sans les rites que prescrit Rome,  
Le saint cimetière des hommes.  
Et là-bas l'église éjacule  
Son clocher fervent et pointu  
Vers un ciel gris de crépuscule,  
Tel un moine ayant revêtu,  
Pour de beaux jours d'inquisition,  
Et de torture et de question,  
Sa cagoule noire et tragique.  
Et dans les trous latéraux et troublants  
Des abat-son ciliés de blanc,  
Luisent deux yeux ardents et extatiques.  
De sa stature orgueilleuse et géante,  
Il domine toute la terre,  
Fanatique et autoritaire.  
Et les humbles maisons tremblantes  
Ont courbé le dos de leurs toits ;  
Et palpitant de ferveur et d'effroi,  
Comme de pauvres pénitentes,  
Elles sont prosternées, dans la neige, très bas,  
À ses pieds écraseurs et froids.*



*La neige est un fossoyeur audacieux :  
Ses nuages de boue ont enterré les cieux ;  
Ils ont enterré le soleil.  
Et les rafales qui, de leurs fouets sans répit,  
Cinglent l'universel sommeil,  
Les ont déchiquetés en milliers de charpies  
Qui, d'ordures souillées, lamentablement pendent,  
Et que, rageusement, secoue la tourmente.  
La neige a enterré les cieux et le soleil.  
Parfois dans les solitudes glacées,  
Se traîne un vol de lugubres corneilles  
Au gré des vents poussées.  
Et leur rauque croassement,  
Comme un long coup de faux dans un tas d'ossements,  
Croule le silence sonore.  
Les corneilles s'en vont — et qui sait vers quels ports ? —  
Par les boules du vent, ballottées, roulées.  
Et de leurs ailes déferlées,  
— Lambeaux de crêpe noir que la tempête tord, —  
Les corneilles adressent  
De mornes signaux de détresse  
Vers les horizons morts.*

# Nocturne

*Tout s'est anéanti dans une nuit opaque,  
Une de ces nuits d'août sans lune mais d'étoiles.  
Par ma fenêtre large ouverte,  
La clarté livide et inerte  
De ma bougie s'étale,  
Debors, en une blanche flaque.*

*Et des papillons gris  
Qui, dans la nuit profonde,  
Dansaient de mystérieuses rondes,  
De cette aube claire aburis,  
Sont accourus vers elle.  
Ils sont entrés dans la lumière,  
Tête première,  
Au vol lourd de leurs sombres ailes,  
Pour chercher de quelle lune nouvelle  
Étaient venues  
Ces clartés pour eux inconnues.*

*Ils se cognent obstinément  
Contre les meubles et les murs.  
Et le monotone murmure  
De leur vol maladroit,  
Dans la chambre tournoie  
Mélancoliquement.*

*Enfin, ils trouvent le balo lumineux  
Avec l'astre nouveau qui scintille au milieu.  
Leurs pauvres yeux créés des ténèbres des nuits,  
Sont pleins d'un incendie de blanches étincelles.  
Les pauvres papillons !  
Ils tournent fascinés dans l'inferral circuit  
De la flamme immobile et s'y brûlent les ailes.*

CAMILLE MATHY,



Et seul, Dieu se souvient  
de ceux qui dorment là!

*Je sais un coin tranquille avec un cimetière  
Ancien où jamais plus on ne verse des pleurs ;  
La grille en est fermée à toutes les douleurs,  
À celles qui sont vraies ainsi qu'aux mensongères.*

*L'herbe et la ronce ont crû parmi les croix de pierre  
Mais les débris moussus s'ornent aussi de fleurs ;  
Là, sans doute, les morts reposent mieux qu'ailleurs,  
Rien ne vient profaner leur demeure dernière.*

*Dormir serait si bon dans ce champ déserté !  
Lorsque l'herbe frémit sous la brise d'été,  
Sa voix berce les morts doucement dans la tombe.*

*Et devant ces tombeaux que le temps mutila,  
Ces cyprès noirs dans la grandeur du soir qui tombe,  
J'eus l'étrange désir d'être enseveli... là !*

Huyssingen, 21 mai 1904.

G.-M. RODRIGUE.



## Types de la Rue

### AVERTISSEMENT

Ces poèmes, qui commentent des dessins de J.-F. RAFFAËLLI, ont paru en 1889 chez Plon et Nourrit, dans un volume intitulé : *Les Types de Paris (Edition du Figaro)*.

On retrouve dans *Les Poésies de Stéphane Mallarmé* (Edmond Deman 1899), sous le titre : *Chansons bas : I. Le Savetier, II. La Marchande d'Herbes aromatiques*, deux des poèmes de la série *Types de la Rue*.

Ce sont : *La petite Marchande de Lavande* et *Le Carreleur de Souliers*.

Encore le texte de *La petite Marchande de Lavande* diffère-t-il de celui de *La Marchande d'Herbes aromatiques*.

Les quatrains ne figurent pas dans le volume édité chez Deman.

Aussi nous a-t-il paru intéressant de reproduire la suite des *Types de la Rue* telle que l'imagina primitivement le grand Poète.

G. M.

## Types de la Rue

### LA PETITE MARCHANDE DE LAVANDE

*Ta paille azur des lavandes,  
Ne crois pas avec ce cil  
Osé que tu me la vendes  
Comme à l'hypocrite s'il*

*En décore la faïence  
Où chacun jamais complet  
Tapi dans sa défaillance  
Au bleu sentiment se plaît :*

*Mieux entre une envabissante  
Chevelure ici met-la  
Que le brin salubre y sente,  
Zéphyrine, Paméla*

*Pour décerner à l'époux  
Les prémices de tes poux.*

## LA MARCHANDE D'HERBES AROMATIQUES

Version de l'Édition Deman.

*Ta paille azur de lavandes  
Ne crois pas avec ce cil  
Osé que tu me la vendes  
Comme à l'hypocrite s'il*

*En tapisse la muraille  
De lieux les absolus lieux  
Pour le ventre qui se raille  
Renaître aux sentiments bleus.*

*Mieux entre une envahissante  
Chevelure ici mets-la  
Que le brin salubre y sente,  
Zéphirine, Paméla*

*Ou conduise vers l'époux  
Les prémices de tes poux.*

## LE MARCHAND D'AIL ET D'OIGNONS

*L'ennui d'aller en visite  
Avec l'ail nous l'éloignons,  
L'élégie au pleur bésite  
Peu si je fends des oignons.*

## LE CARRELEUR DE SOULIERS

*Hors de la poix rien à faire,  
Le lis naît blanc, comme odeur  
Simplement je le préfère  
À ce bon raccommodeur.  
Il va de cuir à ma paire  
Adjoindre plus que je n'eus  
Jamais, cela désespère  
Un besoin de talons nus.  
Son marteau qui ne dévie  
Fixe de clous gouailleurs  
Sur la semelle l'envie  
Toujours conduisant ailleurs.  
Il recréerait nos souliers,  
O pieds, si vous le vouliez!*

## LE CANTONNIER

*Ces cailloux, tu les nivelles,  
Et c'est, comme troubadour,  
Un cube aussi de cervelles  
Qu'il me faut ouvrir par jour.*



LE CRIEUR D'IMPRIMÉS

*Toujours, n'importe le titre,  
Sans même s'enrbumer au  
Dégel, ce gai siffle-litre  
Crie un premier numéro.*

LA FEMME DU CARRIER

*La femme, l'enfant, la soupe  
En chemin pour le carrier  
Le complimentent qu'il coupe  
Dans l'us de se marier.*

LA MARCHANDE D'HABITS

*Le vif œil dont tu regardes  
Jusques à leur contenu  
Me sépare de mes bardes,  
Et comme un dieu je vais nu.*

STÉPHANE MALLARMÉ.



## Commentaires sur une Polémique

Une polémique a éclaté entre MM. Georges Rency et Louis Dumont-Wilden au sujet d'une étude sur Maeterlinck que celui-ci a publiée dans *La Nouvelle Revue Française*. Je ne me mêlerais certes pas de cette querelle si elle ne soulevait des questions d'ordre général sur lesquelles j'ai parfaitement le droit, quoique n'étant ni Belge, ni Français, de formuler tout comme un autre mon opinion.

Déblayons d'abord le terrain. M. Georges Rency traite d'« éreintement grotesque de Maeterlinck » un article où je n'ai vu pour ma part qu'une critique courtoise et parfaitement légitime de la prétendue philosophie de Maeterlinck. Querelle de mots. N'est-il pas loisible d'admirer Maeterlinck comme auteur de petits traités moraux, tout en lui déniait le titre assez spécial de philosophe? Un système de philosophie implique une métaphysique, une éthique et une esthétique. Or Maurice Maeterlinck ne nous a jamais dévoilé sa métaphysique. Il est peut-être simplement agnostique, et j'incline à le croire quoiqu'il ne l'ait jamais dit. Ce serait

ensuite un jeu trop facile et parfaitement futile que de relever ses contradictions. Le philosophe le mieux armé, bardé et caparaçonné d'un système, Emmanuel Kant, s'est contredit, quoiqu'on prétende, le jour où il écrivit son *Traité de la Raison pratique*. Lisons donc avec fruit chacun des chapitres de Maeterlinck, sans chercher le fil qui les relie. Cependant, ayons le courage de déclarer que quelques-unes de ses propositions sont absolument inintelligibles, surtout dans *Le Trésor des Humbles* où il a poussé à l'extrême l'art de broder de belles phrases autour de rien. Il est vrai qu'il est compris par nombre de vieilles dames en mal d'infini à Saint-Josseten-Noode, Oshkosh ou Quimper-Corentin. Mais ces vieilles dames comprennent avec une égale facilité les desseins de Dieu, les traités du docteur Papus et les sonnets de Mallarmé. D'ailleurs faut-il demander beaucoup de clarté dans les idées à une époque qui a pris Tolstoï pour un penseur et Bernard Shaw pour un artiste?

Maeterlinck est avant tout un poète, et la gloire de ce titre doit lui suffire. S'il n'est pas un philosophe, dans le sens strict du mot, on peut au moins le qualifier de moraliste lyrique au même rang qu'Emerson, Carlyle et Nietzsche. Il est vrai que ces définitions de termes n'intéressent guère la gent littéraire, qui est la plus ignorante du monde. Ne l'a-t-on pas vue s'extasier sur *La Vie des Abeilles*, qui n'est qu'une excellente compilation de travaux antérieurs, et sur *l'Intelligence des Fleurs*, dont le titre suffit à horripiler M. Bonnier? Sont-ce de mauvais livres? Loin de là. Selon le point de vue où l'on se place, ils sont meilleurs ou pires que les obscurs travaux des botanistes et des entomologistes. Au surplus, je ne vois pas en quoi c'est abaisser Maurice Maeterlinck que de le comparer à Bernardin de Saint-Pierre. La comparaison est merveilleusement juste.

M. Georges Rency va-t-il nous accuser à notre tour d'être jaloux de Maurice Maeterlinck depuis qu'il a obtenu le prix Nobel? Une pareille insinuation semble incroyable, et ne fait guère honneur à M. Rency. Il ose cependant écrire en toutes lettres : « C'est ainsi que Maurice Maeterlinck, ayant obtenu le prix Nobel et ayant

accepté, à cette occasion, l'hommage solennel... et maladroit que son pays et son Roi lui rendaient, est devenu l'un de ces écrivains gênants et a encouru les foudres de M. Louis Dumont-Wilden ».

Je ne savais pas que M. Georges Rency fût Maeterlinckomane au point de ne plus supporter qu'on discute l'auteur de la *Princesse Maleine* depuis qu'il a encaissé quelques billets de banque suédois et que le Roi (n'oublions pas l'R majuscule) lui a serré la main. Je commence à croire que M. Rency n'est que le courtisan du succès. J'ai peut-être mauvaise mémoire, mais je n'ai nul souvenir qu'il ait jamais défendu Maeterlinck alors qu'il importait de l'imposer à un public récalcitrant et grossièrement ironique. Mes confrères du Symbolisme et moi avons eu au moins l'honneur de combattre passionnément en faveur de ses drames aux inoubliables soirées du Théâtre d'Art et de l'Œuvre. Je suppose qu'il est permis aux grognards de la vieille garde de conserver leur franc-parler vis-à-vis d'un des leurs qui a touché à tant d'idées qu'il ne peut manquer de se heurter, ça et là, à des convictions contraires aux siennes. Ce genre d'admiration vaut bien celle de M. Rency qui en a plein la bouche lorsqu'il parle des « pouvoirs publics ». Citons encore, quoique ce ne soit guère un plaisir de citer la prose de M. Rency : « Il (M. Dumont-Wilden) ne vit pas que la lente et tenace poussée de nos écoles littéraires ébranlait le mur de l'indifférence nationale, que ce mur enfin s'écroulait, que par la brèche une foule d'écrivains pénétrait dans la place enfin conquise et que le public — et les pouvoirs publics — reconnaissaient enfin et saluaient leur valeur ». Quelle est donc cette place enfin conquise ? Est-ce l'antichambre du baron Descamps-David ? Quelle est cette foule d'écrivains ? Sont-ce MM. Georges Rency et Paul André ?

En résumé, MM. Georges Rency et Louis Dumont-Wilden ne se comprendront jamais. Ils parlent des langues différentes. Quand M. Dumont-Wilden dit littérature, M. Rency répond politique. Quand M. Dumont-Wilden discute, M. Rency joue au pion. Quand M. Dumont-Wilden fait preuve d'indépendance d'esprit, M. Rency court se réfugier derrière les pouvoirs publics, le Roi et l'ombre de feu Nobel.

M. Georges Rency ne pouvait manquer d'invoquer la fameuse âme belge de M. Edmond Picard, l'âme bilingue, l'âme qui a résolu en elle-même le mystère de la dualité dans l'unité. Que M. Rency me comprenne bien. Nul plus que moi ne trouve désirable l'unité nationale de la Belgique. Si la Belgique n'existait pas, il faudrait l'inventer. M. Rency fera sourire bien des Français, sauf les nationalistes les plus enragés, en parlant de « rêves d'annexion qui, depuis Napoléon III, sont à peine assoupis et que le moindre incident favorable ne manquerait pas de réveiller. » Je ne pense même pas que les Allemands nourrissent de noirs desseins contre la Belgique. Pourquoi s'empareraient-ils d'Anvers? Ils l'occupent déjà.

Je n'ai pas l'intention de reprendre l'éternelle discussion sur la Flandre et la Wallonie. Cela saute aux yeux qu'il existe une antipathie profonde entre les deux races qui se partagent la Belgique. Que ne prennent-elles modèle sur cet admirable pays, la Suisse, où trois races cohabitent en paix et trois langues servent à exprimer leurs modalités intellectuelles et sentimentales! L'âme belge doit être bien incertaine, puisque M. Georges Rency, dans un récent article, en est réduit, pour prouver l'union des races flamande et wallonne, à citer le cas d'un ami dont les parents se croyaient de souche purement wallonne, mais dont les ancêtres éloignés, après examen des archives, furent reconnus d'une part Flamands, de l'autre Allemands. Conclusion : il y a une âme belge. C'est une bien piètre anecdote jetée dans un grand débat. Voyez-vous un Français, pour prouver l'unité morale de la France, racontant qu'il a un ami breton dont la sœur a épousé un Bordelais, lequel comptait parmi ces ancêtres deux Marseillais et trois Parisiens, et patati et patata? Maeterlinck a démontré lui-même, dans un important article, qu'il y a avait une ligne de démarcation absolue entre Flamands et Wallons. Et nous le déplorons, n'en déplaise à M. Jules Destrée et à M. Pol De Mont.

Mais ne nous égarons pas du côté de la politique à la suite de M. Rency. Restons dans le domaine littéraire. M. Rency sonne le réveil de la littérature belge. Cela ne le gêne en rien que les uns

écrivent en français, les autres en néerlandais. Tout cela, c'est de la littérature belge d'expression néerlandaise ou française. Si M. Rency n'est pas l'inventeur de cette formule qui concilie si bien les nécessités linguistiques et les exigences de l'âme belge, il est du moins digne de l'être. C'est un de ces gabelous de la pensée pour qui l'âme belge commence en-deçà de Quévy et cesse au-delà de Feignies.

Ce ne sont là qu'erreurs de théoricien. Mais M. Rency va à l'encontre de la vérité lorsqu'il prétend que la Belgique a toujours reconnu et honoré ses écrivains. Je suis un plus vieux routier de la littérature que M. Georges Rency, et je vais opposer quelques faits précis à ses affirmations. Si la Belgique a reconnu généralement le génie de ses peintres, elle a toujours été déplorablement indifférente à l'effort de ses littérateurs.

Citons scrupuleusement la phrase de M. Rency que nous nous proposons de dépouiller : « Il (M. Dumont-Wilden) ne vit pas que par delà les frontières, en France, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Russie, aux Etats-Unis et même au Japon (1), l'élite pensante prêtait tout-à-coup attention aux accents nouveaux qui sonnaient sur la lyre de nos poètes. Un De Coster, un Rodenbach, un Van Lerberghe, un Lemonnier, un Picard, un Maeterlink, un Verhaeren, un Eekhoud, un Elskamp, un Des Ombiaux, un Delattre étaient lus, traduits, étudiés, commentés par les lettrés des deux mondes ». Il est question dans ces deux phrases de bien des pays, sauf de la Belgique, et j'aurai beau jeu à prouver que la plupart de ces écrivains ont été complètement négligés par leur ingrate patrie.

DE COSTER. — Celui-là, j'avais la naïveté de croire, avant de venir en Belgique, que ses compatriotes le vénéraient non seulement comme le plus grand écrivain de leur pays, mais comme un des plus grands génies de tous les temps. Or le peuple belge ignore

(1). Allons, M. Rency, ajoutez-y les Iles Sous-le-Vent et le Monomatapa, pendant que vous êtes en veine de nomenclature géographique.

jusqu'au nom de De Coster, lequel n'est même pas cité dans les écoles, et la plupart des jeunes écrivains belges à qui j'ai eu l'occasion de parler de *Tbyl Ulenspiegel* n'avaient même pas lu cet incomparable chef-d'œuvre ! Je n'hésite pas à affirmer que De Coster est plus connu en Allemagne qu'en Belgique. Il est vrai que le choix de la légende a pu contribuer à cette popularité.

**GEORGES RODENBACH.** — Il faut n'avoir jamais mis les pieds à Bruges pour ignorer que cette aimable cité poursuit d'une haine implacable la mémoire de Rodenbach. Bruges a le triste honneur de représenter cette Belgique heureusement moribonde qui fit tant souffrir Baudelaire. Rodenbach, pauvre Flamand dépaysé, ne put vivre qu'à Paris où il connut tous les honneurs et où le Théâtre Français lui ouvrit ses portes. Atticisme cosmopolite d'une part, béotisme provincial de l'autre.

**CHARLES VAN LERBERGHE.** — Celui-ci débuta, en même temps que Maeterlinck et Grégoire Le Roy, dans la *Pléiade* de Paris, puis dans la *Wallonie* où, sous la direction d'Albert Mockel, Henri de Régnier fraternisait avec Célestin Demblon et Fernand Séverin avec Stéphane Mallarmé. Il continua à collaborer aux revues françaises plutôt qu'aux revues belges. L'Œuvre joua *Les Fleurs* et *Pan* à Paris. C'est à la France qu'il a dû sa réputation. En Belgique, une famille éperdue de piétisme fit son possible pour empêcher la publication posthume de ses œuvres.

**CAMILLE LEMONNIER.** — Lemonnier a collaboré de tout temps aux journaux parisiens, notamment au *Gil Blas*, alors que les Parnassiens, représentés par Mendès et Sylvestre, en étaient les maîtres. Saluons en lui un noble et probe écrivain. Est-il permis d'insinuer que son style quelque peu hétéroclite, moins opulent que bizarre, l'a peut-être desservi au boulevard des Italiens ? Quant au boulevard Anspach, il reste imperturbablement indifférent à ces questions de forme.

**EDMOND PICARD.** — Oh! Picard, je reconnais volontiers qu'il ne doit rien à la France, même pas sa langue. C'est, me dit-on, un charmant homme et je n'en doute pas, mais il eut l'âme bien bruxelloise au sens péjoratif du mot, le jour où dans un accès de « zwanze », il s'imagina avoir fait croire à Verlaine que le Saint-Michel de l'Hôtel de Ville avait été installé sur le faite du toit à l'aide d'un ballon captif. Pour qui a connu Verlaine, sa naïveté feinte est infiniment plus savoureuse que la joie de M. Picard, ricanant à l'idée d'avoir « tiré en bouteille » un Fransquillon. Qu'il réserve ses bons tours pour M. Octave Mirbeau qui promène par ce monde une âme mécontente et crédule de dyspeptique. Dites-lui que le Roi mange tous les soirs un plat de « caricoles », et toute l'Europe l'apprendra dans une nouvelle édition du 408-B.

**MAURICE MAETERLINCK.** — Il débuta comme je l'ai dit plus haut, dans *La Pléiade* par un chef-d'œuvre : *Le Massacre des Innocents*. Albert Mockel devint plus tard son patient et infatigable apôtre à Paris. C'est lui qui nous fit connaître *Les Serres Cbaudes* et surtout cette *Princesse Maleine* qui formula définitivement l'idéal des Symbolistes au théâtre. L'œuvre joua *L'Intruse* et *Les Aveugles*. Plus tard éclata l'article d'Octave Mirbeau. Depuis ce temps son histoire est connue. Cependant il est bien des Belges qui ignoraient, sinon le nom, du moins l'importance de Maurice Maeterlinck avant qu'il eût reçu le prix Nobel.

**EMILE VERHAEREN.** — Qu'il me soit permis de placer ici un des plus charmants souvenirs de ma vie littéraire. C'était un soir, il y a bien des années, chez Albert Mockel, à Paris. Nous étions là plusieurs poètes et critiques qui discussions les mérites de l'un ou de l'autre. Vielé-Griffin prit la parole : « Il est parminous un grand poète dont la renommée est insuffisante. Organisons une campagne en sa faveur. Proclamons son nom au public. Ce poète est Emile Verhaeren. » M. Robert de Souza lui consacra un grand article dans le *Gil Blas*, Henri de Régnier en parla, si j'ai bonne mémoire, dans un autre journal (ce n'était pas encore le *Gaulois*), Albert



Mockel en fit autant, bref, chacun de nous, inspiré par les fraternelles paroles de Vielé-Griffin, fit connaître, selon ses moyens, le nom d'Emile Verhaeren. Nous avons tant d'occasions de nous chamailler en littérature qu'il est bon de rappeler ces moments de fraternelle entente. Je crois qu'Emile Verhaeren ignore lui-même cette petite conspiration que je suis heureux de lui révéler.

GEORGES EECKHOUD. — Qu'il me suffise de rappeler que cet admirable et fougueux apologiste de l'âme belge est édité par le *Mercur*e de France, qu'il est le correspondant bruxellois du *Mercur*e et qu'il a certainement autant d'admirateurs en France qu'en Belgique. Sa patrie lui a causé des tracas en le poursuivant pour son beau roman, *Escal-Vigor*. Mais soyons juste : la même mésaventure aurait pu lui arriver en France.

MAX ELSKAMP. — O le délicieux poète, dont l'unique tort a été de ne pas écrire en vrai français ! Il faut si peu de chose pour que ses *Salutations, dont d'angéliques* (ce titre seul rend malade un Français) soient un chef-d'œuvre ! Malgré l'incorrection — hélas ! voulue — de sa langue, Max Elskamp a gagné parmi les écrivains français des admirateurs enthousiastes. Je cite au hasard Edmond Pilon et ce pauvre Charles Louis-Philippe.

MAURICE DES OMBIAUX. — A Des Ombiaux je voudrais chercher une querelle de... cosmopolite. Pourquoi s'est-il cantonné avec un pareil entêtement dans son coin de Wallonie, alors que le monde entier lui est ouvert ? Pourquoi rétrécir ainsi l'intérêt de ses livres aux limites de sa petite patrie ? Et pourquoi des écrivains de la valeur de M. Chot suivent-ils un aussi pernicieux exemple ? Le régionalisme en littérature est aussi dangereux qu'en politique, à une époque où les vraiment grands peuples débordent par-dessus leurs frontières. Je traiterai d'ailleurs un peu plus loin cette question du régionalisme. Qu'il me suffise de souhaiter ici que M. Des Ombiaux, dans l'intérêt de sa renommée, devienne un peu plus Européen. Il n'y perdra aucune de ses qualités de patriote wallon et encore moins ses qualités d'écrivain français.

LOUIS DELATTRE. — Voici un charmant écrivain qui sera peut-être étonné d'apprendre par M. Georges Rency qu'il est « lu, traduit, étudié, commenté par les lettrés des deux mondes ». Ce n'est pas qu'il ne mérite pas de l'être, bien au contraire, car c'est un de ces écrivains de race qui signent d'une griffe bien personnelle leur moindre article de journal. Je regrette que M. Delattre ne soit pas mieux connu comme artiste et gastronome dans la patrie de Brillat-Savarin, qu'il dépasse en science et en goût. Cette consécration française, il l'a plus que méritée. J'ignore s'il cultive l'âme belge avec autant d'assiduité que le *Jardin du Docteur*. Toujours est-il qu'il n'a jamais fait un geste pour mendier l'approbation étrangère. Elle lui sera d'autant plus précieuse qu'elle aura été plus spontanée.

Me voici arrivé au terme d'un long et fastidieux examen. Et encore je ne parle ni d'Eugène Demolder, ni d'Albert Giraud, ni de Grégoire Le Roy, ni d'Albert Mockel, ni de Georges Marlow, ni de Fernand Séverin, ni d'Henri Maubel, puisque M. Rency ne les cite pas. Sans vouloir pousser trop loin ma thèse, de peur de commettre des injustices, je prétends que la plupart des écrivains belges doivent leur réputation à la France. Et pourquoi ? Pour la simple raison qu'ils sont des écrivains français. Qu'importe qu'ils soient nés à Gand ou à Anvers, à Liège ou à Namur ? Si, j'en conviens, ils ne peuvent échapper à leur hérédité, ils ne peuvent pas non plus se soustraire au génie de la langue française. Le particularisme belge est aussi ridicule que prétentieux. Voyez-vous Léon Dierx, Leconte de Lisle exigeant le titre de poètes créoles d'expression française, ou Louis Fréchette, Carmen Sylva ou Louis Dumur stipulant, avant qu'on les discute, qu'ils sont, non pas des écrivains français, mais des écrivains canadiens, roumains ou suisses d'expression française ? O les stupides méfaits du nationalisme ! Dès qu'on écrit en français, on devient écrivain français. Politiquement, la Belgique est indépendante ; littérairement, elle est une dépendance de la France, exception faite des écrivains flamands.

Considérez donc un pays autrement puissant que la Belgique, un pays qui oppose aux 43 millions d'habitants de la mère-patrie

sa population de 100 millions. Je parle des Etats-Unis. Là-bas il ne s'agit plus de la rivalité de deux races, mais du mélange de toutes les races de l'univers. Pourtant il n'est pas d'écrivain américain dont l'ambition n'ait été d'écrire plus purement l'anglais que les Anglais, et Longfellow, Bryant, Poe, Lanier, Whitman, Prescott, Morley, Bancroft, Parkman, Irving, Emerson, Hawthorne, Howells, James se sont disputé la gloire d'étendre l'influence littéraire d'un pays dont ils étaient séparés politiquement.

Le même loyalisme littéraire se manifeste chez l'Anglo-Indien Rudyard Kipling, chez le Canadien Sir Gilbert Parker, chez l'Australien Adam Lindsay Gordon. Et dans l'Amérique espagnole je me borne à citer les cas parallèles de Ruben Dario, d'Enrique Gomez Carrillo et d'Enrique Laretta.

Que les écrivains belges se résignent donc à collaborer à l'extension de la langue et de la littérature françaises. Les Allemands voudraient bien faire croire que ce sont eux qui ont découvert Verhaeren et Maeterlinck. Ils sont trop heureux de faire l'éloge d'écrivains français qui ne sont pas nés en France, ressemblant à ces bons bourgeois d'Outre-Rhin qui envoient leurs enfants apprendre le français à Genève ou à Bruxelles, craignant pour eux la contamination de Paris, qui est pourtant une véritable bergerie à côté de Berlin. Des critiques de la valeur d'Otto Hauser ou de Stefan Zweig ne cessent d'opposer les vertus germaniques des Flamands aux prétendus défauts des Français. Ils oublient trop facilement les Henri de Régnier, les André Gide, les Paul Claudel dont la perfection leur échappe.

Je comprends que le nationalisme, qui n'est que la religion d'une petite secte mieux pourvue de ducats que d'idées, fasse horreur à M. Rency. Je m'étonne que M. Dumont-Wilden prenne au sérieux des doctrines qui, si elles se réalisaient, réduiraient la France au rang de la Turquie. Mais à ce nationalisme étriqué qui n'a rien de commun avec le patriotisme frénétique de la Révolution, pourquoi M. Rency semble-t-il vouloir opposer un nationalisme belge qui aurait encore moins de justification dans les faits ?

La Belgique est le carrefour maritime et terrestre où se rencontrent et se concilient les influences des trois plus grandes nations civilisatrices du monde. Qu'elle accueille donc, qu'elle soit heureuse d'accueillir les idées de l'Europe, d'où qu'elles viennent. Autrement, si elle vivait sur sa terre et ses morts, elle risquerait de périr d'inanition. Ce qui a rendu à la France sa force, après des désastres qu'on eût pu croire irréparables, c'est le courage avec lequel elle se mit à l'école de son vainqueur pour lui ravir ses méthodes sans rien perdre de ses qualités natives.

Et c'est ainsi que les écrivains français de Belgique se comporteront vis-à-vis de la France. On ne se sert pas d'une langue sans en subir le génie. Nous avons vu Maeterlinck, depuis les lointains jours où il publia *Les Serres Cbaudes*, s'exprimer plus clairement à mesure qu'il pensait plus nettement. De même le génie de Verhaeren est en constante évolution vers la lumière. Et pourtant ces deux écrivains ne sont-ils pas restés, dans l'intimité de leur âme, depurs Flamands? N'est-ce pas même pour leurs qualités flamandes qu'on les a aimés en France? Et pouvons-nous les imaginer répudiant une influence qui fut si salutaire à leur talent et abandonnant une langue qui leur a permis de s'adresser à l'univers?

Questions résolues dès que posées. Ma conclusion sera celle-ci : c'est que nous autres, que M. Charles Maurras désigne du terme péjoratif de métèques, nous devons être très fiers de pouvoir porter le titre d'écrivains français, et que la France à son tour doit être fière d'avoir attiré de toutes les parties du monde, par le rayonnement de son génie, tant de poètes qui ne lui demandent que le droit d'écrire en son divin langage et l'honneur de verser pour elle, au besoin, le plus pur de leur sang.

STUART MERRILL.



## PROPOS DE TABLE

DROIT DE RÉPONSE.

Lummen-en-campine, ce 14 septembre 1912.

Monsieur le Directeur du *Masque*,

La note que vous me consacrez, dans le dernier numéro de votre revue, tend à me faire passer, en m'attribuant une phrase qui est à cent lieues de toutes mes tendances, pour un monsieur littérairement peu digne de la Croix des Braves... Souffrez que je mette, sous les yeux de vos lecteurs, le texte complet de mes paroles au Conseil provincial du Limbourg.

Il s'agissait d'une requête en faveur de l'érection d'un monument à Victor Hugo, dans la morne plaine de Waterloo. Le rapporteur venait de conclure au rejet de cette requête. J'ai dit alors, sans m'imaginer que je parlais presque pour la postérité (votre critique arrive, en effet, deux mois après cette séance mémorable) :

« Je voterai les conclusions du rapport et voici pour quels motifs :

» Nous sommes unanimes à rendre hommage au génie poétique de Victor Hugo, qui fut un admirable lyrique, l'un des plus grands qui aient jamais existé. Toutefois, la question à examiner, en ce moment, est avant tout une question d'opportunité.

» Rien de manque à la gloire extérieure de Hugo. Alors que Racine et Corneille, par exemple, n'ont que des médaillons encastrés dans la façade du Théâtre français, Victor Hugo a son monument dans le Jardin du Palais royal, derrière le Théâtre français, il a sa statue sur la place qui porte déjà son nom, à Paris. Il n'a pas été oublié en province. On veut lui élever un nouveau monument à Waterloo. C'est très bien. Hugo ayant chanté, de façon innoubliable, les derniers efforts de la vieille garde.

» Mais est-il bien opportun, pour nous, d'intervenir dans les frais de ce monument? S'agit-il de réparer une injustice à l'égard d'un grand poète méconnu? Mon Dieu, non! Et, tout juste, il se produit en ce moment, dans la jeunesse littéraire, une réaction qui me paraît très heureuse contre les excès du romantisme. Nous sommes de plus en plus épris de mesure, d'ordre, de tradition, de discipline, toutes choses que Victor Hugo a magnifiquement bousculées.

» Si donc, comme artiste, Hugo requiert les plus chaleureux élans, je ne pense pas que ceux-ci doivent se traduire ici, aujourd'hui, par une espèce de concours officiel. Voilà, du moins, mon avis très franc... Et que les mânes de Victor Hugo me pardonnent! »

*De la nuance, de la nuance, de la nuance...* écrivait, à peu près, Paul Verlaine...

Faut-il vous avouer que je n'ai qu'une honnête estime pour les gens tout d'une pièce, mais que je raffole des qualités bien françaises de tact, de souplesse, et de courtoisie ?

J'ose espérer de votre loyauté, Monsieur le Directeur, la publication de cette lettre dans votre prochain numéro, et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGES VIRRÈS.

—o—

ORDRE DE LA « CROIX DE BOIS » :

Promotion d'automne.

Nous avons enfin mis la main sur un Belge qui n'est pas décoré. Ce Belge, c'est *Victor Horta* et *Victor Horta* est un architecte ; ceci pour les personnes qui pourraient ne le pas savoir et il faut croire qu'il en est qui ne le savent pas, puisque nous voilà les premiers à le découvrir parmi les boutonniers vierges. Car il a encore la boutonnière vierge ; peut-être n'a-t-il plus que cela de vierge, mais cela il l'a.

Donc nous donnons à *Victor Horta* l'ordre de la *Croix de Bois*.

Sont promus :

Grand Officier : Charles De Coster ;

Commandeur : Charles Van Lerberghe ;

Officiers : Camille Lemonnier et Edmond Picard ;

Chevaliers : Georges Eekoud et Victor Horta.

Le Gouvernement de sa Majesté, désireux, de réparer certains oublis, remarqués dans la liste des nouveaux chevaliers de l'ordre de Léopold, nous prie d'inscrire au tableau d'honneur de l'*Ordre de la Croix de Bois* :

JEAN DOMINIQUE (Marie Closset) l'un des meilleurs poètes de France et de Belgique.

BLANCHE ROUSSEAU, dont les œuvres sont admirées de tous les lettrés et dont le dernier livre (*Le Rabaga*) est un de nos plus beaux bijoux.

FERDINAND BOUCHÉ, l'auteur de *Les Mourlon*, traduit en flamand par Styn Streuvels et dont la traduction anglaise est à l'impression ; auteur aussi de *Chrysalides*, qui peut-être compris parmi les cinq ou six plus beaux livres de Contes parus en Belgique.

On ne peut pas penser à tout !

Promotion extraordinaire :

Ferdinand Bouché.

Jean Dominique (Marie Closset).

Blanche Rousseau.

A la dernière minute, le ministre des Beaux-Arts nous fait savoir que s'il n'a pas décoré Mesdames Blanche Rousseau et Jean Dominique, c'est pas pure galanterie ; la croix ne s'accordant qu'aux belges âgés de plus de 40 ans.

*Christ de Portugal et République portugaise*, cela ne va pas ! Cet ordre a donc disparu. Mais une République sans décorations, cela ne se conçoit pas encore. Dans l'avenir, peut-être..., qui sait ! En attendant, la *République portugaise* vient d'instituer l'ordre de l'*Antecrist du Portugal*, et nous apprenons avec joie que notre prophète national, Raemaekers, sera le premier Belge qui aura pu se dire *Chevalier de l'Antecrist de Portugal*.

—o—

L'impression du *Masque*, se fait avec une telle rapidité, qu'entre sa composition et sa parution, les plus graves événements peuvent se produire, telles la guerre des Balkans et la nomination de Georges Eekhoud dans l'ordre de Léopold. Mais ceci nous oblige, nos statuts sont formels, de rayer Georges Eekhoud du tableau d'honneur de l'ordre de la *Croix de Bois*.

—o—

#### AU POÈTE-MÉDECIN.

Le poète-médecin d'Uccle  
Se plaignait un jour, à part lui :  
« Par Baruch et par Habacuc, le  
Client est bien rare aujourd'hui ».  
On sonne : C'est peut-être un duc, le  
Grand-Duc Serge, sait-on jamais,  
Qui vient de choir du mal caduc... Le  
Client poussa la porte, mais  
Pas plus n'était duc, que le stuc, le  
Pauvre stuc n'est marbre de roi...  
« Docteur, j'ai bien mal au trou du c., le  
Pourriez-vous guérir, dites-moi,  
Par flamme, fer ou quelque suc, le  
Plus lénitif et le plus doux ? »  
Marlow dit : « Je connais un truc, le  
Meilleur : Déculottez-vous ! »  
Puis au c.. joufflu comme Puck, le  
Docteur lut un thrène et, mon Dieu,  
Le c.. court encor, par Saint-Luc-le-  
Grand et par Saint-Fesse-Mathieu !

LE CLIENT-POÈTE.

—o—

*Petit Serpent et Petit Epicier* ont soudainement disparu de *Durandal*, mais nous connaissons le mot de l'énigme :

Le Petit Epicier ayant mordu la queue du Petit Serpent, le Petit Serpent est mort ; mais le venin du Petit Serpent, à son tour, a tué le Petit Epicier.

L'enterrement a eu lieu dans la plus stricte intimité et les pauvres victimes ont été inhumées sous une même pierre, portant cette épitaphe :

Cui que tu sois, passant,  
Avant que l'oubli tombe,  
Songe au Petit Serpent  
Et pleure sur Not' tombe.

—o—

*Durandal* devrait bien avoir la politesse de paraître après le *Masque*; nos «Propos» perdront de leur actualité si les gens se mettent à courir ainsi !

Que devient notre nécrologie du *Petit Epicier-Serpent*? Ne voilà-t-il pas que celui-ci ressuscite !

Il fallait s'y attendre; le serpent qui se mord la queue est le symbole de l'immortalité.  
Ergo : la *Durandal* de Damoclès demeure suspendue sur nos têtes de Turcs.

—o—

#### AGENCE COOK.

Avis aux Touristes : Les Anglais qui, après avoir visité les églises, voudraient voir quelques artistes et hommes de lettres belges, sans gaspiller trop de temps, peuvent s'en tenir au haut de la Ville; c'est là que se tient du reste le monde des Arts qui tient le haut du pavé.

Itinéraire :

Paul DUBOIS. — Vous le trouverez à toute heure... dans le bas de la Ville.

Gustave-M. STEVENS. — Peinture distinguée; coupe irréprochable; grande élégance.

Fernand KENOFFF. — Maison toute blanche; seuls, les portes, la fenêtres et l'Artiste sont en noir.

Georges MARLOW, 523, Avenue Brugmann. — Vous traitera fort bien.

DE BOSSCHÈRE. — Ecrivain dont les dessins sont charmants.

G. VAN WETTER. — Pèlerin des cinq parties du monde; a parcouru les Indes, les Amériques, la Chine, le Japon, etc., depuis la Place Royale jusqu'à Uccle.

Blanche ROUSSEAU, Avenue des 7 Bonniers. — Vous la trouverez faisant des gammes pour divertir son mari qui regrette le piano de la rue Potagère.

Henry MAUBEL, même maison. — Chaussez des souliers feutrés avant d'entrer; n'approchez qu'en silence et surtout ne le distrayez pas... il prépare de la copie pour le *Masque*,

Maurice DESOMBAUX. — Vins excellents; vous serez frais et dispos le lendemain, mais faites attendre votre taxi pour qu'il vous ramène à l'hôtel sans encombre.

L. DUMONT-WILDEN, 13, Rue E. Banning. Ne se réveille qu'à minuit pour aller se coucher.

Camille LEMONNIER, Musée Wiertz. — On l'y trouve rarement.







## L'ARGILE DE LA MÉDAILLE

*A Henri de Régnier.*

Je n'aime pas, ce soir, ce soleil ambigu  
Qui ressemble beaucoup à celui de la veille  
*Et qui fait que ma Muse est aujourd'hui pareille*  
A la coupe d'argile où cent lèvres ont bu.

Mais Phoëbos, rencontré cette nuit sur le môle  
Qui s'en va du Parnasse à la mer du symbole,  
M'a dit : « Ecoute, Henri ; demain, ça ira mieux ;  
Il faut être immortel pour ressembler aux Dieux ».

Et j'attends... Mais je vois de la Colline Hellène  
Descendre lentement aux rives de la Seine  
Un cortège ondoyant de vierges de Lesbos  
Qui portent des paquets de linge sur le dos.

Or, je sais à présent... Car le rythme surpris  
De la toile qui bat les eaux harmonieuses,  
M'a dévoilé l'oracle... et ce que j'avais pris  
Pour des Vierges d'Hellas étaient des blanchisseuses !

## EDITIONS DU MASQUE

---

- JETHRO BITHELL. — *W. B. Yeats* (Essai).  
Trad. FRANZ HELLENS. Fr. 2.00
- FERDINAND BOUCHE. — *Cbrysalides* (contes) Fr. 3.50
- JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (confé-  
rence). Fr. 2.00
- FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents* (pièce  
en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen). Fr. 2.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs* (poèmes).  
Fr. 3.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *Le Rouet et la Besace* (images et  
chansons ; 22 dessins hors texte). Fr. 10.00
- BLANCHE ROUSSEAU. — *Le Rabaga*, suivi de sept  
contes. Fr. 3.00
- HORACE VAN OFFEL. — *Le retour aux lumières*, illustré  
par Stan van Offel. Fr. 3.50
- \*\*\* — *Contes d'après minuit*, illustrés par Stan  
van Offel Fr. 5.00
- 

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

GRÉGOIRE LE ROY. — *Joë Trimborn* (nouvelles) Fr. 3.50

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

## Sommaire des N<sup>os</sup> 9 et 10 :

STUART MERRILL	<i>Pages d'un Cahier de Souvenirs</i>	297
FRANÇOIS VIELÉ-GRIFFIN	<i>Nuits sans Etoiles</i>	308
L. DUMONT-WILDEN	<i>Le Magot Chinois</i>	310
FERNAND SEVERIN	<i>Les Nymphes</i>	315
FERNAND WAELPUT	<i>Le Palais</i>	318
»	<i>Nuits</i>	320
ARTHUR CANTILLON	<i>Chant de Route</i>	323
GEORGES MARLOW	<i>Image</i>	325
LUCIEN CHRISTOPHE	<i>Art poétique</i>	327
***	<i>Les Pieds barométriques</i>	329
CAMILLE MATHY	<i>La Neige</i>	334
»	<i>Nocturne</i>	337
G.-M. RODRIGUE	<i>Et seul, Dieu se souvient</i>	339
STÉPHANE MALLARMÉ	<i>Types de la Rue</i>	340
STUART MERRILL	<i>Commentaires sur une Polémique</i>	345
LE MASQUE	<i>Propos de Table</i>	356
***	<i>Petite Anthologie</i>	360

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
JULES-M. CANNEEL

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

52.393

n° 1-4, 6-11/12

Série II

N° 11 et 12

# LE MASQUE



BRUXELLES



1912

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

---

*ABONNEMENT : la série (12 numéros), 10 francs*

*Le numéro, 1 franc*

---

BUREAUX :

152, RUE DES BÉGUINES  
BRUXELLES

*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

---

**Le Masque a publié des pages inédites de :**

Franz Ansel, Nicolas Beauvain, Ferdinand Bouché, Remy de Gourmont, Louis Delattre, Francis de Miomandre, Henri de Régnier, Henry Dérioux, Jean Dominique, Paul Drouot, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, André Fontainas, Paul Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Franz Hellens, Victor Kinon, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Pierre Nothomb, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, André Salmon, Charles Van Lerberghe, Horace van Offel, G. Van Wetter, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

---

**La Série I (1910-1911), dont il ne reste que quelques exemplaires :  
30 Francs.**







## LES MOIS

### DÉCEMBRE

Le givre a tout poudré sous les étoiles, les arbres, les arbustes, les toits : tout scintille et brille, comme vêtu de diamants. Le silence plane et rend plus étrange ce fantastique décor. Sur le sol du givre s'éparpille. La lune argente le tout, étend ses nappes de clarté, fait scintiller le gel, rend les arbres éblouissants. L'avenue des pommiers paraît en fleurs. Au dessus de tout cela règne le firmament, pur et lumineux. Vénus resplendit. Phare de nos soirs d'hiver, que tes feux guident les rêves des tout petits enfants vers le pays bleu où la neige des haies n'est que flocons d'aubépine.

### JANVIER

Ce mois commence sous le sourire des poupées et des polichinelles, dans une abondance de bonbons, de jouets, de pantins, et pour toi, chérie, dans une avalanche de baisers de plusieurs générations.

Il finit le 6, jour des Rois, dans une apothéose de galettes, dont le talisman — une fève — fait de chaque petite fille une mignonne reine d'un jour.





## FÉVRIER

A Février ne pas trop se fier.

Il est joli, coquet, fardé. Au vestiaire des siècles en entrant il pend son hermine, montre son pourpoint bleu où il a pris soin de piquer quelque brin de mignon perce-neige, cueilli à l'abri de la maison d'Elise, la jardinière. Ses souliers sont vernis. Un peu de boue à son talon montre pourtant qu'il a mis le pied sur la queue crottée de janvier, le bonhomme grognon, qui hier lui céda la place. Pour se faire bien venir il apporte à la cuisinière des œufs plein une corbeille, un sac regorgeant de farine et un flacon d'émeraude rempli d'eau de fleurs d'oranger.

— Rosette, la vache, fournira le beurre et le lait, dit-il, faites des crêpes. Demain, c'est la Chandeleur. Si vous n'en mangez pas, bonnes gens, de l'année vous n'aurez d'argent.

Il dit, s'en va, laisse la cuisine si bien ensoleillée que le jour s'en est allongé de tout le chant d'un roitelet.

Le lendemain, il fait grand vent.

— Ce n'est rien, dit Février,

## MARS

Voici mars, le giboueux, qui rit, pleure, chante de tous ses oiseaux, grogne et tempête. D'un rayon de soleil il reverdit près et bois, couvre de fleurs prometteuses abricotiers, pruniers, poiriers et même le téton de Vénus, le plus beau des pêcheurs.

Tout est rose et bleu sous le ciel tumultueux où volent de sombres nuages qu'un coup de vent emporte. Regarde, le voici tout bleu comme les yeux des fillettes du Brabant.

Mais gare l'espérance! Une montagne d'or envahit le couchant, que l'ombre aussitôt environne.

— Il fait froid! Viens mettre ton manteau, petite! crie la maman inquiète.

Il était temps. Un vrai coup de Mars, le guerrier. Il tonne. Les grêlons comme des balles se croisent, crépitent, cassent les vitres, abattent pêle mêle fleurs et oisillons, dispersent les rêves de Pérette, déjà en train de compter tout le gentil argent que rapportera le verger.

— Tant pis... tant pis, chante le rouge-gorge en quittant son abri. Si les cerises manquent nous mangerons des fraises et faute de poires nous mangerons des pommes !

**EUGÈNE DEMOLDER.**

1912



## Jours de Juillet.

A V. CROZET.

### I

*Ces grands jours de juillet que nous avons passés  
Devant votre maison au vent du Rhône ouverte,  
Ces grands jours de fin de juillet ne m'ont laissé  
Qu'un souvenir de soleil clair et d'ombre verte.*

*Je revois l'ombre, autour des arbres du jardin,  
Reprendre chaque jour la même promenade ;  
Le soir, de l'horizon proche, monte soudain  
Dans le ciel de lapis une lune de jade.*

*Je revois, gris d'argent ou bleuï, délié,  
Votre Rhône aéré, impétueux — qui glisse  
Sans entraîner le reflet droit des peupliers,  
Et, parfois, dans ses nœuds, l'entortille et le plisse.*

*C'est le matin. Voici. Un train siffle. Il fait beau.  
L'air est si clair qu'il semble approfondir l'espace  
Et, seuls, les mouvements du soleil et de l'eau  
Viennent nous rappeler que le temps coule et passe.*

*Voici s'ouvrir là-bas, sous le soleil plombant,  
La pelouse où les fleurs vibrent dans la lumière,  
Et puis c'est la terrasse, et le sable, et le banc...  
Nous y viendrons plus tard rejoindre votre mère.*

*La vigne vierge assaille, inonde un escalier  
De ses vagues, en feuilles vertes qui moutonnent.  
Cet escalier feuillu monte à votre atelier...  
Ah ! comme j'aimerais le revoir à l'automne !*

*Mais non ! pas de regrets ! Tais toi, cœur exigeant.  
Si le vin capiteux de l'automne t'enivre,  
Savoure la beauté de cette heure — en songeant  
Que l'heure où nous vivons est celle qu'il faut vivre.*

*Ne pense même pas. Bien fou qui songerait  
Que la beauté du jour lui peut être ravie !  
Le ciel est doux comme un breuvage. Bois d'un trait  
Le lait mystérieux que t'apporte la vie ;*

*Sans bouger, les yeux clos, les mains jointes, sentant  
Contre ton cœur de chair battre le cœur de l'heure,  
Ah ! laisse-toi bercer par le jour, par l'instant...  
Si la voix nous endort, qu'importe qu'elle leurre !*

*Voilà ce que m'ont dit le soleil qui brillait,  
Le fleuve qui coulait, votre maison qui reste,  
Pendant ces derniers jours d'un paresseux juillet,  
Sur la terrasse où l'ombre était douce à la sieste ;*

*Voilà ce que m'ont dit vos choses, mon ami ;  
Et leur conseil en moi coulait par chaque pore,  
Et le calme qu'au fond de mon cœur il a mis,  
Comme un parfum profond, lentement s'évapore.*

II

*Fins de juillet. — Les soirs sont doux sur la terrasse  
Où l'on vient, en commun, après diner, s'asseoir ;  
Et cependant les jours qui, sans répit, décroissent  
Font la nuit plus précoce, hélas ! de soir en soir.*

*Ab ! c'est en vain, cœur périssable et jamais sage,  
Que vous croyiez, sans craindre encor la trahison,  
Comme on ancre sa barque en touchant au rivage,  
A marrer votre espoir dans la belle saison.*

*Vous vous abandonniez, comme aux bras d'un beau songe,  
En l'été des oiseaux, des fleurs, des arbres verts,  
Et le cap maintenant est doublé, d'où l'on plonge  
Vers la saison morose et terne, vers l'hiver.*

*C'est encor la saison des bancs debors, des siestes  
Dans les fauteuils de toile indolemment assis  
Et du nocturne oublié sur la terrasse agreste  
Dans cette nuit voluptueuse où nous voici.*

*L'aurore de demain sera presque pareille  
À celle qu'aujourd'hui nous avons vu monter,  
Mais chaque jour qui vient est plus court que la veille  
Et l'on descend déjà le fleuve de l'été.*

*Mais vous, si vous deviez décevoir notre attente,  
Pourquoi donc, bel été, nourrissez-vous en nous  
Ce cœur insatiable et cette âme exigeante  
Qui veut des jours sereins, toujours égaux — et doux ?*

. . . . .

*Fins de juillet ! — Saison féline et trop peu sûre !  
Que le souffle nocturne expire doucement !  
Pourquoi faut-il qu'on sente, ainsi qu'une blessure,  
Que les jours sont plus courts, que la saison nous ment ?*

HENRY DÉRIEUX.  
Été 1912.



## NOCTURNE

*Dors sans crainte : je te berce dans mon amour,  
Enfant plus douce et moins beureuse.*

*Que d'étoiles dans la nuit creuse...*

*O jour à jour tes pleurs ont creusé mon amour !  
C'est de toi que mon cœur est lourd.*

*Mon cœur emplit toute la chambre où tu reposes.  
Il y a plus d'amour autour de toi  
Que d'air léger autour des roses  
Et que de nuit et de silence autour des toits.*

*Anne-Marie,  
Moins beureuse et plus douce enfant, repose, oublie :  
Peut-être que demain tu pleureras...*

*Mais aussi loin que te conduise la tristesse,  
Aussi longtemps !*

*Enfant  
Tu ne sortiras pas de la tendresse  
Que j'étreins en fermant les bras.*

*Où que ta peine puisse aller !*

*La terre bat comme le cœur de mon amour.  
Mon amour plus nombreux que le ciel étoilé  
En fait le tour.*

F. CROMMELYNCK.



## “ Reliquiæ ,, de Charles Dulait

« Un tout jeune homme, presque un enfant encore, lit, rêve, écrit... »

Ainsi s'exprime au seuil de cette œuvre posthume, Charles Marguerite qui fut le plus admirable des amis de Charles Dulait.

« Un tout jeune homme, presque un enfant »...

Pour qui se souvient de ce prédestiné au masque inquiet, de ses yeux extraordinaires, ouverts avec une curiosité angoissée sur la vie et où s'allumaient tour à tour la lampe des songes et la torche des fièvres; pour qui se souvient du pli désenchanté qui contrariait, avec le féroce entêtement d'un sortilège, l'épanouissement, au coin des lèvres, du sourire, la mort de Charles Dulait n'apparut point comme une trahison du destin.

Depuis longtemps, Dulait traînait la mort après lui. Je le vis, pendant ses dernières heures, se débattre contre elle : Ses pâles mains, instinctivement tendues en un geste de défense, cherchaient à l'écarter, mais elle lui dévorait l'âme depuis de trop longs jours pour que l'on put espérer en ces tragiques moments, le triomphe de la vie dans ce corps pitoyable.

Irrémédiablement, le pauvre petit s'abandonna à celle qui dès le berceau s'était penchée vers lui. Car elle était entrée dans la maison, le jour de sa naissance, non pas comme une mauvaise fée, mais comme une sœur, jalouse de la vie, de la vie quotidienne qu'elle savait indigne de cet élu.

Tenace, elle le suivit, inspirant ses actions, ses paroles et ses rêves.

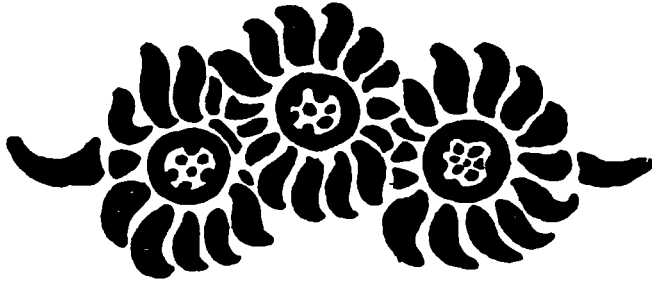
Ses premiers chants, elle les imprégna d'une beauté grave, ses premiers sourires, elle les enténébra d'une insolite amertume et, dédaignant la captieuse invite des roses, c'est à l'ombre tragique des lauriers qu'elle lui parla d'amour et de gloire.

Car Charles Dulait — ce livre l'atteste — eut la prescience du génie.

Génie un peu confus sans doute, génie d' « un tout jeune homme, presque un enfant » qui mourut à la veille de la victoire.

**GEORGES MARLOW.**





## Le Noël de l'Ourse.

*Le Dragon et la Chaise ont décrit quatre fois  
Leur cercle ardent autour de l'Etoile immobile,  
Depuis qu'abandonnant les rochers de son île,  
L'ourse, que la famine a réduite aux abois,  
Sonde l'inanité des ténèbres et rôde  
Sur la mer, dure comme une immense émeraude.  
Ses petits pas à pas l'accompagnent. Souvent,  
Elle lève sa tête aiguë et prend le vent.  
La faim gronde en ses flancs ouatés d'hermine beige.  
Quand les oursons, pareils à deux boules de neige,  
Culbutent sur la glace en gémissant un peu,  
Elle leur mord l'oreille en manière de jeu  
Et les stimule doucement à coups d'épaule.  
Puis la marche reprend sous la bise du pôle.  
La lune à l'horizon rampe dans le brouillard ;  
Et tout semble arriver en un songe blafard.  
Qu'est-ce ?... L'ourse arrêtée observe et se dandine.  
Le fumet savoureux qui flatte sa narine,  
Le spectacle nouveau qui charme son regard,*

*L'induisent comme dans un pays de légende...  
Elle étend ses petits à l'abri d'un hummock,  
Avance de deux pas, se bisse sur un bloc  
Pour mieux voir, et regarde encore, et se demande  
Quelle baleine a pu charrier sur son dos  
Et déposer là-bas cet amas équivoque  
De bois mort, de lichens tassés, de peaux de phoque  
Et de troncs de sapin unis par des boyaux,  
Dont la masse confusément triangulaire  
Répand une lueur sur la glace polaire  
Et semble dérober dans ses flancs inouïs  
Une étoile volée au règne de la nuit.*

*Qu'est-ce ?... Faut-il aller vers la chose inconnue ?  
La faim à bonds pressés l'y pousse ; mais la peur  
De l'embûche fait battre obscurément son cœur.  
Sa patte se soulève et descend, retenue.  
Que faire ?... Elle se tourne et voit sur les glaçons.  
Haleter faiblement le ventre des oursons.  
Alors, à pas feutrés, elle avance.*

*Ses griffes*

*Ont accroché le bois glissant où s'ébouriffent  
Ces poils cristallisés que fait pousser l'hiver.  
DouceMENT, pesamment, elle se hausse vers  
Le rond où luit l'étoile, — et regarde.*

*O merveille !*

*Une étoile, en effet, une étoile vermeille,  
Eclaire la caverne et dore de ses feux  
Des êtres inconnus qui paraissent beureux.  
Quels sont ceux-ci qui font bombance dans la grotte,  
Sous le rayonnement de l'étoile falotte ?  
D'où viennent-ils ? Sont-ils cousins des cbiens marins ?  
Ils dégagent comme eux des effluves salins ;  
Comme eux ils ont l'œil doux, comme eux la tête ronde ;  
Mais leurs mufles qu'encadre une crinière blonde,*

*Du menton jusqu'au front, superbement levé,  
Ont la pâleur de l'aube au-dessus du névé.  
Quels sont ceux-ci qui sont venus et se repaissent  
D'huile tiède, de sang, de viandes et de graisses ?  
Ils sont assis en cercle autour d'un rocher plat  
Que recouvre un carré de neige drue et dure ;  
Et des tubes de glace érigés çà et là  
Alternent dans leurs mains avec les nourritures.  
Leurs yeux obstinément fixent, vers le milieu  
Du roc, un glaçon creux que remplit une eau brune.  
Tout à coup, elle brille en bleuissant un peu,  
Comme s'il y tombait une goutte de lune,  
Puis se gonfle, et palpite, et se dilate en feu,  
Et se soulève en folles flammes, et s'exhale  
Comme sur l'iceveld l'aurore boréale.  
Alors, puisant cette eau dans les tubes de gel,  
Les inconnus, debout, dansent et gesticulent,  
Et, dans les cris divers que leurs gorges modulent,  
Un cri plus éclatant revient : « Noël ! Noël ! »*

*Ab ! comment pénétrer dans la caverne chaude ?  
L'ourse grimpe de bûche en bûche, et rampe, et rôde,  
Cberchant une ouverture, afin de prendre part  
Au succulent festin qu'à goûté son regard.  
Tout à coup, un roseau dont le bout étincelle,  
Se dresse lentement et se braque sur elle.  
Est-ce la guerre ou bien la paix ?... Que lui veut-on  
Avec cet immobile et sinistre bâton ?...  
Comme elle songe encore, au bout du jonc éclate  
Avec un tel fracas un éclair écarlate,  
Qu'elle fuit, tourbillonne et hurle de douleur,  
Comme si le tonnerre avait mordu son cœur...*

*Toujours la nuit ; toujours le silence terrible  
De l'iceveld ; toujours le noir zénith que crible*

*L'immense pointillé de figures de feu  
Qui tourne, avec l'Etoile immobile au milieu ;  
Toujours, à l'horizon, dans la brume bagarde,  
La lune, comme un spectre au visage glacé.  
On dirait que son œil étrangement regarde,  
Vers le hummock, pareil à du verre cassé,  
Je ne sais quoi de blanc qui palpite et qui bouge  
En mêlant au névé je ne sais quoi de rouge...*

*Qu'est-il donc arrivé ?... L'ourse interroge en vain  
Le songe qui vacille en son crâne incertain.  
Elle sent que le monde autour d'elle s'efface.  
Son cœur bat à se rompre en sa poitrine lasse.  
Ses yeux languissamment se ferment peu à peu.  
Qu'est-il donc arrivé ?... La caverne, le feu,  
Les viandes, le tonnerre, et ces cris, et ces phoques  
À face pâle... On rêve, on passe, on ne sait pas...  
La neige efface tôt la trace de nos pas...  
L'ourse gémit dans l'ombre et sent qu'elle suffoque.  
Puis tout devient plus doux, plus blanc, plus irréel.  
Une étoile descend du ciel... Noël ! Noël !...  
Alors, ayant fini sa course sur la terre,  
L'ourse s'endort en paix dans l'immense mystère,  
Heureuse de léguer la chaleur de son sang  
Aux veines des oursons qui lui lèchent le flanc.*

VICTOR KINON.



## La Symphonie Filiale

*Parmi tant d'ombre, Mère, et tant de solitude!  
Et maternelle, hélas morte sans tes enfants! —  
C'était mal m'épargner dans ta sollicitude...  
Tu chargeais d'un secret l'Ombre et la Solitude,  
Et donnais à ta mort ces muets confidentes...*

*Ils ne m'ont rien trahi de ta haute agonie...  
— O mystère d'un soir qui dort inviolé!  
Ombre pleine de ciel, d'âmes et d'harmonie! —  
D'inflexibles témoins veillaient ton agonie,  
Et m'opposent sans fin leur silence étoilé.*

*Exaucez par pitié, ténèbres longtemps sourdes,  
Ceux qu'étreignent au cœur vos silences cruels!  
Les lèvres des mourants de tendresses sont lourdes...  
Ombres du soir fatal, taciturnes et sourdes,  
Mon nom a-t-il gémi dans son suprême appel?*

*Mère, que mon respect salue entre les Mères,  
Grand cœur toujours sanglant et mûr pour te briser,  
Je t'apportais, joyeux, ta part de mes chimères;  
J'exaltais mon espoir au souvenir des mères  
Qu'achève de guérir un filial baiser!...*

*Je devinais du seuil, à travers l'ombre auguste,  
La place où ma caresse effleurerait tes yeux...  
Sommeil extasié que dormait cette Juste!...  
On eût dit que son cœur, doué d'un sens auguste,  
De me savoir présent ne reposait que mieux!*

*J'avais en m'en allant assourdi toute flamme...  
La lampe autour de nous ne blessait pas la nuit.  
Mais à de tels instants tout s'éclaire d'une âme...  
Les yeux intérieurs éblouis de ta flamme,  
Et penchant mon baiser, je l'appuyai sans bruit.*

*Lentement descendue et séchant sur la tempe,  
Une larme y glaçait un reste de moiteur...  
Il sembla que d'un cri je ranimais la lampe...  
— Sourire où se dément l'angoisse de la tempête! —  
Une aube, dans ta chair essayait sa lueur...*

*Aube surnaturelle où tout se transfigure...  
Tu semblais te survivre en ton œuvre d'amour,  
Et souriais ta mort, Mère, comme on rassure...  
Et j'ai vécu, muet, l'instant qui transfigure,  
À contempler ta chair où blêmait du jour.*

*Quel hôte accueillais-tu que, le sourire en fête,  
Tu regardais ton corps succomber sous l'esprit,  
Et déjà, par degrés, plus clair de sa défaite,  
Le mêlais en espoir à l'éternelle Fête  
Sur qui l'azur des cieux à jamais s'attendrit.*

*Etre élu visité par d'étranges lumières!  
Offerte comme un temple à d'augustes exils,  
Tu célaï mal ton dieu sous tes vaines paupières :...  
Sa préférence ineffable éclatait en lumières,  
Et son rayonnement s'attardait dans tes cils!*

*Espérance, lampe d'argile  
Qui tombe des mains de Psyché,  
Emiettant son rêve fragile  
Qu'un Immortel retient penché!*

*J'ai mes soirs, et ma Lampe pâle,...  
Et c'est un dieu qu'elle poursuit!  
Silencieux tremble le rôle  
Dont sa lueur étreint la nuit...*

*Dans l'ombre qu'on pressent céleste,  
Jamais je ne la hausse en vain...  
— Evocatrice du divin! —  
... La cendre éparse seule en reste.*

*Vers l'Hôte qu'atteste le Lieu  
Penche ma lampe tôt brisée...  
Sa chute épand l'huile embrasée  
Sur la couche vide du Dieu!*

**GASTON HEUX.**



## LE FLEUVE

*Je veux écrire un grand poème aux larges vers,  
Pareil au fleuve qui reflète l'Univers  
Dans l'éclat de ses eaux magnifiques et lentes.  
J'ai oublié le rêve et les cloches tremblantes  
Des frêles angelus qui s'égrenaient sur moi,  
— Pauvre petit ruisseau plein d'enfantins émois —  
Lorsque je jaillissais des naïves fontaines.  
La terre était de rose et le ciel de verveine  
Et tout chantait! et je chantais joyeusement,  
Et les brises, de leurs puérils instruments,  
Tiraient des sons légers et des hymnes rustiques,  
Et j'accordais mon rire à leurs jeunes musiques!  
Je les ai tant aimés les chansons, les grelots,  
La course que dansaient mes flots après mes flots,  
Les bulles qui montaient de mon azur candide  
Pour venir éclater devant le ciel splendide  
Comme une âme d'enfant qui soudain a vu Dieu!  
Et les ruisseaux qui s'en venaient, mystérieux,*



*Nouer leur rêve clair à ma jeunesse claire,  
Et me donner, en se mêlant à ma lumière,  
Le baiser ingénu de leurs timides eaux ;  
Et mes songes le soir dans l'ombre des roseaux  
Qui me faisaient chanter comme un enfant qui pleure,  
Tout bas, selon la paix ineffable de l'heure ;  
Et mes bonds le matin, à l'heure du réveil,  
Aux pentes des coteaux, quand au nouveau soleil  
Je jetais le salut des eaux émerveillées ;  
Et la joie quand midi embrasait les vallées  
Et qu'une frêle enfant descendant, les pieds nus,  
Penchait vers mon miroir son visage ingénu  
Et, trempant ses bras blancs dans mon eau fraîche et vive,  
Me donnait le baiser de sa bouche naïve,  
Et buvait ma gaité, ma chanson, ma clarté...  
Mais après le printemps est venu l'âpre été  
Et j'ai tout oublié de ma jeunesse vierge  
Des sites somptueux ont orné mes berges,  
Des villes de plaisir ont enivré mes jours,  
Sur moi se sont penchés des cantiques d'amour  
Et par des matins d'or, des femmes inconnues  
Dans mon eau tentatrice ont baigné leur chair nue  
Tandis que le soleil doux et voluptueux  
Regardait s'enlacer à mon cours sinueux  
Les bras insinuants des troublantes rivières...  
Je me suis alangui aux parfums de la terre,  
J'ai goûté longuement mon bonheur d'être né,  
J'ai promené partout mon désir étonné  
J'ai miré les palais magiques de la joie,  
Et quand, le soir, se déployaient l'or et la soie  
Du crépuscule rouge au fond de l'air vermeil,  
Je me mêlais vivant aux gtoires du Soleil !  
Maintenant, c'est l'automne, et mon orgueil de vivre  
Méprise autant la volupté de mes flots ivres  
Que les chastes matins de mes jours d'autrefois ;*

*Je vais parmi les prés, les villes et les bois,  
Elargissant mes eaux superbes dans la plaine.  
Le silence se fait sur mes rives lointaines  
Devant la majesté de mon cours calme et lent;  
Je ne connais pas plus l'obstacle que l'élan ;  
Je vais, sûr de ma route et de ma destinée,  
— Orgueil pensif, rêve puissant, force obstinée —  
Résumant dans mes flots et emportant en eux  
Les songes confondus de la terre et des cieux,  
Les baisers de l'aurore, et le sang magnifique  
Qui coule chaque soir des couchants extatiques,  
Et les villes de pierre, et les rocs, et les bourgs,  
Et les bameaux pressés dans l'ombre de leurs tours,  
Les paysages verts, les montagnes, les grèves,  
Tous les clochers, tous les soleils et tous les rêves !  
J'emporte les chansons des soirs et des matins,  
Les bruits et les appels, les sanglots, les tocsins,  
Les rumeurs, les échos, la voix folles des foules,  
Le silence éperdu de l'espace, je roule  
Pêle-mêle ces voix, ces songes, ces clartés,  
Et les étoiles d'or qui par les nuits d'été  
Dans mon miroir mouvant goutte à goutte tombèrent ;  
Je suis grand, orgueilleux, puissant et solitaire,  
Et mon âme se gonfle en un rythme éternel,  
Et je vais, méprisant les villes et le ciel,  
Aux sons graves tombés des cathédrales sombres,  
Calme, sans me bâter, mais sachant qu'après l'ombre  
Plus loin que les lointains et que les horizons,  
Au jour marqué par la cadence des saisons,  
Je pourrai voir, au bout de mon large estuaire  
Le seul être qui vit bondir dans la lumière,  
Et que je me perdrai, avec tout l'Univers,  
Dans l'immortalité sonore de la mer !*

PIERRE NOTHOMB.



## Une Romancière allemande

GABRIELE REUTER

Gabriele Reuter naquit à Alexandrie d'Égypte en 1859. La famille de sa mère nous offre, chez les femmes surtout, une veine de fantaisie heureuse qui se déploie dans la poésie comme dans la prose. Mais ses aïeules n'avaient point que des qualités intellectuelles; jugez-en : l'arrière grand'mère de M<sup>lle</sup> Reuter a laissé un « poème composé six heures après la naissance de mon dixième enfant; exemple, nous dit la romancière, de toutes les choses différentes qu'une femme courageuse peut associer (1).

Son père était négociant et toute son enfance un peu sauvage a longtemps l'Orient pour décor.

Elle va d'Égypte en Allemagne, oscillant ainsi entre les influences qui toujours se la partageront : le pittoresque et l'intimisme, les vieilles civilisations sacrées et toute l'ardeur des nouvelles luttes. Et elle dit : « La coexistence autour de ma vie

---

(1) Nous devons ce détail à la complaisance de M<sup>lle</sup> Reuter, qui a bien voulu nous transmettre des documents personnels.

d'une bourgeoisie honnête avec les populations sauvages et nues — mon regard plongeant, par la fenêtre de ma salle d'étude, dans l'immense passé des religions et des morales, m'ont donné sans doute cette joie que je prends aux contrastes aigus, aux enchevêtrements bizarres des petites choses avec les grandes et aussi, qui sait, une insouciance souriante des conventions victorieuses aujourd'hui... Car entre les tranches de ma vie de gosse se glissait sans cesse la bleue Méditerranée infinie par quoi ses frêles joies, ses menues angoisses acquéraient une valeur étrange, et comme la scintillance d'un inatteignable lointain. Parmi les pensionnaires allemandes je me sentais la fleur mystérieuse d'un conte de fées; chez les mates filles des pachas, je me retrouvais la pâle et fraîche vierge du Nord — avec la nostalgie à jamais demeurante de cette patrie qui était toujours l'autre. »

Lorsque plus tard elle se fixe dans cette Allemagne bourgeoise dont elle a si impitoyablement dénoncé les préjugés mortels et le philistinisme, la hantise de l'Égypte ne la quitte point et elle se mêle à cette soif généreuse d'un art plus haut que tourmente tout artiste digne de ce nom.

« Il y a des heures où je me voudrais loin de ce pays qui est pourtant le pays de mon art et ma patrie accoutumée; je voudrais m'arracher à ces nuances discrètes, à ces hommes calmement inassouvis avec leurs désirs contenus et leurs volontés brisées. A ces heures une aspiration m'emporte vers un art de grande plastique raidie où plane un silence mystérieux comme les lignes des statues égyptiennes — ou comme celles qui soulèvent le désert lybien sous le ciel fermé. Je rêve d'une poésie ivre de soleil, où se baignent les mille minarets fantastiques du Caire... »

Cette influence de l'Orient ne s'éclaircit, ne se déclare que longtemps après l'avoir quitté.

Le premier livre de M<sup>lle</sup> Reuter, une série de petites nouvelles égyptiennes, ne traduit rien encore de son individualité passionnée : « Je m'attristais, cherchant ce qui manquait à mon livre, c'est que je l'avais écrit trop inoffensivement, beaucoup ».

Ensuite elle rêve d'une œuvre ou s'entrechoqueraient des

civilisations, d'un microcosme à méditer; tandis qu'elle peine sur ce travail, elle écrit presque sans le vouloir sa première œuvre sincère, d'observation patiente et tendre sans complaisance. Tous ses beaux livres naquirent de cette adaptation inconsciente de sa manière selon les lignes de la vie : « Je cessai de composer, au sens du moins que mes rêves exaltés de fillette l'avait entendu. Mais il me vint un amour immense pour la vie telle qu'elle est, l'inextinguible désir d'en prendre un peu, rien qu'un peu dans les mains et de la pétrir jusqu'à sa forme la plus tragique ».

Cet élément éternel qu'elle cherchait dans la vie, les souffrances des femmes le lui offrent. Le livre qui la fit connaître, et sur lequel sa réputation s'édifia peut-être trop exclusivement, *Aus guter Familie*, nous initie aux efforts avortés, aux rêves étranglés d'une jeune fille pauvre et, malheureusement pour elle, « comme il faut ». On a pu dire de cette œuvre, avec une ombre de raison, « c'est un livre dont l'héroïne meurt parce que l'on ne lui permet pas de faire des études de physiologie, » mais elle ne nous en présente pas moins, toute vive, une misère moderne et son importance dans l'évolution du féminisme allemand ne se saurait exagérer. « Je sentis que le motif de mon livre se retrouvait dans un appel immense qui ébranlait tout l'air; qu'il s'unissait avec les plaintes d'innombrables femmes en une sonore chanson; et cet accord inattendu lui donna une puissance qui ne serait jamais échue au destin isolé de sa souffrante héroïne. »

On attendait un peu de M<sup>lle</sup> Reuter, la sempiternelle répétition du geste qui lui avait si bien réussi. Mais sa curiosité inapaisable, nullement rassasiée, attaque d'autres sujets.

C'est l'amour maternel qu'elle déshabille pour y trouver l'instinct, ou la mère sans bague de mariage qu'elle défend. La question de l'émancipation féminine la préoccupe toujours sans l'accaparer. Tous ces livres sont un peu spéciaux, et répondent à des inquiétudes allemandes encore plus qu'actuelles. Après vous avoir expliqué pourquoi, désirant attirer l'attention sur une femme de lettres d'outre-Rhin, j'ai choisi Gabriele Reuter — je voudrais vous dire quelques mots du plus intéressant, du plus humain des ses livres.

J'ai cherché au parterre bigarré de ses œuvres — une fleur qui confnt le parterre et le jardin même, et l'odeur de la terre, et un coin du ciel. On n'en saurait cueillir de plus émouvante que celle que composent les lèvres pâles de *Liselotte von Reckling* (1).

M. Ferdinand Bac a voué un beau livre à la vieille Allemagne, l'Allemagne de travail et de songe, sentimentale et philosophique, plus rêveuse que passionnée, l'Allemagne des fées qu'on ne démêle pas très bien d'avec les saints, et auxquelles on croit presque. Cette Allemagne, dernier asile aussi des sentiments patriarcaux et des héroïsmes idéalistes, M. Bac n'a point tort de nous dénoncer sa sensible agonie. Mais rien ne dure au monde, comme la matière fluide et ténue des émois humains. L'âme de la vieille Allemagne vit encore. Elle se baigne aux prunelles éblouies des petites Mädchen amoureuses de Goethe et maints lambeaux en demeurent accrochés aux flèches perçantes des cathédrales. Si'il n'est nul pays au monde plus riche d'un passé légendaire et mystique, il n'en est point aussi qui conserve plus pieusement son héritage. Mais les temps nouveaux sont là, avec leurs exigences et les nouvelles faïms qui montrent les dents. La nouvelle Allemagne pragmatiste que vous connaissez trop pour avoir reculé devant ses chiffres rangés en bataille comme des soldats, et pour avoir blâmé le mauvais goût hurlant de ses productions artistiques — cette Allemagne au visage hérissé de baïonnettes croit de moins en moins aux fées, aux idées pures, et au droit divin du père de famille. Le bruit mugissant des locomotives et le bruit plus décisif des théories neuves qui s'entrechoquent — ces bruits-là sonnent, quoiqu'elle en ait, le glas funèbre de la vieille Allemagne. Et voilà que je vous ai raconté, sans le vouloir, toute l'aventure de *Liselotte von Reckling* — la vraie histoire, qui coule au-dessous des épisodes.

Comme le dit Gabriele Reuter : « à côté de notre existence personnelle, nous menons une vie symbolique, guidée par de grandes lois inconnues et qui se mêle à l'autre et la pénètre et

---

(1) *Liselotte von Reckling*, roman édité chez Fischer, Berlin. La traduction à paraître sous peu à Bruxelles.

l'élargit... » La première fois que Liselotte nous apparaît, elle descend la galerie du vieux couvent désaffecté où vivent l'oncle et la tante qui l'ont recueillie. « Liselotte soulève la chandelle pour que glisse une lueur rougaâtre sur les visages raidis des nonnes que leur voile encadre, sur les croix de leur scapulaire, et sur les mitaines rouges, qui posaient une tache sanglante parmi tout le linge blanc. Elle songe à ses terreurs enfantines... Jamais elle n'osa interroger une grande personne sur les énigmatiques choses qui torturent l'esprit et l'acculent à des effrois voleur de sommeil. Une timidité l'en a empêchée, aussi une appréhension vague de déchirer par une seule question le tissu enchanté des rêves où elle se meut. »

Les yeux fermés à la vie qui vient battre, sans y pénétrer, les murs du vieux couvent, Liselotte vit dans une illusion moyennageuse et mystique. Wittigenfelde n'a pas l'air du tout d'appartenir au monde moderne; on se s'y dispute point; les enfants y obéissent; la religion s'y conserve au sein de cette heureuse quiétude, de cet apaisement insoucieux qui ressemblent peut-être moins à la vraie foi que le doute.

La foi est une vierge sage toujours éveillée. Il existe un personnage de Wells, pour qui « la religion est chose si sacrée qu'il n'en parle pas, n'en lit pas, n'y pense jamais ». Peut-être en est-il ainsi de la famille Reckling, et en général des consciences protestantes. Le protestantisme n'est-il pas comme on l'a dit « une religion en marche vers la religiosité mais qui trébuche et s'arrête au dogme ». On dirait d'un geste contenu, d'un grand geste collectif vers la lumière que chaque protestant individuel s'applique bien sagement à rattraper.

Les méditations laborieuses auxquelles il se livre, ne sont pas plus la foi qu'une promenade hygiénique la même tous les jours n'est un voyage de découvertes. Une exploration aboutit quelque part et la pensée obtient comme récompense l'angoisse.

Là ou demeure l'angoisse morale, le doute douloureux et fécond, là seulement la pensée a passé, mais nulle part ailleurs. Cette foi formelle, emprisonnée dans les mots et les gestes, étouffe Liselotte,

La raison de famille brise dans sa fleur son premier rêve d'amour. Sa jeune poitrine a besoin d'air, son esprit d'activité. Alors une occasion s'offre d'aider et de vivre. La mère de Liselotte a péché contre les lois sociales; c'est le moment que choisirent les Reckling pour les lui montrer inflexibles; à Liselotte qui veut secourir sa mère, la relever, il sera répondu que la seule arme qui lui reste « maintenant, c'est la prière silencieuse ». A-t-on songé à ce que le monde aurait pu être, si des croyances de ce genre n'avaient pas obscurci notre horizon; si les mains, au lieu de se joindre en prières, s'étaient plus fortement crispées sur les outils humains?

Liselotte se dit cela, elle veut sauver sa mère, agir. De nuit, comme une émouvante voleuse, elle quitte sa famille pour entrer dans la fournaise avec une réputation tirant déjà sur le gris. Les deux femmes se fixent à Berlin et des relations les amènent en un cercle artiste et idéaliste. A ce moment M<sup>lle</sup> Reuter nous offre une description fort drôle de l'esthétisme qui fait la pluie et le beau temps — la pluie surtout — dans les milieux avancés de là-bas.

Il n'y a rien de divers, comme les esthétismes nationaux. Car les esthétismes sont des toilettes sous lesquelles l'humanité est infatigable à se rendre ridicule, mais sous ces vêtements saugrenus il y a tout de même un cœur qui bat. Les pires snobismes voilent des tendances impérissables, d'immortelles angoisses. Par exemple, notre soif malade d'originalité, notre démangeaison de paraître différents, n'est rien moins que le revers d'une bien belle médaille qu'on appelle individualisme.

Si tous les esthétismes sont *a priori* touchants et respectables, l'esthétisme particulier que moque doucement M<sup>lle</sup> Reuter a quelque chose de sacré. Voici une page qui l'illustre :

« Un jeune homme élégant développa un bouquet de roses et les tendit au malade. Sur quoi une jeune fille dont le long cou mince fusait comme une tige svelte de son petit décolletage en carré : « il ne faudrait pas détruire la vie pour faire de la joie, il ne faudrait pas blesser de fleurs, mais approcher ses amis avec un verre de vin rouge.

» ... Je ne demande pas mieux que de me transporter ici depuis



la Friederichstrasse avec un verre de vin rouge à la main mais je crains que l'agent de police n'apprécie peu. »

La petite vierge au long cou mince lui jeta un regard étonné et puis, laissa errer ce regard qui la signifiait une incomprise égarée ici, comme partout.

« Les hommes ne comprennent pas la beauté murmure-t-elle rêveusement; ils la méconnaissent. C'est pourquoi il convient de se résigner et d'entrer en compromis avec la raison pratique.

» La raison pratique est un péché contre le Saint-Esprit, proclame la jeune fille à la voix mince et au cou plus mince encore.

» C'est là une maxime de notre frère. Sa première et la plus chérie.

» Ah! cela me fait comprendre bien des choses!... j'aime beaucoup votre frère au fond — c'est rafraîchissant de penser qu'il existe des types pareils.

» Mon frère traverse maintenant un solstice de solitude, il se rend à Paris à pied, et puis sur le mont Sināi.

» Et Paris sera la première étape de cette solitude, s'étonne le moqueur.

» Mon frère ne voyage pas comme les autres, explique-t-elle avec ferveur. Il part sans argent chaussé de sandales et avec rien qu'une gibecière de cuir pour ses fruits et son pain — mon frère est un être étrange.

» Ça en l'air, mais que diable va-t-il faire sur le Sināi. Est-il juif?

» Non, il veut recomposer l'un primordial, fit la jeune fille en prenant une tasse de thé... »

. . . . .

« L'amour libre sera un jour », fait timidement une déjà vieille, fille, à la calme figure douce... « plus tard, beaucoup plus tard ».

« Il y a des gens pour qui il existe déjà aujourd'hui, ma chérie », répliqua le moqueur.

. . . . .

Vous allez me dire que ce n'est pas bien neuf. Mais oui; il serait possible même de déterminer la date où cet état d'âme apostolique régna chez nous. Il fut contemporain, je crois, des premiers vagissements du féminisme. A présent, toutefois, c'est bien ailleurs que le vent souffle. Si le mal du jour a un nom, c'est plutôt le dilettantisme. Nous n'avons rien à craindre pour l'instant des exaltés, ni des plus nombreuses exaltées. Justement d'être à l'abri de pareils excès, comme il nous paraissent rafraîchissants! Je donnerais beaucoup pour qu'on présentât dans un salon parisien la petite demoiselle dont le frère va recomposer l'absolu. Peut-être y amènerait-elle une chose oubliée presque et pourtant vitale, dont le manque aujourd'hui nous tue : le sérieux.

Le grand Carlyle nous le dit : en certains endroits de ses livres : « La vie est une affaire sérieuse », et des héros : « C'étaient des hommes qui voyaient que la vie est sérieuse ». Le sérieux constitue son étalon moral. Un homme sera grand pour avoir vu que la vie n'est pas une matière à jeux de mots, mais un ineffable mystère. Les gens du Nord — du Nord au sens le plus large — Carlyle, Ibsen, Frenssen, Hauptman et aussi Gabriele Reuter plus gauche et féminine, et les esthètes allemands, pitoyables et ridicules, voient ce mystère avec des yeux plus naïfs et plus pénétrants que nous. Ils le voient, ils en tremblent, tous leurs gestes en demeurent ébranlés.

Le sérieux! C'est là ce qui donne aux voix allemandes, souvent rauques et inharmonieuses, une qualité de son particulière, — et une fraîcheur aussi aux discussions entendues parfois. Le mouvement d'émancipation intellectuel de là-bas reste, malgré d'extérieures ressemblances, incomparable à rien de chez nous.

Après Renan, nous songeons que, quand on a longtemps soutenu une opinion, il faut trembler et se hâter de soutenir l'opinion contraire.

Vous me direz qu'il n'est plus de mode de prendre les choses au sérieux, et que l'œuvre de Gabriele Reuter nous présente un développement intellectuel inférieur au nôtre. Il est vrai que les Allemands en sont encore à vivre et à mourir, à vouloir bâtir leur

demeure et nourrir leurs âmes des idées qui ne nous sont plus bonnes depuis longtemps qu'à faire sauter et reluire dans le creux de la main.

A qui fait abstraction de cela, de cette ferveur sérieuse qui brûle Liselotte, de cette qualité profonde de sa voix, les mots qu'elle dit apparaîtront ordinaires, et banale l'histoire que je vais conter.

Dans le milieu excentrique que vous savez, pontifie un apôtre moderne, Lorenz von Altenhagen, ancien officier que ses convictions intransigeantes ont arraché à l'armée. Adoré des femmes, il a converti, ou peu s'en faut, la mère de Liselotte ; c'est lui que la jeune fille épousera. On le connaît de longue date en littérature, cet apôtre sociologue et bénisseur, horriblement antipathique à nos mentalités latines. Il se marie, et M<sup>lle</sup> Reuter ne s'arrête pas, comme les romancières anglaises, à la porte sacrée de l'hymen.

Ces pages d'analyse un peu bien hardie constituent la partie la plus intéressante de l'œuvre.

Liselotte et Lorenz ont cru faire un mariage de raison, unir deux cervelles bourrées de projets et voici qu'ils unissent deux sensibilités imprévues.

Le mariage de raison *dégénère* en mariage d'amour. Il seront malheureux toute leur existence, pour avoir trouvé mieux qu'ils n'attendaient — comme le paysan préparé à hériter de quelques billets bleus, qui se trouve soudain à la tête d'un million.

Il y a dans le chapitre XV du III<sup>e</sup> livre des « Essais de Montaigne » des choses toujours justes. Le mariage, dit Montaigne, n'a proprement rien à voir avec l'amour ; leurs essences sont incompatibles. Lorenz et Liselotte l'apprennent à leurs dépens. Pendant quelques semaines de passion désordonnée, d'amour fort comme la mort, ils ont bu à la coupe enchantée et nul breuvage ne tarira plus leur soif. La tendresse, toute l'amitié, les mutuelles aides, le travail en commun ; tout ce qui est la vie à vivre leur deviendra pâle. Leur passion a disparu au cours des choses — mais où elle a marché, l'herbe ne repousse plus. Liselotte est femme — et les femmes ne savent jamais renoncer. Au moment où Lorenz lui déclare que c'est fini, qu'ils vont vivre en gens raisonnables, un malentendu

assez subtil se glisse entre eux. Car, pour un homme, l'amour a seulement le visage contracté de la passion ; mais la femme connaît mille petits visages tendres de la passion à l'oubli.

De ce malentendu, Lorenz s'autorise, quelque temps après, pour faire « sa petite Nora ». Si Nora femme est énervante, Nora homme est haïssable. Il suit en Amérique une violoniste, animatrice, qui a du papier à lettres mauve foncé.

Je crains d'avoir été un peu trop « française », en vous racontant à la mode de chez nous, ce qui est, chez M<sup>lle</sup> Reuter, un émouvant conflit d'âme et de chair.

Mais c'est que vraiment l'apôtre agace. S'il est permis de fonder une religion, c'est à quelqu'un seulement qui n'ait point de passions, de désirs qu'idéaux — ou à quelqu'un mort depuis longtemps.

M<sup>lle</sup> Reuter réserve à Lorenz des trésors d'indulgente compréhension, et pourtant il lui échappe une dure vérité. « Tout cela, ses idées », fit Liselotte, « tout cela n'est rien qu'un jeu de son esprit, son âme la plus intime git dans son sexe ». Combien d'hommes se croient du génie, qui n'ont qu'un tempérament généreux ou un bon petit cœur !

Mais l'Amérique est un pays dont on revient. Lorenz, un peu penaud de son équipée, veut revenir à sa femme. Ici un romancier français — dans tout romancier français, il y a M. Henri Bordeaux qui sommeille — n'eût pas résisté au désir de les remettre ensemble pour les gratifier par la suite d'un petit bébé. Mais il y a autre chose dans ce livre qu'un roman banal, et plus dans Liselotte qu'une femme trompée — une âme désaffermie, d'angoisse ébranlée et qui cependant ne veut s'appuyer que sur elle-même. Une dernière fois, elle baise aux lèvres de Lorenz sa chère illusion morte et puis « Le rêve a pris fin, son rêve effroyable, angoissant et voluptueux, elle se réveille chez elle-même — chez elle-même, dans la paix — dans sa belle solitude claire ».

La belle solitude claire ! Il est assez rare qu'un roman d'amour finisse par ces mots.

Voilà l'histoire bien simple de Liselotte von Reckling.

Et si je puis reprendre le symbole de tantôt, je dirai que c'est l'histoire aussi de l'âme allemande. Elle a quitté le vieux château, le vieux couvent, le palais des souvenirs, pour se mêler au monde. Son activité formidable dans toutes les branches de l'effort humain, nous la connaissons, elle nous effraie. Mais il est juste et noble que son œuvre ne la satisfasse point — l'important, dit Barrès, c'est que nous ne soyons jamais satisfaits. Cette âme allemande, inapaisée et fiévreuse, qui est un peu toutes les âmes et la nôtre, Gabriele Reuter veut lui enseigner le calme, et que les fleurs les plus touchantes sont celles écloses au jardin secret. C'est vers la belle solitude claire que son livre nous guide; que nous quittons la lutte, comme l'héroïne, avec les mains blessées, ou que nous *demeurons au combat, dans le siècle*, il nous est possible de nous ménager un petit coin de cette belle solitude claire, qui sera, pour *l'un, une contemplation d'art, pour l'autre un fier amour humain*, ou la douceur d'un but secret, ou l'illusion réservée d'un sentiment religieux — pour tous une conscience de soi plus pure et plus profonde.

C'est dans cette solitude d'âme que l'Allemagne nerveuse et positive d'aujourd'hui, qui calcule si bien, rejoint l'Allemagne d'antan qui rêvait encore mieux. Liselotte von Recklingen retourne au vieux couvent familial, lourde d'une expérience passionnée, comme l'Allemagne moderne retourne à son légendaire passé.

Cette « leçon du silence et de la solitude », est-ce pas celle que des âmes graves ont donné, le long des âges, à nos âmes plus légères ? C'est un peu la leçon de Liselotte von Reckling.

JUNIA LETTY.



## Au bruit de la mer lointaine

à J. WALCH.

*Le soir d'octobre est plein d'un émouvant mystère.  
J'entends comme des voix dont les sourdes rumeurs  
S'en viennent jusqu'à moi des confins de la terre.  
Tantôt la voix grandit, se rapproche ou se meurt,  
Puis reprend. L'on dirait que, derrière les voiles  
Dont les brumes au ciel tissent les fils d'argent,  
C'est un chant maternel que, là-haut, les étoiles  
Chantent pour assoupir la terre en la berçant.  
Aucun souffle n'émeut l'heure presque divine ;  
Il fait tranquille et doux. Rien n'agite la mer...  
Se peut-il que le bruit qu'au lointain je devine  
Soit la rumeur des flots dans le grand soir désert ?*

*Ce jour même, j'ai vu les flots couleur d'opale  
Sur lesquels frémissaient de mouvantes lueurs  
Dans leur miroir profond refléter le ciel pâle  
Que le déclin d'automne imprégnait de langueur  
Le silence étendait son aile insaisissable.*

*Aucun souffle non plus dans les airs apaisés  
N'errait ; et les ondes légères sur le sable  
Faisaient en expirant moins de bruit qu'un baiser.  
Et maintenant dans l'ombre où ne flotte une baleine,  
O mer, ta voix confuse en un vaste unisson,  
Maintenant que la terre a tu ses clameurs vaines,  
Emplit le ciel de l'un jusqu'à l'autre horizon.  
Il en est de ta voix et de son charme occulte  
Comme des sentiments que l'âme à son insu,  
Distraite par la vie et ses âpres tumultes  
Dans le secret profond d'elle-même a conçus.  
Aveugle et dissipé, l'esprit ne les soupçonne,  
Ignorant du mystère accompli dans son sein,  
Et du même sommeil que cette mer d'automne,  
Ils dorment jusqu'au soir qu'ont prévu les destins  
Pour que l'ombre s'abaisse et sous sa cendre efface  
Les aspects mensongers dont s'abusaient nos sens  
Et qu'un vaste silence autour de nous se fasse ;  
Alors l'homme s'écoute, il entend des accents,  
Méconnus autrefois dans ses beures frivoles,  
Qui se lèvent soudain comme un chant solennel ;  
Et son cœur tout entier est empli de paroles  
D'où s'épand on ne sait quel prestige éternel.*

## DEMAIN

*Demain. Serait-ce vrai ? O promesse obstinée  
Que tant de fois déjà je me suis faite en vain,  
Quand la fuite vertigineuse des années  
Ecourte le délai qui reste à mes desseins !*

*Et les jours dévorant les jours, chacun avorte  
D'une œuvre dont l'espoir longuement m'a bercé.  
L'œuvre tombe au néant et le temps qui l'emporte  
Quand je le veux saisir est déjà du passé.*

## LA GLOIRE

Devant la pierre de Schiller, à Brunnen.

*Si parfois, affligé par le sort dérisoire  
Qui marque à tout destin son terme dans la mort,  
O! Poète, tu crus au leurre de la gloire,  
La plus belle qui soit s'atteste sur ce bord :*

*Non la gloire en atours de vieille courtisane  
Aux parfums autour d'elle imitant les encens,  
Qui, dans le lit banal où son corps se pavane,  
Par lucre ou par caprice accueille les passants ;*

*Mais, parmi les géants de pierre, abrupts et vierges,  
Dont les sommets si proches des seuils étoilés  
Aperçoivent au loin l'aurore qui émerge  
Quand à peine les feux du soir se sont voilés,*

*Sur le flanc de ces montagnes dont tout poète  
Est frère puisqu'il voit de même, ivre d'azur,  
Au-delà de la nuit qui n'atteint point les faîtes,  
Luire à ses seuls regards l'aube des jours futurs ;*

*En des lettres de fer dont les griffes aiguës  
Pénètrent le granit jusqu'en son cœur profond  
Et paraissant contre la pierre aride et nue  
La balafre qu'a faite un éclair : c'est ton nom !*

LÉON PASCHAL.





## POÈMES

### L'ADIEU

*Et s'il fallait un soir, au détour du chemin  
Où nous marchons, Amie, en nous tenant la main,  
L'âme et la volonté, peu à peu, plus sereines  
D'avoir dompté l'angoisse et la douleur humaines,  
S'il fallait, tout-à-coup, nous séparer un soir,  
Que cela soit, comme il convient, sans désespoir.  
Que nous illuminions d'un suprême sourire  
Cet adieu vespéral auquel il faut souscrire ;  
Pourquoi n'accueillir point ce passant le Trépas,  
Vint-il trop tôt, hélas, pour désunir nos pas,  
De cette même grâce, émue et recueillie  
Que nous mîmes parfois à saluer la Vie ?  
Se soumettre à la mort par un soir de bonheur  
Est aussi grand que de vouloir de la douleur  
De vivre, faire naître et flamboyer la Joie !  
C'est ainsi, dans l'abîme où le destin les noie,  
Qu'il convient que deux cœurs, où se reflète Dieu,  
Se bénissent encore en se disant adieu,*

*Et dans le soir immense en qui le jour s'achève,  
Ouvriers maladroits dont la journée est brève,  
Rendent sans blasphémer à l'Infini troublant,  
L'outil qu'il leur prêta, l'outil qu'il leur reprend.*

### ARLEQUINADE

*À l'onde du matin que la brise taquine,  
Dans l'aurore qui rit parmi le gazon mol,  
Se mirant le visage et l'ayant trouvé fol,  
Mon âme s'est parée en façon d'arlequine.*

*Le bel et gai maillot moulant la jambe fine,  
Le masque noir, l'épaule nue et nu le col,  
Et sous le chapeau gris la mèche rousse au vol,  
Elle s'en est allée au son des mandolines,*

*Mêlant son rire vif, son rire un peu cruel,  
Son rire inextinguible au rire universel  
Qui dans l'aurore naît, fuse, déferle, éclate,*

*Et répétant sans cesse au passant, hébété  
De sa folie, en l'agaçant à coups de batte :  
« Je suis la Vérité, je suis la Vérité ! »*

### LA FÊTE ÉTANT FINIE

*Au crépuscule lent, les belles en allées,  
Doucement se sont tus flûtes et tambourins ;  
Et seul le blanc jet d'eau jase dans le serin  
Où s'imprécise un peu la fuite des allées.*

*Et dans l'air fin du soir montant de la vallée,  
Un rameau d'amandier tout fleuri dans la main,  
Un faune s'est venu mirer dans le bassin  
Où le reflet s'endort des grâces envolées.*

*Et tandis qu'incliné sur l'onde de la vasque,  
Il sourit au sourire ingénu de son masque  
Qui danse et se déforme au fond du bassin noir,*

*La brise, d'un baiser, fait tressaillir l'espace,  
Et dans l'ombre où tantôt rirent les belles, passe  
Le languide parfum des roses dans le soir.*

### SOUS LE CIEL INNOCENT

*L'aurore à peine, a mis ses lèvres de corail  
À la vasque endormie où le jet d'eau larmoie,  
Que la mouche bleutée infiniment tournoie  
Dans la brise qui balance son éventail.*

*Tisseuse infatigable, avant l'aube au travail,  
Ayant parachevé d'un dernier fil de soie  
Sa toile, l'araignée, à l'ombre, attend sa proie,  
Et son ventre bideux est beau comme un émail.*

*Et maintenant, Soleil, illumine l'espace,  
Car dans le tiède azur, c'est le destin qui passe :  
La mouche est enivrée et son linceul est prêt!*

*Et toi, ne conclus rien, Poète, c'est d'un sage,  
Mais note la façon qu'un beau meurtre se fait  
Sous le ciel innocent où sourit un nuage.*

RAYMOND LIMBOSCH.



## RONDE

*Le triomphal cortège où le soleil déploie  
Les fastes de sa mort, en vibrante clarté  
S'évanouit dans la douceur du soir d'été.  
Un peu de rouge encore, à l'horizon chatoie.*

*Une ronde d'oiseaux dans l'air calme tournoie ;  
Elle brode au zénith un dessin tourmenté,  
Arabesque aux contours d'étrange netteté  
Qu'un voile vespéral stylise, embrume et noie.*

*Et le jour baisse. Aucun nuage au firmament  
La ronde continue harmonieusement  
Sur un fond lilas, rose, hyacinthe, turquoise.*

*Dans un apaisement infini tout s'endort  
Et je vois dans le ciel où leur vol s'entre-croise  
Parmi les oiseaux noirs, danser les astres d'or.*

LÉON KOCHNITZKY.



## La Nuit de Garde <sup>(1)</sup>

Il tombait ce jour-là une froide pluie d'hiver et cela augmentait la tristesse que nous éprouvions de devoir monter la garde aux remparts, sous les ordres d'un sergent qui avait la réputation d'être un gamin et un rossard ; un fameux rossard, faisant son service à la lettre et sans pitié.

A peine l'ancien poste parti, il nous ordonna de nettoyer le corps de garde. Notre mauvaise humeur augmenta. Car au lieu de pouvoir nous grouper autour du feu pour nous chauffer et pour sécher nos effets, comme nous l'avions espéré, nous dûmes tout de suite nous mettre à l'ouvrage. Et quel ouvrage : balayer les cendres, courir vingt fois jusqu'au fossé pour y puiser dans l'eau glaciale et trouble.

Tout ce remue-ménage souleva un nuage de poussière, et l'eau, répandue avec excès, se transforma en une flaque de boue épaisse. La sensation d'être occupés à une besogne inutile nous

---

(1) Extrait d'un volume de Nouvelles intitulé *Le Retour aux Lumières* qui vient de paraître aux *Editions du Masque*.

irritait surtout, nous gonflait le cœur d'une sourde rancune qui se devinait dans nos gestes brusques et volontairement maladroits. Les tables et les bancs rudement déplacés se démantibulaient, comme par hasard ; les balayeurs envoyaient de larges éclaboussures sur les pancartes accrochées aux murs ; des carreaux, frottés avec trop de zèle, se félaient. Pour augmenter le désarroi, nous déplacâmes le lit de camp fixé au sol depuis des années. Sur son emplacement nous découvrîmes des choses depuis longtemps perdues : des boutons d'uniforme, des sous démonétisés rongés par le vert-de-gris. Et dans les coins humides, reluisants de salpêtre, des cloportes visqueux grouillaient en tas, pareils à des poux énormes, pendant qu'une araignée velue se sauvait éperdument vers le plafond.

Soudain un homme cria :

— Une souris, une souris!

Et le petit Moenke se baissa vivement pour se redresser peu après avec un geste de triomphe.

— Tiens, la voilà!

Il la tenait par la queue et la montrait aux autres. C'était une souris grise, avec des pattes roses. Son museau s'agitait convulsivement et l'on voyait sous la peau de son ventre battre un menu cœur fragile et affolé.

— Qu'allons-nous en faire? demanda Moenke.

— Noyons-la, conseilla Tsies.

Mais Barth, le farceur de la compagnie, trouva mieux.

— Mes amis, dit-il, nous lui mettrons un fil à la patte; puis nous irons sur le pont effrayer les femmes. Les femmes ont peur des souris comme du diable, nous crèverons de rire.

— C'est trop long, objecta un troupier. Il ne vient pas de femmes sur le pont tout le temps. Puis le sergent ne veut pas nous voir stationner au dehors; c'est défendu. Il faut trouver autre chose.

Alors Moenke proposa ceci :

— Brûlons-la vive!

— Ah oui! C'est une idée! Nous l'enduirons de suif de chandelle.

Ce Moenke était un garçon maigre et pâle. Il avait des yeux tristes et de grandes oreilles blafardes toujours en mouvement.

Les autres acceptèrent son idée avec empressement. Et moi, retenu par je ne sais quelle honte, peut-être poussé par une curiosité mauvaise, obéissant certainement à une lâcheté, je ne disais rien !

Aussitôt la souris fut roulée dans la graisse du chandelier. Chacun voulait en mettre un peu ; et ainsi elle passa de main en main, pour revenir finalement, à moitié étourdie, dans celles de Moenke. Celui-ci frotta une allumette ; nous entendîmes un léger grésillement. C'était fait.

A présent une flamme bleuâtre et légère enveloppait la bestiole. Des petits cris de détresse, affreux bien qu'à peine perceptibles, montaient du coin où s'accomplissait cette horreur.

Néanmoins cela ne dura qu'un instant. Mais quel instant ! Pendant lequel nous vîmes la souris tassée, immobile, comme attentive à la flamme qui la rongait et rendait son corps semblable à un charbon ardent ! Oui ! ainsi était ce corps. Et la tête restait intacte, pensait, souffrait encore ! Je ne voyais plus mes compagnons ni ce qui était autour de moi. Il me semblait que devant moi agonisait un être de chair pareil à moi-même. Et lorsque les pattes, enfin détruites, firent choir la pauvre bête suppliciée sur le flanc, je sentis réellement que j'assistais à l'écroulement d'une vie, d'une vraie vie, valant certes toutes les vies !

Je n'existais plus que pour boire des yeux le secret des deux petits yeux qui s'éteignaient là. Oh ! yeux de souris qui m'obsèdent encore après tant années ! Tout ce que le désespoir, la douleur, peuvent mettre dans un regard humain, y était ; et ce qu'il y avait aussi, en plus, c'était une expression d'étonnement navré, un étonnement immense, de pauvre être qui ne comprend pas, qui ne peut comprendre, d'où lui viennent tant de souffrances, pourquoi on lui fait ces choses atroces : le torturer et le détruire. Voilà ce que j'ai vu dans ces yeux ! Et je l'ai bien vu ; car je les ai regardés jusqu'au bout : jusqu'au moment où ils jaillirent hors des orbites comme deux larmes de sang et de fiel.

Mais je m'aperçus à la fin qu'il n'y avait plus que moi encore occupé de cette misère. Les soldats s'étaient éloignés et parlaient à voix basse d'autre chose. Ils paraissaient désappointés.

Quelques instants après, le caporal nous avertit qu'il était l'heure de remplacer les sentinelles. Etant de la section montante, je dus prendre mon tour de faction.

J'étais placé à la poudrière du ravelin, un endroit morne et désert. Pour me garer de la pluie je m'étais réfugié dans ma guérite. Devant moi s'étendait la ligne monotone des remparts, tâchetés de la douteuse blancheur de la neige après une nuit de dégel. Toute la mélancolie du paysage mort m'envahissait : la rigidité des escarpes maçonnées se mirant dans l'eau immobile des fossés, le regard soupçonneux des meurtrières, la désolation des abris inhabités où l'écho résonne en un murmure continu, rempli de plaintes lointaines. Rien d'autre ne troublait le silence, si ce n'était, de temps en temps, une agitation furtive dans les roseaux, provoquée par le soubresaut de quelque gros poisson ou par le plongeon d'un rat d'eau partant en chasse.

L'agonie de la souris et le remords de ne m'y être point opposé hantaient toujours mon esprit. Pour me distraire, j'escaladai le rempart d'où je pouvais regarder au loin. A ma droite la campagne, avec ses labours creusés de sillons bien droits, ses maisonnettes endormies où le soleil met des yeux d'or au crépuscule, s'étendait paisible sous le soir tombant. A gauche c'était la ville, la fourmière agitée, dressant vers le ciel ses clochers innombrables, ses bâtiments orgueilleux et ses hautes cheminées couronnées de fumées noires et tourbillonnantes. A l'endroit où ces deux mondes si différents se touchent, grouille une vie étrange et terrible. Une vie équivoque de banlieue, de faubourgs misérables et de terrains vagues. En été on y voit beaucoup d'amants pauvres, des voyous et des filles de fabrique, qui passent étroitement enlacés. Parfois ils se couchent à deux pas des sentinelles. Lorsque les femmes, un peu honteuses, font observer à leur homme qu'il y a quelqu'un, celui-ci répond toujours d'une voix tranquille : « Non, il n'y a qu'un soldat. »



En hiver des affamés viennent mendier des restants de soupe, des croûtes de pain.

Quand nous n'avions pas trop faim nous-mêmes, nous leur donnions ce qu'ils demandaient. Mais il arrivait aussi que nous nous amusions à cacher au fond de nos gamelles graisseuses une chique de tabac ou quelque autre ordure. En découvrant ces infamies, les miséreux faisaient des mines si piteuses que nous ne pouvions nous empêcher d'en rire aux éclats. Pour un homme malheureux il est cruellement doux d'en faire souffrir un plus malheureux que soi.

En toute saison, les fortifs sont hantés par des fuyitifs, des évadés, sans gîte, traqués par les gendarmes et venant demander asile aux soldats qui les cachent dans quelque réduit sombre, dans un de ces recoins obscurs comme il y en a tant dans le labyrinthe des remparts : caves à canons, casemates voûtées, habitées par des chauves-souris et où se rouillent des pyramides de boulets hors d'usage.

C'est un continuel va-et-vient d'êtres abominables et douloureux ; de vaincus, sortant ou entrant par les poternes de l'enceinte : les poternes profondes et noires, larges ouvertes comme la gueule d'un monstre affamé ou prêt à vomir.

Et ce soir-là, sur le pont noyé de boue humide, la lamentable cohue s'écoulait pareille à celle des autres jours. La pluie avait cessé et avec l'obscurité qui se faisait de plus en plus, s'éleva un vent glacé qui nettoya le ciel soudain. Quelques étoiles apparurent. Alors je vis arriver de loin une femme portant un enfant. Lorsqu'elle fut tout près de moi je me rappelai l'avoir rencontrée deux, trois fois chez Susse le recruteur. C'était une de ces filles de la campagne qui viennent servir les bourgeois en ville. On les rencontre dans les parcs publics ou dans les salles de danse. Tantôt elles sont proprement mises avec un bonnet et un tablier blanc, tantôt on les rencontre nu-tête, appauvries, à la recherche d'autres maîtres et d'un autre toit. En ce moment celle-ci avait l'air très misérable. Son visage était terreux, ridé, ses cheveux tordus négligemment, et je remarquai que ses mains étaient gercées et malpropres.

De l'enfant, enveloppé de haillons, on ne voyait qu'un petit masque aux yeux clos et bleui par le froid.

— Eh! ma fille! criai-je, où cours-tu ainsi?

Elle s'arrêta, me reconnut et sourit.

— Ah! c'est toi. Et voyant mon regard interrogateur, et peut-être aussi par besoin de dire ses peines à quelqu'un, elle continua :

— Je retourne chez moi, à Reeth.

— A Reeth?

— Oui, c'est mon village.

— A Reeth par ce temps et à pied avec ce gosse?

— Que veux-tu, chéri, je n'ai plus le sou et je veux retourner chez mes parents; j'ai un dégoût de la ville, un dégoût; c'est ainsi.

— C'est ton petit, ce petit-là? demandai-je encore.

— Il est à moi, oui; c'est Pietje, un canonnier, qui me l'a fait.

— Ah! malheur! Pietje, dis-tu? Mais cet enfant a froid. Il va geler, dort-il?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Avec lui on ne sait pas, vois-tu. Il n'ouvre jamais les yeux. On dirait qu'il est déjà las de voir.

— C'est peut-être le froid.

— Eh! non! Il en a vu bien d'autres. Voilà trois jours et trois nuits que nous sommes sans gîte. Trois jours et trois nuits, m'entends-tu? Mais il se fait tard; je continue mon chemin. Chez moi nous aurons tout ce qu'il faut.

— Vraiment? Je soupirai comme soulagé d'une douleur.

— Oui, oui! répondit-elle fièvreusement; c'est une jolie maison chez nous : une jolie maison en pierres rouges située au bord de la route. On la reconnaît de loin et lorsqu'on pousse la porte on se trouve tout de suite dans la cuisine; une cuisine chaude, c'est drôle! J'y vais maintenant... adieu.

Elle partit l'échine basse. Ses pieds, chaussés d'espadrilles, clapotaient dans la boue comme des pattes de canard. Epouvantable épave, haillon de vie plus haillon que sa jupe, elle disparut dans le tournant du chemin en jetant un dernier regard du côté de l'enfer qui la rejetait.

Je repris ma marche dans la solitude. Le ciel était sans nuages à présent et rempli d'étoiles. Tout semblait frissonner comme à l'approche d'un grand froid.

Je songeais : cette nuit il gèlera fort.

Je me mis à battre de la semelle. J'avais les pieds humides et le cœur transi. Mes pensées s'en allaient au hasard : « C'est chez Susse, oui, que j'ai vu cette fille pour la dernière fois. Chez Susse, le tenancier de la « Sale Chemise », agence de recrutement pour les Indes Néerlandaises et bureau de placement pour servantes. Drôle de maison, drôle de métier. Mais la bière y était bonne, le tabac et les femmes, quasi pour rien...

Le froid qui devenait de plus en plus vif m'obligea de sortir de mon immobilité. Ah ! mais il va geler terriblement. Et en me disant cela, je pensais à la malheureuse qui, à cette heure, traînait la route avec son enfant. Cet enfant aux yeux clos, obstinément clos?... Avec lui on ne sait jamais, on dirait qu'il ne veut pas voir... Quoi donc ?

Un cliquetis d'armes, l'éclat des baïonnettes trouant l'obscurité, m'avertirent de l'arrivée des sentinelles montantes. On venait me relever.

Rentré au corps de garde, je vis le feu tout rouge et cela me réjouit. La plupart des soldats dormaient étendus sur le lit de camp, pendant que le chef de poste lisait un roman à la lueur d'une bougie.

Je déposai mon fusil au râtelier. Ayant quatre heures de repos devant moi, je me couchai derrière le poêle, sur un banc. Je restai ainsi longtemps immobile, l'esprit engourdi, pris par un grand désir d'avoir chaud et de ne plus penser à rien du tout.

Je me réveillai brusquement. En regardant la montre, posée devant le sergent, je fus étonné en m'apercevant qu'elle marquait près de minuit. Mon tour de repos était presque écoulé et il me semblait que je venais de quitter mon poste à peine. N'ayant plus envie de dormir, je pris une cigarette en demandant du feu à la ronde. Moenke me présenta une allumette et je vis ses oreilles battre comme celles d'un lièvre effaré. En allumant j'eus une sensation désagréable : le papier crépita et cela me rappela le

grésillement de la souris. Je me disais : Il y a mis le feu ainsi, aussi naturellement qu'à présent. Qu'y a-t-il en lui? Que se passe-t-il en son âme? Et fouillant plus attentivement ce visage aux yeux tristes, alourdi par un menton en galoche, sabré par une bouche affamée, sans lèvres, et plissée en un rire continu et stupide, j'eus peur. Peur de Moenke! Oui, vraiment peur! Comme on a peur d'un fantôme ou d'une araignée!

Soudain Tsies entra au corps de garde en poussant la porte d'un grand coup de pied.

— Il y a une femme dehors, une femme qui rôde! fit-il d'une voix rauque.

Une femme! Les dormeurs du lit de camp se dressèrent comme des ressuscités. Tout le monde se groupa. Une femme!

Nous avons tous entendu parler, à la caserne, de ces bonnes parties de corps de garde, où il est question de drôlesses venant se coucher parmi les hommes du poste. Tout le monde passe dessus, par rang d'ancienneté. Récemment, une aventure pareille était arrivée aux troupiers de service à l'Arsenal.

Quelques-uns de ceux qui étaient avec nous avaient assisté à l'affaire, et ils ne se lassaient point d'en rire et de s'en vanter. Là-bas, ils s'étaient amusés toute une nuit avec une pauvre, venue dans les parages pour ramasser des déchets de charbon. Ce qu'on avait rigolé! La fille était à moitié idiote, pas laide, mais affligée d'une jambe de bois! Un lascar avait sournoisement dévissé et caché la quille? Lorsqu'on relâcha la femme elle était comme saoule et tombait tous les dix pas!

Ce n'est pas que les soldats soient bien méchants! Non, mais ils ont un faible pour les vantardises. Le soir, ils aiment rentrer à la chambrée le shako de travers, la crosse du fusil frappant rudement le sol, en s'écriant d'une voix brutale : « Hier on a fait la noce! On a eu une catin à la garde! Une catin! je ne vous dis que ça! » Parfois ils affectent d'être ivres ou très éreintés.

Mais le sergent lui-même s'intéressa.

— Une femme..., que veut-elle?

Quelques-uns sortirent pour voir. Je les suivis.

Le grand froid du dehors me saisit et me frappa d'étonnement. Il semblait faire frémir jusqu'aux étoiles figées dans un ciel de glace.

Je vis la femme et je la reconnus. C'était elle et son gosse !

Elle se tenait immobile sous la voûte de la poterne.

— Marie, dis-je en m'approchant, que fais-tu ici à cette heure ?

Elle parut s'éveiller, leva vers moi ses yeux craintifs, puis elle répondit :

— Ah ! c'est toi, chéri (elle disait toujours chéri, par habitude sans doute de parler aux petits enfants). Je suis bien lasse. On ne m'a pas voulue chez moi. Alors je suis revenue aux portes de la ville. Je ne connais plus personne. Je ne sais où aller dormir. Je suis revenue jusqu'ici en pensant aux soldats qui ont du feu, n'est-ce pas ? Ils ont du feu ! C'est si long, vois-tu, traîner durant toute une nuit d'hiver, sans gîte ! si long, si long ! Vraiment c'est trop.

— Viens donc te chauffer à la garde, murmura Moenke en s'approchant, à son tour, viens te chauffer... Et il riait en nous regardant, comme il avait ri en disant : « Brûlons-la vive ».

Le sergent, venu là aussi, acquiesça :

— Mais oui, tu le peux.

Au corps de garde on installa la pauvre femme près du poêle, le bon poêle rouge et bourré jusqu'à la gueule. Elle resta un moment toute hébétée, caressée par la chaleur, envahie par un immense bien-être.

— Veux-tu un morceau de « demi-gris », demanda Tsieske en taillant dans son pain de munition.

Elle accepta la miche en disant : « Pour tantôt » ; et elle cacha la croûte dans la poche de son jupon. On voyait qu'elle luttait de toutes ses forces contre une irrésistible torpeur qui la prenait, mais ses paupières, gonflées par l'insomnie, battaient continuellement, et à chaque instant sa tête s'affalait brusquement. Elle se redressait ensuite en souriant, un peu gênée ; puis le besoin de sommeiller s'emparait de nouveau d'elle.

Derrière son dos les hommes s'encourageaient avec des gestes bizarres et des clins d'œil. L'un essayait d'entraîner l'autre. Mais ils hésitaient encore. L'enfant les inquiétait. Cet enfant aux yeux fermés et qui ne pleurait, ne soupirait même pas.

— Tu sais quoi... ? fit un troupiér soudain, eh ! bien, tu devrais aller dormir sur le lit de camp. Nous te ferons un matelas avec les capotes de guérite, et une chambre à part à l'aide de tables et de bancs. Vas-y.

Vivement nous étendîmes les capotes sur les planches. Elle s'y coucha avec la soumission d'une chienne à laquelle on ordonne d'entrer dans sa niche. Et sa lassitude était si grande qu'elle s'endormit tout de suite, la respiration profonde. De l'enfant toujours pas une plainte, pas un vagissement.

Les soldats étaient revenus autour du poêle. La bougie, presque consumée, jetait une lueur dansante sur leurs masques à la fois inquiets et hilares. Ils se dévisageaient, interrogateurs.

— Et bien, dit Moenke le premier, laisserez-vous cela ainsi ? Il est juste qu'elle paie son loyer. Sergent, quelle est votre idée ?

Je regardai le sergent. Il avait une figure poupine sous son shako de cuir, une figure de gosse à peau blanche tout imprégnée encore du lait maternel. Il mâchonnait sa jugulaire, indécis, les oreilles écarlates.

— Attendez ! prononça-t-il soudain, la voix changée, rauque, je vais la tâter.

Il se leva et marcha vers la femme endormie.

Moi, je regardais ça en fumant ma cigarette, le cœur endolori, mais le visage indifférent. J'aurais bien voulu intervenir mais les mêmes sentiments que ceux qui m'avaient rendu complice de la mort de la souris, furent de nouveau la cause que je n'en fis rien. C'était la même lâcheté et la même curiosité mauvaise à laquelle on ne résiste pas. Le sergent disparut derrière l'abri édifié à la hâte et nous, nous restâmes aux écoutes en riant silencieusement.

D'abord nous entendîmes la plainte de la femme brusquement réveillée, puis c'étaient des mots tristes dits d'une voix suppliante.

— Non, non, laissez moi! je ne suis pas propre! laissez-moi, je suis si lasse aussi et si malade.

A tout le sergent répondit durement :

— Pas de blagues! Laisse-toi faire! Sinon je te fais jeter dehors!

Dehors! dans la nuit! J'en eus le frisson moi-même. Aussi, cette menace fut suffisante car la misérable se tut.

Lorsque le chef de poste revint s'asseoir, tout le monde était content. Un peu pâle il avait dit : « Tirez votre plan! ». C'est ce qu'on attendait. Le plus hardi donnerait l'exemple. Ce fut le caporal, puis Moenke. Celui-ci y alla d'un pas oblique, ses oreilles livides battant comme les ailes d'un papillon de nuit. Du côté du lit il y eut des protestations et des pleurs. Mais voyant sans doute qu'il n'y avait pas de choix, que c'était à ce prix-là seulement qu'on lui accorderait une nuit de chaleur et de repos, la fille s'abandonna à leurs désirs.

J'assistai à cette triste orgie sans trop d'émoi. A la caserne on s'habitue à tout. Au fond cela ne me révoltait pas tant que la mort de la petite souris, par exemple. Peut-être parce que les souris ne sont pas faites pour être brûlées vives, tandis que les femmes...

En tout cas, il ne me plaisait pas d'imiter les autres. Je ne dis pas cela pour faire croire que je valais mieux que mes compagnons. En vérité non! J'aurais pu comme eux céder à l'envie de posséder une femme plus laide et plus repoussante que celle-là; on n'y regarde pas de si près lorsqu'on vit la triste existence du régiment où le mot femme évoque un être rare, difficile à atteindre, quelque chose qui coûte au moins deux francs. Mais j'étais vaniteux. Ce qui m'a toujours le plus répugné dans la vie militaire c'est l'habitude qu'on y prend de faire des ordures en bande. J'aimais faire sentir aux troupiers qu'entre eux et moi la distance est grande, que j'avais la peau et les goûts plus fins qu'eux. Et c'était ce sentiment-là qui me retint de les imiter. Cela m'était d'autant plus facile que, réellement, la pauvre souillon ne me tentait guère.

Maintenant c'était fini. On la laissait tranquille. Elle et l'enfant semblaient être retombés dans leur morne torpeur. Revenus autour

du poêle, les hommes se regardaient silencieux. Ils paraissaient désillusionnés. C'était comme lorsqu'ils venaient de brûler la souris. « Ce n'était que ça? » Et ils avaient l'air de vouloir se poser cette question : « Comment une femme peut-elle amuser des mâles satisfaits? » Au fond on les devinait gênés, dégoûtés d'un acte qui n'avait laissé en eux qu'une envie de se laver et de vomir.

— Qu'allons-nous faire maintenant?

Ces mots dits à voix basse firent battre mes artères plus rapidement. Les oreilles de Moenke dansèrent encore; il ouvrit la bouche toute grande...

— Laissez-là tranquille! m'écriai-je vivement croyant réellement que Moenke allait dire : « Brûlons-la vive! ».

Mais les bavardages continuaient en sourdine. Ils se disaient des farces jouées à des filles de village. Farces brutales de rustres campagnards faisant songer au temps où l'on fouettait les garces en les plaçant à califourchon sur un cheval de bois au dos en arête.

— Chez nous, à Zeele, fit Tsies, une matrone ayant été surprise en compagnie d'un galant, fut plongée dans le canal trois fois et toute nue.

Un autre se souvenait d'une fille de Gand, une drôlesse qui se moquait de tout le monde. Lui, il l'avait entraînée un soir de kermesse, puis, au moment de la culbuter dans les blés, il lui avait fourré une chique de tabac entre les jambes.

— En 1895, raconta le caporal, nous gardâmes une femme au fort n° 8, à Hoboken; elle resta parmi nous pendant trois jours et trois nuits. C'était à l'époque des manœuvres; le bataillon était parti pour passer le Ruppel à Wintham sur un pont volant; il ne restait que quelques ordonnances à la caserne. Nous nous en sommes donné! C'était une petite paysanne. Nous l'avons tenue à poil tout le temps, puis, ne sachant plus que faire, nous l'avons tondue de haut en bas. Elle gueulait! Non, mais gueuler!...

— Il paraît que ça fait mal...

— Ça les gêne! affirma Moenke soudain, d'un air savant. Ça les gêne! Il le savait. Voulez-vous qu'on le fasse...

Au moment où Moenke disait cela, ses yeux rencontrèrent les



miens. Je le regardais fixement. Il blêmit légèrement, ses oreilles s'agitèrent, un rire d'idiot, mendiant la honteuse complicité, disjoignit ses mâchoires. Voyant que mon visage restait dur et menaçant, il s'écria : « Toi, tu n'as rien à dire ! Je me fous de toi ! »

Mais le sergent de garde intervint, impatienté :

— Assez de blagues. L'officier de ronde pourrait fort bien venir ; je serais dans de beaux draps, moi, s'il nous attrapait. Et, pris de peur à cette idée, il ordonna : « Flanquez-moi cette salope à la porte et tout sera fini ! »

La bande se rua. On la secoua brutalement.

— Allez hop ! la belle ! tu as dormi assez. Il faut filer.

Elle ne comprit pas très bien d'abord ce que nous lui voulions. Elle nous regarda d'un air égaré. Ses cheveux jaunes, déroulés, tombaient le long de ses joues amaigries. Je m'étonnais de la trouver beaucoup moins laide que je ne croyais.

— Allons, ouste ! Il faut partir !

— Partir ! Elle essaya de sourire... Voyons, c'est encore une farce... ?

Mais devant nos visages fermés et mauvais ses yeux s'agrandirent d'effroi.

— Oh ! non ! mes amis ! ne faites pas cela. Voyons, n'ai-je pas assez servi pour votre plaisir ? Il fait si froid dehors, si froid et si noir pour mon petit.

Et elle se mit à sangloter en prenant l'enfant sur ses genoux, le petit enfant au masque de plomb, qui continuait à rester silencieux, endormi, les paupières closes, comme crispées sur les yeux.

La plupart d'entre nous furent émus, pris par une grande honte d'être si méchants. Mais cette honte même nous excitait contre elle. Cependant tous s'écartèrent de la femme, silencieux, comme ils s'étaient détournés au moment où la petite souris allait mourir.

— Il est l'heure de la faction ! avertit le caporal.

Nous prîmes aussitôt nos fusils pour aller relever les sentinelles.

Lorsque la section fut prête, le sergent nous donna l'ordre de partir. Au moment où nous nous plaçâmes en rang pour rejoindre

nos postes, il se tourna vers Marie qui pleurait toujours. Et il cria d'une voix de tête enfantine, qu'il s'efforçait de rendre dure :

— Allons, file, tonnerre de dieu, ou je te ferai jeter dehors à coups de botte.

Elle comprit que c'était irrévocable. Une joie qu'il leur fallait donner encore pour pimenter le souvenir de celle de tantôt, et résignée déjà, elle sortit, écrasée par cette chose injuste qui lui arrivait, injuste et cruelle, comme un vol fait au détriment d'un pauvre.

En quittant le corps de garde surchauffé j'eus un grand frisson. Dans le ciel noir les étoiles innombrables semblaient se toucher et tourbillonner comme les grains de poussière d'un nuage d'or. Le sol était dur comme le fer, craquant sous les pas et diamenté de givre. J'avais jeté ma capote de guérite sur mes épaules et, l'arme au bras, je m'acheminai vivement vers la poudrière.

La lune se mirait dans les fossés où se reflétait l'image crénelée des remparts, nettement, comme dessinée à l'encre. Tout était immobile, rigide, et seul le frémissement des roseaux infestés de rats troublait le lugubre et mortel silence.

— Que va-t-elle faire maintenant ?

Soudain je vis une ombre se glisser sur le pont. C'était elle, notre victime!... Devinant le but de sa course, je l'interpellai. Au son de ma voix elle s'arrêta, hésitante. Alors je m'approchai et je la pris par le bras.

— Voyons, Marie, que veux-tu faire ?

— Me jeter à l'eau, répondit-elle, je dois trop souffrir.

— Te noyer ? Tu es folle ! L'aube va se lever. Viens dans ma guérite, je te couvrirai de ma capote, tu auras chaud.

Elle leva vers moi ses yeux de chienne battue. La lumière blafarde d'un réverbère dressé au milieu du chemin de ronde éclairait son visage flétri.

— Non, laisse-moi ! Tu veux encore te jouer de moi ! n'ai-je pas assez donné ? Laisse-moi.

— Eh ! ne me reconnais-tu pas ? Tu sais bien que je ne t'ai rien fait. J'ai compassion de toi. Voilà. Viens dans ma guérite. Il

ne faut rien craindre. Le premier qui te touchera aura ma baïonnette dans le ventre !

Ainsi je l'entraînai et, sentant qu'elle grelottait, je la couvris de mon large manteau d'hiver.

Elle tenait ses yeux grands ouverts. On eut dit qu'ils étaient dilatés par l'effroi des visions affreuses. Elle berçait doucement l'enfant, toujours endormi et silencieux. Je me mis alors à la questionner. Comment avait-elle fait pour en arriver là ? Pourquoi rôder autour des corps de garde ? Et cet enfant ? Cet enfant ? Vivait-il seulement ? Voilà des heures que je le contemplais, effrayé par son silence et son immobilité.

— Il vit ! Certainement, il vit ! Mais il est comme ça. Il ne pleure jamais ; vois-tu, mon chéri, c'est bon pour les enfants des riches, pleurer. Lui, mon petit Pietje, sait bien que cela ne sert à rien. Pourquoi pleurerait-il ? Il sait que quand je possède quelque chose, il en reçoit sa part. Pourquoi pleurerait-il ? De froid ? Il n'a jamais eu chaud. Il ignore ce que c'est qu'un berceau tiède. Pourquoi pleurerait-il ? Il ne rit pas non plus ; il ne m'a jamais vu rire.

Et comme je l'interrogeai encore, elle me raconta sa banale et épouvantable aventure.

— Tu sais comment ça va, chéri. On vient de la campagne servir en ville afin de se faire un peu d'argent. Moi, j'étais déjà ici à seize ans. J'avais un bon poste, mais monsieur était toujours après mes jupons. Alors, madame m'a chassée. Je n'osai pas retourner chez mes parents et avouer mon renvoi. Ainsi il est arrivé l'que je suis allée, comme les autres, chez Susse le placeur. Tu sais comment ça va chez Susse. Susse n'est pas un mauvais homme, mais il ne se presse pas. Il vous fait servir dans son café. Cela attire le soldat et voilà comment on fait des connaissances.

» Moi, je me suis liée avec Pietje Knaep, dit l'Eponge, parce qu'il est marqué de la petite vérole. C'est un canonnier, un beau garçon ; le connais-tu ? C'est un « crollé » comme toi. Et il chante comme un merle et danse aussi bien à l'endroit qu'à l'envers.

» Nous nous donnions rendez-vous au parc. Le dimanche

nous allions danser au quartier des bateliers. Une fois replacée j'eus beaucoup d'ennuis à cause de lui, car il venait trop souvent se promener devant la porte de mes nouveaux maîtres. Enfin que veux-tu. La vie est la vie, et que peut-on contre un homme ? Il avait promis de m'épouser, son service militaire accompli. C'est à cause de cela qu'il m'a mise dans le malheur. Tu comprends que j'eus peur lorsque je m'aperçus que cela allait se voir. J'étais grosse. Que faire ? Mes maîtres allaient me chasser. Comment rentrer chez moi avec un enfant dans le ventre ? Avec tout ça Pietje faisait du mauvais service. Son capitaine le menaçait tous les jours des compagnies de discipline.

» Quand je lui appris que j'étais enceinte et que j'étais perdue, il se décida à désertier avec moi. Il n'y avait rien d'autre à faire, et nous nous sommes enfuis en France. Oui, chéri, c'était un samedi soir ; un être humain est quelquefois obligé de rire malgré toutes ses misères ; imagine-toi que Pietje arriva habillé en bourgeois, avec une blouse de toile sur un pantalon de soldat, et coiffé d'un chapeau de paille en plein hiver !

» Au début tout marcha bien cependant. Mon amant trouva de l'ouvrage dans une métallurgie des environs de Maubeuge ; je fis mes couches peu de temps après et nous étions heureux. Mais que peut-on contre la malchance ? La France est un si drôle de pays ! C'est rempli de douaniers par là. Tout y coûte cher : le tabac, les allumettes, le pétrole. Puis les Français sont vantards et querelleurs. Ils méprisent tout le monde. Pietje se battit avec un des leurs qui avait dit que les Belges « c'est tous des fainéants et des voleurs. » On a beau être désertier on tient toujours pour les siens, n'est-ce pas ? Pietje fut, à cause de cette bataille, condamné à l'amende et expulsé par les gendarmes qui le remirent à ceux d'ici. Quelque temps après il passa au conseil de guerre et fut envoyé à la Correction. Il y est encore. Moi, après tout cela, j'ai perdu courage, c'est naturel. Je suis reveue au pays toute seule, mais je n'osais pas retourner tout droit chez moi. Je me rendis d'abord chez Susse. Lorsqu'il me vit, comme j'étais, il ne voulut pas me loger. Mes larmes l'attendrirent pourtant ; et il me promit de voir après une place.

« Sais-tu où il m'envoya? Dans un estaminet du Fossé du Bourg. J'y allai ne songeant pas à mal. Mais dès le premier jour je vis de quoi il s'agissait. Ils voulaient me faire monter avec les marins et les soldats, pour un franc! Je n'ai pas voulu. Vois-tu, chéri, on ne se fait pas putain ainsi du jour au lendemain; surtout lorsqu'on a reçu une bonne éducation. Je me suis donc enfuie de là et depuis je traîne les rues. Hier soir je n'en pouvais plus. Je suis partie pour rentrer dans mon village. Je pensais : « Mon père me pardonnera mon inconduite; il aura pitié de moi! » Et voilà que mon père m'a chassée à coups de pierres; il a pris la fourche pour me poursuivre. C'est un honnête homme et je l'ai déshonoré. »

Je la tenais serrée contre moi. Elle sentait mauvais, une insupportable odeur de misère, de loques imprégnées de boue et de pluie. Elle me répugnait. Et quand même je lui entourais la taille de mes bras pour la réchauffer. Ne croyez pas que c'était là de la charité, de la bonté simple. Non, non, mon geste obéissait à un inavouable désir. Homme avant tout, pauvre mâle affamé de femelles, je me disais : « Elle n'est pas plus mal qu'une autre. Si elle était bien coiffée, proprement vêtue, ce serait une maîtresse acceptable. Si je l'aidais à vivre n'importe comment?... Je pourrais me l'attacher, la voir régulièrement et sa reconnaissance ne me refuserait plus rien ». Et j'essayai de la consoler en lui parlant doucement :

— Il ne faut pas te décourager ainsi. Essaie de trouver une place, n'importe laquelle. Oui n'importe laquelle! Histoire de se tirer d'embarras. Une fois que tu auras des vêtements et un peu d'argent cela ira mieux. Tu pourras te changer. Moi je t'aiderai si je peux. Nous serons bons camarades, le veux-tu?

Elle me souriait, reconnaissante. Je devinais que mes pauvres paroles lui rendaient le goût de vivre.

Et autour de nous la nuit se dissipait. Le jour allait se lever, mais on sentait que son réveil n'aurait pas l'allégresse des aubes printanières, ni la splendeur des aurores de l'été. Non, c'était un réveil plein d'hésitations et d'efforts; comme celui de quelqu'un

qui a passé une nuit mauvaise. Du côté des campagnes, au pied d'une rangée d'arbres noirs et nus, l'horizon s'éclairait cependant et cette terne lumière fit réapparaître le décor éternellement morne et désolé des fortifs. La nuit se retirait avec peine, ainsi qu'un cauchemar tenace qui nous obsède encore lorsque nos yeux sont déjà ouverts ; et des formes vagues et indécises continuaient à bouger dans les recoins sombres. Les rats sortaient des roseaux, un à un, comme regagnant leur gîte à regret, et l'on entendait toujours l'agitation des poissons qui allaient rentrer bientôt dans la vase profonde. Dans la ville, une fabrique, voisine des remparts, lâcha ses eaux empestées en couvrant d'une buée opaque les fossés, d'où s'élevait une odeur infecte de boue, d'herbes pourries et de charogne.

Maintenant je distinguais le visage de ma compagne. Je vis qu'il était affreusement ridé et comme voilé d'un masque de poussière. Moi même j'avais les mains malpropres. Je sentais que mes yeux étaient gonflés et que je m'étais sali à traîner toute la nuit dans le corps de garde et la fange des chemins couverts. Mes bottes étaient alourdies par l'eau, la neige, la terre humide ; je sentais qu'une rouille épaisse couvrait le canon de mon fusil. En la regardant encore une fois, elle, la rôdeuse, avec ses cheveux défaits, ses haillons, je fut pris soudain d'un dégoût immense. Un dégoût de tout, de moi, d'elle, d'elle surtout.

Elle devina sans doute ma cruelle pensée, car ses yeux redevinrent peureux et suppliants.

Et le soleil montait toujours. Dans la ville, les cloches se mirent à chanter et les sirènes des fabriques poussaient des appels stridents. Bientôt passa la cohue des travailleurs.

C'étaient des gens au visage résigné. Les vieux et les jeunes, tous marchaient le dos rond, les mains en poches, la musette sur l'épaule. Ceux qui s'aperçurent que j'avais une femme dans ma guérite riaient en montrant les dents. Quelques-uns m'envoyaient un compliment ironique accompagné d'un geste obscène.

— Eh ! soldat, ça va ?

Et ils élevaient la main, le pouce en l'air.

Cela m'ennuyait. J'aurais voulu dire à la femme de s'en aller, mais j'hésitais encore.

Cela dura jusqu'au moment où le réveil sonna dans les casernes voisines. Alors, je vis des soldats du corps de garde sortir en courant vers les fossés pour se laver. Aussitôt qu'ils remarquèrent que j'avais cette fille auprès de moi, ils firent de grands gestes de joie. Quelques-uns retournèrent sur leurs pas pour avertir les autres de ce qui arrivait. Bientôt toute la bande fut sur le pont. Au milieu d'eux Moenke se distinguait par ses ignobles grimaces de singe méchant et lubrique :

— Eh! Léonidas? cria-t-il, voilà que tu en as pris ta part aussi! C'est un homme fin, délicat! Il méprise les servantes! Mais à l'occasion il ne crache pas dessus; monsieur veut être servi à part!

Alors une étincelle de colère jaillit de mon cœur et enflamma mes pensées.

Va-l'en, criai-je à la femme en la poussant sur le chemin, tu me dégoûtes, toi! Va-l'en!

Elle se retira de moi, étonnée. Sous la lumière, elle apparut soudain atrocement laide et misérable avec ses vêtements en lambeaux, ses cheveux entremêlés, ses yeux rouges et ses mains gercées crispées autour du corps de son enfant. Si laide et si ridicule que les troupiers, qui nous observaient toujours, partirent d'un grand éclat de rire que l'écho répéta méchamment. Cela augmenta encore mon dépit et ma fureur. Et pour bien prouver, à tous, que je n'avais rien de commun avec cette pauvre, que je ne la voulais pas, que je l'aurais jamais voulue, que leur rire stupide n'avait aucune raison d'être enfin, et aussi par rancune, mon âme de mâle ne lui pardonnant point ma secrète désillusion, je répétais, en criant très fort de façon à être entendu de loin :

— Fous le camp! Sale catin! Fous le camp, tu me dégoûtes!

Et comme elle ne se pressait pas et qu'elle arrêta encore une fois sur moi son insupportable regard de chienne battue, son regard lâche qui m'exaspérait, je lui décochai un violent coup de pied sous la jupe.

Elle trébucha sans pousser une plainte, mais elle s'en alla, cette fois, très vite, sans oser tourner la tête, comme prise par un effroi subit d'être torturée encore, d'être assassinée peut-être!

Moi, je la regardais partir. Ceux du groupe narquois ne riaient plus. Soudain, j'aperçus quelque chose qui glaça mon sang et fit passer un frisson de mort le long de mes vertèbres. Par-dessus l'épaule de sa mère, l'enfant avait tourné son visage, et dans ce visage luisaient deux petits yeux noirs, enfin ouverts! Ces yeux si obstinément clos me regardaient, et quel regard! Savez-vous quel regard ils avaient pour faire passer ainsi sur moi comme l'effroi d'une malédiction? Ces deux petits yeux étaient pareils à ceux de la souris brûlée vive! J'y voyais le même étonnement navré et douloureux; le même étonnement immense d'un pauvre petit être à qui l'on fait mal et qui ne sait pas pourquoi...?

. . . . .

Quand la femme eut disparu, je respirai. A présent, le jour était complètement levé. Et comme le ciel était clair, le soleil brillant malgré le froid, tout avait pris un aspect plus propre et moins douloureux. La vie semblait recommencer avec des intentions meilleures. Dans la ville, les cloches sonnaient à toute volée; sous la lumière tendre elle apparaissait comme une cité de rêve bâtie en pierres roses et bleuâtres. Les remparts eux-mêmes, tout blancs de givre, se dessinaient en ligne moins dures. Seule la poterne d'entrée restait noire, arrondie, large ouverte comme la gueule d'un monstre affamé ou prêt à vomir.

HORACE VAN OFFEL.





# DISCOURS

pour l'Inauguration d'un Théâtre  
de Marionnettes (\*)

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est en vain que croyant ne trouver ici que bonne humeur et fantaisie, vous espérez échapper ce soir au supplice de la conférence dont s'accompagne forcément tout spectacle d'aujourd'hui. Si j'ose employer une expression que l'Académie Française ne peut manquer de consacrer bientôt, vous n'y couperez pas. La conférence est une institution sacro-sainte que l'on entend respecter ici comme toutes les belles choses qui ennoblissent l'âge où nous vivons. Elle repose, apparemment, sur cette constatation ou cette croyance que nos contemporains se distinguent par une telle indolence d'esprit qu'il faut d'avance tout leur expliquer. La direction du Petit Théâtre m'a chargé de la lourde et périlleuse

---

(\*) Prononcé le 21 décembre à l'inauguration du Petit Théâtre à Bruxelles et mimé par une marionnette.

mission de vous exposer son programme : vous m'en voyez, Mesdames et Messieurs, profondément honoré. J'ai hâte de vous dire cependant que je ne veux point faire ici de panégyrique prématuré. Assurément, l'histoire glorieuse des marionnettes nous enseigne qu'un des plus célèbres « montreurs », Brioché, qui fit les délices de la cour de Louis XIV, Brioché dont la troupe représentait sur le Pont-Neuf l'*Enlèvement de Proserpine*, exerçait la profession de dentiste en même temps que le sacerdoce de joueur de marionnettes. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour que je vous fasse un boniment. D'ailleurs, vous n'êtes pas ici pour vous amuser. Pénétrez-vous bien du sérieux de ce spectacle auquel on vous a convié; songez au passé de l'art des marionnettes dont un Nodier, un Magnin, un Lenormand, un Ernest Maindron ont dit les fastes. Songez au caractère sacré de ma race. Si l'on peut attribuer au théâtre occidental des origines religieuses, si M. le Bargy et M<sup>me</sup> Deltenre peuvent se considérer comme authentiques descendants des prêtres, des confrères de la Passion, des Enfants sans souci qui jouaient dans les églises ou sur les places publiques le *Jeu de Saint-Nicolas*, les *Vierges Folles* ou le *Miracle de Théophile*, nous, nous avons comme ancêtres les grandes statues mobiles qu'on promenait aux fêtes d'Osiris, arrière-petites cousines de Janneke et Mieke, de M. et M<sup>me</sup> Gayant, puis encore ces figurines en ivoire articulées qu'on a trouvées dans les tombeaux de la Grèce, celles qu'on exhibait au Théâtre de Bacchus, le Maccus de bronze à deux bosses de Pompéi, ou bien encore ce Manducus romain, vorace mangeur d'enfants, précurseur de Mâche-Croute et Croquemitaine, de la Tarasque et du Dragon montois. Mon éminent et vénérable ami, M. le chevalier de la Tour-prend-garde, membre de l'Institut et correspondant de l'Académie de Belgique, découvrira bien un jour, je pense, que le goût des spectacles de marionnettes existait déjà dans les cavernes de Spy, de la Chapelle-aux-Saints et de Neanderthal. On dira pour nous déconsidérer que cette étrange passion se retrouve chez des peuples sauvages ou à demi-barbares. On citera certains fétiches, et Karrageuz. Bast! nous avons pour nous

l'approbation de Voltaire, Goethe et Bonaparte qui raffolaient de nos brusques déhanchements, et cela nous suffit !

Nos états de service sont là qui parlent pour nous. Nous avons joué les *Mystères de la Passion* en Espagne, Jules César en Angleterre. C'est en nous voyant interpréter la vieille légende du Docteur Faust que Goethe conçut le projet d'écrire une pièce qui, agrémentée d'un peu de musique, n'a pas trop mal réussi dans la suite. Gloire immortelle de nos aïeux ! Nous avons créé à la foire Saint-Germain des pièces de Lesage et Piron, de M. Malézieux, un académicien s'il vous plaît. Nous fûmes dans les meilleures maisons, notamment chez M<sup>me</sup> Georges Sand, à Nohant. Aujourd'hui, des poètes comme MM. Maeterlinck et Bouchor écrivent pour nous. C'est grâce à nous qu'en terre wallonne sont restées populaires les aventures des Chevaliers de la Table Ronde et des fiers Paladins de Charlemagne, que Roland, Lancelot du Lac, Ogier de Den-March et Tristan de Léonois continuent à proposer aux *tiesses di boie* des exemples de bravoure et d'héroïque désintéressement.

Nous eûmes contre nous bien des fois, la censure, les puritains et plus grave que tout cela, les comédiens du Théâtre Français. Et nous avons résisté.

Gloire à vous, ô pères illustres, Jehan des Vignes, Franc-à-Tripe, Tabary, Arlequin, Pierrot, Pantalon, Pulcinella, et toi Guignol qui inventas l'éventail à bourrique avant la machine à décerveler et le croc-à-phynances, et toi Punch, du pays des brumes « où flue un goût de rhum », toi qui ne cèdes jamais, admirable entêté, qui parvins à pendre le bourreau, à étrangler le diable. Et puisque nous voici à la veille de Noël, puisque dans les théâtres d'Outre-Meuse, on prépare pour la nuit du réveillon le *Mystère de la Nativité*, que je paie un tribut d'hommages tout spécial à Tchantchet, l'agile Tchantchet, au nez crochu, incarnation de la malice wallonne. Il apostrophe dans un patois plein de verdure la Vierge, Joseph et le Pöyon qui vient de naître dans la crèche, comme il fait d'autres soirs pour Charlemagne ou Napoléon, Amadis de gaule ou « Roland le Furieux » :

» Bondjou mes djins, non dérindjemeint? On nos a-st-annonci que l'Sauveur est v'nou chal. Y deû bin oveur freûd! Wice qu'il et don? Eh St-Houbert, qué bé p'lit valet ».

MESDAMES ET MESSIEURS,

Ne vous attendez pas à voir ici « plus fort que chez Nicolet » qui fut un maître joueur de marionnettes, ni que chez Holden. Nous pensons qu'il est bon de laisser au hasard un certain rôle. Il y a dans tel fléchissement imprévu du buste ou des jambes de mes frères fantoches, dans telle attitude non décidée au préalable, une drôlerie ou un tragique intenses. Hasard! Divin Hasard! Sublime inconscience qui fait les grands poètes!... Puissance de l'intuition! Il doit y avoir là-dessus de beaux vers de M. Hugo et une théorie de M. Bergson. Je vous en fais grâce. Aussi bien je devais vous exposer le programme du Petit Théâtre et je n'en ai rien fait. Sachez en un mot que nous avons de beaux projets : après *Bastien et Bastienne* et la *Servante Maîtresse*, nous voudrions monter du Rameau, du Monsigny, du Grétry, de l'Offenbach, le *Florentin* de La Fontaine, une pièce de M. Bouchor et *Sœur Béatrice* de Maeterlinck. Et pourquoi ne jouerions-nous pas des œuvres inédites? Pour peu que l'on nous donne de plantureux subsides, nous ne voyons pas pourquoi nos auteurs n'auraient pas de génie.

Puisse notre appel être entendu.

Louis PIÉRARD.



## FANTASIE SUR LA MORT

Mort aux vaches !

(EMERSON)

Nous y songeons sans trêve et, quoique nous fassions, nos pensées gravitent autour de sa sombre lumière, comme de pauvres oiseaux aveugles autour d'un manoir disparu. Nous ignorons tout d'elle, alors qu'elle n'ignore rien de nous.

Tendez-lui les pièges les plus redoutables, opposez à sa sagesse la révolte la plus désespérée, elle n'en viendra pas moins vous surprendre, à l'heure qui vous est assignée, et, fussiez-vous puissant ou impuissant, blond ou roux, fort ou ryner, fol ou sage, dans dix ans, dans six mois, demain ou tout-à-l'heure, elle vous soufflera à l'oreille son implacable : « Il est temps ». Le misérable dans son palais, l'enfant dans son traîneau, le malade au bord du canal, le riche dans sa chaumière, le lion dans la bergerie, le physiologiste dans le cobaye, le roi sur son escabeau, le microbe dans le phagocyte, tous sont égaux devant sa majesté impassible et la garde qui veille aux barrières de l'Elysée, n'en défend pas nos Présidents de la République.

« Elle est le contraire de la vie : Quand on est mort, c'est pour longtemps et l'homme qui a franchi les portes du tombeau n'est plus qu'un cadavre », s'écrie quelque part le grand Georges Rency.

Mais représentez-vous ce cadavre, doué par un brusque miracle, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, en un mot, de l'intelligence et du mouvement.

Grâce à la vue, il lira mes livres ; grâce à l'ouïe, il écouterait mes drames ; grâce à l'odorat, il humerait le parfum des couronnes tressées en mon honneur ; grâce au toucher,

il appréciera la volupté de m'applaudir; grâce au mouvement, il organisera une soirée « Pelléas et Mélisande » au théâtre de la Monnaie; grâce à son intelligence enfin, il comprendra les raisons de ma gloire.

Mais ce cadavre est-il encore un cadavre? nous dit un instinct puéril et profond.

Tout cadavre qui porte comme un flambeau cette merveilleuse conscience, tout cadavre susceptible de m'admirer, est pour nous comme s'il n'était point.

Ce cadavre est donc un être vivant.

Imaginez d'autre part un homme brusquement dépouillé de tous les attributs de la vie.

Ce homme n'entendra plus mes drames, ne lira plus mes livres, n'applaudira plus à mes triomphes, ne flairera plus l'arôme de mes couronnes et ne comprendra plus ma philosophie.

Il est donc mort à toutes les beautés de la vie.

Et voici devant vous — o fraternelle contradiction — un cadavre vivant et un vivant refroidi.

S'il m'était permis d'illustrer par un exemple cette péremptoire démonstration, j'irais — nouveau Jésus — prendre par la main et délivrer de son suaire mon admirable disciple, Gérard Lazharry, cadavre trop peu récalcitrant, pour l'opposer au triste vivant — trop récalcitrant, celui-là — qui s'appelle Louis Dumont-Wilden.

Mais à quoi bon? Gérard Harry et Louis Dumont-Wilden sont et seront peut-être toujours nécessaires à ma gloire. En tous cas, je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, sa pensée fut-elle mille fois plus haute et plus puissante que la mienne, d'être éternellement condamné à lire les articles de l'un dans la *Chronique* et les études de l'autre dans la *Nouvelle Revue Française*.

MORTIS MORTENZINC





## TABLE DES MATIÈRES

### DESSINS hors-texte :

André Blandin		233
Jules-M. Canneel		297
Charles Doudelet		1
E. Fabry		81
Grégoire Le Roy		129
Constant Montald		201
Jos. Raphaël		169, 361
L. Rion		41
Franz Ansel	<i>Les Muses du Lac de Garde</i>	181
Nicolas Beauvuin	<i>Poème</i>	174
Charles Bernard	<i>Memento Mori</i>	233
Jethro Bithell	<i>W.-B. Yeats</i>	2, 69
	(Trad. Franz Hellens)	
Arthur Cantillon	<i>Chant de Route</i>	323
Lucien Christophe	<i>Art poétique</i>	327
F. Crommelynck	<i>Nocturne</i>	367
Eugène Demolder	<i>Les Mois</i>	361
Henry Dérioux	<i>Voyage</i>	31
	<i>Jours de Juillet</i>	364
André Divoire	<i>Carillon d'Avril</i>	214
Jean Dominique	<i>Poèmes</i>	87
Louis Dumont-Wilden	<i>Le Magot chinois</i>	310



Gustave Fivé	<i>Sensations musicales</i>	192
André Fontainas	<i>Dans le Jardini, à l'Aube</i>	1
Albert Giraud	<i>La Naissance de Vénus</i>	41
Franz Hellens	<i>La Cafetière, le Vent et les Vieillards</i>	278
	<i>Les Heures du Berger</i>	177
	v. Jethro Bithell	
Gaston Heux	<i>La Symphonie filiale</i>	374
Joë Imbert-Vier	<i>L'Adieu paisible</i>	244
Victor Kinon	<i>Le Noël de l'Ourse</i>	370
Léon Kochnizky	<i>Ronde</i>	397
Guy Lavad	<i>Notes sur les Géorgiques chrétiennes</i>	133
Junia Letty	<i>Une Romancière allemande : Gabriele Reuter</i>	380
Raymond Limbosch	<i>La Leçon du Faune</i>	210
	<i>Poèmes</i>	394
Stéphane Mallarmé	<i>Types de la Rue</i>	340
George Marlow	<i>Image</i>	325
	<i>Poèmes</i>	17
	« Reliquiae » de Charles Dulait	
Camille Mathy	<i>La Neige</i>	334
	<i>Nocturne</i>	337
Maubel	<i>Notes sur la Musique considérée comme une métaphysique sensible : 1. Le Rythme de la Croix du Temps et de l'Espace</i>	169
Arsène Maulogia	<i>La Pierre mystérieuse</i>	284
Stuart Merrill	<i>Commentaires sur une polémique</i>	345
	<i>Pages d'un Cahier de Souvenirs</i>	297
	<i>Pierre Quillard</i>	81
	<i>Poèmes</i>	129
Albert Mockel	<i>Deux Sonnets</i>	242
Pierre Nothomb	<i>Le Fleuve</i>	377
Léon Paschal	<i>Au Bruit de la Mer lointaine</i>	391
	<i>Demain</i>	392
	<i>La Gloire</i>	393
Edmond Pilon	<i>Une Verrerie à Murano</i>	90
Pitzembourg-Berthoud	<i>Le Pommier ou la Miraculeuse Aventure d'un Bavard</i>	246
Louis Piérard	<i>Discours pour l'Inauguration d'un Théâtre de Marionnettes</i>	418
Emile Polak	<i>Poèmes</i>	137, 266
K.-F. Purdon	<i>Christiana Dively</i>	141
	(Trad. M <sup>me</sup> Jeanne Rousseau)	
C.-M. Rodrigue	<i>Et seul, Dieu se souvient de ceux qui dorment là</i>	339
Jeanne Rousseau	v. K.-F. Purdon.	
Fernand Séverin	<i>Les Nymphes</i>	315
Edouard de Tallenay	<i>Écrit sur un Arbre</i>	68

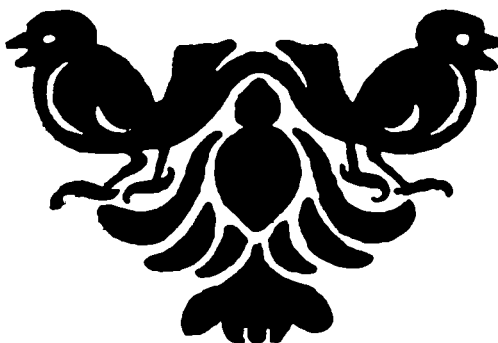
M. Valjean	v. Karel van de Woestyne.	
Jos. Vandervelden	<i>Les Egarés dans la Lumière</i>	43, 94, 153
Karel van de Woestyne	<i>Trois Paraboles sentimentales</i>	201
	(Trad. M. Valjean et J.-J. de Zangrée.)	
Horace van Offel	<i>La Nuit de Garde</i>	398
Georges Van Wetter	<i>Les Chevaux du Soleil</i>	24
	<i>Pétrus Palmara</i>	183
Léon Vérane	<i>La Fille de l'Argentier</i>	93
Francis Viélé-Griffin	<i>Nuits sans Etoiles</i>	308
Fernand Waelput	<i>Nuits</i>	320
	<i>Le Palais</i>	318
J.-J. de Zangrée	v. Karel van de Woestyne.	
X...	<i>Les Pieds barométriques</i>	329

PETITE ANTHOLOGIE :

A un Dauphin	<i>Centon</i>	40
A Francis James	<i>Le Parapluie patbétique</i>	167
A Maurice Maeterlinck	<i>Les Lampes</i>	200
	<i>Fantaisie sur la Mort</i>	
A Stuart Merrill	<i>Le Roi vivant d'un Pays mort</i>	295
A un Morticolérique	<i>Tbrène Collectif</i>	80
A Sander-Pierron	<i>Un grand Artiste en pleine Pâte</i>	232
A Henri de Régnier	<i>L'Argile de la Médaille</i>	360

PROPOS DE TABLE

34, 78, 126, 165, 195, 228, 290, 356





## EDITIONS DU MASQUE

---

- JETHRO BITHELL. — *W. B. Yeats* (Essai)  
Trad. FRANZ HELLENS. Fr. 2.00
- FERDINAND BOUCHÉ. — *Cbrysalides* (contes) Fr. 3.50
- JEAN DOMINIQUE. — *Les Enfants et les Livres* (confé-  
rence). Fr. 2.00
- FRANZ HELLENS. — *Massacrons les Innocents* (pièce  
en un acte, ornée d'un dessin de Georges Lemmen). Fr. 2.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *La Couronne des Soirs* (poèmes).  
Fr. 3.00
- GRÉGOIRE LE ROY. — *Le Rouet et la Besace* (images et  
chansons; 22 dessins hors texte). Fr. 10.00
- BLANCHE ROUSSEAU. — *Le Rabaga*, suivi de sept  
contes. Fr. 3.00
- HORACE VAN OFFEL. — *Le retour aux lumières*, illustré  
par Stan van Offel. Fr. 3.50
- \*\*\*. — *Contes d'après minuit*, illustrés par Stan  
van Offel Fr. 5.00
- GEORGES VAN WETTER. — *Les Chevaux du Saleil*.  
Fr. 3.50
-

# LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART & DE LITTÉRATURE

H. LAMERTIN

Editeur

Rue Coudenberg, 58, BRUXELLES

---

## Sommaire des Nos 11 et 12 :

EUGÈNE DEMOLDER	<i>Les Mois</i>	361
HENRY DÉRIEUX	<i>Jours de Juillet</i>	363
F. CROMMELYNCK	<i>Nocturnes</i>	367
GEORGES MARLOW	<i>" Reliquæ " de Charles Dulait</i>	368
VICTOR KINON	<i>Le Noël de l'Ourse</i>	370
GASTON HEUX	<i>Symphonie Filiale</i>	374
PIERRE NOTHOMB	<i>Le Fleuve</i>	377
JUNIA LETTY	<i>Une Romancière Allemande</i> <i>Gabriele Reuter</i>	380
LÉON PASCHAL	<i>Au Bruit de la Mer lointaine</i>	391
RAYMOND LIMBOSCH	<i>Poèmes</i>	394
LÉON KOCHNITZKY	<i>Ronde</i>	397
HORACE VAN OFFEL	<i>La Nuit de Garde</i>	398
LOUIS PIÉRARD	<i>Discours pour l'Inauguration d'un</i> <i>Théâtre de Marionnettes</i>	418
MORTIS MORTENZINC	<i>Petite Anthologie</i>	422

---

CE NUMÉRO EST ORNÉ D'UN DESSIN DE  
JOS RAPHAEL

DES PRESSES DE  
RÉMY HAVERMANS  
GAL. DU COMMERCE  
BRUXELLES

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.